
VE RI
TAS

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXVIII.

Par M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXVIII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Mon Apologie, Satire, par M. Gilbert. *A la Haye, & se trouve à Paris, chez* Le Jay, *Libraire, rue Saint-Jacques, au grand Corneille, & chez tous les marchands de nouveautés, prix 12 sols.*

Les ennemis de feu M. *Fréron* ont souvent répété qu'il se plaisoit à faire une réputation exagérée à de jeunes écrivains qui démentoient dans la suite ses éloges. Le public équitable a pu cependant observer que tous ceux dont il avoit annoncé les talens, avec autant d'enthousiasme que de plaisir, ont obtenu des succès marqués dans la littérature : tels sont MM. *Colardeau*, *Delille*, *Malfilâtre*, &c. &c. tel est

encore M. *Gilbert*, dont les premiers essais avoient donné à ce critique célebre les plus brillantes espérances; la vive sensation que produisit la satire du *dix huitième siècle* justifia le jugement qu'il avoit porté sur ce jeune auteur; le succès de l'ouvrage que je vous annonce aujourd'hui confirme encore son opinion, qui est devenue celle du public. Qu'il est beau de voir ce satirique citoyen, fidèle à ses principes, défendre les mœurs & le goût contre une légion de corrupteurs soi-disans philosophes, & briser les tréteaux de ces charlatans littéraires. Les esprits pusillanimes peuvent blâmer l'utile imprudence de son courage; les auteurs livrés au ridicule & les méchans dévoilés peuvent calomnier la bonté de son cœur; le vrai philosophe, qui gémit des ravages de la fausse philosophie, applaudit à ses efforts, & ne voit en lui qu'un écrivain honnête, que les désordres publics & l'injustice des réputations modernes enflamment d'une indignation vigoureuse, & du noble desir de

voir les mœurs plus respectées, & le bon goût moins avili. En effet ces sentimens paroissent caractériser les satires de M. *Gilbert*, & le distinguent des poëtes François qui ont cultivé le même genre; *Boileau* & *Regnier*, plus enjoués que véhémens, s'attachèrent sur-tout, comme vous le savez, à graver dans la mémoire de leurs lecteurs des maximes pleines de sens; leurs ouvrages sont rarement des tableaux distinctifs des mœurs particulières de leur siécle; ils ont plutôt peint les vices de l'humanité que ceux de leurs contemporains, & quelques-unes de leurs productions critiques sont moins des satires que d'excellentes épitres morales. Si ces deux grands poëtes eussent été placés dans notre âge, peut-être eussent-ils donné à la satire une forme moins générale & un but plus utile. Il ne s'agit plus aujourd'hui de répéter des préceptes connus, d'immoler à la risée publique un troupeau de rimeurs obscurs, tels que les *Cotins*, &c. Il faut attaquer, non des ridicules, non des excès passagers qui appartiennent à toutes les

nations, & qui sont de tous les temps, mais le libertinage réduit en principes, la prostitution presqu'autorisée, des vices raisonnés qui semblent devoir former un jour le caractère des François; la plume badine d'*Horace* ne convient plus à un satirique moderne; le glaive de *Juvénal* doit armer ses mains. Qu'on lui pardonne de négliger quelquefois les graces naïves & délicates, pourvû qu'il soit inspiré par le noble enthousiasme des vertus patriotiques, & que ses productions pleines d'une mâle colère dévouent à la haine des hommes de bien, les corrupteurs de la société, & portent dans l'ame des lecteurs, ou la honte des crimes qu'ils ont commis, ou l'horreur des crimes qu'ils ont vu commettre. C'est en suivant ces principes que M. *Gilbert* s'est frayé dans la satire une route nouvelle, & qu'il a marqué ses ouvrages d'un caractère original. Nous ne craignons pas de le dire: quand même ses satires seroient moins remarquables par la bonté du style & l'utilité de leur objet, elles seroient

encore précieuſes à la poſtérité, parce qu'elles ſeront l'hiſtoire fidelle des mœurs de notre ſiècle, & des attentats d'une ſecte, immortelle au moins par l'audace de ſa doctrine & par ſes ridicules. On ne peut ſe diſſimuler les difficultés ſans nombre que M. *Gilbert* avoit à ſurmonter; il a fallu qu'il créât, pour ainſi dire, une langue nouvelle pour exprimer des détails, dont les uns n'avoient point aſſez de nobleſſe pour être écrits en vers, & dont les autres n'avoient point encore été revêtus des couleurs de la poëſie. Ce qui nous frappe ſur-tout dans ſes ouvrages, c'eſt l'alliance de la ſatire littéraire à la ſatire morale, alliance qui produit une variété piquante de ſtyle, un contraſte agréable de portraits qui renouvellent ſans ceſſe l'attention du lecteur. L'extrait de l'ouvrage que cet auteur vient de donner au public atteſtera la vérité de nos éloges; l'auteur a employé la forme du dialogue. Le haſard lui fait rencontrer un philoſophe du jour par lequel il eſt abordé d'une manière plaiſante; l'objet que M. *Gilbert* s'eſt

proposé, est de prouver qu'un satirique peut être honnête homme, & que la satire est permise; le philosophe, au contraire, prétend convertir l'auteur à la tolérance philosophique. Les interlocuteurs sont un prétendu sage nommé *Psaphon*, & le poëte lui-même. Voici le début de cette satire.

PSAPHON (*à part.*)

C'est ce monstre!

GILBERT (*à part.*)

Qu'entends-je!

PSAPHON (*à part.*)

Oui, son œil le décèle;
C'est lui-même: sans doute il médite un libelle.

GILBERT (*à part.*)

C'est un mauvais auteur, hâtons-nous de sortir.

PSAPHON.

Jeune homme, écoutez-moi, je veux vous convertir.

GILBERT.

S'il faut vous écouter, j'aime encor mieux
vous lire.
Vous me calomniez & blâmez la ſatire ?
Vous êtes philoſophe.

PSAPHON.

Oui, j'en fais vanité ;
Et mes écrits moraux prouvent ma probité.

Nous avons obſervé que le public avoit été vivement frappé de ce début ; il eût été difficile à l'auteur d'annoncer ſon ſujet d'une manière plus comique. On retiendra ce vers plein de fineſſe :

S'il faut vous écouter, j'aime encor mieux vous lire.

Peut-être M. *Gilbert* auroit-il dû marquer le lieu de la ſcène ; il ſeroit cependant ridicule d'exiger dans un ſimple dialogue un aſſujettiſſement ſcrupuleux aux règles théâtrales.

C'eſt un mauvais auteur, hâtons-nous de ſortir.

Le dernier hémiſtiche de ce vers n'eſt

point aſſez piquant, & nous conſeillons à l'auteur de le changer.

Il faut lire dans l'ouvrage même la harangue plaiſante que *Pſaphon* adreſſe au cenſeur. Chaque vers fait alluſion à quelqu'anecdote connue. Le philoſophe commence par louer ſa propre vertu, ce qui certainement caractériſe bien un encyclopédiſte. Enſuite, il eſſaye d'épouvanter l'auteur par le tableau de la diffamation où l'expoſent ſes ouvrages. Encore, dit-il, ſi vous attaquiez les prêtres, les dévots ou leur Dieu, on vous pardonneroit la ſatire.

Lorſqu'on médit de Dieu, ſans crime on peut médire.

Mais vous critiquez toujours *en vers pieux & froids*,

Sans daigner ſeulement endoctriner les rois,
Sans qu'une fois au moins votre muſe en extaſe
Du mot de tolérance attendriſſe une phraſe.

Que vous a donc produit, continue-t'il, votre manie?

Vous payez cher l'honneur de passer pour méchant.

A-t'on vu votre muse, à la cour présentée,
Pour décrier les rois, du roi même rentée;
Peut-on citer un duc qui soit de vos amis?
Parmi vos protecteurs comptez-vous un commis?
Vend-on votre portrait? Quel corps académique
Vous a pensionné d'un prix périodique?
Des quarante immortels journaliste adoptif,
Etes-vous du fauteuil héritier présomptif?
Aux crix religieux d'un parterre idolâtre,
En face de vous-même, au milieu du théâtre,
Jamais en effigie, assis sur un autel,
Vous a-t'on couronné d'un laurier solemnel?

. . . .

Tout le monde vous fuit, votre ami dans la rue,
N'osant vous reconnoître, à peine vous salue;
Jamais à vous chanter un poëte empressé,
De petits vers flatteurs ne vous a caressé,
Et jamais, comme nous, en bonne compagnie,
On ne voit chez les grands souper votre génie, &c.

Quelle aisance! quelle harmonie!

Quelle variété de coupes ! *Attendrissé une phrase ; pensionné d'un prix ; héritier présomptif du fauteuil ; caressé de petits vers ; en face de vous-même ; laurier solemnel*, &c. On ne peut nier que ces expressions ne soient heureusement trouvées & n'appartiennent à M. *Gilbert*. Quelle finesse encore dans les pensées ! Quelle agréable opposition entre ces deux vers !

Peut-on citer un duc qui soit de vos amis ?
Parmi vos protecteurs comptez-vous un commis ?

Quelle progression dans les plaisanteries ! Nous n'observerons point l'adresse avec laquelle l'auteur met dans la bouche de *Psaphon* la satire même des faux philosophes. Enfin, *Psaphon* termine son discours par exciter l'auteur à composer des ouvrages plus utiles, tels que les opéras comiques de de M. *Marmontel*, les drames de M. *Mercier*, & d'une manière plaisamment pathétique il s'écrie :

Votre jeune Apollon qui n'a point réussi
Dans la satire encor ne peut être endurci ;

Un jour vous pleurerez d'avoir trop osé rire ;
Cessez de critiquer . . . .

Le satirique impatient lui répond par un hémistiche qui le terrasse. *Eh !* *cessez donc d'écrire ;* ensuite ramassant dans une phrase harmonieuse de quinze ou seize vers, toutes les raisons du sophiste, il lui déclare qu'elles ne sont point capables de l'ébranler, & commence son apologie. Vos pareils, dit-il au philosophe, jugent les rois dans des libelles anonymes, vous érigez en vertu l'audace de ces écrivains, & vous faites un crime au poëte dont le courage satirise des pédans, des corrupteurs publics, & *signe hardiment ses vers accusateurs.* Quel motif peut dicter ses censures, sinon le desir de voir les mœurs florissantes & le bon goût honoré ? s'immoleroit-il, par méchanceté, au bien public ?

Non, s'il fait dans ses vers parler la vérité,
C'est qu'au fond de son cœur sa franche probité
Ne sait point retenir la haine vertueuse
Que porte au vice heureux l'équité courageuse ;

Et cette impatience, & ce loyal mépris
Que tout mauvais auteur inſpire aux bons eſprits.

On remarquera peut-être que le troiſième & le quatrième vers de cette phraſe ſont imités de *Molière*; mais on ne peut diſconvenir que M. *Gilbert* n'ait ſu ſe les approprier par une expreſſion riche & nouvelle. Quel ſatirique, pourſuit-il, *vengeur de la vertu* ne fut pas vertueux? Il cite pour exemple *Perſe* & *Boileau*, dont il fait le plus magnifique éloge.

Diſciple, jeune encor, de ces maîtres fameux,
Sans gloire, & cependant calomnié comme eux,
Je pourrois au menſonge oppoſer pour défenſe
L'eſtime de *Crillon*, ma vie & le ſilence;
Mais je veux vous confondre & voici mes forfaits.

Le ſecond vers de ce morceau décèle une modeſtie noble & intéreſſe en faveur du poëte; & lorſqu'il oppoſe à ce détracteur l'autorité d'un nom cher à la France & aux lettres,

on le félicite de savoir choisir des appuis qu'il peut louer sans flatterie. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer encore avec quel art l'auteur a sçu lier à son sujet l'énumération rapide des vices du siècle. Il trace d'abord un tableau général.

Visitons nos cités, hélas ! que voyons-nous
Qui de l'homme de bien n'allume le courroux ?
L'athéïsme en déserts convertissant nos temples,
Des forfaits dont l'histoire ignoroit les exemples,
De célèbres procès où vaincus & vainqueurs
Prouvent également la honte de leurs mœurs,
Tous les rangs confondus & disputant de vices,
Le silence des loix, du scandale complices.

Il étoit impossible de tracer en moins de mots une peinture plus énergique des vices qui désolent la capitale.

Le silence des loix, du scandale complices.

Ce vers offre une pensée forte, exprimée avec vigueur & précision.

L'auteur peint ensuite ces spectacles transportés de Londres à Paris, & les caractérise par ce vers remarquable.

Ces marchés de débauche, en spectacle érigés.

A la peinture des *Wauxhals* succède le tableau d'une femme, qui, après avoir prostitué sa jeunesse à d'infâmes amours & s'être enrichie de sa honte, scandalise le public par un hymen illustre,

Et se masque d'un nom porté par des héros.

Les deux premiers vers de ce dernier tableau m'ont paru embarrassés;

Bientôt de sa beauté, fameuse dans Paris,
Vous verrez la fortune échappée au mépris.

Cette inversion est trop gênée, & jette une sorte d'obscurité sur la pensée de l'auteur. Mais une chose qui m'a frappé, c'est que la chaleur qui anime ces peintures de mœurs croît sans cesse jusqu'à la fin de l'épisode. Un portrait vigoureux est suivi d'un portrait plus mâle encore. Il faut voir

avec quel feu l'auteur décrit les désordres de l'amant de cette courtisanne devenue femme de qualité.

Tous les jours dans Paris, en habit du matin,
Monsieur promène à pied son ennui libertin.
Sous ce modeste habit déguisant sa naissance;
Penthièvre quelquefois visite l'indigence,
Et de trésors pieux dépouillant son palais,
Porte à la veuve en pleurs de pudiques bienfaits.
Mais ce voluptueux, à ses vices fidèle,
Cherche pour chaque jour une amante nouvelle.
La fille d'un bourgeois a frappé sa grandeur;
Il jette le mouchoir à sa jeune pudeur:
Volez, & que cet or, de mes feux interprète,
Coure avec ces bijoux marchander sa défaite;
Qu'on la séduise. Il dit: Ses eunuques discrets,
Philosophes abbés, philosophes valets,
Intriguent, sement l'or, trompent les yeux d'un père;
Elle cède, on l'enleve: en vain gémit sa mère;
Echue à l'opéra par un rapt solemnel,
Sa honte la dérobe au pouvoir paternel.
Cependant une vierge, aussi sage que belle;
Un jour à ce sultan se montra plus rebelle;

Tout l'art des corrupteurs, auprès d'elle assidus,
Avoit, pour le servir, fait des crimes perdus.
Pour son plaisir d'un soir, que tout Paris périsse!
Voilà que dans la nuit, de ses fureurs complice,
Tandis que la beauté, victime de son choix,
Goûte un chaste sommeil sous la garde des loix,
Il arme d'un flambeau ses mains incendiaires;
Il court, il livre au feu les toits héréditaires
Qui la voyoient braver son amour oppresseur;
Et l'emporte, mourante, en son char ravisseur.
Obscur, on l'eût flétri d'une mort légitime;
Il est puissant, les loix ont ignoré son crime.

Quelle vie dans ce tableau! quel mouvement progressif & soutenu! Chaque épithète est une pensée ou un sentiment : *son ennui libertin*, *de pudiques bienfaits*, *trésors pieux*, *crimes perdus*, *chaste sommeil*, *&c.* ce ne sont point là des épithètes rebattues dans toutes nos poësies : quel contraste touchant commence ce morceau! Ces deux grands qui sortent le matin, l'un pour corrompre l'indigence vertueuse,

l'autre pour la sauver des crimes de nos séducteurs, fourniroient au pinceau de M. *Greuse* le sujet le plus intéressant. Comme cet éloge d'un prince dont les vertus honorent la religion & la patrie est adroitement placé ! De quelle douce sensation il affecte l'ame honnête ! comme il redouble encore l'indignation que le poëte veut exciter contre le corrupteur qu'il lui oppose ! Vous avez, sans doute remarqué la rapidité de ce discours :

Volez, & que cet or, de mes feux interprète, &c.

Le poëte personifie l'or, il en fait un séducteur qui court avec les agens de ce voluptueux. L'heureuse audace de ces figures prouve que M. *Gilbert* s'est nourri du génie des anciens ;

Philosophes abbés, philosophes valets.

cette plaisanterie profonde excite à-la-fois la colère & le rire du lecteur, & varie le tableau.

Echue à l'opera par un rapt solemnel,
Sa honte la dérobe au pouvoir paternel.

Obscur, on l'eût flétri d'une mort légitime ;
Il est puissant, les loix ont ignoré son crime.

Ces vers présentent des vérités courageuses, & la force de l'expression répond à la vigueur des pensées.

La fille d'un bourgeois a frappé sa grandeur.

Le dernier hémistiche de ce vers nous semble recherché ; cette faute est la seule tache que nous ayions observée dans ce morceau. L'auteur revient à son sujet ; il se justifie d'avoir tracé des portraits reconnus ; quoi ! dit-il, quand je compose un portrait fabuleux & véritable de différens traits recueillis au hasard, est-ce ma faute à moi, si le public qui connoît les originaux, leur en fait l'application &c. ; le philosophe lui répond qu'il fait fort bien de critiquer les grands ; mais continue-t-il,

Vous nommez les auteurs, & c'est-là votre crime.

M. *Gilbert* prouve qu'il est permis de nommer les auteurs, & mêle agréablement la plaisanterie à la

taiſon. Toutes les perſonnes que j'ai vues depuis que cette ſatire eſt publique avoient retenu, comme moi, ces vers auſſi neufs par la tournure, que pleins de ſel.

Je prétends ſoulever les lecteurs détrompés
Contre un auteur bouffi de ſuccès uſurpés ;
Sous une périphraſe étouffant ma franchiſe ;
Au lieu de *d'Alembert*, faut-il donc que je diſe ?
C'eſt ce joli pédant, géomètre orateur,
De l'Encyclopédie ange conſervateur,
Dans l'hiſtoire, chargé d'inhumer ſes confrères ;
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires.
Si j'évoque jamais du fond de ſon journal
Des ſophiſtes du temps l'adulateur bannal ;
Lorſque ſon nom ſuffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de *la Harpe*, obſcurément écrire ?
C'eſt ce petit rimeur de tant de prix enflé,
Qui ſiflé pour ſes vers, pour ſa proſe ſifflé,
Tout meurtri des faux pas de ſa muſe tragique ;
Tomba de chute en chute au trône académique.
Ces détours ſont d'un lâche & malin détracteur
Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur.

Il eſt inutile, Monſieur, d'entrer dans aucun détail ſur le mérite de cette tirade; mais après tant de preuves que M. *de la Harpe* m'a données de ſon amitié, je dois repréſenter à M. *Gilbert* & ſon ingratitude & ſa lâcheté ; que lui a donc fait ce triomphateur académique qu'on apperçoit à peine ſous les bottes de lauriers dont il eſt ſurchargé? Que m'a-t-il fait ? me répondit il y a quelques jours, M. *Gilbert*, à qui je reprochois l'indignité de ſon procédé. *Le barbare ! il me loue !* Je vous avoue que la légitimité de cette plainte me ferma la bouche ; mais comment peut-il juſtifier ſa lâcheté ? Lui même convient que M. *de la Harpe* eſt tout meurtri, qu'il eſt mort, qu'il eſt enſeveli dans ſon journal, & cependant il l'évoque pour l'expoſer à la riſée publique, il martyriſe une ombre ; quelle que ſoit la beauté de ſes vers, je le dis hautement, il eſt odieux d'inſulter ainſi aux morts, & je ne ſaurois lui pardonner l'opprobre dont il couvre un écrivain dont je fais mes délices, & qui com-

pose depuis tant d'années pour l'amusement du public.

Sitôt que l'auteur signe un écrit qu'il proclame,
Son nom doit partager & l'éloge & le blâme ;
C'est un garant public du plaisir qu'il me vend,
S'il fut dans mes bons mots cité pour mon argent,
Mon crime fut celui de l'orgueil qui l'enivre ;
Lui seul a dû rougir d'avouer un sot livre.

Je suis étonné que M. *Gilbert* se soit permis des vers aussi gênés, aussi foibles que le sont les trois avant-derniers de cette citation.

Mon crime fut celui de l'orgueil qui l'enivre.

Cette idée est obscure,

S'il fut dans mes bons mots cité pour mon argent,

est un vers trop familier ; mais l'auteur se relève bientôt, & rachete ces défauts par de nouvelles beautés. Il demande au philosophe quels sont les écrivains qu'il a nommés ; celui-ci lui répond que ce sont les plus illustres & les plus honorés : & voici

comment M. *Gilbert* détruit cette objection.

Et ce sont ces honneurs qui portent ma colère
A revêtir leurs noms d'un opprobre exem-
plaire.
Un critique jaloux de plaire aux bons esprits,
Toujours du bien public occupe ses écrits ;
Eh ! quelle utilité peut suivre la satire
Lâchement dégradée & perdue à médire
D'un troupeau d'écrivains, au mépris con-
damnés,
Morts avant que de naître, ou qui ne sont pas
nés ?
Dois-je exhumer *S. Ange* & mettre au jour
Murville ?
Dois-je ordonner le deuil de *Gudin*, de *Fré-
ville* ?
Des cendres de *Gaillard* dois-je troubler la
[illegible] ?
Leurs écrits publiés ne parurent jamais ;
Quel mal ont-ils produit ? D'une affreuse mo-
rale
Leur plume a-t-elle fait prospérer le scandale ?
Prêché par eux, le vice eût perdu ses appas ;
Corrompent-ils le goût des lecteurs qu'ils n'ont
pas ?

Vous

Vous avez déjà pû voir par les nombreuſes citations que j'ai faites, combien le dialogue de cette ſatire étoit animé & ſoutenu ; chaque réponſe de M. *Gilbert* eſt directe, & forme cependant un cadre piquant de ſatire ; quelle gaîté dans ces vers, quel naturel, quel heureux choix de mots ! *dois-je exhumer Saint-Ange & mettre au jour Murville ?* d'un ſeul vers, l'auteur diſſout deux pigmées ; *leurs écrits publiés ne parurent jamais* eſt un vers fait pour devenir proverbe, *proſpérer le ſcandale ; perdue à médire ; opprobre exemplaire*, &c. Cette alliance nouvelle d'expreſſions, quoique familière à l'auteur, étonne toujours. Toute cette tirade eſt auſſi bien raiſonnée, qu'elle eſt piquante ; mais, continue l'auteur, les écrivains qui jouiſſent d'une célébrité auſſi vaſte que ſcandaleuſe, *dont le nom parvenu ſollicite à les lire*, & donne à leur morale une autorité dangereuſe, ſont ceux qu'il faut dévouer au mépris public ; le philoſophe l'interrompt avec vivacité ; vos cris, lui dit-il,

feront impuiſſans, leur gloire eſt défendue par ſoixante ans de ſuccès, on ſe rit d'un jeune homme qui prétend avilir les héros de la littérature : M. *Gilbert* lui répond par des vers pleins d'éloquence & de modeſtie, qu'il fonde bien plus l'eſpérance de leur opprobre ſur l'autorité des anciens que ſur la foibleſſe de ſes talens, que s'il eſt jeune, il paroît avoir, aux yeux du public, l'âge des morts illuſtres dont il défend la cauſe, & finit par prouver que ſa jeuneſſe même doit donner plus de poids à ſes critiques. *Pſaphon* confondu par tant de raiſons victorieuſes, déſeſpérant de détourner M. *Gilbert* de la ſatire, prend le parti de l'accabler d'injures, ce qui eſt bien digne d'un miſſionnaire de la philoſophie moderne. Je le vois trop, s'écrie-t-il : tu n'es qu'un rimeur intraitable qui cherche à nuire & qui devint *ſatirique & méchant par ſyſtême* ; mais bientôt adouciſſant ſon humeur, il reprend le ton d'un Tartuffe encyclopédique, & dit à l'auteur, qui le prie de mettre fin à ſes ſermons, que c'eſt par humanité qu'il le prêche ;

il l'appelle onctueusement *mon frère*, contraste vraîment comique, qui peint à la fois, & la passion & le caractère d'un philosophe du jour. Permettez-moi d'ajouter à tant de citations ce dernier morceau, dont le dialogue vif & pressé termine heureusement cette satire.

PSAPHON.

Hélas ! l'humanité,
Mon frère, à vous prêcher excite ma bonté.
Voyez dans l'avenir quels regrets vous dévorent,
Vous n'aurez point d'amis.

GILBERT.

Les ennemis honorent.

PSAPHON.

Point de prôneurs.

GILBERT.

J'aurai mes écrits pour prôneurs.

PSAPHON.

Quels seront vos appuis?

GILBERT.

Tous les amis des mœurs,
Tous ceux qui du faux goût ont rejetté l'empire,
Un roi qu'on peut louer, même dans la satire,

PSAPHON.

Qu'importe! aux pensions nous serons seuls admis;
Ayez pour vous le roi, nous aurons les commis.

Le satirique lui répond, avec vérité, que sous un roi aussi juste que le nôtre, les commis sont forcés d'être équitables; que d'ailleurs il consent qu'on enrichisse les faux philosophes, pourvû qu'ils n'écrivent plus.

Vous aimez la fortune, & moi la vérité:
Trop heureuse à mes yeux la douce pauvreté
D'un poëte annobli de mœurs & de courage,
Qui peut dire: jamais de mon avare hommage
Je n'ai flatté le vice, en mes vers combattu;
J'ai perdu ma fortune à venger la vertu;
Si je vois mes travaux payés d'un peu d'estime,
Ce peu de gloire au moins est noble & légitime;

Tous mes écrits, enfans d'une chaste candeur,
N'ont jamais fait rougir le front de la pudeur ;
Ils plaisent sans blasphême & vivent sans cabales ;
Mes modestes succès ne sont point des scandales ;
Ma muse est vierge encore, & mon nom respecté,
Sans tache, ira peut-être à la postérité.

Telle est, Monsieur, l'analyse de cette satire, fort supérieure à tout ce qu'on nous a donné dans ce genre depuis bien des années. Vous avez pu vous convaincre, par les citations sans nombre, dont j'ai chargé cet *extrait*, que, malgré l'amitié dont je suis lié avec l'auteur, je ne cherchois point à surprendre votre suffrage, & que tous mes éloges étoient motivés. Au reste, si par fois il vous est arrivé de lire le journal de M. *de la Harpe*, vous avez dû remarquer, à l'avantage de M. *Gilbert*, que de tous ceux qui ont défendu la cause des mœurs & du goût contre les principes de ces gens qui se disent aujourd'hui philosophes, il

eſt le ſeul dont ces prétendus philoſophes mêmes aient loué le ſtyle par la voix de leur écho périodique. Ce qui caractériſe ſur-tout cette ſatire, c'eſt une logique excellente, un ſtyle original & ſoutenu, un ton de nobleſſe & de modeſtie qui fait aimer l'auteur: on convient généralement que M. *Gilbert* poſsède, à un degré ſupérieur l'art de tourner le vers, & d'exprimer avec préciſion ſes penſées. Son ſtyle eſt plein, animé; il enrichit la langue poëtique par des expreſſions qui lui étoient inconnues; peut-être pourroit-on lui reprocher de répéter quelquefois les mêmes figures, & ſi j'oſe parler ainſi, de tourmenter les mots qui paroiſſent diſparates pour les rapprocher; mais de tous les poëtes modernes, aucun n'eſt plus audacieux, & ne prépare avec plus de goût ſes hardieſſes; aucun ne donne à ſes vers une forme plus périodique & plus harmonieuſe; on diroit même, & c'eſt un défaut que j'ai obſervé en le liſant, qu'il affecte de multiplier les longues phraſes de vers; cependant il les varie avec

art ; une période de quatre vers succède souvent à une période de douze : quelquefois il les laisse tomber deux à deux ; mais alors il varie les rimes, il diversifie les coupes avec tant de succès que son style paroît encore phrasé. Ses rimes sont riches sans affectation ; & quoiqu'il tire de son propre fonds tous les détails de ses satires, il ne paroît jamais vide d'idées. Certainement il n'y a pas trente vers à changer dans cette pièce qui en contient près de quatre cens, & je ne doute pas qu'elle n'ajoute encore à l'opinion avantageuse que la satire du *dix-huitième siècle* vous avoit déjà donnée du génie de l'auteur. J'apprends dans ce moment même qu'on a publié depuis quelques jours une seconde édition de l'ouvrage que je viens de vous faire connoître : ce débit rapide justifie mes éloges.

Je suis, &c.



LETTRE II.

DANS le compte que je vous ai rendu, Monſieur, de l'ouvrage de M. *Gibbon*, * j'ai relevé pluſieurs aſſertions hardies échappées à cet écrivain ; les bornes de ces feuilles m'empêcherent de multiplier les citations de ſon ouvrage qui pouvoient justifier les reproches que je lui faiſois ; pluſieurs perſonnes, dont je dois reſpecter les ſentimens, frappées du danger des opinions de l'auteur Anglois, ont penſé avec raiſon que l'objet étoit aſſez important pour faire la matière d'un article. J'allois m'en occuper, lorſque j'ai reçu les obſervations que je vous envoie ; elles m'ont paru ſolides & lumineuſes ; elles ſont d'un écrivain auſſi eſtimable par l'étendue de ſes connoiſſances que par la pureté de ſes principes.

* Voyez l'Année Littéraire, tome premier de cette année.

Obſervations ſur les chapitres XV & XVI de l'hiſtoire de la décadence & de la chute de l'empire Romain, traduite de l'Anglois de M. Gibbon.

La célébrité de l'ouvrage & l'impreſſion que les derniers chapitres ont paru faire, même ſur de bons eſprits, m'ont engagé à les lire & à crayonner un précis de réfutation. L'auteur affecte de ſe couvrir du maſque de la modération & du reſpect pour la Religion chrétienne. Malheureuſement le maſque tombe trop ſouvent, l'incrédule & l'ennemi du Chriſtianiſme reſte à découvert.

Le quinzième chapitre traite de l'établiſſement & des progrès de la Religion chrétienne, des ſentimens, des mœurs, du nombre & de la condition des premiers Chrétiens. Le ſeizième, de la conduite, du gouvernement Romain envers les chrétiens, depuis *Néron*, juſqu'à *Conſtantin.*

M. *G*....., après avoir proteſté, pag. 113, &c. qu'il ne doute pas que *la cauſe première de la victoire étonnante du chriſtianiſme ſur toutes les religions*

établies dans l'univers, n'ait été l'évidence convaincante de sa doctrine, & la providence invariable de son grand auteur, entreprend de rechercher quelles en ont été les causes secondes, les causes naturelles & humaines.

On demandera, sans doute, pourquoi, si l'on est pénétré de la divinité de la religion, recherche-t-on si curieusement les causes humaines qui l'ont favorisée, & si ces causes ont suffi pour en assurer le succès, comment peut-on croire qu'il soit nécessaire de recourir à l'intervention de *son grand auteur?*

Jusqu'ici on avoit regardé l'établissement & les progrès du christianisme comme le fait le plus étonnant, le plus contraire au cours naturel des événemens & à l'influence des causes secondes. En voyant toutes les passions, tous les intérêts, toutes les puissances de la terre combattre pour l'idolâtrie, on étoit demeuré convaincu que l'église ne pouvoit attendre la victoire que du ciel, & qu'elle avoit à triompher de tous les moyens humains, bien loin de les

avoir pour elle. Mais voici M. *G*.... qui vient nous détromper, & nous apprendre que l'idolâtrie étoit la foiblesse même, & que l'église chrétienne avoit dans ses dogmes, dans sa conduite, dans sa discipline, des causes toutes simples & toutes naturelles de son accroissement & de son ascendant sur toutes les sectes, & sur la puissance même de l'empire Romain jusqu'alors invincible.

Le caractère de divinité qui brille dans l'établissement de la religion est trop glorieux, trop décisif en sa faveur, pour que les incrédules ne se soient pas efforcés de le lui enlever; jusqu'à présent ils ont tous échoué. Voyons si ce dernier sera plus heureux que ses prédécesseurs.

M. *G*. assigne cinq causes secondes des progrès de la religion. *Le zèle intolérant, la croyance inébranlable d'une vie future, le don des miracles attribué à l'église primitive, la morale pure & austère des chrétiens, leur union & leur discipline.*

Faisons une remarque générale sur ces causes: c'est que ce ne sont point

du tout les causes naturelles auxquelles nous nous attendions. Ce sont autant de caractères qui portent visiblement l'empreinte de la divinité ; mais qui, loin d'avoir pu naturellement accélérer les progrès de la Religion, devoient les arrêter pour toujours. J'excepte le don des miracles, tel que l'eût véritablement l'Eglise, mais non tel que le suppose M. *G.*, qui fait entendre assez clairement qu'il n'y voit que de l'imposture d'un côté, & une pitoyable crédulité de l'autre. Mais, dans cette supposition, l'imposture nécessairement démasquée par tant d'ennemis qui veilloient nuit & jour pour surprendre les Chrétiens, ne pouvoit manquer d'en décréditer les auteurs, & d'étouffer le christianisme dans son berceau.

Non, jamais aucune secte, aucune religion, aucun établissement humain, n'avoit paru sous de pareils traits ; parce qu'effectivement ils ne sont point dans la nature, parce qu'ils décèlent une main divine, & qu'ils combattent tous les penchans de la nature, &

encore plus toutes les opinions qui régnoient ſur la ſurface de la terre, lorſque l'évangile y fut prêché.

Le zèle intolérant de la vérité, de la vérité divine dans une ſociété humble & naiſſante, qui proſcrit ſans ménagement & ſans politique toutes les erreurs, qui combat & foudroye toutes les écoles des ſages du paganiſme, qui entreprend de renverſer & d'avilir tout ce qui étoit adoré, pour élever ſur ſes ruines tout ce qui ſembloit à l'eſprit & aux ſens humains le plus mépriſable & le plus ignominieux; l'enſeignement & la démonſtration de l'immortalité de l'ame & d'une vie future, dogmes ſondamentaux de la nature, il eſt vrai, & connus de toutes les nations, mais accompagnés de fictions & d'incertitudes qui les défiguroient & les rendoient le ſujet, & pour ainſi dire, le jouet des diſputes de toutes les ſectes des philoſophes; une morale toujours pure, toujours irrépréhenſible, & par là même toujours auſtère, ſi ſublime que l'homme abandonné aux ſeules forces de ſa nature dé-

gradée essayeroit vainement d'y atteindre, prêchée par des hommes ignorans, par des pêcheurs, & cependant supérieure à tout ce qu'ont pu imaginer les plus beaux génies & les plus doctes personnages dont se vante l'antiquité, enfin, ce qui est plus admirable encore, réduite en pratique dans tous ses points, par la multitude des disciples de cette nouvelle doctrine ; l'union divine, qui de tous ces croyans ne faisoit qu'un cœur, & qu'une ame, union fondée sur l'extinction de toutes les passions, l'abnégation de soi-même, le sacrifice de tous les intérêts particuliers, une discipline ferme & vigoureuse, qui ne pardonnoit aucune foiblesse, qui punissoit les transgressions, les infidélités, les crimes par des années, par une vie entière de pénitence, & de la pénitence la plus humiliante à la fois & la plus rigoureuse; je le demande, sont-ce bien là des causes naturelles, des causes humaines? Et de telles causes ont-elles pu, par leur propre énergie, & selon les loix du calcul, ont-elles pu assu-

rer les ſuccès rapides & inouis de l'évangile ?

Ce zèle intolérant & excluſif, qui déclaroit également la guerre à l'orgueil & aux préjugés des juifs charnels, aux ſuperſtitions des gentils, aux rêveries des philoſophes, pouvoit-il donc les attirer ? Ne devoit-il pas, au contraire les révolter, & les réunir tous contre cette nouvelle religion, contre leur ennemie commune ? L'auteur lui-même, oubliant dès ſon ſeizième chapitre ce qu'il venoit d'aſſurer dans le quinzième, avoue que ce zèle intolérant fut la cauſe des perſécutions qui ne ceſſèrent d'éprouver le chriſtianiſme, & qui l'auroient infailliblement détruit, ſi les hommes pouvoient quelque choſe ſur l'ouvrage de Dieu.

Le dogme d'une vie éternelle, des châtimens réſervés aux foibleſſes & aux paſſions, comme aux violences & aux injuſtices ; cette morale ſi parfaite, mais ſi ſévère & ſi déſeſpérante pour l'homme, dit-on, n'eſt-ce pas encore de nos jours la ſource la plus féconde de l'incrédulité, de ſon

éloignement pour nos myſtères, & de ſon acharnement contre l'égliſe de Jéſus-Chriſt?

Ce ſimple coup-d'œil pourroit ſuffire pour renverſer le ſyſtême de M. *G.*, pour effacer les impreſſions qu'il auroit pu produire, ou pour les prévenir. Mais il eſt quelques articles, qui ont beſoin de développement; il eſt auſſi des aſſertions ou des ſophiſmes de l'auteur Anglois, qui demandent quelques momens de diſcuſſion. Nous releverons d'abord une obſervation par où il débute, &qui eſt de la plus grande importance.

» Il faut ſe rappeller, dit-il, pag. » 115, non-ſeulement par qui, mais » encore *à qui* la révélation divine » a été donnée. Le théologien peut » ſe livrer au plaiſir de repréſenter » la religion, deſcendant du ciel dans » tout l'éclat de ſa gloire, & environ» née de ſa pureté primitive; une » tâche plus triſte eſt impoſée à » l'hiſtorien; il doit découvrir le mé» lange inévitable d'erreur & de » corruption que la foi a reçu parmi

» des êtres foibles & dégénérés ».

Sans doute un des caractères les plus frappans, les plus glorieux de la divinité de la Religion, c'est la perpétuité de sa foi, toujours la même, toujours inaltérable dans tous les siècles & dans tous les pays, malgré la différence & l'opposition des climats, des esprits, des préjugés, de toutes les causes physiques & morales; malgré la fureur des persécutions, les progrès du relâchement, les ténèbres de l'ignorance, la défection même & l'erreur des particuliers & d'un grand nombre de Pasteurs. Ce caractère de divinité est aussi certain qu'il est étonnant. *Le théologien & l'historien*, quoiqu'on en dise, sont ici d'un parfait accord.

Plusieurs savans ont démontré que la croyance de l'église a toujours été la même. Quiconque en douteroit peut s'en convaincre. Les monumens qui l'attestent sont répandus sur la surface de la terre. On ose donner le défi à tous les incrédules de montrer que la foi ait jamais reçu le moindre degré *de mélange d'erreur & de corruption*,

quoique parmi des êtres foibles & dégénérés. La foi de l'église de Jésus-Christ est aujourd'hui comme elle étoit hier, & comme elle fut dès sa naissance ; elle ne craint point de se montrer au grand jour ; elle est exposée aux yeux de l'univers ; elle est contenue dans les livres saints, dans les écrits des pères & des docteurs, dans les canons des conciles, dans les prières & l'office divin, dans la tradition, dans l'enseignement public & uniforme de toutes les églises particulières, unies à l'église Romaine.

Depuis plus de dix-sept siècles, elle croit ce qu'elle a toujours cru ; ce qu'elle a enseigné ou anathématisé autrefois, elle l'enseigne & l'anathématise toujours. Il y a des vérités plus éclaircies, plus développées, parce que l'hérétique, c'est-à-dire, le novateur a forcé l'église à prémunir ou à désabuser ses enfans. Elle a quelquefois étendu son symbole, consacré de nouveaux termes, tels que ceux de *consubstantiel* & de *transubstantiation* ; mais pour fixer avec plus de précision des vérités dont la

foi eſt auſſi ancienne qu'elle-même. *nove*, *non nova*. On peut dire plus : ce que la ſociéte des fidèles, ſoit ſous la loi de nature, ſoit ſous la loi de *Moïſe*, a jamais cru, ce que l'ancien teſtament nous a tranſmis, en remontant juſqu'à l'origine du monde, juſqu'au père du genre humain, inſtruit immédiatement par ſon divin auteur, l'égliſe l'a toujours cru & enſeigné, ſans l'ombre d'innovation, ſans mélange d'erreur & de corruption.

Ce caractère de perpétuité & d'invariabilité n'appartient qu'à Dieu & à l'ouvrage de Dieu. Tous les ouvrages, toutes les opinions, tous les ſyſtêmes de l'homme portent néceſſairement l'empreinte de ſa foibleſſe, de ſon inconſtance, de ſa perpétuelle mutabilité ; ſans ceſſe il flotte au gré de ſes paſſions, de ſon humeur, de ſes incertitudes, de ſes illuſions ; privé du flambeau de la révélation, de la règle fixe & infaillible, l'autorité divine, il ne peut appercevoir la vérité qu'environnée de nuages trompeurs, il l'abandonne pour l'erreur, ou la défigure en la mêlant

avec elle. Quelle vérité les sages du paganisme nous ont-ils transmise sans mêlange d'erreur ? Est-il au contraire rien de si faux & de si absurde qui n'ait été avancé par quelqu'un des philosophes ? Je le dis d'après le plus sage des Philosophes de Rome, *Cicéron*.

Quel intérêt n'avoient donc pas les ennemis de l'Eglise à lui disputer ce caractère divin d'invariabilité & d'indéfectibilité dans son enseignement ; caractère qui lui est propre, & qui la distingue si glorieusement de tous les ouvrages humains ?

Il nous suffiroit à la rigueur d'avoir remarqué cette preuve victorieuse & décisive de la vérité & de la divinité du christianisme. Mais sous quelque face que vous l'envisagiez, vous le trouvez toujours également admirable & respectable, toujours marqué au coin de la divinité. Ne craignons pas d'avancer & d'examiner le plus brièvement qu'il nous sera possible, les cinq prétendues causes de l'établissement de la religion.

Première cause, *Zèle intolérant*. L'auteur prouve ici tout le contraire

de ce qu'il avoit à prouver. Il nous représente *les tentations les plus dangereuses, sans cesse en embuscade, pour surprendre le fidèle, les divinités, les rites innombrables du polythéisme étroitement liés à tous les détails de la vie publique ou privée.*

Il falloit donc que les chrétiens fussent sans cesse sur leurs gardes, combatissent & renouvellassent sans cesse leurs protestations d'attachement à la foi d'un seul Dieu, de mépris & d'horreur pour les cérémonies & les superstitions des idolâtres, c'est-à-dire, de leurs concitoyens, de leurs proches, de leurs amis, des magistrats & des empereurs. Ils s'affermissoient par-là, dit M. *G.* dans leur attachement à la foi. Qui en doute? Mais il falloit pour cela un courage inébranlable & plus qu'humain; & il est bien singulier que les tentations, les obstacles, les combats, on nous les donne comme des causes secondes & naturelles qui ont favorisé les progrès du christianisme.

Remarquons quelques assertions aussi absurdes que calomnieuses. Elles

paroîtront pour la plupart fort étrangères à l'intolérance dont il s'agit ici. C'est que notre censeur, ainsi que plusieurs de ses confrères, ne se piquent pas plus de méthode que de logique. La méthode est l'amie & la compagne naturelle de la vérité, qu'elle place dans le jour le plus avantageux pour éclairer les esprits. Elle est l'ennemie de l'erreur qui ne peut séduire qu'à la faveur de l'obscurité & de la confusion.

L'auteur prétend, page 127, que les promesses & les privilèges de la loi chrétienne étoient capables de nourir l'orgueil, & ce n'est pas la seule fois qu'il lui fait ce reproche. Il ignore donc que la loi chrétienne foudroie par-tout l'orgueil humain, & détruit tous les fondemens sur lesquels il pourroit porter; que ce qui la distingue de toutes les religions, de toutes les sectes des philosophes, c'est qu'elle seule a enseigné & commandé l'humilité, cette vertu divine, dont le nom même étoit inconnu sur la terre; que l'essence & l'esprit de l'évangile consiste à reconnoître que

l'homme n'a de ſon fond que corruption & baſſeſſe, cendre & pouſſiere; que tout le bien vient de Dieu & doit lui être rapporté.

« Par une condeſcendance très- » ſingulière, les plus ſavans pères de » l'égliſe ont admis les ſophiſmes des » gnoſtiques, page 140 ».

Ils n'étoient donc pas ſi intolérans; mais loin de les admettre, ils les ont réfutés. On peut voir en particulier les traités de ſaint *Clément* d'Alexandrie & de ſaint *Epiphane*.

« Avouant, continue-t-il, que le » ſens littéral répugne à tous les prin- » cipes de la raiſon & de la foi, ils ſe » croient en ſureté derrière le large » voile de l'allégorie, qu'ils ont ſoin » d'étendre ſur la partie la plus déli- » cate du ſyſtème de *Moyſe* »; il cite en particulier ſaint *Auguſtin* & *Origène*.

Il prouve qu'il ne les a jamais ouverts. Cet aveu qu'il ſuppoſe répugneroit au contraire à tous les principes de la raiſon & de la foi. On n'en croira pas ſaint *Auguſtin* capable. *Origène* même qui donne quelquefois, il

eſt vrai, trop d'étendue & de préférence au ſens ſpirituel ou allégorique, ainſi que quelques autres docteurs, ne manque pas cependant de rapporter le ſens littéral.

Souvent, ſous le ſens de la lettre, l'Eſprit-Saint a renfermé un ſens profond & des myſtères ſublimes que les ſaints Pères, nos maîtres & nos modèles dans l'interprétation des Ecritures, nous découvrent & nous invitent à chercher avec eux. Mais jamais ils n'ont rejetté comme abſurde & erroné le ſens littéral auquel il faut ſouvent s'arrêter, & dont l'éclairciſſement eſt toujours néceſſaire pour l'intelligence d'un ſens plus relevé.

Ce que l'auteur appelle ſi improprement le ſyſtême de *Moyſe*, c'eſt-à-dire, l'hiſtoire des œuvres & des merveilles du Créateur de l'univers, & du Dieu d'Iſraël, n'a pas beſoin d'être caché derrière le voile de l'allégorie. Tout en eſt grand, ſaint, auguſte, conſolant pour la vertu & l'innocence, terrible pour le crime & l'impiété. La plus ancienne des hiſtoires

toires est aussi la plus authentique & la plus lumineuse. Ce sont les systêmes des philosophes qui craignent le grand jour & un examen approfondi, qui presque tous ne se soutiennent qu'à la faveur de l'éloignement & de l'illusion.

« Les chrétiens judaïsans semblent » avoir trouvé des argumens assez » plausibles dans l'origine céleste de » la loi mosaïque, & dans la perfec» tion immuable de son grand auteur, » page 12 ». Comme s'il ne pouvoit, sans changer lui-même, changer son ouvrage. Au contraire, c'est parce qu'il est immuable, que la loi & le culte mosaïque ont dû faire place à une loi & à un culte plus parfait ; puisque Dieu l'avoit promis tant de fois par ses prophètes, & que *Moïse* lui-même avoit annoncé aux Juifs, Jesus-Christ, ce Prophète par excellence, que Dieu susciteroit du milieu d'entre eux.

M. *G.* traite d'*équivoque* la conduite des prédicateurs apostoliques à l'égard des chrétiens judaïsans, p. 130. Il oublie qu'il a à prouver que le zèle intolérant & exclusif fut une

cause seconde des progrès du christianisme. Quoi de moins intolérant & de moins exclusif qu'une conduite équivoque, qui ne condamne aucun parti & les favorise tous? Mais jamais il ne s'est rien glissé d'équivoque dans la conduite ni dans les décisions des Apôtres & de l'Eglise.

Le premier des conciles, le concile de Jérusalem, ne décide-t-il pas avec la plus grande clarté, que les Chrétiens n'étoient plus tenus d'observer la loi de *Moyse*? Y a-t-il rien de moins équivoque & de plus lumineux à ce sujet que la conduite & les écrits du Docteur des Gentils? Et si la conduite de *Céphas* parut équivoque pour quelques momens, ce ne fut que pour donner plus d'éclat & de force au zèle éclairé & courageux de saint *Paul*, qui lui résista en face, & apprit aux Juifs comme aux Gentils, que l'évangile les avoit tous affranchis du joug de la loi.

M. *G*. prétend, page 143, contre toute vraisemblance, que *les hérétiques, quoiqu'ils troublassent sans cesse la paix de l'église, & qu'ils en avilissent souvent la dignité, contribuèrent à favoriser les*

progrès du christianisme. L'histoire nous apprend, au contraire, que les ennemis les plus envenimés & les plus dangereux qu'ait eus l'église se trouverent parmi les hérétiques; que trop souvent ils la rendirent odieuse & méprisable aux infidèles, qui les confondoient avec les catholiques, & imputoient à ceux-ci les abominations, dont les autres étoient véritablement coupables.

Seconde cause. *L'immortalité de l'ame.* L'auteur fait un tableau fidèle des variations, des incertitudes éternelles des sages & des philosophes sur le dogme de l'immortalité de l'ame & de la vie future. Il conclut avec justesse, page 161, « qu'il étoit encore » nécessaire qu'un dogme qui avoit » été dicté par la nature, approuvé » par la raison, & que la superstition » avoit adopté, reçut de l'autorité & » de l'exemple de Jesus-Christ la » sanction de vérité divine ».

Il en est de même de toutes les vérités importantes de la morale; mais il est inexcusable d'avoir voulu décrier les preuves solides & lumineuses

que nous fournit la raiſon & la méta-phyſique, quoiqu'elles aient beſoin d'être fortifiées par la révélation.

Il eſt encore plus inexcuſable de prétendre que l'immortalité de l'ame à peine annoncée obſcurément dans les prophètes, étoit inconnue chez les Juifs avant le règne des Aſmonéens & la ſecte des Phariſiens. Elle eſt annoncée & inculquée de la manière la plus claire dans pluſieurs Prophètes, dans les Pſeaumes, dans les livres de *Job*, de la *Sageſſe*, de l'*Eccléſiaſte* & des *Machabées*.

« La doctrine de l'immortalité de » l'ame, dit M. *G.* page 159, eſt » omiſe dans la loi moſaïque ».

Elle y eſt, mais couverte d'un voile tranſparent, il eſt vrai, pour le Juif ſpirituel qui vivoit de la foi; mais au-delà duquel le Juif courbé vers la terre & aveuglé par ſes paſſions, ne vouloit rien voir. Le miniſtère du ſerviteur devoit être diſtingué du miniſtère du fils de Dieu. Les ombres & les figures de la Loi devoient préparer à la vérité & à la lumiere de l'Evangile.

D'ailleurs, bien plus ancien que

l'évangile, ce dogme fondamental, que Dieu lui même avoit enseigné au père du genre humain, avoit été transmis fidèlement par lui à tous ses descendans, comme la portion la plus précieuse de son héritage, & étoit profondément gravé dans le cœur de tous les Patriarches & de tous les justes qui ont précédé Jesus-Christ, ainsi que de tous les vrais Israélites.

C'est la foi & l'espérance de l'immortalité, qui a mérité à ces grands personnages de l'ancien Testament, l'éloge magnifique qu'en fait l'Apôtre dans l'épitre aux Hébreux. « Ces » hommes, dont le monde n'étoit » pas digne, dénués de tous les biens » terrestres, en butte aux plus cruelles » épreuves, se consoloient envisa» geant & saluant de loin les pro» messes éternelles. Ils confessoient » qu'ils n'étoient que des voyageurs » & des étrangers sur la terre. Ils » avançoient avec ardeur vers une » région plus heureuse, la patrie cé» leste, cette cité sainte dont Dieu » même est l'architecte & le fonda» teur ».

dans les écrits de quelques anciens docteurs, entre autres de saint *Justin* & de saint *Irenée*; mais bien loin que tous les pères jusqu'à *Lactance* l'aient soutenue, saint *Denys* d'Alexandrie, long-temps avant *Lactance*, fit avec succès, pour la combattre, un traité exprès, qui désabusa les Egyptiens chez qui elle avoit eu cours.

« L'Apocalypse, qu'on croyoit fa-» vorable à l'opinion présente, n'é-» chappa qu'avec peine à la censure » de l'Eglise ».

Jamais il ne s'est agi de censurer l'Apocalypse. Elle a toujours été en vénération, sur-tout dans l'Eglise Latine, qui la mit dans les premiers canons dss Ecritures qu'elle fit dans le troisième concile de Carthage en 397, & depuis dans celui de Rome sous *Gelase* en 494. Saint *Denis* même dans son traité contre les Millénaires, en parle comme de l'ouvrage d'un homme inspiré *.

Je suis, &c.

* Ce n'est ici que la première partie de ces Observations; la seconde paroîtra dans le N°. prochain.

LETTRE III.

Hymne au Soleil, par M. l'abbé de Reyrac, censeur royal, associé correspondant de l'académie royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, des académies de Toulouse, de Bordeaux, de Caen, &c. seconde édition, corrigée & augmentée. A Paris, chez la Combe, *rue de Tournon, près du Luxembourg.*

Vous connoissez, Monsieur, cet opuscule charmant. Le public en a rapidement enlevé la première édition. L'auteur nous en donne une seconde, accompagnée d'un *discours préliminaire*, embellie d'un nouvel épisode, & suivie de plusieurs piéces fugitives, qui, pour la plupart, ont déjà paru dans les différens recueils, & que les connoisseurs ont distinguées.

Le discours préliminaire est un hommage de reconnoissance & d'admiration envers les grands poëtes de l'antiquité. Vous aimerez un écrivain plein de goût, ami de la nature, qui vante ses maîtres comme un disciple savant & digne de les imiter; vous devinerez qu'il est nourri de leurs chefs-d'œuvres, que plus d'une fois il s'est attendri en récitant les vers touchans de *Virgile* & d'*Horace*, qu'il en fait l'objet de ses réflexions ordinaires, qu'il y voit nettement le modèle du vrai beau, toujours invariable, & toujours sûr de plaire. Les citations qu'il multiplie ne sont point un étalage d'érudition pédantesque. Trop plein des chansons immortelles des cygnes de la Grèce & de l'Italie, il a besoin de les répandre au dehors, de vous communiquer son enthousiasme, & de vous répéter au moins une partie de ce qu'il sait. Ainsi *Fénelon*, dans sa lettre à l'académie Françoise, entasse les morceaux d'*Homère* & de *Démosthène*, les descriptions sublimes ou gracieuses

de *Virgile* ; le ſentiment juſtifie tout ; les fragmens rapportés dans l'ouvrage moderne vous cauſent peut-être plus de plaiſir que dans le livre même dont ils ſont extraits.

Il faut l'avouer à la honte de notre littérature actuelle ; cet amour de l'antiquité devient plus rare de jour en jour, & ſouvent nos meilleurs littérateurs paroiſſent l'avoir étudiée plutôt en métaphyſiciens ſubtils, qu'en hommes ſenſibles. Ils ſont plus capables de former le jugement que le goût. Ils vous apprendront à démêler les fautes & les beautés, à diſſerter ſur les règles de l'art, à vous appuyer d'exemples infaillibles ; mais il ne vous apprendront pas à vous échauffer d'une émulation courageuſe, à la vue des traits de génie dont étincellent les poëtes anciens, à vous former une ſubſtance nouvelle de leur propre ſubſtance, à leur dérober le feu ſacré qui les animoit. Leur froid ſavoir vous fera languir dans une éternelle médiocrité. Au contraire, *Fénelon*, *Rollin*, &c. ne veulent que

vous rendre chers les écrits qu'ils vous citent, vous accoutument à les lire & à les relire encore, & par cette douce habitude, vous forment à copier leur manière, même sans vous en appercevoir.

Telle est aussi l'impression que fera sur vous le discours préliminaire de l'*Hymne au Soleil*; à ce mérite, ajoutons celui d'une diction pure, élégante & fleurie; vous en jugerez vous-même. M. l'abbé *de Reyrac* vient de parler des tableaux champêtres qui font le charme des églogues & des georgiques. « Il ne faut pas croire, » dit-il, que de pareils tableaux puissent jamais ennuyer : la mediocrité » seule & la foiblesse du peintre peuvent en dégoûter. Le cœur aime » naturellement les images gracieuses, » les descriptions fleuries; les objets » champêtres agréablement dessinés » l'enchantent; la peinture de la vie » tranquille des bergers le touche, » l'attendrit, & devient pour lui une » source intarissable de sentimens délicieux. Quoique la félicité dont on » l'entretient n'existe le plus souvent

» que dans l'imagination des poëtes,
» il ne peut jamais se persuader qu'un
» bonheur si pur ne soit qu'un songe;
» il le réalise en quelque sorte par ses
» souhaits, & devient la dupe de ses
» desirs. Il se transporte sur le bord
» de ces claires fontaines qu'on lui
» peint; il erre au milieu de ces rians
» vallons, de ces plaines fortunées;
» il aime à se voir tromper lui même,
» & semble ajouter foi à toutes ces
» fictions poëtiques, à ces innocentes
» erreurs, qui souvent font couler
» ses larmes. Voilà comme le cœur,
» toujours avide du bonheur, en
» embrasse jusqu'au fantôme; voilà
» comme il sait tirer parti des rêves
» de l'imagination, & mettre à profit
» les douces chimères de l'esprit».

Voici un autre morceau dont les idées ne sont pas neuves, mais qui peut servir de leçon aux rimailleurs licencieux, qui profanent le plus beau des arts, & traînent les muses dans la fange du libertinage, ou les forcent de se courber avec eux devant les autels de la fortune, & le colosse de l'encyclopédie. « Les poëtes anciens, persuadés

» que la poësie, qui est un art excel-
» lent en lui-même, n'est pas plus res-
» ponsable de l'abus qu'en fait un artiste
» libertin, qu'un bloc de marbre ne
» l'est de la forme criminelle que lui
» donne le ciseau d'un statuaire ob-
» scène, ou qu'un instrument ne l'est
» des sons amollissans qu'en tire la
» main d'un épicurien ; les anciens
» poëtes, dis-je, l'appelloient la fille
» du ciel & la langue sublime des
» dieux : ils ne la faisoient servir en
» général qu'au triomphe des mœurs
» & de la religion : non contens d'ins-
» truire les hommes & de les charmer
» par d'agréables & d'utiles leçons,
» ils donnoient les premiers l'exemple
» des grandes vertus qu'ils célébroient,
» se regardant toujours comme les
» organes de la Divinité ».

Est Deus in nobis, sunt & commercia cœli,
Sedibus æthereis spiritus ille venit.
Addo quod insidiæ sacris à vatibus absunt,
Et facit ad mores ars quoque nostra bonos.
Nec nos ambitio, nec nos amor urget habendi,
Contempto colitur lectus & umbra foro.
Sed facilè hæremus : validoque perurimur æstu,

Et nimiùm certâ ſcimus amare fide.
Scilicet ingenium placidâ mollitur ab arte,
Et ſtudio mores convenienter eunt.

Il ſeroit temps, Monſieur, de vous entretenir de l'*Hymne au Soleil*, ſi je ne vous en avois donné l'analyſe il y a deux ans *. Une ſeconde lecture n'a point démenti l'idée avantageuſe que j'avois conçue à la première ; j'ai reconnu par-tout cette chaleur continue, ce coloris vif & pur, ces détails poëtiques, maintenant ignorés, mais qui ſeuls annoncent le véritable talent. Je me contenterai, Monſieur, de vous offrir l'épiſode nouvellement ajouté.

» C'eſt ainſi que dans mes chants » inſpirés par la nature, je célébrois » à la fois la munificence du grand » aſtre de l'univers, & le bonheur de » la vie champêtre ; je commençois à » peine mon neuvième luſtre, quand » tout-à-coup la mort, s'élançant de » l'abyme de l'Erebe, m'apparut pâle, » hideuſe, terrible, & levant ſur moi » ſa faux homicide.

* Année Littéraire 1776, tome VIII, page 10.

» Hélas ! au ſein des douleurs, à la
» vue de la tombe affreuſe, inacceſ-
» ſible à la douce eſpérance, & preſ-
» qu'au moment de fermer pour tou-
» jours mes yeux à la lumière, ce
» n'étoit point vous qui faiſiez couler
» mes larmes, chimères de la fortune,
» fantôme de gloire & d'orgueil, auſſi
» vains que les foibles mortels qui
» courent après vous ; grandeurs dé-
» cevantes & plus paſſagères que
» l'ombre, ah ! ce n'étoit ni votre
» amour ni l'eſpoir de vous poſſéder
» un jour, qui cauſoient mes ſoupirs.

» Soleil, qui éclaire le monde de
» feux ſi brillans & ſi purs ; ſpectacle
» touchant de la campagne, qui
» m'avez toujours ravi ; feuillage
» naiſſant que j'ai tant aimé ; rochers
» ſourcilleux, qui bravez les tem-
» pêtes & les mers mugiſſantes ; mon-
» tagnes caverneuſes, aſyles antiques
» des filles de la nuit ; ſombres forêts
» qui rempliſſez mon ame mélanco-
» lique d'une horreur religieuſe ; vaſtes
» allées où repoſe le Dieu du ſilence ;
» berceau de jaſmins & de roſiers,
» où j'allois m'aſſeoir un livre à la

» main ; fertiles vallons que je par-
» cours avec une volupté toujours
» nouvelle, & qui empruntez de
» l'Aſtre que je chante, votre éclat
» le plus doux ; objets de mes tendres
» regrets, hélas ! en mourant, mes
» yeux ne ſe tournoient que vers vous.

» Je diſois au père de la lumière :
» ô toi, que je n'ai jamais contemplé
» qu'avec un ſaiſiſſement profond,
» flambeau de l'univers, aſtre créa-
» teur, bientôt je ne te verrai plus :
» côteau charmant que baigne le Loi-
» ret paiſible, Olivet ! ſéjour digne des
» Dieux même, ſi, mieux connu de
» nos rois, ils euſſent embellis tes
» beautés naturelles de quelques-uns
» de ces grands miracles de l'art pro-
» digués dans leur triſte palais de
» Verſailles, ô le plus beau lieu de la
» terre, dans peu je ne te verrai plus.
» Solitude aimable, où le philoſophe
» goûte en paix les fruits de la ſa-
» geſſe, & les plaiſirs de la raiſon ;
» retraites délicieuſes, où ſi ſouvent
» l'amitié conſola mon cœur, recevez
» mes adieux.

» Et toi, Loire magnifique, qui

» roules majeſtueuſement tes ondes
» bienfaiſantes ſous un ciel toujours
» ſerein, je n'irai plus ſur tes bords
» enchantés, oubliant les malheureux
» humains & les ſoins de cette vie,
» admirer ces riches tableaux, ces
» payſages gracieux que le miroir de
» tes eaux reproduit & perpétue le
» long de ton cours. Pour la dernière
» fois, hélas! j'ai vu ces rives fé-
» condes embaumées au printemps
» par les fleurs, & bordées de vi-
» gnobles heureux, qui rendent au
» loin l'horiſon plus riant & plus doux.

» Je le diſois, les yeux baignés de
» pleurs & reſpirant à peine, lorſ-
» qu'un eſprit conſolateur, (c'étoit
» un dieu ſans doute) deſcendant des
» céleſtes régions, s'approcha de ma
» couche funèbre, & me fit entendre
» ces paroles qui ſeront toujours pré-
» ſentes à ma mémoire.

» Amant de la Nature, me dit-il,
» ſors des ombres du trépas, leve-
» toi, marche, vole auprès de cette
» ſource merveilleuſe, qu'un jour
» Neptune, d'un coup de ſon trident,
» fit jaillir à gros bouillons des en-

» trailles de la terre, & dont l'onde
» pure & azurée forma soudain ce
» canal superbe, qui coule entre deux
» tapis de gazons le long de ce cô-
» teau fortuné; là, monte de nouveau
» ta lyre, invoque le génie protec-
» teur de ces rives fleuries, & chante
» encore le Soleil & la vertu ».

Cette prose, Monsieur, vous rappelle, sans doute, la prose riche, nombreuse, brillante d'images, qui a immortalisé le *Télémaque*; je suis fâché seulement que ce mouvement si doux; *je disois au père de la lumière*, &c. soit pris de la strophe si connue du grand *Rousseau*:

Je disois à la nuit sombre:
O nuit! tu vas dans ton ombre
M'ensévelir pour toujours, &c.

Les pièces fugitives renferment des beautés moins fortes & moins hardies, mais plus naïves & plus tendres; elles sont toutes l'épanchement d'une ame douce, & l'onvrage d'une imagination riante & facile; un exemple

nous ſuffira : c'eſt la pièce intitulée, *Hommage à la Fontaine.*

D'Athènes & de Rome
Que l'on vante les beaux eſprits,
Et leurs charmans écrits :
Pour moi j'aime bien mieux les Fables du bon-
homme ;
L'antiquité n'a rien d'un plus haut prix.
Le beau, le vrai, Maître Jean a tout pris,
Tout : ſes crayons au goût, ſes fleurs à la na-
ture,
Son livre à la raiſon, à Vénus ſa ceinture,
A l'eſprit rien. Chez lui, tout part du cœur,
C'eſt le cœur qui l'inſpire ;
Le ſeul génie a fait l'Auteur.
Comme ſes vers naïfs coulent avec douceur !
Son ame ingénue y reſpire !
A l'heureux don de plaire, il joint celui d'inſ-
truire.
Toujours plus amoureux de ſon ſtyle enchan-
teur,
Je le relis cent fois, & cent fois je l'admire.
— Mais, il eſt négligé, peu correct, inégal ?
— Inégal ! ah ! plutôt diſons original,
Peintre délicieux, poëte inimitable,

Auteur de tous les temps, génie incomparable,
Sublime enfin sans art, & parfait sans travail,
Médite ses leçons, indocile Jeunesse :
De bon sens, de sagesse
Maître Jean tient école au milieu d'un bercail.
Qui ne l'adore pas n'est pas fait pour le lire.
A combien d'arbres nains ce Fablier a nui !
Quelles fleurs maintenant, quels fruits peut-on produire ?
La Fontaine a tout dit, que reste-t'il à dire ?
Malheur à qui vient après lui ?

Comme tout est coulant! comme tout est senti ! quelle simplicité ! quel heureux naturel ! Je ne doute pas que *la Fontaine* ne fût plus flatté de cet hommage que du faisceau d'éloges académiques consacrés à sa mémoire.

Je suis, &c.



Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Apollon & Marsias, estampe de quinze pouces de haut sur dix huit de large, gravée par M. *Miger*, pour sa réception à l'académie royale de Peinture, d'après le tableau original, peint par *Carle Vanloo*, pour sa réception à la même académie.

Tous les amateurs connoissent le superbe tableau représentant le satyre *Marsias*. Une invention pittoresque, une distribution sage, des contrastes heureux, des caractères expressifs, un dessein correct & savant, une touche moëlleuse & sure, un coloris frais & brillant; voilà ce qu'on admire dans le tableau du satyre *Marsias*. Le dieu des vers est représenté debout & ordonnant les apprêts du supplice. Cette figure est digne de l'antique pour la beauté des formes & la noblesse des contours. L'attitude du satyre qu'on attache à un arbre, exprime la fureur & le désespoir; les autres personnages qui composent ce groupe sont

du plus beau choix pour les attitudes. Divers spectateurs distribués dans ce sujet annoncent la tristesse & la compassion.

M. *Miger* a très-bien rendu les beautés de l'original, & cette gravure annonce dans son auteur un très-bon goût de dessein & beaucoup d'intelligence pour le genre de l'histoire; cette estampe est d'un effet harmonieux, & ne peut manquer de plaire aux amateurs. Il seroit à desirer que l'Académie royale fît exécuter en gravure les chef-d'œuvres de ses peintres d'histoire qu'on admire dans les salles du Louvre. Cette intéressante collection seroit accueillie du public avec empressement, & serviroit encore à étendre & à éterniser la gloire de l'école Françoise.

L'estampe de M. *Miger* se trouve à l'Académie royale de peinture au Louvre. *Prix* 9 liv.

AVIS.

Le sieur *Coulon de Thevenot*, expert vérificateur, de l'académie royale

d'Ecriture, encouragé de celle des Sciences, ouvrira, le 3 mai 1778, un cours sur la tachygraphie, ou l'art d'écrire aussi vîte que la parole toutes les langues : les personnes qui voudront le suivre sont priées de se faire inscrire avant la fin du mois, rue de Verneuil, près la rue du Bacq, fauxbourg Saint-Germain, au bâtiment neuf : on le trouvera tous les matins jusqu'à dix heures.

Cet art pratiqué jadis par les Grecs & les Romains, & cultivé aujourd'hui avec tant de succès par les Anglois, manquoit à notre nation. Le sieur *Coulon* pourra-t-il se flatter de le faire revivre, la méthode qu'il a imaginée & soumise au jugement de l'académie des Sciences, malgré sa simplicité ne trouvera-t elle pas un obstacle insurmontable dans l'oubli & l'ignorance de son utilité ?

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Gabrielle d'Estrées, tragédie en cinq actes, par M. de Sauvigny, *représentée pour la première fois à Versailles, le 28 janvier 1778, avec cette épigraphe :*

Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso.

Prix 30 sols. A Paris, chez Robustel, *libraire, cloître des Jacobins, la première boutique en entrant par la rue de la Harpe, près la place Saint-Michel.*

La représentation de cette tragédie, Monsieur, forme une époque intéressante dans l'histoire du théâtre. Jusqu'ici la capitale avoit été en

possession de porter la première son jugement sur les pièces nouvelles ; aujourd'hui Versailles voit s'élever un théâtre rival de celui de Paris, & les auteurs dramatiques sont invités d'y faire jouer leurs ouvrages. Le voisinage de la cour, qui honore quelquefois ce spectacle de sa présence, la faveur d'une reine protectrice éclairée des arts & des talens, le zèle & l'intelligence de la directrice qui n'épargne rien pour se procurer de bons acteurs, l'accueil favorable qu'elle fait aux auteurs, tout semble annoncer le succès de cet établissement. Il peut en quelque sorte tenir lieu d'un second théâtre national, si vivement demandé par tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'art dramatique ; en effet, dans l'état de langueur & d'inertie où le théâtre est tombé, la concurrence est peut-être le plus sûr & même le seul moyen de réveiller le zèle & l'industrie des acteurs, d'encourager les vrais génies, en leur ouvrant un accès plus facile aux honneurs de la scène. Le goût pour les spectacles, prodigieusement augmenté depuis quelques années,

& poussé aujourd'hui jusqu'à une espèce de fureur, au lieu de contribuer à la perfection du théâtre, paroît au contraire accélérer son entiere décadence. Trop sûrs d'un concours nombreux & d'une fortune presque indépendante de leur talent, les comédiens négligent un art qui demande de longues & pénibles études. Avec un fonds considérable de pièces, dont la représentation n'exige de leur part aucun travail, ils n'ont pas besoin pour attirer la foule de piquer la curiosité du public par des nouveautés: de là les difficultés extrêmes que les auteurs éprouvent pour faire recevoir & jouer leurs ouvrages. Ce n'est pas que les comédiens soient fort difficiles sur le mérite des pièces qu'on leur présente; ils ne le sont pas même assez, si l'on en juge par la foiblesse des productions qu'ils exposent sur la scène. Mais la bonté d'une pièce n'est pas un titre suffisant pour qu'elle soit admise: il faut encore captiver la bienveillance des juges par certaines démarches qui ne rebutent point les auteurs médiocres, mais auxquelles

l'homme de génie ne s'abaiſſe qu'avec la plus grande répugnance. Un autre inconvénient non moins conſidérable eſt le défaut de lumières dans ceux qui décident aujourd'hui au parterre du ſort des pièces nouvelles. Depuis que la fureur des ſpectacles a gagné les dernières claſſes de la ſociété, une foule d'hommes groſſiers, ſans éducation & ſans lettres, ferme l'entrée de la ſalle aux honnêtes gens dont l'eſprit eſt cultivé, mais qui n'ont point aſſez de forces pour diſputer un billet à la porte; & la pièce eſt jugée, non par les ſpectateurs les plus éclairés, mais par les plus robuſtes. Voilà ce qui faiſoit deſirer aux amateurs l'établiſſement d'un ſecond théâtre dans la capitale: mais quelqu'utile qu'on le ſuppoſe, de grands obſtacles s'oppoſeront toujours à l'accompliſſement de ce projet; ainſi pluſieurs auteurs dramatiques, découragés par les déſagrémens qu'ils ont à eſſuyer de la part des comédiens François, ont pris le parti de faire jouer leurs pièces à Verſailles, ſur l'invitation honnête & flatteuſe que leur a faite Mademoiſelle de

Montensier, directrice de ce spectacle. M. *de Sauvigny* leur a donné le premier l'exemple en faisant représenter sur ce nouveau théâtre sa tragédie de *Gabrielle d'Estrées*. Cet ouvrage a été favorablement accueilli ; il est vrai que le nom de *Henri IV*, si cher à la nation ; suffit presque seul pour intéresser les François ; mais il y a d'ailleurs dans la pièce plusieurs traits qui justifient les applaudissemens qu'elle a reçus, & qui ne démentent point la réputation que l'auteur s'est acquise par sa tragédie des *Illinois*, l'une des meilleures qui ait paru depuis un grand nombre d'années.

ACTE Ier. *Henri*, vainqueur de la ligue, est sur le point d'entrer dans Paris ; *Gabrielle* & la marquise *de Sourdis* sa tante attendent au Louvre l'arrivée de ce prince. La marquise, femme ambitieuse, dévorée du desir de voir sa nièce sur le trône, lui communique ses vues & ses projets de grandeur : l'amour de *Henri*, ses promesses, tout semble assurer la couronne à *Gabrielle* : le seul *Sulli*, censeur austère des penchans de son

maître, s'oppose à un pareil choix. Il faut se joindre à ses ennemis pour l'écarter & le perdre. *Gabrielle* rejette avec horreur les conseils de sa tante; elle se connoît trop pour oser aspirer au rang suprême, son élévation pourroit exciter l'envie & rallumer le feu de la discorde; c'est *Henri* & non le roi qu'elle aime, & si l'amour lui donne quelque pouvoir sur son esprit, elle n'en abusera point pour perdre un ministre vertueux.

Non, je n'aurai jamais l'aveugle ambition
D'avilir ce que j'aime en régnant sous son nom.
Et je plains le cœur dur de ces femmes hautaines,
Qui pensent de l'état devoir tenir les rênes;
Qui plaisent sans aimer, qui s'en font une loi,
Yvres du fol orgueil d'avoir séduit un roi.
Que mon sort est plus beau, *que mon ame est plus fière!*
A l'objet de mes feux je m'abandonne entière.
Je ne sens que par lui la joie & le bonheur;
Et si je veux régner, c'est au fond de son cœur.

Cet entretien est interrompu par le chancelier *Silleri*. Ce magistrat dévoué aux intérêts de *Sourdis*, vient

lui annoncer qu'on parle d'un ſecond hymen que *Henri* doit contracter avec une princeſſe du ſang des *Médicis* ſi fatal aux *Valois* & à la France. *Gabrielle* qui vient de déclarer qu'elle n'a aucune eſpérance d'épouſer le roi, eſt vivement allarmée lorſqu'elle apprend qu'il doit en épouſer une autre. Elle refuſe d'abord d'ajouter foi à cette triſte nouvelle ; elle ne peut croire que *Henri*, toujours franc & généreux, ait voulu la tromper ſi cruellement ; mais elle cède enfin aux mouvemens d'une crainte jalouſe. Pendant qu'elle ſe livre à ſes allarmes, on vient annoncer l'arrivée du roi. *Sillery*, qui devroit voler au-devant de ſon maître, reſte cependant à s'entretenir avec la marquiſe qui lui apprend que c'eſt elle même qui a répandu le bruit du mariage du roi. Ce prince irrité ne manquera pas d'en rechercher l'auteur. Elle fera tomber adroitement le ſoupçon ſur *Sully*, & par là déterminera *Henri* à éloigner un miniſtre téméraire & dangereux ; alors il n'y aura plus d'obſtacle à l'hymen de *Gabrielle* qui peut-être

va s'accomplir dès ce jour même. *Sillery* trouve cet *hymen trop précipité*, & sa réponse est une bonne critique : En effet, il n'est pas naturel que *Henri* s'occupe de son mariage avec *Gabrielle* le jour même de son entrée dans Paris, il a des soins plus importans. On pourroit aussi demander comment la marquise a pu, sans se compromettre, répandre de pareils bruits dans une ville où elle est nouvellement arrivée, & où elle a peu de liaisons ; sur quel fondement elle peut attribuer ces bruits à *Sully* qui n'est point entré dans Paris depuis plusieurs années, & qui est alors occupé en Normandie à réduire les rébelles. Le caractère de *Gabrielle*, quelque touchant, quelque noble qu'il soit, a cependant quelque chose d'équivoque. Elle n'a jamais prétendu s'unir avec le roi, sur quel espoir a-t-elle donc écouté son amour ? Cette femme qu'on nous représente comme assez courageuse pour sacrifier la passion la plus tendre à des intérêts politiques, ne l'a point été assez pour écarter un amant dont elle n'espéroit point faire

un époux. Enfin il y a peut-être trop de raffinement & de métaphysique dans les sentimens d'une femme, qui ne croit pas qu'il lui soit permis d'épouser son amant, & qui ne veut pas qu'il en épouse une autre.

ACTE II. *Henri* paroît précédé de ses principaux officiers, du prevôt des marchands & des échevins. Le comte *de Brissac*, gouverneur de Paris, présente les clefs de la ville. Les ducs *de Guise* & *de Mayenne* se jettent aux pieds du roi. Ce prince les relève & leur parle avec la bonté & la franchise qui lui étoient naturelles. Il donne à *Brissac* le bâton de maréchal de France ; il exprime d'une manière pathétique combien il est touché des marques d'amour qu'il reçoit des François, & finit par assigner des départemens à ses généraux. alors tout le monde se retire. La marquise *de Sourdis* vient féliciter le roi, qui témoigne sa surprise de ne pas voir *Gabrielle* ; la marquise l'augmente encore par un embarras affecté & des réponses équivoques. *Henri* dans ce moment devroit voler chez

Gabrielle ; mais il reste tranquillement à écouter Madame *de Sourdis*, qui lui explique le sujet de ses allarmes. *Henri* s'emporte lorsqu'il apprend que le bruit de son alliance avec les *Medicis* est répandu dans Paris. L'artificieuse marquise enflamme avec beaucoup d'adresse la colère du roi, & lui fait une peinture touchante de la douleur & des larmes de *Gabrielle* ; mais elle fait éclater trop ouvertement sa haine contre *Sully*, elle insiste avec indiscrétion sur la nécessité qu'il y a d'éloigner ce ministre, quoique la froideur du roi l'avertisse assez que son zèle lui paroît suspect. *Henri*, cet amant si vif & si passionné, qui connoît l'inquiétude mortelle dont sa maîtresse est tourmentée, demeure encore sur la scène après le départ de *Sourdis* & réfléchit dans un long monologue sur ce qu'il vient d'entendre. *Gabrielle*, qui ne voit point venir son amant, prend enfin le parti de l'aller trouver. *Henri* la rassure par des protestations du plus tendre amour. *Sully*, qu'il regardoit un instant auparavant comme injustement accusé, commence

tout à coup à lui paroître très-coupable, il entre même dans une espèce de fureur contre ce sujet perfide ; il fait appeller son chancelier & le charge d'ordonner de sa part à *Sully*, lorsqu'il se présentera à la cour, de s'en retourner promptement en Normandie. Cet ordre est bien sévère & bien précipité, sur-tout pour un prince qui disoit à Madame *de Sourdis* dans la scène précédente :

Vous savez si l'amour a décidé jamais
Et du choix d'un ministre & du sort des françois.

La généreuse *Gabrielle* défend avec une éloquence touchante la cause du ministre disgracié.

Vous accusez *Sulli*, vous doutez qu'il vous aime,
Vos soupçons contre lui m'affligent pour moi même ;
Mais, Sire, *quel est-il tout ce peuple en courroux*,
Dont l'effrayante voix retentit jusqu'à vous ?
Les grands qui dans nos jours de trouble & de licence
Vous disputoient le trône & déchiroient la France ;

Le fanatique adroit, l'ambitieux prélat
Qui prêche la réforme & qui trahit l'état ;
Et ces *fils du néant*, tous ces traitans avides ;
Qui dans *la sombre nuit* dévorant les subsides
Près de *Sulli* cent fois ont tout fait, tout tenté
Pour opprimer le peuple avec impunité ;
Voilà les ennemis qui ternissent sa gloire,
La foule qui vous parle. Ah, Sire, *osez vous* croire ;
Qu'à travers les clameurs des courtisans jaloux
La foible voix du peuple arrive jusqu'à vous ;
Consultez l'indigent & l'orphelin timide,
Dans le fond de leurs cœurs la vérité réside ;
Cette voix qu'on étouffe & qui gémit toujours,
On l'entend sous le chaume & non pas dans les cours.

Tandis que *Gabrielle* parle avec tant de force en faveur de *Sully*, sa tante, qui a vu ce seigneur s'avancer vers le Louvre, accourt pour annoncer au roi son arrivée, dans l'espérance que *Henri* lui fera défendre de paroître devant lui ; mais son attente est trompée. *Gabrielle* fait un dernier effort sur l'esprit du roi, & ce prince,

après un moment de réflexion, déclare qu'il *reverra Sully*, & qu'il veut même le consulter sur son mariage conjointement avec le chancelier, ce qui prépare la grande scène de délibération qui se trouve au commencement du troisième acte.

ACTE III. Le roi & son chancelier attendent sur la scène que *Sully* paroisse. Il vient accompagné d'une foule de courtisans, & se jette aux pieds du roi, auquel il rend compte en peu de mots de l'état de la Normandie ; *Henri* loue son zèle avec une gravité qui tient de la froideur. Les courtisans se retirent, & c'est alors que commence la scène de la délibération. Il eût été à souhaiter que cette scène n'eût pas suivi immédiatement celle de l'entrevue. Un courtisan arrive d'une expédition militaire, il est présenté au roi, & on le retient pour le consulter à l'instant même sur une affaire d'état, il y a dans cette conduite quelque chose de trop brusque. On trouve d'ailleurs dans cette scène des détails très-beaux & très-éloquens. *Henri* représente

avec force les maux que peut causer à la France son mariage avec une étrangère, & rappelle à ce sujet les cruautés de *Catherine de Medicis.* Il lui paroît étrange qu'un roi ne soit pas libre de se choisir une épouse dans les plus illustres familles de son royaume, qui peuvent égaler en noblesse plusieurs souverains étrangers, & qui, par leurs services, sont plus dignes de son alliance. *Sully*, avec sa fermeté ordinaire, fait envisager à *Henri* que son hymen avec une sujette va exciter l'ambition des grands, & les invitera à franchir la barrière qui les sépare du trône; que dans un temps où son pouvoir est encore mal affermi, une pareille démarche, contraire aux usages du royaume, n'est propre qu'à fournir aux factieux & aux mécontens des prétextes de révolte. *Sillery* répond à des raisonnemens par des faits, & fait voir la France deux fois trahie par des reines étrangères. *Henri* adopte sans balancer un avis qui flatte sa passion, & regardant cet article comme terminé, il dit un mot à ses

conſeillers des grands projets qu'il a formés pour humilier l'Eſpagne & pacifier l'Europe. Peut-être eût-il mieux valu n'en rien dire que d'en parler légérement & d'une manière vague, ſur-tout dans une ſcène où il ne s'agit que d'un mariage, & où cette politique eſt abſolument hors d'œuvre. Le roi ordonne enſuite à *Sulli* d'aller en Bretagne combattre le duc *de Mercœur* qui s'eſt révolté, & envoye *Silleri* porter à *Gabrielle* la nouvelle du départ de *Sulli*. Ce dernier ſent bien que la commiſſion dont on vient de le charger eſt un exil, & que ſa fermeté a déplu au roi : ſans ſe plaindre de ſa diſgrace, il ſupplie ſeulement *Henri* de ne pas accorder trop de confiance à ſes ennemis qui profiteront de ſon abſence pour le perdre. Le roi ne lui diſſimule pas le ſujet de ſon mécontentement. On en vient à une explication ; *Sulli* ſe juſtifie ; *Henri* lui rend ſon amitié & dans l'effuſion de ſon cœur, il lui apprend que *Gabrielle* elle-même s'eſt intéreſſée pour lui. *Sulli*, à cette occaſion, fait l'éloge de *Gabrielle*. *Henri*, ſans aucune eſpèce

de raiſon, regarde cet éloge comme une approbation formelle donnée à ſon mariage & montre à *Sulli* le contrat par lequel il s'engage à s'unir avec *Gabrielle*; *Sulli* le prend & le déchire. Le roi s'emporte contre lui.

Téméraire, inſenſé, qu'as-tu fait?

SULLI.

Mon devoir.

Cette ſcéne eſt très-intéreſſante & du plus grand effet, on ne peut y reprendre que la légereté inexcuſable avec laquelle *Henri* croit que ſon miniſtre approuve ſon union avec *Gabrielle*, parce qu'il rend juſtice à la vertu de cette femme. Il y a des défauts plus conſidérables dans la ſcène précédente. On eſt d'abord un peu choqué que *Henri*, après avoir fait ſerment de *ceindre du bandeau royal le front de Gabrielle*, mette cette affaire en délibération ſans avoir aucune raiſon nouvelle de balancer dans ſon choix. Enſuite, les raiſons de *Sulli* qui ſont les meilleures ſont les moins

frappantes ; enfin l'objet même de la délibération n'est point assez noble ni assez important dans un jour où le roi doit être occupé tout entier d'intérêts bien plus pressans ; on n'aime point à le voir consulter deux graves ministres pour savoir s'il épousera sa maîtresse.

ACTE IV. Tandis que *Gabrielle*, inquiette de ne point voir le roi, s'abandonne aux plus vives allarmes, *Silleri* vient lui apprendre que son hymen est conclu, & que *Sulli* part pour la Bretagne. *Henri* lui-même ne tarde pas à lui confirmer ces heureuses nouvelles. Deux amans satisfaits ont peu de chose à se dire; aussi, dans cette scène, *Henri* s'occupe moins de son amour que d'objets politiques; il donne des ordres à ses officiers; il exprime le desir qu'il a de rendre ses peuples heureux ; il rend à *Sulli* ses bonnes graces, & lui confie l'administration des finances ; cela vaut mieux qu'une scène galante. A peine le roi est-il sorti, qu'on vient demander une audience à *Gabrielle* de la part de *Sulli*. Ce ministre zèlé,

désespérant de pouvoir détourner le roi d'un mariage qu'il regarde comme funeste, a conçu le dessein d'engager *Gabrielle* elle-même à refuser l'honneur que *Henri* veut lui faire. Le fonds de cette scène est neuf & vraiment pathétique. *Sulli* peint vivement à *Gabrielle* les dangers qui menacent le roi, si ce mariage s'accomplit ; il lui montre le poignard d'un fanatique prêt à percer le sein de son amant, il va jusqu'à se jetter à ses genoux, & la conjure, au nom du roi qu'elle aime, de ne pas exposer la France à perdre le meilleur de ses maîtres. Entre-plusieurs morceaux très-touchans du discours de *Sulli*, on distingue une imitation très-heureuse du tour dont *Ulysse* se sert dans l'*Iphigénie* de *Racine* pour engager *Agamemnon* à sacrifier sa fille.

Je ne puis condamner une douleur si tendre,
Ne cachez point les pleurs qu'elle vous fait répandre,
Et croyez que *Sulli*, non moins touché que vous,
Admire des vertus dignes d'un sort plus doux;

Mais je verrai du moins une gloire immortelle,
Aux yeux du monde entier, couronner *Gabrielle*;
Au moins, dans vos malheurs un triomphe si beau
De la guerre civile éteignant le flambeau,
Vous donne sur les cœurs un souverain empire.
Ah! qu'il est consolant! qu'il est doux de se dire!
J'ai voulu que mon roi, le héros des François,
Quinze ans persécuté par ses propres sujets,
Pût gouverner enfin sous de meilleurs auspices,
Et du monde avec lui je deviens les délices.

Parmi les différens moyens que *Sulli* employe pour déterminer *Gabrielle* à ce pénible sacrifice, il en est un dont l'invention n'est pas heureuse & qui semble défigurer un peu cette belle scène; c'est un decret du pape que le ministre présente à *Gabrielle*; ce decret, qui vient d'être apporté à Paris, défend expressément à *Henri* d'épouser sa maîtresse. On peut trouver un peu singulier qu'on présente une bulle du pape à une jolie femme; mais ce qu'il y a de plus répréhensible

dans cet incident, c'eſt qu'il n'eſt pas vraiſemblable. Quoiqu'il ſoit permis aux poëtes d'ajuſter à leur fable les événemens hiſtoriques, je crois qu'on ne doit pas approuver la liberté que M. *de Sauvigny* s'eſt donnée de ſuppoſer un decret du ſouverain pontife qui n'a aucun fondement raiſonnable ni même ſpécieux. De quel prétexte le pape auroit-il pu colorer une pareille défenſe? *Gabrielle* réſiſte pendant quelque temps aux vives inſtances de *Sulli*; lorſqu'elle eſt prête à ſe rendre, on vient annoncer de la part de Madame *de Sourdis* que l'émiſſaire ſecret de Rome s'eſt laiſſé gagner, & que le decret fatal reſtera enſeveli dans l'oubli. Cette circonſtance qui flatte la paſſion de *Gabrielle* & affoiblit les raiſonnemens de *Sulli*, prolonge & augmente l'intérêt de la ſituation. *Sulli* fait aiſément ſentir à *Gabrielle* combien un pareil détour eſt vil & indigne d'elle; il n'en devient que plus preſſant, & ne ſe borne pas même à lui demander qu'elle ſe ſépare de ſon amant, il exige encore qu'elle lui déclare de ſa propre bouche

qu'elle renonce à lui pour jamais. A cette proposition, *Gabrielle* indignée éclate d'abord en reproches contre le ministre ; mais bientôt rougissant elle-même de son emportement, elle exhale sa douleur dans des plaintes plus douces.

Non, vous ne savez pas combien je suis aimée;
Vous ne concevez pas l'excès de mon malheur.
Hélas, s'il ne falloit que déchirer mon cœur,
Sulli, si je n'avois que ma mort seule à craindre,
S'il me restoit l'espoir d'être la plus à plaindre...
Quoi, dans ce même instant, par ses soins préparés
Les temples sont ouverts, les autels sont parés;
Et quand vous ordonnez à ma bouche cruelle
De porter à son cœur la sentence mortelle,
Crédule, il s'applaudit du succès de ses feux,
Et le plus grand des rois se croit le plus heureux:
Heureux ; ah ! qui jamais méritoit mieux de l'être ?
Sans moi, sans mon amour, il le seroit peut-être ;
Il faut donc m'en punir, je sens que je le dois,
A vos yeux, comme aux miens, c'est rougir trop de fois,

Oubliez ma colere & plaignez ma tendresse ;
Le ciel me punit bien d'une trop chère ivresse;
Mais enfin, c'en est fait, quels que soient mes
tourmens,
Quoique le plus aimé des rois & des amans,
Qu'il vienne, & contre lui j'emprunterai vos
armes,
Dans le fond de mon cœur je cacherai mes
larmes, &c.

La fin de cette scène est extrêmement touchante. *Gabrielle* que sa douleur va bientôt conduire au tombeau, fait jurer à *Sulli* qu'il servira fidelement le roi jusqu'au dernier soupir, qu'il essuyera ses larmes & le consolera de la perte de son amante.

Acte V. *Gabrielle*, dans un monologue, fait connoître les tourmens qui déchirent son cœur aux approches du fatal entretien qu'elle doit avoir avec le roi; elle invoque la mort, sans indiquer cependant qu'elle ait dessein d'attenter à sa vie. On vient ensuite lui annoncer que *Zamet*, conformément à ses ordres, l'attend *dans un réduit voisin, obscur, inhabité*. Ce *Zamet* est un Florentin attaché aux

intérêts des *Medicis*, & dont il est parlé au premier acte : on le représente comme un traître qui vend à la marquise *de Sourdis* les secrets des *Médicis*. Au reste, on ignore absolument, & à peine peut-on soupçonner quel est le projet de *Gabrielle*. *Sulli* accourt d'un air empressé pour lui apprendre que ses jours sont menacés, que *Zamet*, agent secret de ses persécuteurs, prépare contre elle le fer & le poison ; il lui offre un asyle sûr dans son hôtel, & *Gabrielle* l'accepte. Dans un second monologue, elle explique un peu plus clairement le dessein qu'elle a formé de mourir. Le roi survient, la situation est très-intéressante ; la surprise de *Henri*, l'embarras de *Gabrielle* & la violence qu'elle se fait pour cacher sa douleur, forment un tableau des plus touchans. Le roi, instruit du sujet de ses allarmes, s'efforce de la rassurer. Dans ce moment, le chancelier *Silleri* vient annoncer que l'Allemagne, la Hollande & l'Angleterre font proposer au roi, par leurs ambassadeurs, de s'unir avec lui contre l'Espagne. A cette

nouvelle, *Henri* ordonne que l'élite de ses guerriers soit prête à partir dans une heure, & prend la résolution de différer jusqu'au retour de ses conquêtes son mariage avec *Gabrielle*. Ce changement soudain n'est point motivé. Dans la scène précédente, le roi paroissoit déterminé à braver la défense du pontife; maintenant qu'il se voit fortifié de l'alliance de trois peuples puissans, il n'ose conclure un hymen si ardemment desiré. Un autre défaut peut-être plus essentiel, c'est que ce délai réfroidit prodigieusement l'intérêt & le pathétique de tout le cinquième acte. L'héroïsme de *Gabrielle*, qui renonce au trône & à son amant, fait une impression bien moins vive, dès que cet amant paroît moins empressé à la couronner, & que son mariage n'est plus qu'un projet éloigné. Les adieux qu'elle fait à *Henri* sont moins attendrissans, parce que le roi ne regarde pas cette séparation comme éternelle. *Gabrielle*, en le quittant, se rend chez *Zamet*; cependant Madame *de Sourdis* vient faire des reproches au

roi

roi de ce qu'il diffère d'épouser sa nièce. Cette scène est désagréable & peu nécessaire ; *Sulli* se rend aux ordres de *Henri* qui l'a fait appeller ; il témoigne beaucoup d'étonnement de ne pas voir *Gabrielle*, & lorsqu'il apprend qu'elle est allée chez *Zamet*, il tremble pour sa vie. *Henri* est encore plus vivement allarmé ; mais son espérance renaît à la vue de *Gabrielle*, qui fait de vains efforts pour cacher les douleurs aigues qui la déchirent ; enfin sa foiblesse & la pâleur de son visage la trahissent ; elle déclare que *Zamet* n'est point coupable, qu'elle a voulu elle-même renoncer à la vie, & en même temps elle expire entre les bras du roi. Il y a toute apparence qu'elle a pris du poison chez *Zamet* ; il eût été à desirer qu'on eût fait connoître plus précisément la manière dont elle a terminé ses jours. Au reste cette mort seroit plus touchante si elle étoit nécessaire. *Gabrielle*, assez courageuse pour renoncer à son amant, devroit l'être assez pour supporter la vie. Ce parti seroit plus noble, & plus digne des senti-

mens héroïques qu'elle a fait paroître. D'ailleurs les raisons qui l'ont déterminée à ce sacrifice ne subsistent plus dans toute leur force, depuis que le roi a pris le parti de différer ; elle peut même conserver encore une espérance légitime : *Henri*, vainqueur de ses ennemis, & donnant la loi à toute l'Europe, peut un jour accomplir sans danger un mariage qui lui seroit funeste dans un temps où son autorité n'est pas encore affermie.

Vous aurez sans doute remarqué, Monsieur, une ressemblance assez frappante entre le sujet de *Gabrielle* & celui de *Bérénice.* Dans les deux pièces, on voit des amans sur le point de s'unir, qui sont séparés par un intérêt d'état. Dans la tragédie de *Racine*, c'est *Titus* qui immole son amour aux loix de la patrie ; dans celle de M. *de Sauvigny*, c'est *Gabrielle* qui se sacrifie elle-même aux intérêts de son amant. Cet effort est peut-être moins naturel dans une femme, mais il est plus héroïque & plus théâtral. Toute la pièce de *Racine* n'est fondée que sur le développement des passions

& des sentimens du cœur. M. *de Sauvigny* a peut-être mis dans la sienne plus de politique que n'en comportoit un pareil sujet. L'histoire ne lui offroit pas un fonds plus riche qu'à *Racine*, & il falloit un talent peu commun pour fournir cinq actes avec si peu de matière. Sans altérer aucun des événemens connus, il a seulement dérangé l'ordre des temps. *Henri*, par exemple, étoit entré dans Paris cinq ans avant la mort de *Gabrielle* : cet anachronisme seroit très-permis s'il en résultoit une beauté : ici c'est tout le contraire, & rien n'est moins intéressant que de voir *Henri*, le jour de son entrée dans Paris, presque uniquement occupé d'un mariage. Il est triste que l'auteur ait été forcé par son sujet à n'exposer sur la scène que les amours & les foiblesses de ce grand roi ; les vertus qui lui ont acquis l'amour & la vénération de la postérité, n'ont pu être suffisamment développées dans une pièce dont le fonds principal est la tendresse de *Henri* pour *Gabrielle*. Ce bon roi intéresse davantage & paroît plus

grand dans *la Partie de Chasse*. Si l'on a reproché, avec quelque raison, à *Racine* d'avoir fait du bienfaiteur du genre humain un soupirant de ruelle; ne pourroit-on pas se plaindre que M. *de Sauvigny* ait choisi pour sujet de sa tragédie ce qu'il y a de moins honorable dans la vie de *Henri*? On ne voit qu'avec peine que *Gabrielle* l'emporte sur lui en grandeur d'ame & en générosité. C'est sur *Gabrielle* que se réunit presque tout l'intérêt; son caractère est noble & touchant, c'est dommage que l'histoire de cette maîtresse de *Henri IV* soit si récente & si connue. Cette connoissance lui ôte un peu de la dignité qu'elle devroit avoir sur la scène. On ne peut donner que des éloges au personnage de *Sulli*, il remplit toute l'idée qu'on a conçue de ce vertueux ministre; sa conduite dans la pièce est conforme à l'histoire: on sait qu'il déchira effectivement une promesse de mariage que *Henri* avoit faite à la marquise *de Verneuil*. L'auteur a placé très-habilement ce trait dans sa tragédie. Madame *de Sourdis*, le chancelier

Silleri ſont des rôles foibles, à la vérité, mais qui valent mieux, & qui ſont moins froids que les confidens, dont on a coutume de faire uſage. En général, les défauts qui ſe trouvent dans le plan & dans la conduite de cette pièce ſont avantageuſement rachetées par une foule de beautés de détail, & par un grand nombre de ſcènes éloquentes, écrites d'un ſtyle élégant, naturel & pathétique.

Je ſuis, &c.



LETTRE V.

Suite des Observations sur les chapitres XV & XVI de l'histoire de la décadence & de la chûte de l'empire Romain, traduite de l'Anglois de M. Gibbon.

TROISIEME cause. *Le don des miracles.* Voilà sans doute la principale cause des rapides & prodigieux progrès de l'évangile. Pour que la foi de l'homme fût raisonnable, il falloit être assuré que Dieu avoit parlé. Or les miracles sont le langage propre de la Divinité; langage que tous les peuples, sans distinction, entendent également, & que nul homme ne sauroit contrefaire. Ils étoient nécessaires pour qu'un petit nombre de prédicateurs pauvres & ignorans triomphât de l'opposition des philosophes & de toutes les puissances de la terre, pour faire croire des mystères qui confondent l'orgueil, pour faire pra-

tiquer des maximes qui révoltent tous les penchans naturels, pour faire adorer la folie ou le ſcandale de la croix. Si vous ne voulez pas reconnoître, dit ſaint *Auguſtin*, les miracles qui ont converti l'univers, vous êtes forcés de reconnoître un miracle plus grand encore, l'univers converti ſans miracles.

Mais ce don des miracles n'eſt pas celui que M. *G.* attribue à l'égliſe. Il eſt aiſé de voir qu'il n'entend que le fanatiſme & la fourberie d'un côté, une aveugle crédulité de l'autre; mais l'illuſion, s'il y en avoit eu, ne pouvoit être ni univerſelle ni durable. Bientôt les impoſteurs démaſqués n'euſſent recueilli que le mépris & l'indignation de l'univers.

Les miracles ſont des faits qui doivent être prouvés, comme tous les faits. Or quels faits peut-on citer qui réuniſſent des caractères de certitude plus nombreux & plus frappans que les faits qui ſervent de fondement à notre foi? Opérés dans le ſiècle le plus éclairé, en préſence d'une foule de témoins intéreſſés à les contredire,

& qu'ils ont convertis, & qui ont répandu leur ſang pour en ſceller la vérité, ils n'ont jamais été contestés, ni combattus par les contemporains. Nous les trouvons écrits par les témoins oculaires, dans des livres que nous préſente & dont nous garantit l'authenticité, cette ſociété immenſe formée de tous les peuples de la terre, par la foi en ces miracles, & d'accord en ce point avec une multitude de ſectes ennemies. Les plus zélés & les plus éclairés partiſans de l'idolâtrie, tels que les *Celſe* & les *Julien*, forcés de les avouer, ont été réduits à les mépriſer & à les attribuer à la magie. Pour les nier, il faut ſe réſoudre à nier tout, à donner dans le pyrrhoniſme le plus inſenſé.

M. *G.* inſiſte ſur des viſions & des révélations particulières, comme ſi jamais on les eût alléguées en preuves de la vérité de la religion. Quelques froides railleries de ſa part, reſſource ordinaire des incrédules, ne méritent point de réponſe; elles ne prouvent que l'impuiſſance où ils ſont de propoſer de ſolides difficultés.

Remarquons seulement une assertion étrange de M. *G*. page 182, c'est que dans les premiers siècles *on recommandoit la foi comme le premier & peut-être comme le seul mérite du chrétien.*

Les livres saints, les ouvrages des pères & des docteurs de l'église, les mœurs des premiers chrétiens, aussi pures que leur foi, les vengent assez de cette absurde calomnie; l'église a même rejetté de son sein les novateurs qui ont osé nier la nécessité & le mérite des œuvres vertueuses & chrétiennes. « A quoi vous sert d'avoir » la foi, dit l'apôtre saint *Jacques*, si » vous n'avez pas les œuvres? la foi » seule pourra-t-elle vous sauver? » la foi sans les œuvres est une foi » morte ».

Quatrième cause. *Morale pure & austère*. On croiroit que l'auteur va s'étendre avec complaisance sur cette morale céleste dont n'approche point la sagesse du portique & de l'académie, sur ces vertus divines, qui rendirent les Chrétiens l'admiration de leurs ennemis mêmes, & donnèrent au

monde un spectacle inconnu jusqu'alors. Point du tout, il ne cherche qu'à y trouver & à y faire remarquer des taches & des travers. Il voudroit faire passer, page 191, les premiers fidèles pour « des ames insensibles & » inactives qui sont unanimement re» jettées de la société, comme inca» pables de procurer aucun bonheur » à l'individu, ou aucun avantage » public au monde ». Comme des hommes qui fuioient & condamnoient tous les plaisirs indistinctement & toutes les affaires, qui toléroient le mariage, comme un défaut, à qui il n'étoit pas permis d'exercer les fonctions de soldats, de magistrats & de princes.

L'auteur ne peut donc, sans se contredire grossièrement, avancer que des principes si étranges, des mœurs si insociables aient favorisé l'établissement & la propagation du christianisme.

Ce n'est point à ces fausses couleurs qu'on peut reconnoître la foi ou les mœurs des premiers chrétiens. La

morale évangélique, aussi sage que sublime, toujours proportionnée à la nature & conforme aux besoins de l'homme, donne des règles admirables de conduite à tous les états, n'en condamne aucun, n'interdit pas même les plaisirs innocens, mais en prévient l'excès & en sanctifie la fin.

« Nous ne sommes que d'hier, disoit » *Tertullien*, & nous remplissons tout, » vos villes, vos châteaux, vos îles, » vos bourgades, vos conseils, vos » camps, vos tribus, le palais, le » sénat, nous ne vous laissons que » vos temples. Nous naviguons, nous » portons les armes avec vous. Parmi » les séditieux & les rébelles, parmi » les criminels dont regorgent vos » prisons, on ne trouve pas un seul » chrétien. On ne peut nous repro- » cher d'autre crime que celui d'être » chrétien ».

Le mariage loin d'être *toléré comme un défaut*, a toujours été honoré singulièrement dans le christianisme. Au-dessus des idées grossières & charnelles, mais en garde contre le rigorisme apparent & les désordres trop

réels des hérétiques qui le condamnoient, les pères en ont, d'après l'apôtre, relevé l'excellence & la sainteté, nous en ont tracé le tableau, les devoirs, le bonheur, avec autant de vérité que de noblesse & de décence.

Pour effacer l'impression des remarques fausses ou hasardées, des plaisanteries aussi indécentes que peu fondées de notre auteur, nous ne pouvons mieux faire que de rapporter ici ce qu'en a dit un grand homme, nommé à juste titre le dernier des pères *. « Disons, à la gloire de la » sagesse divine, que les loix éter» nelles, qu'elle a établies pour la » multiplication du genre humain, » ont été dispensées dans l'exécution » avec divers changemens : que pour » réparer les ruines de notre nature, » presque toute ensevelie dans les » eaux du déluge, il a été convenable » au commencement, de permettre » d'avoir plusieurs femmes ; que cette » coutume s'est conservée en parti-

* *Bossuet.*

» culier dans le peuple saint, à cause
» qu'il devoit se multiplier par les
» mêmes voies que la race humaine,
» c'est-à-dire, par le sang.... Qu'après
» même qu'il fût déclaré que le Christ
» sortiroit de *Juda* & de *David*, cha-
» cun pouvoit espérer d'avoir part à
» sa naissance par les filles de sa race,
» qu'on pourroit marier dans ces
» familles bénites. Par ces raisons, la
» stérilité étoit un opprobre, & la vir-
» ginité sans gloire. La jalousie ne
» règnoit point dans les femmes des
» saints patriarches, non plus que la
» sensualité qui en est la source.
» L'honneur de la fécondite présidoit
» à ces chastes mariages, lesquels
» aussi étoient la figure de la sainte
» union de Jesus-Christ avec les ames
» fideles, qui s'unissant avec lui,
» portent des fruits éternels. Par une
» raison contraire, depuis que la syna-
» gogue eut enfanté Jesus Christ, que
» les anciennes figures furent accom-
» plies, & qu'on vit paroître un peu-
» ple qui ne devoit plus se multiplier
» par la trace du sang, mais par l'effu-

» ſion du Saint-Eſprit.... Rien n'em-
» pêchoit plus que le mariage ne fût
» rétabli, comme il l'a été en effet par
» Jeſus-Chriſt, tel qu'il étoit en *Adam*
» & en *Eve*, où deux ſeulement.....
» devenoient une ſeule chair. Par
» une ſuite infaillible, la virginité a
» été comblée de gloire, d'autant plus
» qu'en la perſonne de la ſainte Vierge
» elle avoit fait une mère & une mère
» de Dieu. Il devoit auſſi paroître
» alors d'une manière éclatante que
» toutes les ames que le Saint-Eſprit
» rendroit fécondes ſeroient unies en
» Jeſus-Chriſt, & composeroient
» toutes enſemble une ſeule Egliſe,
» figurée dans le mariage chrétien par
» une ſeule & fidele épouſe d'un ſeul
» & fidèle époux ».

Cinquième cauſe. *Union & diſcipline de l'Egliſe.* L'union & la diſcipline de l'Egliſe chrétienne, dont il n'y avoit pas d'exemple parmi les hommes, qui faiſoit l'étonnement des infidèles, que leur plus grand ennemi, *Julien*, propoſoit aux Payens, ſembloit devoir mériter les éloges d'un auteur, qui

affecté du zèle pour la Religion. Elles ne font que fournir un nouvel aliment à son humeur satyrique. « Bientôt, dit-il, page 203, les mœurs » des Chrétiens se corrompirent, le » faux zèle, l'orgueil, remplirent l'E» glise de troubles. Ils retombèrent » dans toutes les passions turbulentes » auxquelles le mélange du zèle reli» gieux imprimoit un nouveau de» gré d'opiniâtreté & d'aigreur ».

Ses préjugés contre les Chrétiens l'entraînent au point qu'il combat lui-même son systême ; puisqu'en prétendant donner les causes qui ont accéléré les progrès du Christianisme, il ne fait qu'inventer ou exagérer les obstacles & les vices, qui auroient dû les retarder ou les arrêter tout-à-fait.

Il soutient, page 209, &c. que le gouvernement de l'Eglise fut dans le premier siècle purement démocratique, que les Evêques usurpèrent insensiblement une autorité arbitraire & despotique, & que chaque société formoit en elle-même une

république séparée & indépendante?

Mais peut-il ignorer que les Livres sacrés, que la tradition constante, que tous les actes & les monumens de ce premier âge attestent le contraire? que les Evêques, successeurs des Apôtres, sont d'institution divine, que saint *Pierre*, saint *Jacques* & saint *Paul* parlent avec toute l'autorité de chefs & de Pontifes établis par le fondateur même de la Religion? Nous pourrions ajouter, sans craindre d'être démentis, que la primauté de saint *Pierre* & de l'Eglise de Rome, où il transporta son siège, est reconnue par tous les Ecrivains les plus anciens de l'Eglise.

Où a-t-il vu des traces & de la résistance & des combats, page 213, 218, qu'il suppose » avoir été livrés » en plusieurs endroits par le Clergé » inférieur, pour soutenir son indépendance & le gouvernement démocratique, des excommunications » que les Pontifes Romains & les » Evêques d'Afrique & d'Asie lancèrent les uns contre les autres avec

» une fureur égale & une égale dévo-
» tion » ?

On est étonné de trouver des calomnies aussi hardies, aussi dénuées de fondement dans un ouvrage qui annonce l'impartialité & la modération. M. *G.* doit se reprocher surtout son injustice & ses déclamations contre une des plus grandes lumières de l'Eglise d'Afrique, saint *Cyprien.* Son éloquence & son savoir ne le cèdent qu'à son humilité, son désintéressement, sa charité, sa fermeté, son courage, à toutes les vertus d'un Pontife, d'un martyr & d'un héros Chrétien.

« Saint *Cyprien*, selon M. *G.* étoit
» un despote, un nouvel *Annibal*, qui
» cherchoit dans le cœur de l'Asie des
» alliés contre Rome ». Il avoit bien le courage d'*Annibal*, mais ce n'étoit que pour résister aux apostats & aux persécuteurs. « Qu'ils sachent, disoit-
» il, que le camp invincible de Jesus-
» Christ ne cède point aux menaces.
» Un Evêque qui tient l'Evangile, &
» qui garde les préceptes de Jesus-

» Christ, peut être tué, mais il ne » peut être vaincu ». Ses disputes sur le baptême des hérétiques n'altérèrent jamais sa charité & sa soumission à la mère & à la maîtresse des Eglises.

Par tous les monumens originaux de ces premiers temps, nous voyons que rien n'étoit plus opposé au gouvernement paternel des Evêques, & en particulier de saint *Cyprien*, qui ne faisoit rien d'important sans le conseil de son *Presbytère*, & souvent sans le consentement du peuple.

L'auteur est si peu instruit de la constitution de l'Eglise primitive qu'il confond les objets les plus différens. « Les mêmes causes, dit-il, page 224, » qui avoient d'abord détruit l'égalité » des Prêtres, introduisirent parmi » les Evêques une prééminence pour » le rang, & de-là une supériorité de » jurisdiction ».

L'histoire des premiers siècles du Christianisme qui nous montre partout les Evêques supérieurs aux Prêtres, puisqu'ils le sont par l'institution du fondateur même de l'Eglise, nous

apprend en même temps que ces prééminences de rang & de jurisdiction entre les Evêques, essentiellement égaux par leur caractère, sont toutes d'institution ecclésiastique, d'une date plus ou moins reculée.

L'auteur parle ensuite de la pénitence canonique, qui seule, comme cause humaine, devoit suffire pour éloigner à jamais de l'Eglise les Gentils. C'est un joug insuportable pour nous, pour des Chrétiens qui ont sucé avec le lait les preceptes & les conseils d'une loi de pénitence, de mortification, d'abnégation. Comment donc n'a-t-elle pu rebuter les adorateurs des divinités les plus licencieuses, dont le culte & les exemples n'inspiroient que la volupté, & consacroient toutes les passions?

M. *G.* après avoir fait la satire de l'Eglise, afin de la décrier, en fait l'éloge pour en conclurre, page 233, qu'il n'y a rien que d'humain dans son établissement. « Un mélange heu» reux de libéralité & de rigueur, » une sage dispensation de punitions

» & de récompenſes, conformément
» aux maximes de la politique, auſſi
» bien que de la juſtice, conſtituoient
» la force de l'Egliſe ſur la terre ».

Suppoſer les rafinemens de la politique à des hommes groſſiers, ignorans, de la lie du peuple, tels qu'on nous repréſente ici les premiers Chrétiens, & par conſéquent les refuſer aux hommes d'Etat & aux ſages dont ils triomphèrent ; il faut l'avouer, c'eſt le comble de l'abſurdité.

Réſumons les cinq cauſes qui, ſelon M. G. *ont aſſiſté ſi efficacement la vérité de la Religion*, un zèle intolérant & excluſif, l'attente d'un autre monde & de ſupplices éternels, le don prétendu des miracles qui n'étoit que fanatiſme & ſuperſtition, une morale auſtère & impratiquable, une conſtitution pleine de troubles & de déſordres : ſont-ce bien là les cauſes ſecondes qui ont pu aſſurer les ſuccès du Chriſtianiſme dans l'empire Romain & dans le ſiècle le plus éclairé ? C'étoient au contraire des obſtacles

invincibles à l'établiſſement, & encore plus aux progrès prodigieux de l'Evangile. Les vains & malheureux efforts de l'auteur pour prouver que la Religion doit ſon établiſſement à des cauſes humaines, fourniſſent donc une nouvelle preuve & qui n'eſt point ſuſpecte, de ſa divinité, de la néceſſité de recourir à Dieu même. Ce n'eſt que dans le ciel, puiſqu'on l'a cherchée vainement ſur la terre, qu'on peut trouver la ſource de l'établiſſement, des progrès, des triomphes, de la perpétuité de l'Egliſe Catholique.

M. *G*. prétend que la foibleſſe, l'extravagance, le ſepticiſme du monde Payen devenoient favorables à la nouvelle Religion. Nous lui répondrons avec *Boſſuet* *, « L'idolâtrie » nous paroît la foibleſſe même, & » nous avons peine à comprendre » qu'il ait fallu tant de force pour la » détruire : mais au contraire ſon ex» travagance fait voir la difficulté » qu'il y avoit à la vaincre ; & un ſi

* Hiſtoire univerſelle, page 401, &c.

» grand renversement du bon sens
» montre assez combien ce principe
» étoit gâté. Le monde avoit vieilli
» dans l'idolâtrie, & enchanté par ses
» idoles, il étoit devenu sourd à la
» voix de la nature, qui crioit contre
» elles. Quelle puissance falloit-il
» pour rappeller dans la mémoire des
» hommes le vrai Dieu, si profondé-
» ment oublié, & retirer le genre
» humain d'un si prodigieux assoupis-
» sement!... Tout combattoit pour
» l'idolâtrie. Elle étoit faite pour le
» plaisir : les divertissemens, les spec-
» tacles, & enfin la licence même y
» faisoient une partie du culte divin.
» Les fêtes n'étoient que des jeux, &
» il n'y avoit nul endroit de la vie
» humaine, d'où la pudeur fût ban-
» nie avec plus de soin, qu'elle l'é-
» toit des mystères de la Religion.
» Comment accoutumer des esprits si
» corrompus à la régularité de la Re-
» ligion véritable, chaste, sévère,
» ennemie des sens, & uniquement
» attachée aux biens invisibles?....
» Joignez à cela l'intérêt, ce puissant

» ressort des choses humaines, l'inté-
» rêt des particuliers.... des Prêtres,
» qui alloient tomber avec leurs
» Dieux, des villes que la Religion
» rendoit illustres & opulentes.....
» L'intérêt de l'Etat qui fit agir le
» Sénat, le peuple Romain, les Em-
» pereurs. La politique Romaine se
» croyoit attaquée dans ses fonde-
» mens, quand on méprisoit ses
» Dieux ». Et des hommes pauvres, méprisés, sans armes, sans secours humain, sans lettres, sans éloquence, triomphent de tout. Peut-on méconnoître la main du Tout-Puissant, qui se plaît à se servir des plus foibles instrumens, pour confondre la force & la sagesse humaine ?

Laissons M. *G.* s'égarer dans ses calculs, pour fixer la proportion générale des Chrétiens & des Payens, c'est-à-dire, pour diminuer le nombre des premiers, récusant également les auteurs Chrétiens & les Payens, parce que *la crainte des uns & la dévotion des autres ont singulièrement exagéré le nombre des prodiges.* C'est un

moyen admirable pour ajuster l'histoire à ses systêmes, & ne jamais être embarrassé par l'autorité.

Nous ne ferons plus que deux remarques sur le chapitre quinzième. *On ne voit qu'avec peine*, dit M. *G.* p. 268, en parlant des Apologistes des Chrétiens, *qu'une pareille cause n'ait pas été soutenue par des Avocats plus habiles.*

Il faut croire, pour l'honneur du Censeur, qu'il ne les a jamais lus. La seule manière de venger & de justifier ces grands hommes, c'est de les faire connoître & d'en faciliter l'intelligence au public. C'est le dessein que s'est proposé le Clergé de France, il y a plusieurs années, & qu'on a essayé de remplir, d'après son invitation, comme il est porté dans les procès-verbaux de ses dernières Assemblées générales. Des circonstances imprévues ont retardé l'impression.

» M. *G.* ne peut expliquer, p. 270, &c. » l'indifférence profonde des Payens » & des Philosophes à la vue des » miracles de Jesus-Christ & de ses » Disciples,

» Disciples, le silence général des
» Anciens concernant les ténèbres de
» sa passion ».

Faut-il donc encore répéter que les Apologistes des Chrétiens ont parlé aux Romains de ce dernier prodige, comme rapporté non seulement par leurs auteurs, mais consigné dans leurs archives? Et tous ces miracles, outre qu'ils sont attestés par des Historiens irréprochables, par des témoins oculaires, qui se sont laissés égorger pour sceller leur témoignage de leur sang; outre qu'ils sont avoués par nos plus grands ennemis, par les Juifs & par des Philosophes Payens; n'est-ce donc pas assez de l'univers qu'ils ont converti, & qui n'a cru que sur la foi de ces miracles?

Dans le seizième chapitre l'Auteur examine la conduite du gouvernement Romain envers les Chrétiens, depuis *Néron* jusqu'à *Constantin*.

On voit qu'il ne s'est proposé d'autre but que de colorer, ou même d'excuser, autant qu'il lui est possible, la fureur & l'attrocité des persécu-

tions, de flétrir les lauriers des vrais Chrétiens, d'en diminuer le nombre, de semer du moins des doutes & des soupçons sur la pureté de leurs motifs & la constance de leur courage.

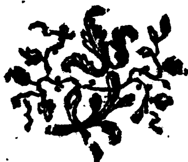
Notre Censeur est obligé de convenir qu'il a contre lui l'autorité des Ecrivains & des actes du temps; & par conséquent que ses imputations destituées de fondement ne peuvent servir qu'à dévoiler la prévention, la haine & la mauvaise foi.

Il seroit aussi long qu'ennuyeux de relever toutes les citations infidèles, tous les sophismes dont fourmillent les chapitres 15 & 16 & les notes. D'ailleurs la plupart de ces chicanes & de ces impostures ont été cent fois confondues; & les adversaires de la Religion ne se lassent pas de les répéter. M. *G.* qui vient à la suite de tant d'autres athlètes de l'incrédulité, livrer un nouveau combat à la Religion, ne fait que lui fournir la matière d'un nouveau triomphe.

Au lieu de faire le triste personnage de censeur des partisans de l'erreur &

de l'irréligion, il feroit fans doute plus intéreffant & peut-être plus utile de prefenter un tableau fidèle & raccourci de la Religion, de mettre dans leur jour les preuves les plus frappantes & les plus victorieufes de fa divinité. Alors, tombent d'elles-mêmes toutes les folles attaques de l'incrédulité, tous fes fophifmes, fes chicanes, fes objections & fes impoftures. C'eft l'ouvrage que nous avons entrepris il y a plufieurs années, & que nous communiquerions avec empreffement au public, fi nous pouvions efpérer d'être affez heureux pour affermir ou confoler la foi des Chrétiens qui aiment & qui étudient leur Religion.

Je fuis, &c.



LETTRE XI.

Fêtes des Bonnes gens de Canon & des Rosières de Briquebec, & de Saint-Sauveur-le-Vicomte. Prix 3 livres. Avec le supplément au profit de la Rosière de Saint-Sauveur-le-Vicomte. A Paris, chez l'auteur, M. l'abbé le Monnier, *cour du Palais, près la premiere Présidence.*

NON, Monsieur, quoiqu'en dise la philosophie du jour, les vertus de l'âge d'or ne sont point une chimère. Vous en trouvez encore la touchante image au fond de nos provinces; heureux l'homme qui peut à la fois les couronner & les peindre! Vous savez avec quel zèle & quel succès M. l'abbé *le Monnier* s'acquitte de ce double emploi. Dans ces missions d'un genre nouveau qu'il entreprend pour ennoblir & soulager l'indigence des familles vertueuses, rien ne l'ar-

rête, rien ne lui coûte ; & le délassement de ses fatigues est de tracer l'histoire des bonnes gens dont il a fait le bonheur.

Nous vous avons rendu compte, Monsieur, des premières relations de ces fêtes qui semblent nous ramener au printemps du monde, au règne de l'innocence, de la candeur, de la tendresse paternelle, & de la piété filiale. Celle-ci n'est pas moins intéressante que les deux autres. Outre les détails de l'action principale, elle renferme une foule de traits qui vous mettront en état d'apprécier ces mœurs rustiques dont la franchise & la simplicité valent bien les simagrées de la politesse de nos villes. L'auteur observe & décrit en vrai sage ; il voit par-tout des sujets d'instruction, les saisit, & les offre au lecteur sans verbiage, sans morgue, sans apprêt.
» Les pêcheurs de la Hougue s'associent d'ordinaire, & portent leur » poisson à Caen ; chacun fournit son » cheval, & la marchandise est en » commun. L'un d'eux avoit un che-

» val foible & petit. Ce cheval périt
» au passage du petit Vai. Au retour,
» quand il fallut partager le produit
» de la vente, le maître du cheval
» noyé proposoit d'indemniser ses
» associés : l'un d'eux lui répondit
» d'un ton brusque : ton cheval a
» péri, est-ce que c'est ta faute ?
» Il faut prendre sur le profit de
» quoi t'en acheter un plus fort, &
» partager le reste entre nous & toi.
» Ce qui fut fait.

» Un de ces pêcheurs étoit brouillé
» avec son beau-frère, ce beau-frère
» tombe dans la misère, le pêcheur l'a-
» borde, & lui dit : Ecoute donc, beau-
» frère, je ne t'aime guères, tu sais bien
» pourquoi ; mais faut-il pour cela que
» tu meures de faim ? On m'a dit que
» tu n'a pas de pain chez toi ; est-ce
» que tu ne sais pas qu'il y en a
» chez nous ? Viens-en prendre, &
» tout ce qu'il te faut. Je ne t'en aime-
» rai pas plus ; va, ne crains rien.
» Voilà, Monsieur des moeurs sau-
» vages ; vous n'approuverez point
» les derniers mots, je les aime pour-

» tant mieux qu'une reconciliation
» traitresse. Un homme respectable
» par son état & ses mœurs, m'a cer-
» tifié le trait suivant, vous n'y trou-
» verez rien à reprendre.

» A la fin de l'hiver dernier, un
» fermier de la paroisse de .... s'en
» revenoit du moulin, monté sur son
» cheval, qui portoit en outre la
» farine d'une demi-somme d'orge.
» Au détour d'une ruelle, ce fermier
» est attaqué par un voisin, qui, le
» bâton levé, lui demande, en jurant,
» sa farine. Le cavalier saute à terre,
» saisit son homme au collet, le ter-
» rasse, & lui dit : tu vois qu'il ne
» tiendroit qu'à moi de t'assommer.
» Assomme, répond le voleur, as-
» somme, ou me donne ta farine, il
» me la faut ; je meurs de faim, moi,
» mes enfans, ma femme. — Ah ! tu
» meurs de faim, c'est autre chose ;
» mais je ne veux pas que tu sois vo-
» leur. Prends le sac, je t'en fais pré-
» sent, je vais t'aider à le charger.
» Vas-t'en, & ne dis mot.

» Le cheval, débarrassé de son far-

» deau, arrive au galop dans la cour » de la ferme : la fermière ne voyant » point son mari, s'effraie & crie. » Valets, servantes accourent & la » suivent dans la route. On trouve à » cent pas le fermier qui s'en vient » tranquillement en rêvant. Sa femme » l'interroge : pourquoi le cheval ? . . . » — Tais-toi. — Et la farine ? — » Mais, tais-toi donc.

» Quand ils sont seuls, il lui conte » son aventure, & ajoute : il falloit » que le pauvre homme fût bien dans » le besoin, pour s'attaquer à moi, » qui en battrois quatre comme lui. » Savez-vous, Monsieur, ce que » fait la femme ? Vous ne le devi- » neriez pas, vous qui pensez que » la vengeance & la cruauté sont le » partage des êtres foibles. Elle » cache un pain dans son tablier, & » dit tout bas à son mari : puisqu'ils » ont si faim, ils ne pourront pas » attendre que la pâte soit levée, & » le pain cuit. Jugez quelle fut la » frayeur de la malheureuse famille, » lorsqu'ils voient arriver la fermière.

» Peignez-vous leur étonnement lorsqu'elle offre un pain. Les petits enfans mangeoient déjà des poignées de farine. Je supprime le reste de la scène. Le voleur redevient homme de bien ; on lui donne de l'ouvrage, il éleve ses enfans dans de bons principes ».

En lisant de pareilles anecdotes, en les comparant à celles que recueillent les oisifs de nos cités, & qui presque toujours déshonorent la nature humaine, vous seriez tenté de croire à ces barbares qui regardoient les forêts & les champs comme l'unique asyle des vertus, & les villes, comme des prisons d'esclaves & de méchans.

Les anecdotes qui ont rapport aux rosières de Briquebec sont aussi attachantes. On est étonné de la patience, du courage, du dévouement entier de ces bonnes filles qui ne respiroient que pour consoler leur père des infirmités de ses vieux ans. M. l'abbé *le Monnier* leur rendit une visite. Il arriva dans un hameau écarté ; on

l'introduisit sous une chaumière que les habitans du lieu vouloient bien appeller une maison. Une botte de foin bouchoit la fenêtre ; dans un coin étoit jetté une espèce de coffre rempli de paille sur laquelle reposoit un vieillard plaintif & accablé de ses maux. La fille relève un bonnet qui lui couvroit les yeux, & presque tout le visage ; le vieillard à demi suffoqué pouvoit à peine se faire entendre ; il manquoit souvent des choses les plus nécessaires à la vie, même de pain. Il languissoit depuis près de dix-huit ans dans ce triste état. Etes-vous seule d'enfans ? dit à la fille affligée M. l'abbé *le Monnier* ; non, répond-elle, j'ai une sœur, elle est en service pour nourrir mon père ; » moi, je le » soigne ; l'année qui vient, elle vien» dra le soigner, & ce sera mon tour » de servir ». Le curé & M. l'abbé *le Monnier* prodiguèrent à ces bonnes gens tous les secours qui étoient en leur pouvoir ; quelques jours après, ils reviennent encore à la même cabane. On offre à la future rosière des

poules qui lui fourniroient des œufs pour la nourriture du vieillard ; je vous rends graces, répondit-elle, je n'en veux pas, elle iroient dans le jardin des voisins.

Que d'honnêteté, Monsieur, dans cette dernière répartie ! Quel excès de délicatesse ! Est-ce d'une fille malheureuse, délaissée, en proie à la pauvreté, qu'on attendroit des mots qui annoncent une si belle ame ?

Le père ne mérite pas moins d'être connu que ses dignes enfans. » Je l'ai » trouvé, dit l'auteur, au soleil dans » son jardin, ses deux béquilles à » côté de lui à terre, un livre de » prières & l'ancien testament sur ses » genoux, un chapelet passé à son » poignet, une guêtre à l'une de ses » jambes, un bas à l'autre ; la bible » étoit ouverte au livre de *Job* ; elle » a fourni matière à notre conversa- » tion. Le vieillard la sait par cœur. » Je la lis toujours, m'a-t-il dit, parce » qu'elle me console toujours. On » m'avoit donné l'année passée un » autre livre dont l'écriture étoit plus

» grosse ; mais il ne me plaisoit pas
» tant, je l'ai rendu. — Mais, puis-
» que vous savez lire, à quoi vous
« sert le chapelet ? — C'est que quand
» j'ai lu un bout de temps, mes yeux
» s'emplissent d'eau, alors je fais rou-
» ler le chapelet. — Combien y a-t-il
» que vous avez perdu votre femme ?
» — Trente-six ans. — Quel âge
» avoient alors vos enfans ? — *Nanette*,
» la plus jeune, avoit dix-huit mois,
» *Marguerite* avoit trois ans, & l'aî-
» née en avoit cinq. — Comment
» avez-vous fait pour élever ces
» trois enfans ? — J'ai eu bien de la
» peine. — Vous ne les avez point
» envoyés mendier ? — Non, jamais ;
» nos voisins me le conseilloient pour-
» tant : ceux pour qui je travaillois me
» disoient : mais, *Guillaume le Tellier*,
» comment veux-tu élever trois en-
» fans avec huit sols que tu gagnes
» par jour ? Mets-les à l'hôpital, mets-
» les à l'hôpital. Et bien, je les y
» mettrai, leur disois-je ; & puis, en
» revenant chez nous, je me disois
» le long du chemin : je m'en vais

» donc mettre mes filles à l'hôpital !
» Quand j'entrois à la maison, ces
» pauvres enfans se jettoient à moi, &
» me demandoient ce que j'avois à
» pleurer. Moi, je m'asseyois, je les
» prenois sur mes genoux, je les bai-
» sois, & puis je me disois ; eh bien,
» laquelle est-ce que tu y mettras la
» première ? Je ne les y ai pas mises ».

Des discours si touchans, un épanchement si tendre & si naïf d'un cœur paternel, ne demandent aucune réflexion ; je plaindrois ceux qui, après les avoir lus, auroient encore besoin qu'on les excitât à s'attendrir. Voici un autre trait plus fin, plus délicat, & par là même plus singulier de la part d'un pauvre laboureur. Il racontoit froidement ses maux, & ceux qui l'écoutoient n'en étoient que plus vivement affectés ; » Je suis bien
» fâché, bon vieillard, lui dit M.
» l'abbé *le Monnier*, de ne pouvoir
» vous soulager, je n'y entends rien ;
» mais si vous voulez, je vous ame-
» nerai un médecin. — Je n'en veux
» point, je suis trop vieux ; & puis

» c'eſt Dieu qui m'a envoyé tous ces
» maux-là ; s'il veut me les ôter, il
» le fera bien ſans médecin. — Mais
» Dieu ne défend pas qu'on ſe ſerve
» des médecins ; ils ordonneront des
» remèdes, Dieu y donnera ſa béné-
» diction. — J'entends bien ; mais ſi
» Dieu vouloit me guérir, il le feroit
» bien tout ſeul. Quand il a voulu que
» je ne fuſſe plus pauvre, n'a-t-il pas
» bien ſu vous envoyer chez nous » ?

Voilà, Monſieur, le vrai langage du ſentiment & de la nature ; voilà ce qui vous intéreſſe dans les narrations de nos livres ſacrés, & dans pluſieurs paſſages de l'Odyſſée ; voilà de ces ſaillies qui, ſans doute, auroient fait répandre des larmes délicieuſes au bon *Homère*, & au bon *la Fontaine*. Je ne vous arrêterai point, Monſieur, ſur les particularités de la cérémonie ; elle vous eſt connue. Je me contenterai de vous citer un morceau du diſcours que prononça M. l'abbé *le Monnier*. Il dit, en s'adreſſant au père : » Rendez graces à Dieu
» de la misère dans laquelle vous avez

» langui : c'est cette misère qui a donné » occasion à vos filles d'exercer toutes » les vertus que vous aviez semées, » & que Dieu a fait germer dans leurs » ames.

» Pendant dix-huit ans, vous avez » vu ces filles respectables se faire » servantes tour à tour, & donner » leurs foibles gages pour fournir à » votre subsistance ; travailler jour & » nuit chez leurs maîtres, pour vous » apporter au bout de l'année le pain » de leur sueur. Pendant dix-huit ans, » vous avez vu celle qui restoit au- » près de vous, veiller & pourvoir à » tous vos besoins avec l'affection » d'une bonne & digne fille, ne vous » quitter jamais sans votre permis- » sion, & seulement quand les voisins » avoient besoin de ses services. Pen- » dant ces dix-huit ans, bon vieilard, » vous avez pleuré de ne pouvoir » jamais reconnoître des soins aussi » pénibles, rendus avec un zèle aussi » constant, avec une affection aussi » tendre. Consolez-vous aujour- » d'hui, consolez-vous, la Provi-

» dence vient d'acquitter votre dette?

» Béniſſez-la cette divine Provi-
» dence, béniſſez-la ; mais béniſſez
» auſſi vos enfans : les bénédictions
» d'un père tel que vous ſont toujours
» exaucées. En préſence de cette aſ-
» ſemblée, à la face de ces autels que
» ſi long-temps vous avez deſiré voir
» encore une fois, faites, faites pour
» vos filles les vœux que vous ne
» pourrez peut-être former au lit de
» la mort. Elles vont, proſternées à
» vos genoux, attendre votre béné-
» diction paternelle. Etendez vos bras
» défaillans, appuyez vos mains chan-
» celantes ſur leurs têtes couronnées ;
» dites dans l'effuſion de votre cœur,
» répétez avec nous : ô mes filles ! ô
» filles chéries ! nourrices de mes
» vieux ans ! je n'ai plus rien à deſirer
» ſur la terre, j'ai vu récompenſer
» vos vertus. Je vois approcher le
» grand juge, il va me demander
» compte de mes œuvres. Hélas !
» pauvres filles, vous le ſavez, j'ai
» été un ſerviteur bien inutile. Je ne
» paroîtrai pourtant pas devant lui les

» mains vuides ; je lui porterai vos » bonnes actions & vos prières ; il » me fera miséricorde. Je prierai pour » vous à mon tour ; je lui dirai, » Seigneur, vous devez de longs » jours à mes filles ; car vous avez » promis de longs jours aux enfans » qui honorent leurs parens ; mais » reprenez votre promesse, ô mon » Dieu, si elles ne doivent pas em» ployer tous leurs jours à faire le » bien. Ne les faites point riches, » Dieu de bonté ; laissez-leur plutôt » la pauvreté, elles savent si bien » en faire usage » !

Nous félicitons l'auteur de l'onction pénétrante qui règne dans tout ce morceau. Il est digne de parler dans un auditoire où la seule voix du sentiment peut se faire entendre ; j'aime bien mieux cette éloquence douce & persuasive, qui s'ouvre si facilement le chemin des cœurs, que l'étalage apprêté de quelques rhéteurs si admirés, si courus, si prônés, & si peu capables de remplir les véritables fonctions d'un ministère sacré.

Le curé de *Briquebec*, dont je ne vous ai point encore parlé, est un homme rare, & mérite d'être compté parmi ces premiers apôtres de l'évangile, dont les vertus & le zèle soumirent l'univers au joug de la foi. Je ne m'étonne pas que les soins d'un tel pasteur fassent naître dans l'heureux canton qu'il gouverne, l'esprit de paix, l'humanité, la bienfaisance, la résignation dont il est lui-même un parfait modèle. Sa religion n'a rien de cette petitesse rebutante, de ce zèle âpre & dur qu'on reproche à quelques ministres des autels. Un jour, pendant le dîner, le valet du curé entra, & dit à son maître: » M. le » curé, il y a là cette vieille femme » qui demeure à ..... elle demande » pour une fille qui est venue à sa » porte. La fille souffroit, elle l'a » fait entrer; & puis la fille, celle-là » qui.... & puis la fille est accou» chée de deux enfans. Il n'y a rien » dans la maison. — Et bien, *la Forêt*, » a dit le curé, il faut y aller & porter » du cidre, du bouillon & tout ce

» qu'il faut. Là-dessus, quelques zélés » qui dînoient avec nous, ont repris » aigrement. Vous entendez bien, *la* » *Forêt*, il ne faut pas manquer de » porter du cidre, du bouillon & » tout ce qu'il faut; ne manquez pas » de faire tout ce que dit M. le curé, » il favorise le libertinage, comme » vous voyez. — Allez toujours, *la* » *Forêt*, a dit le curé. L'ironie, la » glose ont continué, ce refrain re» venoit souvent, M. le curé favorise » le libertinage. Le curé qui man» geoit son pain d'orge en silence, l'a » rompu à la fin, & a dit: mais les » deux enfans qui viennent de naître » ne sont pas libertins, eux.

» Nos dévots auroient dû être at» terrés par cette réponse, ils n'en » sont devenus que plus hargneux. » L'humeur a remplacé les raisons. » Le curé s'en est ennuyé, & leur a » dit sans s'émouvoir: je ne donne» rai rien, si cela vous fâche tant; » mais c'est à une condition, c'est que » vous prendrez les deux enfans, & » que vous les etterez à la rivière;

» allez vous y en. Alors plus de ré-
» plique ».

Le ſtyle de M. l'abbé *le Monnier* a toute la ſimplicité, toute la légereté, tout l'enjouement qui conviennent à un ouvrage de cette nature, il eſt dans ſa proſe le même que dans ſes fables, ſans prétention, ſans bel-eſprit, laiſſant couler ſa plume avec une négligence ſéduiſante, & ne cherchant de beautés que celles qui partent du cœur; il vous tranſporte au ſein de ces familles vertueuſes, il vous fait partager leurs plaiſirs, & leurs peines, vous aſſiſtez à leurs feſtins champêtres. Parcourez, Monſieur, pour vous en convaincre, cette peinture dont les détails ſont auſſi vrais que rapidement exprimés. » Le pré voiſin
» de la maiſon du vieillard nous a
» ſervi de ſalle à manger. Point de
» tables. Les nappes étendues ſur
» l'herbe, le patriarche, ſa fille & un
» vieux couſin au bout de l'enceinte
» dans un fauteuil, & ſur des chaiſes.
» Le reſte de l'aſſemblée, compoſée
» de trente-ſix perſonnes, ſur des

» paquets de fougère. Depuis quatre » ou cinq ans jusqu'à quatre-vingt-» onze ans, des convives de tous les » âges. Pas une haleine de vent. Le » plus beau soleil. La nature aussi » riante que les convives. De larges » cruches de cidre à rafraîchir dans » le ruisseau. Le majordome à genoux » pour couper les viandes. Un énorme » poisson porté à la ronde. Chacun » prend. Les assiettes sur les genoux. » Le vieillard & sa fille, centre de tous » les regards; leur gloire réjaillit sur » toute la famille; leur bonheur sur » tous les étrangers. Des étrangers! » Il n'y en a point. Tous sont frères. » Egalité, paix, concorde, amitié. » Image vivante des agapes des pre-» miers chrétiens. Au lieu de bons » mots, des expressions de sentiment » qni partent d'un cœur & vont à » tous les autres. L'appétit du vieillard » augmente le nôtre, sa gaité se com-» munique à toute l'assemblée ».

Les seize lettres qui composent cette relation, sont suivies d'un conte moral en vers, intitulé *le Curé de Briquebec*,

où vous retrouverez la naïveté aimable, mais peut-être un peu trop familière de l'auteur d'un petit drame pastoral, intitulé *la Bergère bienfaisante*, tiré d'un idylle de *Gessner*, qui ne dépareroit point les productions du rival de *Théocrite* & de *Virgile*; d'une seconde pièce de vers, intitulée *les Vers à soie*, & qui ne m'a pas fait tant de plaisir que la première. Aimeriez-vous, par exemple, Monsieur, cette prose rimée?

Tout animal que la nature
Jette sur ce globe fangeux,
Qu'il ait dix bras, ou quatre, ou deux,
A droit d'y prendre sa pâture.
Ce droit, c'est le droit de la faim.
Je ne puis, sans être inhumain,
Le contester à mon semblable.
Semblable ou non, tout misérable,
Homme ou brute, s'il sent l'aiguillon du besoin,
A droit à ma pitié; mais n'allons pas si loin,
Ne sortons point de notre espèce, &c.

Je sais bien que le style de ces petits ouvrages, doit être, pour me

servir de l'expreſſion d'*Horace* : *ſermoni propior*, mais encore, eſt-il une nuance entre la proſe & la poëſie, & l'habile écrivain ne manque jamais de ſaiſir cette nuance délicate. Vous avez dû lire, Monſieur, dans ces Feuilles*, l'éloquent diſcours du nègre maron à ſes meurtriers qu'on retrouve imprimé ici. Ce volume eſt terminé par pluſieurs lettres qui ſervent de *ſupplément à la fête des roſières de Briquebec & fête de la roſière de Saint-Sauveur-le-Vicomte*. Ces lettres ſont adreſſées à ce bon curé de Briquebec, dont je vous entretenois plus haut; toujours même agrément, même variété dans la narration de l'auteur; toujours même ſurpriſe, même enchantement dans l'eſprit de ſes lecteurs. Je vous engage, Monſieur, à lire dans l'ouvrage même, les différens traits de vertu qu'à recueillis M. l'abbé *le Monnier*, ainſi que le diſcours prononcé à la fête de Saint-Sauveur-le-Vicomte; vous trouverez dans

* Année Littéraire 1775, tome VIII, page 106.

tous ces morceaux l'empreinte d'une ame honnête & franche, qui peint la vertu par des faits plutôt que par des paroles, & qui la présente comme il l'a sentie. Enfin, Monsieur, ce qui fait l'éloge de l'auteur mieux que toutes les citations de son ouvrage, & toutes les réflexions que j'y pourrois ajouter, c'est que l'unique but de son travail est de soulager l'indigence vertueuse, c'est qu'il consacre tout le profit qu'il en retire à secourir la vieillesse souffrante, & à récompenser la piété filiale ; motif touchant & glorieux qui dirige la plume de ce véritable homme de lettres dont les écrits sont des bienfaits.

Je suis, &c.



LITTÉRAIRE.

LETTRE XII.

*Mémoires philosophiques du baron de ***, grand chambellan de sa majesté impériale. A Vienne, & se trouve à Paris, chez* Berton, *libraire, rue Saint-Victor, vis-à-vis saint Nicolas du Chardonnet.*

LE public attendoit avec impatience la suite de ces Mémoires, dont le premier volume excita la plus vive sensation. Vous vous rappellez, Monsieur, les allarmes & la consternation qu'il répandit chez tout le peuple encyclopédiste. D'abord ils tâchèrent d'ensevelir dans un profond silence l'outrage fait à la philosophie; mais bientôt la célèbrité de l'ouvrage

ficiei [illegible] lolophilles démaf-
qués [illegible] irent alors d'autre ref-
fource que de crier à la calomnie ; ils accufèrent * fur-tout la témérité de l'auteur, qui avoit ofé fe fervir des armes tranchantes du ridicule, avant que d'avoir employé celles de la raifon. Cependant cette manière de combattre n'avoit rien que de légitime, & l'auteur ne pouvoit fuivre une marche plus naturelle. Son but étoit de nous développer par quels moyens & par quels degrés un jeune profélite de la philofophie moderne fut conduit à abjurer la pernicieufe doctrine dans laquelle il avoit été nourri, pour embraffer la croyance des chrétiens. On n'eût pu fe flatter d'aucun fuccès tant qu'auroit fubfifté l'enthoufiafme qu'il avoit conçu pour fes premiers maîtres. L'unique moyen de le défabufer, c'étoit donc de lui montrer à quelles viles idoles il prodiguoit fon encens, de lui faire

* Voyez le Journal défunt des Sciences & des Beaux-Arts, par MM. *Caftilhon*, & le Mercure de France.

... les hauteurs de l'orgueil, les maneges de l'intrigue, les fureurs de la vengeance. Tel est l'objet que l'auteur s'est proposé & qu'il a rempli avec le plus grand succès dans son premier volume *, qui renferme l'histoire fidèle de l'établissement, des progrès, du régime, des statuts, des maximes de la philosophie. Convaincu du charlatanisme de ses premiers instituteurs, le jeune baron prend la ferme résolution de n'écouter plus d'autres leçons, que celles d'un sage vieillard, qui, non content d'avoir arraché de son cœur les funestes sémences d'une doctrine empoisonnée, se prépare à y faire germer les vérités salutaires du christianisme. Les entretiens de cet homme vertueux avec le jeune néophyte forment la matière du second volume. Rien de plus noble & de plus hardi que la marche de l'auteur. Il s'est tracé une route que n'a jamais suivie aucun des apologistes de la

* Voyez l'Année Littéraire, tome IV, page .

rel[illegible] pa[illegible]
froide[illegible] preuves ordinaires de la révélation. C'est dans la grandeur & la majesté du christianisme qu'il cherche les traits divins qui en démontrent la vérité. Il développe l'économie entière de la religion & le but particulier de chacun de ses dogmes, comme s'il lui avoit été donné de pénétrer les mystères de la divine sagesse. Mais avant d'exposer aux yeux ce chef-d'œuvre du Tout-puissant, armé du flambeau d'une critique saine & d'une raison sage, il sonde toutes les profondeurs de la foi, & répand un jour éclatant sur l'édifice de la religion, construit au milieu des ténèbres épaisses des mystères. Je conserverai, Monsieur, dans cet extrait l'ordre que l'auteur a suivi dans son ouvrage, & avant de vous présenter l'ensemble du tableau, je mettrai sous vos yeux quelques éclaircissemens sur des vérités de détail que l'auteur a cru nécessaire de développer, pour n'être point ensuite interrompu dans sa marche.

Dans le premier chapitre, intitulé

sans peine l'absurdité de l'athéisme ; mais, poursuit-il, s'il existe un créateur, il doit avoir un empire absolu sur sa créature ; la dépendance de cette créature l'assujettit à des devoirs ; ces devoirs supposent une loi; cette loi demande un législateur ; ce législateur ne peut être que Dieu : il existe donc une religion instituée pour l'homme par Dieu lui-même ; par-tout où se trouvent l'homme & la divinité, le fini & l'infini, le mystère doit éclorre. Voilà, par ce raisonnement si facile, la vraisemblance des mystères établie. Quelle simplicité, & quelle profondeur tout à la fois !

Mais entre toutes les religions qui se disent émanées du ciel, laquelle adopter ? Une foule de preuves morales & de sentiment disposent le baron à croire que celle des chrétiens est la seule véritable. Elle seule, en effet, assigne à l'homme une origine & une fin qui répondent à la noblesse de ses sentimens, & à l'immensité de ses desirs ; elle seule établit

entre ... ...eur & la créature ce commerce réciproque si flatteur pour elle. » L'idée d'un père qui se com» munique à ses enfans, qui leur » montre le chemin qu'ils doivent » suivre & celui qu'ils doivent éviter, » est une idée conforme à ma raison, » elle est faite pour plaire à mon » cœur. Il ne me sera donc pas diffi» cile de croire qu'une révélation du » ciel a pu être accordée aux hom» mes ». Elle seule encore offre aux malheureux un port & un asyle assuré. Elle seule enfin peut satisfaire cet amour insatiable du bonheur après lequel notre cœur inquiet soupire sans cesse. » Dans le temps elle nous » fait jouir de la paix & de nous» mêmes; dans l'avenir, de Dieu » & de son immortalité. L'homme » peut-il desirer davantage? C'en est » fait, le sentiment seul me subjugue » sous la loi des chrétiens. Il ne me » reste plus qu'à connoître leur Dieu » & à l'aimer ».

Porté par sentiment à croire, impatient de connoître la vérité, le jeune baron court la puiser dans les entre-

tiens de ſon reſpectable vieillard. La première queſtion qui ſe préſente à leur eſprit, c'eſt de ſavoir ſi l'homme n'a été créé que pour vivre un moment ſur la terre & retomber bientôt dans le néant, ou ſi la plus belle portion de lui-même doit ſurvivre à l'autre pour adorer dans tous les temps ſon créateur. Les preuves ordinaires de l'immortalité acquierrent ſous la plume éloquente de l'auteur un dégré de force qui leur donne un air de nouveauté. Ce cri de la nature qui allume notre indignation à la vue des grandes injuſtices, le cri de la conſcience, ce témoin incorruptible, ce juge ſévère, cet impitoyable bourreau qui pourſuit ſans relâche l'homme criminel, ont ſur-tout fourni à l'auteur une preuve également neuve & convaincante du dogme de l'immortalité. » Avons-nous jamais vu, » ſans murmurer, notre ſemblable » écraſé par la force, gémir ſous le » poids de l'injuſtice ? Nous le plai- » gnons, & nous crions avec lui. » Rien de plus commun que ce » concours de voix qui s'élevent

» ſubitement à la vue d'une injuſtice
» atroce & publique ; tous les eſprits
» ſont irrités ; l'ame du ſage en eſt
» ſoulevée , la multitude éclate, &
» les méchans mêmes , pour ſe parer
» d'une vertu que tout le monde
» exige dans les autres , ſont ſouvent
» ceux qui font le plus de bruit. Ce
» premier cri de la nature n'eſt que
» l'ordre établi par ſon maître ; tous
» les peuples du monde ne portent le
» même jugement , que parce qu'ils
» ont le même légiſlateur ; mais s'il
» eſt une juſtice inſéparable du cœur
» de l'homme , quelle doit être celle
» du créateur ? Pourrions-nous mé-
» connoître dans Dieu la ſublime
» équité que nous trouvons dans nous-
» mêmes ? Cette juſtice tient à l'eſſence
» de l'ame, elle fait partie de notre
» être ; nous ne pouvons la détruire ;
» elle nous ſuit & nous juge juſqu'au
» tombeau ; s'il eſt impoſſible de mé-
» connoître cette juſtice , qui vit en-
» core dans l'homme , même le plus
» corrompu , comment pourrions-
» nous méconnoître dans Dieu une
» juſtice toute-puiſſante & immuable

» comme lui ? Dieu seroit-il moins » sage & moins grand que l'ouvrage » de ses mains ? Oui, nous portons » en nous la preuve la plus sensible » d'une vie où la justice divine doit » un jour éclater ; & si de tous les » crimes qui ne sont point expiés sur » la terre, il en existoit un seul im- » puni, le plus vil des humains seroit » par le remord, plus juste qu'un » Dieu, qui verroit du même œil le » vice & la vertu ».

Convaincu de l'existence d'une autre vie & de la nécessité d'admettre une religion, le jeune néophyte ne dissimule point à son instituteur qu'il éprouve un penchant secret pour le pur théïsme, & il faut convenir qu'il en fait un portrait séduisant. Le plus ardent apologiste du théïsme, l'éloquent citoyen de Genève n'en a jamais fait une peinture plus brillante, & le sage *Mésophée*, (c'est le nom du vieillard) étoit seule capable de détruire l'illusion qu'elle pouvoit produire. » Je suis enchanté, dit-il, au » baron, de vous entendre ; vos pro- » grès sont rapides ; car le vrai théiste

» est bien près d'être chrétien. Le
» théiste & le chrétien sont toujours
» sur le point de s'embrasser, c'est
» l'orgueil qui les sépare ». puis après
une énumération rapide, mais effrayante des devoirs les plus difficiles
que la seule loi naturelle impose à
tous les hommes, il s'écrie : » Un
» théiste sincère pourra-t-il s'efforcer
» de remplir constamment les de-
» voirs que la loi de nature lui im-
» pose, sans éprouver mille fois une
» foiblesse déplorable, sans gémir d'un
» fond de corruption inconcevable ?
» Pourra-t-il gémir de sa corruption
» & éprouver tant de foiblesse, sans
» soupçonner une dégradation d'une
» nature affoiblie, & sans desirer des
» secours puissans qui la réparent ?....
» Je vous conjure de peser attenti-
» vement ces trois vérités ; les devoirs
» de l'homme sont pénibles ; ses forces
» sont bien foibles ; les motifs du pur
» théïsme bien confus ; tout cela réuni
» ne semble-t-il pas solliciter une
» action divine & nouvelle, qui,
» en développant les motifs, en for-
» tifiant tant de foiblesse, assure l'ac-

» complissement des devoirs de la loi » naturelle ... Or le christianisme est » la seule religion de la terre qui aver- » tisse l'homme qu'il est foible & dé- » gradé ; qui lui apprenne qu'un ré- » parateur lui a été promis ; qu'un » secours surnaturel lui est nécessaire, » & que pour l'obtenir la prière lui est » commandée .... Si nous laissons » ici les subtilités de l'esprit pour » n'écouter que la voix du sentiment, » je pense que bientôt la fierté de » votre théïsme pourroit se démentir, » pour descendre jusqu'à l'humilité » du chrétien, qui n'est au fond que « la connoissance de soi-même & l'a- » veu de sa foiblesse ».

Les excès honteux où sont tombés tous les peuples privés du flambeau de la révélation ; la difficulté de former, sans le secours du suprême législateur, un code parfait de morale ; l'impossibilité de le faire adopter universellement, quand bien même on parviendroit à le construire ; les aveux humilians des plus vastes génies de l'antiquité, des *Socrate*, des *Ciceron* ; les étonnantes contradictions

du plus habile panégyriste du théïsme (l'instituteur d'*Emile*) fournissent encore à l'auteur des preuves sans réplique qui établissent l'insuffisance de la religion naturelle, & que je vous exhorte à lire dans l'ouvrage même.

L'existence du mal physique & plus encore celle du mal moral (objets du quatrième chapitre) ont été de tous les temps le triomphe des ennemis de la religion & le tourment de ses apologistes. Désespérant de concilier la justice de Dieu avec les maux sans nombre qui ravagent la surface entière du globe, & sa sainteté avec les crimes qui souillent la terre, les théologiens étoient réduits à nous ordonner d'adorer en silence les profondeurs des conseils impénétrables de la divinité, sur-tout depuis que le plus subtil des sophistes avoit couvert de nuages cette partie de notre religion. Plus hardi que ses prédécesseurs, *Mésophée* entreprend de déchirer le voile qui nous déroboit la vue des perfections divines. Tous les sophismes de *Bayle* viennent se briser contre les principes solides établis

dans ce chapitre, qui m'a paru réunir ce que la dialectique a de plus pressant avec tout ce que l'éloquence peut offrir de plus véhément. Mais vous admirerez sur-tout l'adresse avec laquelle *Mésophée* amène son jeune élève à justifier lui-même la divinité par les efforts même qu'il fait pour la combattre. » Le monde, » tel qu'il est aujourd'hui, dit *Mésophée*, » vous semble peu digne de la sagesse » & de la bonté dont il est pourtant » l'ouvrage ; tâchez donc de vous » former une idée plus satisfaisante » d'un monde qui seroit réellement » meilleur, & puisqu'il vous déplaît » tel qu'il est, dites-moi comment » vous voudriez qu'il fût ; . . . donnez » l'essor à votre imagination : en un » mot, qu'eussiez vous fait à la place » du créateur ? Il me semble, répon» dis-je, qu'en conciliant nos intérêts » avec ceux de cette suprême sagesse, » qui doit agir tout à la fois pour ses » enfans & pour elle-même, j'aurois » voulu que les hommes naturelle» ment bons & heureux n'eussent » point éprouvé l'indigence & la

» douleur ; orné des plus rares facultés,
» l'esprit humain auroit connu, sans
» étude, tout ce qu'il devoit savoir &
» connoître ; les habitans d'une même
» terre, également justes & fortunés,
» auroient vécu sans passions & sans
» vices ; nés dans l'abondance des
» biens communs à tous, à l'abri des
» motifs & des intérêts qui les di-
» visent, ils eussent ignoré jusqu'au
» nom du crime. Cependant les per-
» fections du monde sensible eussent
» répondu, comme vous pouvez l'ima-
» giner, à celles du monde moral ; la
» terre auroit prodigué ses trésors à
» ses heureux habitans, sans que les
» travaux du corps ni les peines de
» l'esprit troublassent leurs innocens
» plaisirs. Un ciel sans nuages, des
» mers sans tempêtes, un printemps
» éternel, ou des saisons variées, seu-
» lement pour diversifier les délices
» de la vie ; tel devoit être un monde
» créé par la sagesse & la bienfai-
» sance.

» Mais enfin, interrompit le vieil-
» lard, sans doute qu'une créature in-
» telligente & libre, eût rendu des

» hommages à l'auteur de ses jours ?
» Son culte, répondis-je, eût été
» doux & facile, fondé sur la recon-
» noissance & soutenu par l'amour ;
» les devoirs de l'homme se seroient
» bornés à célébrer, par un culte
» intérieur & public, les perfections
» de l'Etre créateur, à lui offrir sa
» volonté, à reconnoître sa dépen-
» dance & à chérir ses semblables ;
» l'ingratitude envers son bienfaiteur
» eût été le crime le plus odieux.
» Divine vérité ! s'écria tout à-coup
» le vieillard, en versant des larmes
» de joie, que ta force est puis-
» sante ! ... Nous adorions le même
» Dieu, nous avions les mêmes idées
» d'un premier univers ... Oui, vous
» venez de peindre ce premier ou-
» vrage d'un Dieu, tel qu'il fut au
» sortir de ses mains ; en vous écou-
» tant, je croyois entendre le récit
» de l'historien sacré ; quand vous
» traciez la douce image de la nature
» innocente, je croyois voir l'homme
» créé dans les jardins d'Eden, ce
» paisible état, que vous jugez si con-
» forme aux vues d'une bonté juste,

» ce fut en effet celui de la première
» nature.... Mais si l'homme étoit
» heureux parce qu'il étoit soumis &
» reconnoissant, seriez-vous étonné de
» l'avoir vu malheureux, lorsqu'il de-
» vint rébelle ? Si la paix d'une con-
» science pure est un bien inestimable,
» une conscience souillée ne devoit-
» elle pas produire un déluge de
» maux ?... Vous souhaitiez que le
» créateur, en formant le monde, en
» eût banni la peine & la douleur;
» c'est ce qu'il a fait; vous voudriez
» que cet ordre admirable ne se fût
» jamais altéré; mais cet immuable
» & fortuné séjour ne peut être habité
» que par la justice & non par une
» nature corrompue & dégradée. On
» ne veut voir dans Dieu que sa
» bonté, mais il est juste ce Dieu;
» & parce qu'on abhorre sa justice,
» on voudroit l'anéantir. Oui, sans
» doute, il peut créer encore un
» monde, où l'homme soit exempt de
» peine & de douleur; mais ce règne
» nouveau doit éclater dans ces lieux
» où sa magnificence & sa justice di-
» vine s'exerceront dans toute leur

» étendue. J'entrevois ce nouvel ordre » de choses dans les temps qui nous » sont si souvent annoncés ; j'y vois » pour la vertu une immortalité sans » douleur, & pour le crime une dou» leur éternelle ».

Rien n'est plus piquant, à mon avis, que de voir le jeune incrédule, dans le dessein d'inculper la divinité, exalter son imagination pour tracer le plan d'un monde parfait, qu'il croit imaginaire, & qui n'est cependant qu'une image imparfaite de l'état de l'homme au sortir des mains du créateur, & une esquisse plus foible encore de l'état sublime qui doit mettre fin aux maux qui désolent la terre, juste punition, suite presque nécessaire des crimes dont l'humanité s'est souillée.

Le jeune baron, dont les doutes les plus forts sont dissipés, aspire à connoître les preuves de notre révélation ; mais le sage vieillard, dans la crainte que nos mystères n'effarouchent la raison de son élève, lui fait d'abord observer que la répugnance même qu'éprouve l'esprit

humain à se soumettre aux mystères de la foi est une des plus fortes preuves de leur révélation ; en effet, plus ils paroissent révoltans, moins il est croyable, (s'ils ne sont pas révélés) qu'on ait pu les persuader à tant de nations, & qu'ils aient triomphé de tant d'esprits différens, malgré les efforts inouis des persécuteurs, & la puissance des maîtres de l'univers qui vouloient en étouffer la croyance.

Ensuite, dit le vieillard, ces mystères renferment la nature même de Dieu. Devons-nous donc être surpris de ne pouvoir les comprendre ? Pour en sonder les profondeurs, ne faudroit-il pas embrasser l'immensité des perfections divines ? Aveuglés par nos sens grossiers, aurions-nous la témérité de vouloir pénétrer les abymes de la majesté suprême ? La nature même de notre esprit, celle de notre corps, l'union de ces deux substances, presque tous les phénomènes de la nature, tout est mystère autour de nous, souffrons que Dieu en soit un lui-même.

D'ailleurs, ajoute le vieillard

» j'ai souvent entendu dire que sans » les mystères on croiroit à la reli- » gion ; je pense bien différemment ; » car je ne pourrois croire à une re- » ligion qui n'en auroit pas. La raison » en est sensible, les mystères suppri- » més, Dieu ne s'y trouveroit plus, » & Dieu absent de sa religion, elle » cesseroit d'être divine ».

Le jeune baron ne peut résister à la force victorieuse de ces raisonnemens. Il convient que des dogmes obscurs & mystérieux sont nécessaires dans une religion divine ; mais il ne peut encore abaisser l'orgueil de sa raison jusqu'à croire les mystères du christianisme ; par exemple, un Dieu homme, sujet à la mort sans cesser d'être Dieu. » Le dogme de l'incar- » nation, réplique le vieillard, est » donc de tous nos mystères celui qui » vous révolte le plus. Mais, dites- » moi, votre esprit, uni à une masse » de chair, ne forme-t-il pas une vé- » ritable incarnation ? Cet esprit, créé » à la ressemblance de l'esprit su- » prême, n'est-il pas uni à un corps ? » Et cette union ne forme-t-elle pas

» esprit à une [illegible]
» pourquoi l'esprit de Dieu n'aura-
» t-il pu s'incarner lui-même ?

» Notre ame, spirituelle & immor-
» telle par sa nature, se trouve unie
» à un corps corruptible & sujet à la
» mort. L'homme est donc tout à la
» fois esprit & corps, immortel &
» mortel, intelligence & matière.

» Pourquoi seroit-il impossible que
» l'esprit créateur se fût fait homme
» en s'unissant à l'humanité par son
» opération toute puissante dans le
» sein d'une vierge ? Il seroit donc alors
» vrai Dieu & vrai homme.

» Notre corps corruptible meurt.

» La divinité unie à l'humanité réside
» dans un corps sujet à la douleur & à
» la mort.

» A la dissolution des corps, notre
» esprit créé immortel, reste indes-
» tructible.

» L'esprit du créateur reste Dieu ».

Une comparaison aussi simple, aussi lumineuse ébranle le baron, cependant il ne se rend pas encore. En vertu de l'union du corps avec l'esprit,

les dispositions de l'un influent, dit-il, sur les dispositions de l'autre, & ces deux substances se trouvent dans une dépendance mutuelle. Les besoins & les affections de l'humanité devroient donc aussi faire des impressions sur la divinité à laquelle elle est unie ; & par là même Dieu devenant passible & sujet aux affections du corps, ne cesseroit-il pas d'être Dieu ?

Voilà, Monsieur, ce que la théologie renferme de plus aride & de plus épineux. Voilà ce que la religion chrétienne présente de plus incompréhensible. Voyez quelle clarté l'auteur répand sur cet abyme profond de notre foi. » Vous vous égarez, mon » cher baron, répliqua *Mésophée* en » souriant ; ne voyez-vous pas que » la comparaison entre l'homme & » Dieu ne peut se considérer que sous » de certains rapports ; l'union de » notre esprit avec notre corps éta» blit entre eux des assujettissemens & » une correspondance réciproque, » parce que notre ame est susceptible » de cette dépendance ; mais l'esprit » suprême ne peut s'unir à sa créature

» perfection ...
» ment indépendant & toujours im-
» muable ; par sa nature, il se com-
» munique à tous les êtres inanimés,
» en leur donnant à tous, leur véri-
» table manière d'être ; il se commu-
» nique aux esprits, comme leur
» lumière & leur vie ; il se commu-
» nique à ses différens saints par la
» communication plus ou moins vive
» de son essence ; & il s'est communi-
» qué à l'humanité sainte du Sauveur
» des hommes, par une union si spé-
» ciale & si intime, que l'homme ne
» fait qu'une seule & même personne
» avec la Divinité ; mais toujours sans
» rien perdre de ce qu'il est, donnant
» tout à l'humanité sans rien rece-
» voir d'elle ; semblable à l'astre du
» jour qui se communique à tous les
» points de la vaste sphère qui l'en-
» vironne, la féconde, l'éclaire, sans
» rien contracter de la nature des
» corps qu'il pénètre par sa lumière ».

Je me suis étendu, Monsieur, sur ce chapitre, parce que de tous ceux que j'ai analysés, c'est celui qui m'a

le plus étonné. Je n'aurois jamais imaginé qu'une discussion sur les mystères pût devenir l'objet d'une lecture amusante, qu'une matière aussi abstraite pût être mise à la portée des esprits les plus simples, & que, sans altérer la précision du dogme, l'auteur eût pu réunir les charmes de la diction à la profondeur du raisonnement.

Je n'ai encore mis sous vos yeux que des parties isolées du bel édifice que je vous avois annoncé. C'est dans le reste de l'ouvrage que l'auteur en présente à nos regards l'ensemble majestueux. Insensiblement entraîné par la beauté des traits épars, j'ai donné à cet article une étendue qui ne me permettroit pas de vous entretenir du reste de l'ouvrage, sans trop affoiblir le grand tableau que je dois vous présenter. On verra, je pense, avec un nouvel intérêt, un nouvel extrait consacré à cet excellent ouvrage.

Je préviens tous ceux qui s'empresseront de le lire, qu'en se bornant à une lecture superficielle, ils y

découvriront, sans doute, ce que l'œil le moins clairvoyant ne sauroit s'empêcher d'y appercevoir, la clarté, la solidité du raisonnement, jointes à l'harmonie, à la chaleur du style. Mais une lecture plus réfléchie leur découvrira un autre genre de beautés, une foule de pensées profondes, de traits dignes de *Bossuet*, d'idées *mères*, si je puis parler ainsi, qui contiennent le germe d'une infinité d'autres. Cet ouvrage, en un mot, quoiqu'il traite de la religion, paroîtra agréable, si on se contente de le lire; & sera jugé admirable, si on veut l'approfondir.

Je suis, &c.



LETTRE

LETTRE XIII.

Les Amans réservés, comédie en cinq actes & en prose, par M. Stéele, *l'un des principaux auteurs du Spectateur, représentée pour la première fois à Londres en 1722, traduite de l'Anglois, par M. ***. A Paris, chez* Ruault, *libraire, rue de la Harpe.*

M. *de la Place*, dans son Théâtre Anglois, paroît s'être attaché spécialement à faire connoître le genre tragique ; il n'a traduit qu'un fort petit nombre de comédies, soit qu'en général il les jugeât moins propres à faire honneur au génie Anglois, soit qu'il ait été rebuté par la difficulté de faire passer dans notre langue des plaisanteries qui sont propres à la langue & aux mœurs Angloises : on prépare actuellement un ouvrage qui va nous donner une connoissance plus parfaite du théâtre comique de cette nation ; c'est un choix des meil-

leures comédies Angloises qui aient été composées depuis *Ben Johnson* jusqu'à présent. L'intention du traducteur est de rassembler sous les yeux des lecteurs les traits les plus frappans de la révolution que le goût & les mœurs ont éprouvés en Angleterre depuis deux cens ans. Sous ce point de vue l'ouvrage sera utile & intéressant ; quant aux avantages que notre littérature en pourra retirer, ils ne seront pas considérables, du moins si l'on en juge par l'effet qu'a produit sur notre théâtre la connoissance des tragédies angloises. Il est vrai qu'un de nos poëtes les plus célèbres a puisé dans cette source long-temps inconnue, des beautés nouvelles dont il a enrichi notre scène ; mais son exemple a séduit un grand nombre d'écrivains qui n'ayant ni le même goût, ni le même talent, ont imité les fautes & les licences des auteurs Anglois, au lieu de s'approprier leur génie. C'est même à cette imitation mal-adroite qu'on peut attribuer les défauts monstrueux qui défigurent notre scène tragique. Les situations

forcées, les caractères outrés & gigantesques, l'enflure & l'obscurité du style, les lieux communs & les sentences, la vaine pompe des décorations, le défaut de vraisemblance, la multiplicité des incidens, une atrocité dégoûtante, tels sont les fruits que la plûpart de nos auteurs tragiques ont recueilli de leur commerce littéraire avec les Anglois; notre théâtre comique n'a pu se garantir des malignes influences de cette anglomanie. Le genre larmoyant qui paroissoit si étranger aux mœurs & au caractère des François, nous est venu de la Grande Bretagne. Il y avoit déja plus de dix ans qu'on pleuroit à Londres à la comédie, lorsque *la Chaussée* entreprit de faire voir à Paris le même prodige. Les Anglois, naturellement portés à la mélancolie, ont reçu avec transport ce comique sombre & lugubre, ils y ont même réussi plus qu'en aucun autre genre. Leurs auteurs ont sur nous la même supériorité dans les drames que dans les romans; mais dans la bonne & véritable comédie, ils sont inférieurs, je ne dis pas à

Molière, mais à nos comiques de la seconde classe. Cela n'empêche pas que dans la comédie comme dans la tragédie, ils ne prétendent l'emporter infiniment sur les François. Lors même qu'ils ont fait l'honneur à *Molière* de le traduire, ou plutôt de le défigurer, bien éloignés de l'enthousiasme ordinaire des traducteurs, ils ont toujours eu soin de rabaisser leur original dans une préface injurieuse. On me dira peut-être : les Anglois ont leur goût comme nous avons le nôtre ; ces comédies que nous n'estimons pas font leurs délices, ils les préfèrent à nos chef-d'œuvres, & ils ont autant de droit que nous de prétendre à la supériorité dans ce genre. Ce raisonnement, quelque absurde qu'il soit, a cependant été sérieusement proposé dans ce siècle par des littérateurs philosophes qui avoient un vif intérêt à confondre toutes les idées sur le goût. Il faut convenir qu'il y a des beautés locales & relatives, qui tiennent aux mœurs, au gouvernement, au climat, & qui, transplantées, perdent tout leur agré-

ment; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il y a des beautés abſolues & univerſelles, faites pour plaire dans tous les pays & dans tous les temps, & ce ſont les ſeules qui aſſurent à un ouvrage l'immortalité. Par-tout, les hommes ſenſés aimeront qu'on leur repréſente une action ſimple & intéreſſante, développée par des incidens qui naiſſent les uns des autres, & conduite ſans interruption juſqu'à un dénouement heureux & naturel; ils préféreront toujours un ſpectacle de cette nature à un aſſemblage confus de ſcènes découſues, ſans liaiſon & ſans ſuite; des plaiſanteries ingénieuſes & légères, dont le ſel eſt dans la penſée & non dans les mots, plairont davantage aux honnêtes gens de tous les pays, que de miſérables équivoques & des pointes triviales; par-tout, la peinture vraie & fidelle du cœur humain intéreſſera davantage que des charges groſſières; par-tout ce comique noble, délicat & décent qui naît du jeu des paſſions & des caractères doit l'emporter ſur ces farces & ces bouffonneries ignobles, plus dignes des treteaux

d'un bâteleur que d'un théâtre régulier. La ſupériorité de notre ſcène comique n'eſt donc pas fondée ſur un préjugé national, mais ſur la nature & ſur les principes invariables du goût. Il eſt vrai que le nombre des ſpectateurs capables de diſcerner & de ſentir le vrai beau eſt ordinairement fort petit chez preſque tous les peuples, voilà pourquoi la plupart des auteurs comiques, plus jaloux des applaudiſſemens de la multitude, que de la perfection de l'art, ont cherché dans leurs pièces à flatter le goût général de leur nation plutôt qu'à le corriger: Voilà pourquoi dans preſque toute l'Europe le théâtre conſerve encore des traces de l'ancienne barbarie; tandis que la ſcène comique ſe perfectionnoit en France, les Eſpagnols, autrefois nos maîtres, les Italiens, n'ont fait aucun progrès, les Anglois eux-mêmes ſont reſtés bien loin du but. Il eſt vrai que la France a eu l'avantage de poſſéder un homme de génie aſſez courageux pour tendre à la perfection, même au riſque de déplaire, & qui, par ſes chef-d'œuvres d'abord rebutés, eſt

enfin parvenu à former le goût de ses compatriotes. Paris, à cet égard, a été long-temps dans l'Europe ce que fut autrefois Athènes; c'est même une chose très-remarquable qu'il n'y ait jamais eu dans l'univers que deux théâtres, où l'art dramatique se soit élevé à *cette hauteur divine*, à laquelle la foiblesse des autres peuples n'a pu atteindre. Les Romains eux-mêmes, rivaux des Grecs dans tout le reste, se sont presque bornés à traduire leurs pièces. Cependant, depuis la renaissance des lettres, on a vu paroître en différens pays des hommes doués d'un véritable génie dramatique, mais ce n'est qu'en France que le goût s'est trouvé réuni avec le génie.

Je passe maintenant, Monsieur, à l'examen de la comédie Angloise dont je vous annonce la traduction. Comme elle est très-estimée en Angleterre, elle vous apprendra mieux que toutes les discussions, ce qu'il faut penser du théâtre comique de cette nation.

ACTE Ier. La scène est à Londres; c'est en cela seul qu'on peut dire que

l'unité de lieu eſt obſervée. L'action d'ailleurs ſe paſſe dans trois maiſons différentes, & dans chaque maiſon le théâtre repréſente différens appartemens. Ces changemens de lieu étant indiqués par les décorations, ne choquent point abſolument la vraiſemblance, mais il y a bien plus d'art & de difficulté à imaginer une intrigue où tous les acteurs ſe trouvent naturellement raſſemblés dans une ſeule maiſon, & même dans un ſeul appartement, comme on le voit dans pluſieurs pièces de *Molière*.

M. *Jones Bévil* fait part à *Humfrey*, ſon homme de confiance, de ſes inquiétudes au ſujet de ſon fils; il avoit arrêté ſon mariage avec *Lucinde* fille unique de M. *Sealand*, négociant fort riche; mais une aventure de bal dans laquelle *Bevil* le fils a fait éclater un intérêt trop vif pour une jeune inconnue a fait évanouir ce projet, & le vieux *Sealand* a retiré ſa parole. *Jones* n'a point inſtruit ſon fils de cette rupture, il veut voir ſi ſes engagemens avec la dame du bal ſont aſſez forts pour lui faire refuſer une alliance

avantageuſe ; il charge *Humfrey* d'interroger à ce ſujet *Tom*, le valet de ſon fils, & d'empêcher que ce fourbe ne traverſe ſes deſſeins. Il ſort enſuite pour aller chez ſon fils. *Tom* arrive ſur la ſcène en chantant. C'eſt un valet petit-maître. Il débite d'abord une foule d'impertinences aſſez comiques. On diroit que l'auteur a voulu jouer dans ce perſonnage ſubalterne l'extravagance & la fatuité des agréables de Londres. *Humfrey*, homme grave, excédé de ces fadaiſes, le met ſur le chapitre de ſon maître, il apprend que *Bevil* ne paroît pas fort content de ſon mariage, que cependant il a donné à *Tom* une lettre pour remettre à *Lucinde*. La commiſſion n'eſt pas aiſée à exécuter. Madame *Sealand* qui veut marier ſa fille à un certain philoſophe nommé *Cimberton*, a défendu qu'on laiſſât parvenir à *Lucinde* aucune lettre de la part de *Bevil* ; mais *Tom* eſpère en venir à bout par le moyen de *Phillis*, ſoubrette de *Lucinde*, dont il a fait la conquête. C'eſt l'heure où elle doit venir, ſous prétexte de voir le maître d'hôtel ſon

parrain, & *Tom* l'attend ; l'auteur, très-exact sur la vraisemblance, motive ici adroitement l'arrivée de *Phillis* ; effectivement on la voit bientôt paroître. Cet entretien d'une suivante coquette avec un valet fat, est assez plaisant ; fadeurs & jargon de la part de *Tom*, qui ressemble assez au *Mascarille* des *Précieuses ridicules* ; manège & minauderies de la part de *Phillis*, voilà tout le fonds de cette scène, qui se termine par une lettre que la soubrette se charge de remettre à *Lucinde*. L'auteur, après s'être égayé avec les valets, reprend le ton sérieux avec les maîtres. Le théâtre représente l'appartement du jeune *Bevil*. Son père sonde adroitement ses dispositions pour le mariage proposé. Dans la soumission froide & contrainte de son fils, M. *Jones* voit qu'une telle alliance n'est pas de son goût. Le jeune homme qui s'apperçoit des soupçons de son père, affecte alors de prendre beaucoup d'intérêt à *Lucinde*, & veut sur le champ lui rendre une visite. La situation devient comique en ce que le père est obligé de

modérer la vivacité de ce fils qu'il accusoit d'indifférence. *Bevil*, resté seul avec *Humfrey*, lui découvre le motif de sa répugnance pour le parti que son père lui propose. Il a connu à Toulon une jeune Angloise dont les malheurs l'ont intéressé. A l'âge de sept ans, lorsqu'elle alloit aux Indes avec sa mère & sa tante, pour rejoindre son père nommé *Danvers*, riche négociant, le vaisseau qu'elle montoit fut pris par un armateur de Toulon. Sa mère mourut de douleur & de saisissement. Le capitaine remit la jeune orpheline entre les mains de sa femme qui étoit Angloise, & qui l'éleva comme sa fille ; mais son généreux bienfaiteur ayant été tué sur mer, comme il n'avoit point laissé de testament, toute sa succession tomba entre les mains de son frère qui étoit avocat. Celui-ci regarda l'orpheline comme une partie de l'héritage ; mais ses propositions & ses menaces ayant été rejettées, son amour méprisé se tourna en haine ; il redemanda à la jeune personne les dépenses faites pour elle dans son

enfance, il alloit même la faire traîner en prison lorsque *Bevil* parut & la délivra des persécutions de ce tyran. Il lui persuada ensuite de passer en Angleterre, où elle fait son séjour depuis quelque temps. Le généreux *Bevil* pourvoit abondamment à tous ses besoins, sans cependant lui avoir encore dit un mot de son amour. M. *Mirtle*, qui aime éperdument *Lucinde*, & qui tremble que le mariage projetté ne se termine, envoye demander à *Bevil* son ami un moment d'entretien. *Bevil* s'informe du succès de sa lettre, *Tom* lui promet réponse dans une heure. *Humfrey* se retire après avoir assuré son jeune maître que le mariage qui cause ses allarmes n'aura pas lieu. Ce premier acte est bien conduit & régulier dans toutes ses parties; le sujet est exposé avec beaucoup de naturel & de netteté. Tous les acteurs & même leurs caractères sont annoncés, & l'action se présente d'une manière propre à piquer la curiosité & à exciter l'intérêt. On apperçoit déjà que la fable est la même que celle de l'*Andrienne*. La

première ſcène eſt exactement calquée ſur celle de *Térence*.

ACTE II. M. *Mirtle* s'entretient avec *Bevil* ſur les moyens qui peuvent lui procurer la poſſeſſion de *Lucinde*. Cet amant eſt bruſque, emporté, défiant. Il n'ajoute foi qu'avec peine aux proteſtations de ſon ami, qui lui aſſure qu'il n'a aucunes vues ſur *Lucinde*. Il ne peut croire qu'on ait de l'indifférence pour la perſonne qu'il aime. *Bevil* n'eſt pas le ſeul rival qu'il ait à craindre. *Cimberton*, fat empéſé, qui tranche du philoſophe, a ſéduit Madame *Sealand* ſa couſine par de vieux titres, de grandes richeſſes & un étalage d'érudition pédanteſque. Cette femme entêtée & maîtreſſe abſolue dans la maiſon, deſtine ſon couſin à *Lucinde*, & le mariage ſeroit déjà conclu ſi l'on n'attendoit l'arrivée d'un vieux oncle, nommé *Geffry*, qui vit à quarante lieues de Londres, & dont la préſence eſt néceſſaire au contrat. Cependant on a mandé deux hommes de loi pour ſçavoir d'eux ſi les diſpoſitions matrimoniales ne peuvent pas ſe faire ſans

» a trouvé dans son superflu de quoi
» protéger l'innocence, & soutenir
» la vertu au milieu des traverses &
» des peines de la vie; que de goûter
» le plaisir de la voir à chaque instant
» satisfaite & contente. Quel plaisir
» plus vif en effet que celui d'un tel
» spectacle, pour peu que l'on soit
» réfléchissant & sensible? Si enfin cet
» homme que nous disions se pro-
» cure à si peu de frais cette douce
» perspective, où donc est, je vous
» prie, ce mérite si rare? où trouver
» dans tout cela le sujet de tant d'ad-
» miration?

INDIANA.

» Quoi donc, on n'admireroit pas
» une amitié aussi noble & aussi désin-
» téressée?

BEVIL.

» Pour ce qui est du désintéresse-
» ment, vous me permettrez de ne pas
» le lui accorder. Votre héros, Ma-
» dame, n'est rien de plus que ce que
» tout honnête homme doit être, &

» ce que sont, comme je le crois,
» beaucoup d'autres. C'est seulement
» quelqu'un qui fait plus de cas de
» ses sentimens que de ses soins, qui
» aime mieux satisfaire son ame que
» ses appétits; c'est tout ce que je puis
» dire de lui, & je vous assure, Ma-
» dame, que la dépense dont vous
» parlez est bien inférieure à celle
» qu'on fait souvent en équipages &
» en chevaux...... Le genre de dé-
» pense que nous disions est un principe
» de gloire pour ceux qui savent le
» goûter, & c'est d'ailleurs un plaisir
» toujours exempt de satiété, de dé-
» goût & de repentir.

INDIANA.

» Et moi, je persiste à dire que le
» désintéressement absolu avec de tels
» procédés les rend extraordinaires
» & presqu'incroyables.

BEVIL.

» Je vous proteste avec toute la
» franchise de mon cœur que jamais
» vous n'avez été aussi fort dans l'er-

» reur. Quoi donc, eſt-il quelqu'un
» au monde de plus intéreſſé qu'un
» homme qui ſe procure avec ſon
» argent des profits auſſi conſidérables?
» car enfin, ſi le plaiſir doit être mis
» au nombre des biens, quel plaiſir
» inexprimable n'eſt-ce pas pour
» quelqu'un qui ſait connoître le vrai
» bonheur de la vie; quel plaiſir,
» dis-je, n'eſt-ce pas pour lui que
» de ſoulager un cœur qui ſouffre,
» que de voir un être ſenſible comme
» lui, ſourire & treſſaillir de joie en
» recevant quelques parcelles d'un
» métal, qui autrement ne ſeroit que
» ſuperflu & reſteroit inutile entre
» ſes mains? Quel meilleur uſage
» pourroit-il faire de ſon bien? Je ne
» verrois à cela qu'un caractère d'hu-
» manité, ſi le bienfait regardoit in-
» différemment des hommes & des
» beſoins ordinaires; mais n'eſt-ce pas
» bien moins encore quand on a le
» bonheur de ſecourir quelqu'un qui
» mérite tous nos reſpects, & toute
» l'admiration du monde»?

ACTE III. De la maiſon d'*Indiana* le ſpectateur paſſe à celle de M. *Sealand*.

Tom y vient chercher la réponse à la lettre que son maître a écrite à *Lucinde*; il en demande des nouvelles à *Phillis* qui le reçoit très-froidement, & ne daigne pas lui répondre. Ce caprice ne déconcerte pas un petit maître aussi aguerri que *Tom*, & pour triompher de la mauvaise humeur de sa maîtresse, il a recours à tous les lieux communs de la galanterie, il l'entretient de la violence de sa passion, de ses tourmens, de son martire, & rappelle à cette occasion l'instant fatal où la vue d'un objet si charmant lui a ravi la liberté. » Morbleu, Madame, » je ne me souviens que trop de l'é» poque où je donnai pour la pre» mière fois dans le trébuchet; ce fut » le premier jour d'avril de l'année » mil sept cent quinze. J'entrois ce » jour là même au service de M. » *Sealand*. Je n'étois encore qu'un » grand dadet tout nouveau débar» qué, vous étiez, vous, une petite » poulette appétissante & préférée par » le maître d'hôtel à toutes les autres » servantes. Cependant nous ne nous » doutions de rien ni l'un ni l'autre,

» jusqu'à certain jour que l'on m'or-
» donna de monter sur la fenêtre de
» l'appartement du second pour net-
» toyer les vitres. Hélas ! il y avoit
» une personne en dedans de la
» chambre, qui nettoyoit le même
» chassis que moi, une personne que
» je n'avois de ma vie apperçue que
» cette fois-là, & cette charmante
» personne, ma princesse, c'étoit
» vous-même.

PHILIS.

» Oui, je crois me rappeller quel-
» que chose de cette ridicule aven-
» ture. A propos, dites-moi donc
» pourquoi vous manquâtes de tom-
» ber dans la rue.

TOM.

» Tudieu, c'est une chose que vous n'i-
» magineriez pas; non, vous ne devine-
» riez jamais ce qui me tourna la tête.
» Vous paroissiez d'abord ne songer
» à rien, mais tout-à-coup il vous prit
» envie de badiner avec l'esclave que

» vous veniez de ſubjuguer ; vous » ſoufflâtes ſur une vitre, & comme » j'approchois mes lèvres pour en » faire autant, vous avançates vis-à-» vis de mon viſage un torchon ſale » avec lequel vous frottiez la vitre, » & qui me cachoit vos appas ; enfin, » comme je me rapprochois une ſe-» conde fois, vous vous mîtes à » cracher ſur la vitre, & à frotter » de plus belle en riant de ma con-» fuſion...... Nous étions tels que » *Pyrame* & *Thisbé* ; mais mon ſort » fut bien plus cruel que celui de » *Pyrame*, il ne lui étoit permis de » voir ſa maîtreſſe qu'à travers d'une » muraille ; moi, je voyois la mienne, » je contemplois ma *Thisbé* dans toute » ſa beauté ; mais à quoi bon ? Un » obſtacle plus fort que vingt mu-» railles enſemble me ſéparoit d'elle, » & cet obſtacle étoit ſa rigueur. » Hélas ! ne puis-je eſpérer qu'elle » s'humaniſe ?....

PHILIS.

» Je crois vos tourmens ſuppor-

» tables, & votre peine n'eſt pas aſſez
» extraordinaire pour que vous ne
» puiſſiez pas l'endurer encore quel-
» que temps.

TOM.

» Hélas, charmante *Phillis*, s'il ne
» s'agiſſoit que de vous obéir, je me
» ferois gloire de ſouffrir, mais, ado-
» rable perſonne, conſiderez de grace
» notre miſérable ſituation... N'eſt-
» ce-pas le comble du malheur d'être
» amant & d'être en même temps
» ſoumis aux ordres d'un autre que
» la perſonne que l'on aime, de porter
» dans ſon cœur cette généreuſe paſ-
» ſion, & de la voir ſans ceſſe en-
» voyée en commiſſion, trottant de
» côté & d'autre, rappellée par ici,
» brutaliſée par là, & priſe ſans ceſſe
» à partie pour les moindres bagatelles.
» Ah! *Phillis*, vous n'imagineriez pas
» combien ma paſſion pour vous m'a
» fait caſſer de verres & de porce-
» laines. Oui, ma fortune a ſouffert
» de vos cruautés tout autant que
» mon cœur ».

Je vous ai tranſcrit, Monſieur,

quelques endroits de cette ſcène pour vous donner une idée du ton & du comique qui règnent dans les entretiens de *Tom* & de *Phillis*; des plaiſanteries de cette nature ne plairoient point en France aux honnêtes gens, qui les regarderoient, avec raiſon, comme plus convenables à une farce ou à une parade, qu'à une comédie régulière. Elles ſont d'ailleurs trop étrangères au ſujet, & ces bouffonneries de valets font languir l'action. Notre délicateſſe ſeroit choquée de certains détails trop bas; l'hiſtoire de *Pyrame* & de *Thisbé* nous paroîtroit un trait d'érudition trop fort pour un laquais, & la comparaiſon ſubtile que ce laquais fait de ſon ſort avec celui de *Pyrame*, nous ſembleroit encore plus déplacée. *Phillis* vaincue par l'éloquence de ſon amant, lui remet la réponſe que *Lucinde* a faite à la lettre de *Bevil*, & le congédie promptement en voyant arriver ſa jeune maîtreſſe. *Lucinde* ſe plaint avec ſa ſuivante de l'entêtement de ſa mère, qui eſt perſuadée qu'une fille honnête ne doit point connoître

l'amour, & que ce n'est qu'après le mariage qu'il faut songer à aimer son époux ; elle déplore sa destinée qui la condamne à être unie avec un fat tel que *Cimberton*, & laisse appercevoir son goût décidé pour M. *Mirtle*. Lorsqu'elle voit venir sa mère avec le cousin *Cimberton*, elle va s'asseoir au fond de la salle, & travaille à l'aiguille. Rien de plus singulier & de plus original que le caractère de ce *Cimberton*, & son entretien avec Madame *Sealand* forme la scène la plus plaisante & la plus comique de toute la pièce.

CIMBERTON.

» Ma foi, Madame, il faut parler
» vrai ; les jeunes femmes de ce siècle
» sont entretenues par des discours si
» sots, & leur imagination est telle-
» ment occupée de fadaises corpo-
» relles, qu'en vérité un homme de
» bon sens perdroit son temps à vou-
» loir les instruire. Les idées qu'elles
» ont du bonheur se réduisent pres-
» que uniquement à un appétit grossier

qui

» qui eſt plus plat, ſelon moi, que le » beſoin commun de boire & de » manger.

Mde SEALAND.

» Je penſe tout à fait comme vous; » mais vous êtes le ſeul que j'aie entendu parler auſſi ſçavamment ſur » cet article.

CIMBERTON.

» Je vous dirai tout franchement » une réflexion que j'ai faite, & qui » m'a toujours frappé, c'eſt qu'il me » paroît de la dernière brutalité dans » nos mœurs, que deux perſonnes parlent d'aller coucher l'une avec » l'autre auſſi librement que de dîner » enſemble, & que l'on procède à la » propagation de l'eſpèce avec auſſi » peu de myſtère qu'à la conſervation » des individus. C'eſt, ſur mon ame, » une audace qui m'a toujours rebuté.

Mde SEALAND.

» Mais vous me raviſſez ſans ceſſe

» de plus en plus, coufin *Cimberton*; » avec quelle fagacité vous favez faifir » les chofes, & comme vous les ex» primez finement! Votre obferva» tion n'eft que trop vraie. Rien n'eft » plus ordinaire que d'entendre dire » aux domeftiques, dans les maifons » même du meilleur ton: Monfieur & » Madame font allés fe coucher; & » qu'eft-ce qui peut nous répondre » qu'on n'ait pas peut-être dit fur nous » les mêmes impertinences (*fe cachant* » *le vifage avec fon éventail*) ». *Cimberton* vante beaucoup la loi de *Licurgue* qui ordonnoit même aux maris d'aller voir leurs femmes fecrettement & à la dérobée; il s'emporte contre *ces tranfactions impertinemment authentiques, qui font tolérées parmi nous fous le nom immodefte de mariage.* Madame *Sealand* appercevant fa fille au fond de la falle, la fait approcher, & *Cimberton* lui fait cet étrange compliment: » Il eft » impoffible, Mademoifelle, que vous » ne remarquiez pas les rifques ex» trêmes que je cours, dans l'idée que » j'ai de pouvoir vous affocier un jour » à la meilleure partie de moi-même.

» Vous sçavez qu'une jeune femme est » plutôt un embarras qu'une ressource » pour un homme qui fait son occu» pation des belles-lettres & de l'é« tude. La réflexion, Mademoiselle, » & la philosophie ne sont pas tou» jours des préservatifs contre l'ai» guillon des sens, & la partie ani» male emporte souvent l'homme » toute autre part qu'où il voudroit » aller ». Puis il commence à faire des observations phisiques sur la taille, la constitution & toute la personne de *Lucinde*, sans égard pour les marques de dépit que donne cette jeune demoiselle, il continue froidement ce ridicule examen, & conclut que sa future épouse est constituée d'une manière avantageuse pour procréer des enfans bien conditionnés. *Lucinde* n'y pouvant plus tenir, se retire après avoir vivement exprimé l'indignation que lui inspirent ces insolens propos. » Insolens propos! re» prend tranquillement *Cimberton*, il « est aisé de voir qu'elle ne connoît » rien au langage des sciences, mais » n'importe, elle est bien instruite &

» me convient ». Cet acte est terminé par la mascarade de M. *Mirtle* & de *Tom* qui entrent déguisés en avocats ; leur but est de persuader à *Cimberton* qu'il est absolument nécessaire que son oncle *Geffry* signe le contrat. Un de ces avocats prétendus bégaye & bredouille, l'autre a une volubilité extraordinaire de langue ; c'est à peu près tout ce qui fait le comique de cette scène ; car leurs discours roulent sur une matière si obscure, & sont tellement hérissés de termes de chicane qu'on n'y comprend presque rien.

ACTE IV. On quitte ici la maison de M. *Sealand* pour retourner dans celle de *Bevil*. Ce jeune homme paroît vivement affligé d'une lettre qu'il a reçue de M. *Mirtle*, & dans laquelle cet ami lui propose un défi. *Mirtle*, informé que *Bevil* avoit écrit à *Lucinde*, & qu'on lui avoit répondu, s'est figuré qu'on le jouoit, & que, malgré ses promesses, *Bevil* étoit un traitre qui songeoit à lui enlever sa maîtresse. Dans cette idée, il lui a sur le champ envoyé un cartel. *Bevil*

n'a répondu que par ces mots. » J'ai » reçu votre lettre, & je ſerai chez » moi ». *Mirtle* qui ne les trouve point aſſez clairs vient en demander l'explication ; ce qui donne lieu à une très-belle ſcène. *Bevil* expoſe avec une noble fermeté ſon ſentiment ſur le duel, qu'il regarde comme contraire aux loix divines & humaines ; *Mirtle* irrité du ſang froid & de la modération d'un homme qu'il croit ſon rival, eſſaye d'enflammer ſa colère par les traits les plus piquans ; il raille ſa doctrine ſur le duel qu'il attribue à la crainte plutôt qu'à la vertu. Il lui reproche malignement ſon intrigue avec une aventurière. *Bevil* ne ſe poſſède plus à cette dernière inſulte, il ordonne qu'on faſſe venir un fiacre & ſe diſpoſe à ſortir avec ſon adverſaire ; mais cet emportement eſt bientôt calmé par de nouvelles réflexions, & ſans ſe ſoucier de ce qu'on penſera de ſa conduite, il montre à M. *Mirtle* la lettre de *Lucinde* qui le remercie des ſoins qu'il ſe donne pour éloigner le mariage propoſé, ſans cependant paroître le refuſer ouvertement. *Mirtle*

eſt confondu par la lecture de cette lettre qui juſtifie pleinement *Bevil*. Les deux amis ſortent & la ſcène reſte vuide ; défaut très-conſidérable, & qu'on ne ſupporteroit pas en France. La décoration change, & l'on ſe trouve tranſporté tout à coup au parc de Saint-James. M. *Jones*, *Bevil* & M. *Sealand* s'entretiennent dans ce jardin ſur l'alliance projettée entre les deux familles. La ſcène eſt très-bonne, & le caractère des deux vieillards s'y trouve peint avec beaucoup de fineſſe. M. *Jones*, fier de ſa nobleſſe, fait entendre qu'il croit honorer un bourgeois en recherchant ſon alliance. *Sealand*, marchand un peu groſſier, affecte de mépriſer la qualité, & relève l'état d'un commerçant. Il ſe plaint de l'intrigue de *Bevil* fils avec une inconnue, il ne veut point donner ſa fille à un homme de mauvaiſes mœurs, ni enrichir un libertin. Le réſultat de cette converſation eſt que *Sealand* prend le parti de rendre une viſite à *Indiana*, d'après laquelle il décidera s'il doit accorder ſa fille à *Bevil*, & laiſſe M. *Jones* fort inquiet

du ſuccès de cette démarche. Le théâtre reſte encore vuide & l'action eſt interrompue. La ſcène repréſente l'appartement de *Bevil* fils. *Phillis* vient y chercher M. *Mirtle* pour lui faire des reproches de ſa négligence & de ſon inaction, tandis que *Lucinde* eſt ſur le point d'épouſer *Cimberton*; elle lui conſeille de ſe déguiſer en vieillard, & de s'introduire chez M. *Sealand*, ſous le nom de *Geffry*, oncle de *Cimberton*, qu'on attend de jour en jour. Cet expédient, tout indécent & tout abſurde qu'il eſt, paroît admirable à *Mirtle*, il embraſſe *Phillis* & lui donne une bourſe pour la remercier d'un ſi bon conſeil.

ACTE V. Le commencement de cet acte eſt d'un comique un peu trivial. *Mirtle*, déguiſé en vieillard, ſous le nom de *Geffry*, en impoſe à tout le monde dans la maiſon de M. *Sealand*. *Phillis* trouve le moyen de lui ménager un tête à tête avec *Lucinde*, qui, ſaiſie de crainte à la vue de ſon amant, jette un cri perçant. Sa mère arrive & lui demande la cauſe de ſon agitation, elle répond que M. *Geffry* vient

de ſe trouver mal. *Mirtle*, qui s'eſt jetté dans un fauteuil, joue fort bien ſon rôle de malade, & s'en va appuyé ſur *Cimberton* & *Lucinde*. *Phillis* reſte ſeule avee Madame *Sealand* & lui apprend que ſon époux doit aller voir l'inconnue dont on dit que M. *Bevil* eſt entêté, & que s'il ne trouve rien qui lui déplaiſe, il eſt réſolu de marier ſa fille avec ce jeune homme. Madame *Sealand* fort irritée de cette démarche, déclare qu'elle va raſſembler toute la famille, & ſe rendre auſſi chez l'inconnue. Nouveau changement de ſcène: on voit dans la rue M. *Sealand* qui frappe à la porte d'*Indiana*. On vient ouvrir. Il y a un petit dialogue aſſez naïf entre M. *Sealand* & le domeſtique, petit payſan un peu niais, qui n'oſe pas dire ſi ſa maîtreſſe eſt chez elle, parce qu'il a déja été chaſſé d'une maiſon pour avoir été trop ſincère ſur cet article. De la rue, on paſſe à l'appartement d'*Indiana*, ſon entretien avec M. *Sealand* eſt touchant & pathétique; elle y déploye toute la beauté de ſon ame. Le vieillard enchanté

reconnoît enfin qu'elle eſt ſa fille par le moyen d'un braſſelet qu'il avoit autrefois donné à ſa femme lorſqu'il partit pour les Indes. Dans ce moment, M. *Jones*, *Bevil* & ſon fils, Madame *Sealand*, *Lucinde*, *Cimberton*, & *Mirtle* encore déguiſé en vieillard, arrivent chez *Indiana*. M. *Sealand*, après avoir comblé d'éloges le généreux *Bevil*, l'unit avec cette fille qu'il vient de retrouver. *Cimberton* voyant la fortune de *Lucinde* diminuée de la moitié, ne ſe ſoucie plus de cette alliance. Alors *Mirtle* ſe démaſque, & cet homme, qu'on devroit chaſſer pour avoir joué le rôle d'un fourbe, épouſe *Lucinde*.

Telle eſt, Monſieur, la comédie des *Amans réſervés*, l'une des meilleures du théâtre Anglois, & ſi eſtimée à Londres, au rapport du traducteur, qu'elle y eſt miſe au même rang où nous plaçons le *Miſantrope*. *Richard Stéele*, auteur de cette pièce, eſt regardé, avec raiſon, comme un des grands écrivains de l'Angleterre. Son goût particulier le portoit vers la morale, & c'eſt dans ce genre ſur-

tout qu'il a excellé. La fougue de la jeunesse & la licence de l'état militaire ne l'empêchèrent point de se livrer à des réflexions profondes sur les abus & les désordres qu'il appercevoit dans la société. On vit avec étonnement un jeune officier s'élever avec force contre le préjugé absurde & féroce du point d'honneur, dans un petit ouvrage intitulé le *Héros chrétien*. Sa doctrine lui attira des railleries; ses maximes sur le duel furent attribuées à la poltronnerie, & il fut obligé de se battre plusieurs fois pour avoir écrit qu'un honnête homme ne devoit point se battre. Il développa depuis, dans sa comédie des *Amans réservés*, les mêmes principes avec plus de bonheur & de succès. Il s'acquit beaucoup de réputation par un ouvrage périodique de morale, intitulé *le Babillard*, ce qui engagea M. *Addisson* à s'associer avec lui pour composer le *Spectateur*. La comédie, dont le but principal est de corriger les mœurs par le ridicule, est un genre de littérature qui convient particulièrement à un écrivain philosophe. *Stéele* se

distingua aussi dans cette carrière ; il donna plusieurs comédies qui ne sont pas sans mérite. Celle des *Amans reservés*, la dernière de toutes, fut la plus heureuse ; elle fut reçue avec une espèce d'enthousiasme, lorsqu'on la représenta pour la première fois en 1722. Le théâtre comique étoit alors barbare. Les auteurs paroissoient ne s'occuper que de la partie la plus grossière de leurs spectateurs ; les actions, les paroles, les plaisanteries de tous les personnages sembloient n'avoir été recueillies que parmi les matelots de la *Tamise*, dans les tavernes, ou dans les lieux de débauche. Les femmes, celles même qu'on introduisoit sous le titre de Ladis & de dames de la plus haute qualité, y parloient & souvent agissoient comme les courtisannes les plus effrontées. Les règles de l'art n'étoientpas plus respectées que les mœurs, & dans ces drames monstrueux, on n'avoit aucun égard à la vraisemblance. Une composition décente & régulière, telle que la pièce des *Amans réservés*, parut une espèce de phénomène. On

fut enchanté de la noblesse des caractères, de l'honnêteté des mœurs, de la bienséance du style, du naturel & de la vivacité des incidens, & sur-tout de l'art supérieur avec lequel plusieurs scènes sont imaginées & conduites. Ce succès ne s'est point démenti depuis, & c'est une des comédies qu'on revoit avec le plus de plaisir sur le théâtre de Londres; c'est pourquoi le traducteur l'a choisie pour pressentir le goût du public.

La réputation même de cet ouvrage prouve assez clairement que le théâtre comique des Anglois est bien éloigné de la perfection. Il s'en faut bien que les *Amans réservés* puissent soutenir le parallèle avec nos bonnes comédies; ce n'est pas une pièce de caractère comme le *Tartuffe* ou le *Misantrope*; ce n'est pas même une pièce d'intrigue dans le genre plaisant, comme le *Chevalier à la mode*; c'est un drame larmoyant, comme la *Gouvernante*, *Mélanide*, &c. Dans cette classe même, quelque méprisable qu'elle soit, elle ne tient pas le premier rang, & pour la régularité & la conduite, pour

l'intérêt & la vivacité de l'intrigue, elle est inférieure aux bonnes pièces de *la Chaussée*.

Il y a d'abord dans la comédie de M. *Stéele* un défaut essentiel, c'est la duplicité d'action. En imitant la fable de *Térence*, il l'a gâtée au lieu de l'embellir; il est vrai qu'il y a deux amours dans l'*Andrienne*, mais celui de *Charinus* pour *Philumène*, tient fort peu de place; *Philumène* ne paroît pas même sur la scène; on n'est occupé que de *Pamphile* & de *Glicerie*. Au contraire, l'intrigue de *Mirtle* & de *Lucinde* fait une partie considérable de la pièce des *Amans réservés*, & divise l'intérêt qui devroit porter tout entier sur *Bevil* & sur *Indiana*. Le rôle de *Cimberton* est absolument inutile, & ne sert qu'à détourner l'attention de dessus l'objet principal. Les fourberies que *Mirtle* met en usage pour écarter ce rival, forment comme une seconde intrigue qui affoiblit nécessairement la première. Quoiqu'en général, il règne dans cette pièce un ton d'honnêteté & de dé-

cence, on y trouve cependant beaucoup de bas comique. Toutes les ſcènes de *Tom* & de *Phillis* ſont trop bouffonnes, & d'autant plus vicieuſes que le valet & la ſoubrette ne ſont que porter des lettres & agiſſent peu dans l'intrigue. Les deux déguiſemens de M. *Mirtle* ſont encore plus répréhenſibles; on tolère quelquefois dans nos petites pièces des farces de cette nature; mais il faut du moins qu'elles ſoient utiles à l'action, & qu'il en réſulte quelqu'incident; mais les maſcarades de M. *Mirtle* ne ſervent à rien & ne produiſent aucun effet; elles n'ont été imaginées que pour remplir le vuide de la ſcène. L'action chez *Térence* marche plus naturellement & avec plus de rapidité; les ruſes que *Dave* met en uſage pour rompre le mariage de *Pamphile* avec *Philumène*, les ſoins que ſe donne le vieillard *Simon* pour le faire réuſſir, tiennent le théâtre rempli juſqu'au dénouement. Le roman ſur lequel M. *Stéele* a bâti ſa comédie ne paroît pas fort vraiſemblable. La tante de *Lucinde* ſe

trouvant à Toulon chez un armateur n'a-t-elle pas dû tâcher de faire parvenir des nouvelles aux Indes, & instruire M. *Sealand* de la destinée de sa femme & de sa fille? Si l'on suppose que lorsque les nouvelles sont arrivées, M. *Sealand* étoit parti des Indes pour retourner en Angleterre, n'étoit-il pas aisé d'écrire à Bristol, où M. *Sealand* séjournoit avant son voyage aux Indes; ou plutôt, le généreux armateur de Toulon n'auroit-il pas dû renvoyer ces femmes à Bristol dans leur famille, d'où elles auroient pu informer plus facilement de leur sort M. *Sealand*? On peut dire que ce négociant ayant quitté le nom de *Danvers*, qu'il portoit autrefois, pour prendre celui de *Sealand*, & s'étant établi à Londres, étoit plus difficile à découvrir; mais malgré ce changement de nom & de demeure, il étoit aisé à *Lucinde* & à sa tante de se faire connoître par la voie des papiers publics que tout le monde lit en Angleterre. Enfin, quelque supposition que l'on fasse, il n'est pas croyable que dans l'espace de dix ans

Lucinde n'ait pu retrouver ſon père; homme connu, & riche négociant; tandis qu'elle avoit pour cela tant de moyens. Je vous ai déjà fait remarquer, Monſieur, combien l'unité de lieu eſt mal obſervée dans cette pièce. Il y a ſouvent pluſieurs changemens de ſcènes dans le même acte, comme dans les comédies Italiennes que l'on joue à Paris, le ſpectateur eſt tantôt dans une maiſon, tantôt dans la rue; tantôt dans un jardin, & il n'y a preſque point de liaiſon entre les ſcènes. Tels ſont les défauts qui m'ont fait mettre cette production Angloiſe au-deſſous de pluſieurs drames beaucoup plus réguliers, & même plus intéreſſans. Cela ne m'empêche point de rendre juſtice au mérite réel de cette pièce. Le dialogue a du naturel & de la juſteſſe. Les caractères ſont variés & peints avec beaucoup de fineſſe & de vérité; ceux de *Bevil* & d'*Indiana* font ſur tout honneur au génie de M. *Stéele*. Il eſt vrai qu'ils ne ſont pas comiques, mais leurs ſentimens ſont ſi honnêtes qu'on ne peut s'empêcher d'eſtimer & d'aimer l'au-

teur qui a imaginé des personnages si *nobles* & si vertueux.

Je suis, &c.

POST-SCRIPTUM.

Le succès de la nouvelle satire de M. *Gilbert* est aussi complet qu'il peut l'être ; la seconde édition qu'il en a donnée est déjà enlevée, & l'auteur en publie une troisième avec des corrections qui m'ont paru très-heureuses. M. *Gilbert* n'est pas du nombre de ces poëtes qui se roidissent avec orgueil contre la critique, & qui (passez moi l'hyperbole) se feroient, je crois, plutôt égorger que de retrancher un hémistiche. Il a repassé le ciseau sur plusieurs endroits de son excellente production ; & ce qui flatte infiniment mon amour-propre, c'est que l'auteur a pris un soin particulier de corriger le peu de vers obscurs, foibles ou contournés que j'y ai remarqués. Que le triste emploi de censeur seroit agréable ! quelle récompense flatteuse couronneroit son zèle & ses efforts pour le maintien du bon goût, s'il pouvoit

voir les auteurs imiter cette docilité noble & modeste de M. *Gilbert !*

LETTRE XIV.

L'Esprit des Journalistes de Hollande les plus célèbres, ou Morceaux précieux de Littérature, tirés de l'oubli, & recueillis dans les journaux de ce nom, tels que la République des Lettres de Bayle ; *les Ouvrages des Savans de* Basnage ; *les Bibliothèques de* le Clerc ; *le Journal Littéraire, &c. ouvrage également curieux & instructif, par les anecdotes, traits d'histoire, dissertations, réflexions, & par la grande variété d'articles intéressans, choisis dans ce nombre infini de livres dont ces littérateurs ont rendu compte : le tout mis dans l'ordre le plus naturel des matières, 2 volumes* in-12 ; *à Paris, chez la veuve* Duchesne, *libraire, rue Saint-Jacques, 1778, avec approbation & privilège du Roi.*

LE titre seul donne une idée complette de l'ouvrage. L'auteur a suivi

le plan de celui qu'il avoit déjà donné ſous le titre d'*Eſprit des Journaliſtes de Trévoux*, que le public a accueilli favorablement. Par le terme d'*Eſprit* on ſent bien que le rédacteur a voulu nous donner une idée du profond ſavoir des journaliſtes de Hollande, de leur manière de caractériſer les ouvrages de leur temps, & de la ſage modération qu'ils obſervoient dans la fonction dont ils s'étoient chargés. Il eſt certain d'abord que ces anciens journaux ſont aujourd'hui comme enſevelis dans les grandes bibliothèques, & qu'ils ne trouvent preſque plus de lecteurs. Ainſi on doit ſavoir gré à l'auteur de nous en faire connoître un bon nombre de morceaux, intéreſſans pour tous ceux qui aiment la belle littérature. On comprend de-là qu'il a fallu du temps & de la patience pour chercher dans ce nombre immenſe de journaux ce qu'il y avoit de curieux; à l'égard du goût néceſſaire pour faire un bon choix, le laborieux rédacteur a depuis long-temps fait ſes preuves par les ouvrages qu'il a donnés au

public, & entre autres par son Abrégé de l'Histoire Grecque.

Il a eu soin de jetter de l'intérêt dans sa collection en y insérant des dissertations sur des matières qui peuvent exciter la curiosité du lecteur. Nous nous contenterons de citer pour exemple celle qu'il a donnée *sur la magnificence de l'ancienne Rome d'après* Pline, *sur le czar* Pierre, *sur les hommes illustres par leur savoir, & sur les vrais savans du dix-septième siècle, sur l'opera & son origine, sur l'histoire naturelle, sur l'économie animale, sur l'abus du café, &c. sur l'origine de l'imprimerie, sur les anciens peintres & sculpteurs, sur le systême de l'univers, sur la question, dans quelle saison de l'année le monde a été créé; sur le droit politique, sur ce qu'on entend par la raison d'état, sur la question, quelle est la meilleure forme de gouvernement; sur l'histoire des grandes bibiothèques, & sur celle du roi à Paris; sur la coëffure des femmes de l'antiquité, les règles pour connoître l'âge des édifices, sur la nature de l'ame, &c. &c. &c.*

Nous ajouterons à cela que toutes

ces dissertations sont accompagnées de réflexions judicieuses, & que l'agrément dont elles sont assaisonnées est très-capable de plaire au lecteur, & d'amuser utilement le loisir d'un homme de lettres.

Je suis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Nouvelles lettres de M. de Longueville, *écrivain public, à M.* * * * *N° 11. A Amsterdam, & se trouve à Paris, à la loge de l'auteur, place Royale, à droite en entrant par la rue Royale.*

Ce n'est point une plaisanterie, Monsieur, il existe véritablement un auteur que la tristesse de sa situation force de vivre dans une loge d'écrivain public, & d'en exercer les fonctions. Il se distingue de ses confrères les écrivains, dont toute la science consiste assez ordinairement à copier, sans ortographe, un modèle de placet antique, par son esprit & ses connoissances, & de ses autres confrères les

gens de lettres, par son humanité compatissante. Sa loge est ouverte à tous les pauvres, & il écrit pour eux gratuitement. Sa propre indigence le rend sensible à celle des autres.

Non ignara mali, miseris succurere disco.

Je vous engage, Monsieur, à lire les lettres qu'il compose dans ses momens de loisir. Vous y trouverez de l'enjouement & des vues plaisantes. Par exemple, il voudroit que les gens de lettres qui n'ont point de fortune se fissent marchands. Après avoir passé en revue toutes les classes de littérateurs, & assigné à chacun d'eux le métier qu'il pourroit prendre, il dit » qu'un homme dévoué aux compilations, pourroit se faire fripier; » qu'après avoir donné tous les matins » six heures à son cabinet, il descendroit dans sa boutique, & il vendroit indistinctement ou un volume » de sa compilation, ou une paire de » culottes retournées ». Un motif plus puissant encore que celui de lire ces opuscules vous déterminera sans doute

à en faire l'emplette ; l'auteur languit dans la plus affreuſe indigence, & ne rougit point de l'avouer. Je ſuis perſuadé, Monſieur, que ſon ouvrage vous cauſât-il de l'ennui, vous vous empreſſeriez d'adoucir ſa ſituation ; à plus forte raiſon, s'il vous fait paſſer un quart d'heure agréable.

Programme. Une ſociété qui s'intéreſſe aux progrès de l'éloquence, & qui deſire vivement de voir règner la religion & les mœurs, propoſe l'éloge de Monſeigneur le Dauphin, père de Louis XVI, notre auguſte monarque, & un prix de 1200 livres au diſcours qui aura le mieux rempli ſes vues à cet égard. Un ſujet auſſi grand doit exciter le zèle de tous les citoyens, & ranimer le vrai talent par-tout où il exiſte.

Cette ſociété deſire que Monſeigneur le Dauphin ſoit préſenté dans cet éloge comme un prince dont la religion a conſacré toutes les vertus, & dont la première a été de ſe dérober à l'admiration de ſon ſiècle. Tout ce qui pourroit porter l'empreinte

des opinions nouvelles, sera absolument banni de ce discours. Les qualités rares de Monseigneur le Dauphin, ses grandes vertus mises dans tout leur jour, voilà la seule tâche que l'on impose.

On exhorte les jeunes auteurs qui voudront concourir, à s'y préparer par la lecture des grands modèles que le dernier siècle a fourni à la véritable éloquence.

Les discours seront adressés, francs de port, avant le premier mars 1779, à M. *Jorry*, imprimeur-libraire, rue de la Huchette.

Le prix sera délivré dans les premiers jours de mai 1779.

Les discours seront d'une heure & demie de lecture au plus, ils seront écrits d'une manière très-lisible : le nom de l'auteur avec son adresse sera cacheté, & l'on ne rompra le cachet que dans le cas où le discours sera couronné.

Les 1200 livres sont déposées entre les mains de Me *Morin*, Notaire, rue & vis-à-vis de saint Paul, à Paris.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XII.

Suite des Mémoires philosophiques du baron de ***, *grand chambellan de sa majesté impériale. A Vienne, & se trouve à Paris, chez* Berton, *libraire, rue Saint-Victor, vis-à-vis saint Nicolas du Chardonnet.*

DANS les premiers chapitres de ces Mémoires, l'auteur, comme je vous l'ai déja dit, * Monsieur, s'est borné à dissiper, au moins en partie, les nuages qui enveloppent de toutes parts l'édifice majestueux qu'il vouloit présenter à notre admiration. C'est dans le reste de l'ouvrage qu'il s'est proposé de nous développer l'éco-

* N° 13 de ces feuilles, pag. 145.

nomie entière de la religion. Sans autre secours que celui de la raison, il prétend guider sûrement nos pas dans les détours les plus sombres de ce labyrinthe inextricable. L'entreprise est hardie. Voyons si le succès répond à la grandeur du plan. Le mérite de l'exécution dépend ici de la simplicité d'un premier principe, & de la beauté des conséquences qui en découlent. Du moins ne pourra-t-on disconvenir que le principe qui sert de base au systême de l'auteur ne pouvoit être à la fois plus simple & plus solide. Cette aversion du bien, ce penchant au mal, ce fonds de corruption que chacun sent au-dedans de soi-même, tel est le germe fécond d'où vont éclorre les plus sublimes mystères du christianisme.

En rentrant au fond de son cœur, personne ne peut se dissimuler sa foiblesse & sa dépravation ; cependant l'homme ne put sortir ainsi vicié des mains de son créateur. L'excellence de la nature divine nous est un sûr garant de la perfection d'un ouvrage que le Tout-puissant voulut former à

sa ressemblance. C'est donc l'homme lui-même, qui, par un abus coupable de sa liberté, a effacé les traits de la divinité qui brilloient en lui, & dégradé sa nature. La faute même de quelques particuliers ne pouvoit avoir une influence aussi funeste sur l'humanité toute entière. Une corruption générale atteste une faute commune à tous les hommes. Il est donc indispensable de croire que le chef & le représentant du genre humain, souillé, dégradé par le crime, dut transmettre à sa malheureuse postérité le poison destructeur dont il étoit lui-même infecté. Voila l'existence d'un péché originel & ses suites démontrées par la raison seule, & sans le secours d'une révélation.

Peu importe de savoir quelle fut la nature & l'espèce de ce délit si fatal au genre humain. Cependant, exempt de passions, maître absolu de tous ses sens, dans ce séjour de l'innocence, d'où tous les objets qui pouvoient porter au crime étoient bannis, le premier homme ne pouvoit guères se rendre coupable que par l'inobser-

vance de quelque loi positive qui lui fut donnée par son créateur, pour éprouver son respect & son obéissance, & cette loi devoit naturellement tomber sur un objet indifférent en lui-même. Ainsi les railleries de nos esprits-forts qui plaisantent avec tant de grace sur un fruit défendu qui a bouleversé la nature, ne sont dignes que de mépris.

» L'homme, devenu coupable, vit » à l'instant rompre les liens qui » l'unissoient à l'auteur de son être : » il ne tenoit plus qu'à l'inflexible » justice qui le menaçoit du haut des » cieux, & qu'il retrouvoit encore au » fond de son cœur. Abattu par la » honte, déchiré par les remords, ses » sens dépravés accablèrent sa raison » obscurcie. Le mal moral sortit du » fond de sa conscience ; le mal phy- » sique sortit du mal moral ; les peines, » les angoisses, les maladies & la » mort furent le triste cortège des » erreurs & des crimes......

» Quelle fut l'horrible situation de » cette intelligence sortie par sa faute » du premier ordre de la nature ! » Egarée dans l'univers, en guerre

» avec Dieu, avec elle-même, sans
» pouvoir étouffer le cri de sa con-
» science, & trop foible pour domp-
» ter des passions dont le poids l'ac-
» cabloit, représentez-vous un esprit
» immortel, renfermé dans un corps
» que la corruption appésantit & dé-
» vore...... Figurez-vous des mal-
» heureux, qui, pour la première fois,
» sentent la douleur ou la craignent;
» tout les afflige, rien ne les satis-
» fait; un avenir impénétrable aug-
» mente leur terreur; des ténèbres
» profondes, un désert inconnu dont
» ils craignent les habitans; voilà ce
» qui remplace les objets qu'ils ont le
» plus aimés..... Fixons enfin notre
» attention sur l'événement le plus
» essentiel à la nature humaine....
» L'homme né pour l'éternité connut
» le temps, & vit un terme à sa vie».
Chaque jour la mort, dans son triste appareil, frappoit à ses yeux les victimes nouvellement abandonnées à sa fureur. Il la voit approcher de lui-même; » il ignore ce qu'exige ce
» spectre menaçant qui le presse &
» l'environne, lui fait sans cesse ap-

» préhender la terre où il va le con» duire . . . . . . Ne devoit-il pas s'ima» giner qu'il tomberoit bientôt entre » les mains d'un juge sévère & irrité »? Car enfin, après la dissolution des corps, l'esprit indestructible doit retourner à sa source, & comme la sainteté de Dieu, son bonheur & sa paix ne peuvent remplir que les cœur purs & dignes de les recevoir, sa justice seule est l'aliment & le séjour indestructible des ames viles & criminelles. Ainsi, en proie à la douleur, aux remords, à un désespoir éternel, jugez quel eût été l'état déplorable des hommes si leur juge & leur maître n'eût fait briller à leurs yeux les traits de sa clémence & l'espoir du repentir & du pardon. Eh! quoi, le père commun des hommes ne les tira-t-il donc du néant que pour jouir du spectacle de leurs crimes & de leurs malheurs? Sa bonté paternelle ne permet pas de s'arrêter à une idée aussi désespérante.

Cependant le péché sembloit élever entre l'homme & son créateur une barrière insurmontable. Le crime

ne peut s'allier avec la ſainteté : la lumière n'habite point avec les ténèbres. Dieu, ſans contrarier ſes attributs, ne pouvoit unir l'eſprit de l'homme avec la divinité, à moins que la nature humaine ne fût réintégrée & parfaitement réparée; un réparateur de l'humanité étoit donc néceſſaire.

Mais il falloit tout à la fois expier, pardonner & réparer. Aucune créature ne pouvoit opérer un pareil prodige. Un Dieu ſeul pouvoit accomplir le myſtère de l'homme. De là le myſtère de la rédemption divine.

Mais le réparateur & l'offenſé ne pouvoient être un ſeul & unique individu. Si la nature divine, bleſſée par le crime, n'eût renfermé qu'une ſeule perſonne, cette perſonne unique n'auroit pu s'abaiſſer juſqu'à ſatisfaire pour ſa propre offenſe. De là le myſtère de la trinité, ou de trois perſonnes en une ſeule nature.

Mais ce Dieu réparateur ne pouvoit ni s'humilier ni ſouffrir dans ſa propre nature, impaſſible, infinie par eſſence. Il falloit donc qu'il s'aſſociât

une nature étrangère & finie. Voilà le Christ & ses deux natures en une seule personne.

Mais c'étoit l'humanité viciée dans son principe qu'il s'agissoit de réparer. Afin de porter le remède dans la source du mal, il falloit donc que la nature humaine devînt l'appanage & la nature d'un Dieu. Voilà le mystère de l'incarnation ou d'un Dieu fait homme.

Mais pour que ce Dieu-homme rendît à l'humanité sa première splendeur, il étoit convenable qu'il lavât dans son sang des souillures, des offenses infinies dans leur objet, qui ne pouvoient être effacées ni par le sang des taureaux, ni par les larmes des hommes. De là le mystère de la croix.

Je m'arrête un instant, Monsieur, pour admirer avec vous la superbe ordonnance de ce tableau. Je n'ai pu vous en présenter que quelques traits épars, mais qui doivent vous faire juger assez de la fierté du pinceau qui les a tracés. L'eussiez-vous cru, quand je vous l'ai annoncé, que cette corruption générale qui infecte

la nature humaine eût pu fournir à l'auteur une preuve qui rend presque palpable la vérité de nos mystères, & que ce fût, pour ainsi dire, au fond de notre cœur que se trouvoit le fondement sur lequel sont appuyés les mystères les plus augustes du christianisme. J'ose assurer que jamais l'édifice de la religion n'a été présenté sous un point de vue plus grand & plus majestueux. L'idée de faire descendre, par une gradation naturelle, tous les mystères d'un principe clair & avoué, étoit digne du génie de *Bossuet*; & la métaphysique à la fois profonde & lumineuse qui règne dans tout ce morceau, auroit encore ajouté à la gloire de *Mallebranche*.

Le jeune baron vivement frappé d'un tableau aussi imposant, avoue son étonnement en voyant des faits purement historiques venir à l'appui de nos dogmes incompréhensibles, & attester la vraisemblance de nos plus grands mystères. Cependant un doute l'arrête encore. Pourquoi ces mystères ont-ils été si long-temps cachés dans les cieux, & le Dieu dont la toute-

puissance fit éclorre d'un mot le monde que nous habitons, avoit-il besoin d'un intervalle de quatre mille ans pour construire l'édifice de sa religion ? Sa bonté ne le sollicitoit-elle pas de faire luire sans délai aux yeux des hommes ce flambeau céleste, sans lequel ils ne pouvoient que s'égarer ? Cette objection, si familière aux incrédules, l'auteur a su la convertir en une des preuves les plus grandes & les plus frappantes de la révélation. » Dieu, dit-il, s'écarte » rarement de l'ordre des esprits & » de la nature .... Il falloit parler à » tous les caractères, & prouver à » tous les siècles ; & cela en donnant » à tous les esprits des démonstra- » tions invincibles, qui résultassent » d'une foule immense d'événemens » & de faits, annoncés & attendus » par des nations entières & toujours » accomplis ..... Or depuis la dégra- » dation de l'humanité & l'insuffisance » de la loi naturelle, rien ne pouvoit » mieux assurer la certitude d'une » révélation du ciel, que l'établisse- » ment d'une loi intermédiaire entre

» la loi des premiers hommes & celle
» que Dieu devoit apporter lui-même
» sur la terre. Cette loi intermédiaire
» devoit représenter à nos sens, d'une
» manière sensible, ce qui devoit un
» jour devenir l'objet de la foi de
» notre esprit : les grandes figures &
» les comparaisons ont toujours frap-
» pé les hommes, & Dieu vouloit,
» dans un immense tableau, conti-
» nué pendant une longue suite de
» siècles, leur représenter l'image de
» tout ce qui devoit être. Il est facile
» de nous convaintre que Dieu avant
» d'établir sa religion & d'élever l'édi-
» fice de son église, a voulu en tracer
» le plan le plus exact, & l'exposer
» aux yeux des hommes, afin qu'ils
» pussent un jour reconnoître dans la
» réalité & dans une sublime exécu-
» tion, la même main qui leur en
» présenta le modèle. Les preuves
» de l'évangile devoient être consi-
» gnées dans les mains de ses ennemis,
» afin de rendre ces preuves encore
» plus respectables ; & nous devions
» trouver de nos jours l'histoire de
» l'église dans les fastes antiques des

» Juifs. Il falloit encore que les plus
» grands évenemens du christianisme
» fussent prédits & annoncés durant
» une longue suite de siècles. L'esprit
» de Dieu reposoit sur des époques
» fameuses : l'établissement & la chute
» des plus grands empires se trou-
» voient annnoncés & fixés par sa
» parole ; la voix des prophètes devoit
» se faire entendre dans tous les âges,
» pour annoncer aux nations la venue
» du Messie, sa divinité ; & pour
» développer de siècle en siècle les
» circonstances de sa naissance, de ses
» travaux & de sa mort..... Cette
» loi intermédiaire qui devoit renfer-
» mer les preuves sensibles de tant de
» faits surnaturels, supposoit un légis-
» lateur visible & un peuple choisi par
» le ciel. *Moïse* parut à la tête du
» peuple d'Israël. Pour prouver la
» mission de ce nouveau législateur &
» des chefs qui lui succéderent, ce
» peuple devoit marcher sans cesse
» au milieu des prodiges & des mi-
» racles. Cependant la conviction de
» ces premiers témoins ne suffisoit pas,
» ils devoient être chargés de transf-

» mettre tant de merveilles à tous les
» peuples de la terre. Les monumens
» les plus authentiques dûrent être
» dressés au moment même des mi-
» racles. Des fêtes, des cérémonies
» publiques & religieuses, uniquement
» instituées à ce sujet, dûrent à jamais
» en consacrer la mémoire ; & les
» autres générations de ce peuple in-
» concevable, qui furent également
« environnées des prodiges du ciel,
» dûrent aussi perpétuer de la même
» manière la vérité des évenemens
» dont elles furent témoins. C'est
» ainsi, en effet, que tout se trouve
» disposé dans l'histoire des Juifs, de-
» puis *Moïse* jusqu'à *Jésus-Christ* ; &
» l'on ne sauroit disconvenir que ce
» morceau d'histoire ne forme la plus
» grande & la plus belle partie des
» fastes du genre humain. Pourrions-
» nous douter que ce peuple n'ait été
» choisi pour conserver à tous les
» peuples le culte d'un seul Dieu, le
» souvenir du passé, & le dépôt im-
» portant des promesses de l'avenir ?
» Ce peuple & ses cérémonies, ses
» héros, ses sages, sa loi, tout est

» figure ; tout annonce l'arrivée & la
» puissance de celui qui est l'attente
» des nations. . . . Ne demandez donc
» plus pourquoi cette longue attente
» d'un Messie. Dieu devoit à sa reli-
» gion une preuve au-dessus de toutes
» les preuves ; & cette preuve victo-
» rieuse est dans cette même attente ;
» elle est dans cette chaîne de prédic-
» tions qui remplissent tout l'inter-
» valle entre le premier homme & le
» Messie ».

L'idée de cette loi intermédiaire m'a paru, Monsieur, noble & sublime. Je crains de ne lui avoir pas donné, malgré l'étendue de cette citation, le développement nécessaire pour en faire sentir toute la beauté. Ce tableau est du nombre de ceux dont il faut que le coup-d'œil embrasse tout à la fois l'ensemble & les détails. Mais dans les traits isolés que je vous ai présentés, vous avez dû remarquer assez que la beauté de l'expression répond parfaitement à la grandeur des idées.

Dans le chapitre suivant, intitulé *le règne du Christ*, *Mésophile* fait pa-

roître ce réparateur si long-temps desiré, annoncé depuis tant de siècles; il le fait descendre sur la terre au milieu des prodiges, & cependant, dans cet état de pauvreté conforme au dessein qui l'amène. Il annonce sa loi; partout les miracles l'accompagnent, & l'établissement de sa religion, le plus grand des prodiges, en atteste la divinité. Le jeune baron sent toute la force & l'énergie de ces preuves que je me contente d'indiquer. Mais l'incrédulité des Juifs l'étonne. Par un seul mot, plus convaincant que tout ce qui a été dit sur cette matière, *Mésophie* fait cesser son étonnement. *Pour être Chrétien, il falloit être vrai Juif, & ils ne l'étoient pas.* Aveuglés par leurs passions, bien plus que par l'attachement à leur loi, ils mettent à mort le messie; mais après trois jours, il sort du tombeau. A l'aide de son énergique précision, l'auteur, dans une vingtaine de pages, a rassemblé ce qu'on peut dire de plus fort sur tous ces objets, qui fourniroient matière à un volume entier. Il propose ensuite quelques

idées métaphysiques & neuves pour établir le dogme de la résurrection générale des corps. Puis il termine le tableau du christianisme par ce trait profond. La religion, dit-il, instituée pour l'homme, a dû paroître & commencer avec l'homme. Cependant si nous parcourons l'histoire des nations, nous les verrons toutes varier sur l'époque & l'origine de leurs religions. Le christianisme seul nous offre une révélation qui commence avec le premier homme, qui embrasse toutes les nations, qui renferme des vérités successivement développées, mais tellement identifiées que rien ne peut être isolé ni désuni. Le christianisme seul est donc la religion que le ciel destinoit à l'homme.

Cependant à toutes ces preuves de notre révélation, le sage vieillard veut en ajouter encore de plus convaincantes. Il se propose sur-tout, dans le chapitre qui suit, de porter jusqu'à l'évidence la vérité du récit de *Moïse.* Sa démonstration est également neuve & solide. Supposons, dit-il, le récit de *Moïse* véritable,

voyons ce qui a dû arriver dans cette ſuppoſition ; ſi nous découvrons enſuite que les choſes ſe ſont effectivement paſſées, comme elles le devoient dans notre hypothèſe, alors l'hypothèſe devient une vérité inconteſtable.

Or, en ſuppoſant véritable la narration de *Moïſe*, je vois ſortir néceſſairement d'une même tige deux religions ſemblables & différentes ; l'une grande, vraie dans tous ſes points ; l'autre raiſonnable & inſenſée, vraiſemblable & révoltante, parce que le faux s'y mêle ſouvent avec le vrai. La première, deſcendue du ciel, commence avec le monde ; ſimple, majeſtueuſe, immuable, mais progreſſive comme nos beſoins & nos lumières, elle ſe développe & ſe perfectionne ſans plier ſous le poids des paſſions & des circonſtances. La ſeconde, née de la corruption du cœur humain, ſe diviſe en une infinité de branches, ſe complique & s'aviliſt à meſure qu'elle ſe répand ; de là tant de religions & de ſyſtêmes. La différence des climats, des circonſ-

tances, le délire des esprits, la corruption des cœurs dûrent nécessairement obscurcir & défigurer le fond d'une première tradition; mais ces variétés mêmes, loin d'affoiblir, augmentent au contraire la force des témoignages que nous invoquons, puisqu'elles prouvent l'impossibilité d'un concert d'imposture entre des peuples, qui, séparés par les mers, ont altéré successivement & diversement le fond d'une même croyance. Cependant, parmi les fables même & les erreurs des traditions humaines, ce qu'elles embrouillent & défigurent doit conserver un certain air de vestuté & de vérité qu'un jugement sain ne pourra méconnoître. » S'il existe donc » un livre qui condamne ce qui nous » révolte le plus dans les coutumes » & les opinions de tous les peuples » du monde, s'il rassemble en même » temps ce que leur croyance & leur » histoire nous offrent séparément de » plus noble & de plus raisonnable; » s'il remplit les vuides qu'on y trouve; » s'il explique les contradictions qu'on » y rencontre, s'il réunit & com-

» plette ces membres épars & mutilés, » n'est-il pas évident que ce livre » fameux nous conserve l'histoire & » la religion des hommes dans sa pre- » mière intégrité » ?

Or ces livres sont précisément ceux de *Moïse*.

» Oui, je regarde ces livres, dictés » par Dieu même, comme un or pur » & sans mélange ; par-tout ailleurs » j'entrevois ce même or altéré & » presque recouvert par des métaux » impurs & grossiers ; pour parvenir » à en faire le dépouillement & la » séparation, imaginons un procédé » bien simple, (car la raison a ses » procédés comme la chimie). Ras- » semblez les parties éparses & défi- » gurées, séparez-les de l'alliage qui » les dénature, rejettez tout ce qui » n'a pas la même consistance, les » mêmes caractères de vraisemblance, » & vous retrouverez cet or pur que » vous cherchez ».

Par cet ingénieux procédé, l'au- teur parvient à extraire des livres profanes, les faits les plus importans de la bible. L'histoire de la première

création nous est rappellée par ce repas en commun qui se faisoit après les sacrifices, & qui sembloit destiné à faire ressouvenir les habitans d'un même univers de leur commune origine & de leur première égalité. La chute d'*Eve* & d'*Adam* est célebrée dans les vers orphiques dont on connoît l'antiquité. La boëte de *Pandore* nous retrace les malheurs qui suivirent le crime de notre premier père. L'histoire de *Pyrrha* & *Deucalion* n'est-elle pas la copie défigurée du sort de *Noé* & de sa famille ? La fable des géans, qu'est-ce autre chose que l'histoire de la tour de Babel, altérée comme elle dut l'être dans la suite des temps ? &c. &c. &c.

Ensorte que dans les historiens profanes, on pourroit retrouver l'histoire entière de *Moïse*, en prenant simplement la précaution de retrancher ces absurdités frappantes & isolées qui choquent également la tradition la plus commune & le bon sens le plus grossier, & de ne conserver que ce qu'on voit toujours reparoître, quoique sous des traits différens.

Il faut voir dans l'ouvrage même le beau développement de cette preuve lumineuse dont je n'ai pu vous donner qu'une légère idée. L'auteur la termine par une comparaison ingénieuse & sensible. » Imaginez, dit-» il, que ce chef-d'œuvre de la » Grèce, la statue d'*Apollon* que l'on » voit à Rome, fut brisée en mille » morceaux, & que tous ces membres » épars ne présentassent plus à nos » yeux qu'un corps informe & mu-» tilé, dont cependant des ouvriers » ignorans & barbares auroient formé » un tout, en y joignant des mem-» bres monstrueux & grossiers, & que » par un hasard heureux on découvrît » dans le sein de la terre, une tête » pleine de graces & de majesté, » des jambes, des bras & une quantité » de morceaux du même marbre ; que » penseriez-vous, si en faisant dispa-» roître tout ce qui seroit étranger à » cette celèbre statue, tous les mem-» bres divers que l'on auroit trouvés, » s'adaptoient merveilleusement à ce » corps informe, & que par un accord » & une harmonie parfaite, il en

» résultât un ensemble admirable qui
» offrît à nos regards un des plus
» beaux ouvrages des hommes? Pourriez-vous
» douter que cette statue,
» si finie & si admirable dans ses proportions
» & dans son ensemble, ne
» fût ainsi sortie des mains de son
» auteur »?

Après avoir établi d'une manière incontestable la divinité des livres de *Moïse*, l'auteur prouve, par le développement des prophéties qu'elles ne peuvent s'appliquer qu'au Messie des chrétiens. Vous trouverez dans ce chapitre plusieurs prophéties presque inconnues aux théologiens ordinaires, & qui cependant n'ont pas moins de force & de clarté que les oracles si fameux de *Jacob* & de *Daniel*. Cette partie de l'ouvrage n'est pas la moins intéressante, elle prouve que l'auteur a fait une étude profonde de nos divines écritures, quoique son style puisse faire croire qu'il ne s'est nourri que des grands modèles de notre littérature.

Je ne vous ai rien dit, Monsieur, de la partie fabuleuse de cet ou-

vrage écrit en forme de roman. Je dois cependant vous prévenir qu'elle ne contribue pas peu à y répandre de la variété, qu'elle y ajoute un nouveau dégré d'intérêt & forme des repos agréables où l'esprit s'arrête un moment, quand il ne peut suivre le vol hardi & rapide de l'auteur. Vous trouverez que les caractères sont parfaitement soutenus. Vous aimerez sur-tout dans l'avant-dernier chapitre l'ame franche & naïve d'un vieux militaire, dont les discours donnent occasion au vieillard de développer des idées neuves & très-belles sur l'éternité des peines. Le caractère de ce militaire est d'une vérité frappante; ses propos sont ceux du siècle.

Ces Mémoires, Monsieur, forment une réfutation complette des principes de nos prétendus philosophes. Dans le premier volume, leur odieux manège est dévoilé. Dans le second, leur absurde systême est renversé de fond en comble. Démasqués dans l'un, confondus par l'autre, ils n'ont d'autre

parti à prendre que le ſilence, où le retour à la vérité.

Au ton d'aiſance & de nobleſſe qui règne dans ces Mémoires, à je ne ſais quelles graces qui en relèvent le ſtyle, & qui n'appartiennent qu'aux perſonnes accoutumées à vivre dans le grand monde, il eſt facile de s'appercevoir que cet ouvrage ſort de la plume d'un homme de qualité. Quoiqu'il ait eu la modeſtie de ſe cacher ſous le voile de l'anonyme, ſes amis & ſon talent l'ont trahi ; tout le public a reconnu & nommé cet illuſtre auteur. Le nom de *Crillon*, déjà ſi célèbre dans les faſtes de la bravoure & du patriotiſme, le devient également dans l'hiſtoire des lettres ; redoutable aux ennemis de la patrie, déſormais il ne le ſera pas moins aux ennemis de la religion.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVI.

Fables nouvelles, dédiées à Monseigneur le Comte d'Artois, par M. de Saint-Marçel, *l'un de ses gardes du corps, avec cette épigraphe :*

Dùm nihil habemus majus, calamo ludimus.

A Londres, & se trouve à Paris, chez Monory, *libraire de S. A. S. Monseigneur le prince de Condé, vis-à-vis l'ancienne comédie Françoise.*

Félicitez-moi, ou plutôt plaignez-moi, Monsieur, d'avoir eu le courage de lire ce recueil, que le nom même de M. *de Voltaire*, dans ces jours de délire épidémique, ne pourroit soustraire à la mort. Jusques à quand, dans mon cabinet, converti en un cimetière, me verrai-je condamné à l'emploi dégoûtant d'exhumer & de disséquer des cadavres littéraires ?

M. *de Saint-Marcel*, qui sûrement n'a pas trouvé le porte-feuille de *la*

Fontaine, ni volé la ceinture de *Vénus*; jaloux, en attendant la guerre, *de se couvrir de paisibles lauriers*,

La cervelle pleine
De Pinde, d'Apollon, de Muses, d'Hypocrêne,
Du logis, un beau jour s'esquive en tapinois;
Et s'en va par monts & par plaine
Où le bel Apollon tient sa cour souveraine
Et dicte ses suprêmes loix.
La gloire est une belle chose!
Mais n'en a pas qui veut, disoit-il en chemin;
Heureux ceux *envers* qui Jupiter en dispose!
Mais, morbleu, j'en aurai ma dose,
Si je mets mon projet à fin.
Entre *Homere* & *Pindare* on peut marquer ma place.
Je veux qu'un jour dans l'univers,
Quoi que l'envie & dise & fasse,
Il ne soit bruit que de mes vers.
Tout en parlant, le voyageur arrive
Au pied d'un mont dont le rocher
Etoit baigné par une eau fugitive
Qui défendoit d'en approcher.
Bon! m'y voilà, dit-il, à l'ardeur qui m'entraîne,

Je sens que je vais être au comble de mes vœux.
Voilà le mont Parnasse, & voici l'Hyppocrêne.
Voilà plus bas ce temple merveilleux,
Digne séjour des filles de mémoire.
Pégase est tout auprès, à ce que je puis croire;
Il est là tel qu'on le peint en tous lieux,
Tâchons d'apprivoiser cet animal fougueux;
Montons-le, & volons à la gloire.

. . . .

Ce temple n'étoit qu'un moulin,
Assis au pied d'une colline;
Et ce Pégase, un vieux roussin,
Qui broutoit des chardons attendant la farine
Qu'il voituroit au village voisin.

. . . .

Mais cependant le hardi cavalier
Qui ne se ressent point de l'ardeur qui l'inspire,
Pique des deux... & compose ses fables,
Pour fronder les méchans & corriger les sots.

Déja sûr de ses succès;

Car on croit trop ce que trop on desire;

il enfante sans travail une épitre dédicatoire, dont l'adresse fait tout le prix. Il invite assez poliment M. le

comte d'*Artois* à quitter un moment *les jeux & les amours* pour *savourer les foibles fruits de sa veine.*

La proposition est tout à fait galante,

& le mot *savourer* est modeste & engageant.

Il étoit nécessaire que je vous fisse part, Monsieur, de la plaisante méprise qui a donné naissance à ce volume, dont l'assommante uniformité ne m'offre que l'embarras désagréable du choix, Vous auriez été surpris jusqu'à l'indignation, des vers prosaïques que j'ai honte de vous extraire, si vous n'étiez pas prévenu qu'ils ont été faits dans un moulin, & écrits sous la dictée de *maître Aliboron.* Il faut pourtant rendre justice à ce baudet inspirateur, & lui savoir gré de sa noble ambition à *montrer* à l'univers

Que les ânes souvent le sont moins qu'on le pense.

Vous savez que la fable est une expression ingénieuse de nos mœurs sous des fictions étrangères, inventée par les poëtes pour nous montrer dans

les autres le tableau de notre conduite. C'est l'idée qu'en avoient les *Esope*, les *Phèdre*, les *Pilpay*, les *la Fontaine*. Ce petit poëme épique doit instruire & doit plaire. D'après ces principes, M. *de Saint-Marcel* est bien atteint & convaincu d'ignorer le génie, l'essence & le caractère de ce genre de poësie. Je cherche dans ses fables, que j'appelle comme lui, ne sachant quel nom leur donner, ce désordre apparent, cette vivacité d'images, cette adresse de transitions, ces descriptions pleines de douceur & d'agrément, quelquefois riches & élevées, cette diction simple, pure & nette, ces expressions naïves, cette précision élégante, dont notre *Fablier* nous offre un si parfait modèle, & je n'y trouve que des attentats contre le goût, contre la structure des vers, contre leur mêlange & leur combinaison, contre la rime, contre la grammaire, contre l'orthographe, &c. &c. &c.

J'y lis :

Ne plaise à *Mahomet* que jamais je consulte
Un homme à qui la cour peut offrir des appas!

Le mensonge est, hélas ! tout ce qui en résulte.

J'y lis :

On posoit au bout d'un péristile
Une statue *un jour* d'un ensemble si beau.

J'y lis :

Un homme deux filles avoit,
Dont *la premiere* une merveille étoit, &c.

J'y lis... enfin, j'épuiserois toutes les formules de l'algèbre, si je voulois vous compter tous les défauts qui fourmillent dans ces nouvelles fables, bien dignes d'une excommunication littéraire. Je puis m'écrier comme le poëte dont j'extrais les vers :

Quand j'aurois même une langue d'acier,
Pour le dire, il faudroit un gros mois tout entier.

Comment peut-on rimer ainsi

Sans s'attirer quelque méchant proverbe !

Mais la poësie est le plaisir de M. *de Saint-Marcel* ;

La chose étant ainsi, auroit-il été sage
De ne se le donner pas ?

Je vous jure, Monsieur, que si je ne lisois que des ouvrages aussi burlesques, je ne tarderois pas à encourir le reproche que l'on faisoit

A ce *Scipion* sans pareil
De trop de goût pour le sommeil.

Vous ne serez peut-être pas fâché d'avoir un échantillon de style doucereux. Voici comme l'auteur fait parler le renard à la perdrix.

Votre bec du corail efface les couleurs;
L'éclat de la pourpre même
Pâliroit devant vos pieds;
Mais, bel objet, si vous dormiez,
Combien y gagneroit votre beauté suprême !

Elle s'endort, comme vous pensez bien, & moi aussi... Mais, qu'entends-je ?

Grâce, grâce,
J'en conjure votre art, à bon droit si vanté;
Auriez-vous bien le cœur de manger celle
Dont *à l'instant* vous louiez la beauté ?

Voulez-vous des images?

Un lierre fit tant par maint souplesse
Qu'au haut d'un chêne, il parvint tout à fait.
De ce rapide vol, le chêne stupéfait,
Comment, lui dit-il, plante vile,
As-tu pu te traîner *jusqu'à* mon sommet?

Vous êtes si extasié à la vue de *ce lierre à maint souplesse*, qui, *par un vol rapide, se traîne jusqu'au sommet d'un chêne stupéfait*, que vous ne vous appercevez pas, je parie, que le dernier vers est estropié. Je me vois, Monsieur, presqu'obligé de faire réparation d'honneur à la muse militaire de M. *de Saint-Marcel*, puisque je l'ai promis si je lui trouvois une beauté. Je trouve ici un début original qui auroit majestueusement figuré dans l'ode triomphante de *la navigation* couronnée à l'académie;

Avant que l'homme au cœur d'airain,
Dans *les débris* des forêts qu'il ravage,
Se fût ouvert sur l'onde un pénible chemin.

C'est ainsi que, dans *les Plaideurs*, *Petit-Jean* débute:

Avant la naissance du monde, &c. &c.

C'est bien dommage que ces élans de génie académique fassent place à un comique grotesque, mais ce n'est pas sans dessein que l'auteur se ménage des chûtes ; il va nous faire rire aux dépens de son perruquier, qui a un singe pour garçon de boutique. Un bouc y vole pour se faire raser.

Au bout d'un soliveau, qui saillit dans la rue ;
Trois bassins suspendus frappent bientôt la vue;
Et plus bas, sur un ais barbouillé d'orpiment,
Il lit ces mots, *ici l'on rase proprement.*
Un singe vif & preste,
Après un bout de compliment,
Vers la chaise de bois le conduit poliment,
Le savonne, & d'une main leste
De l'occiput au col, le tond en un moment.

Vous avez vu dans *la Fontaine* de ces noms plaisans qui caractérisent noblement les animaux personnifiés. *Une Hélène au beau plumage, sa majestée fourrée, Rominagrobis*, le *Pithagore à longue queue*, &c. Son successeur s'est élevé au-dessus de son

modèle. Il donne le nom de *Frontin* à un cheval fougueux *outre mesure*. Il le croit apparemment de la famille de l'*Amant auteur & valet*. Quand il le gronde, il l'appelle vivement *maraut*. Il est temps que je m'arrête, Monsieur,

Pour donner à la terre une belle leçon
De modération.

Si vous voyez M. *de Saint-Marcel*, persuadez-lui qu'il faut être au moins de *deux grains* plus poëte pour s'arroger le droit de parler la langue des dieux; conseillez-lui d'attendre la seconde édition de ses fables pour nous en donner le supplément; qu'il ne s'expose plus sur le penchant du roc inaccessible;

Car j'en aurois pour lui la fièvre,
Un pied mal mis, ou le moindre faux pas,
Le précipiteroit de ce rocher en bas.

Qu'il fasse plutôt le sacrifice de ses jours au bien de l'état & à l'honneur de la France.

Lorsqu'une double mort vient s'offrir à nos
yeux,
Forcés de la subir, choisissons la plus belle.

J'oubliois de vous annoncer que M. *de Saint-Marcel* a eu la galanterie de mettre *Tibulle* à la portée des *jolies femmes* pour leur apprendre *la morale de l'amour*; c'est sans doute dans des momens de volupté qu'il a écrit

Qu'il est doux, dans les champs, quand la tem-
pête gronde,
. . . .
Combien la pluie alors dont le vent les inonde,
Aux charmes du sommeil ajoute de plaisirs!
. . . .
Ah! que l'on parle ou non, qu'importe l'uni-
vers?
Si, couché sur la mousse, auprès de mon
amante,
Du sommeil, dans ses bras, je goûte les dou-
ceurs.

Il paroît que notre tendre militaire a la vertu de bien dormir, sur-tout quand il pleut, & qu'il est à côté de

l'objet de ses desirs ; je suis persuadé qu'il communique cette bonne qualité à ceux à qui il lit ses vers ; dans ses élégies qui font rire, M. *de Saint-Marcel* est toujours égal à lui-même.

Je suis, &c.

LETTRE XIII.

Principes de morale, de politique & de droit public, puisés dans l'histoire de notre monarchie ; ou Discours sur l'Histoire de France, dédiés au roi, par M. Moreau, *historiographe de France. Tom. II, III & IV, in-8°, de l'imprimerie royale. 1777.*

DANS deux ou trois ans, Monsieur, il y aura justement quatorze siècles que *Clovis* pénétra dans les Gaules, à la tête d'une armée de barbares, qui apparemment ne se trouvoient pas bien dans leur pays, puisqu'ils vouloient s'établir dans celui de leurs voisins. La beauté de notre climat, la fertilité de nos campagnes étoient un

puissant attrait pour ces hordes Germaniques, qui, dit-on, jouissoient d'une liberté parfaite dans leurs forêts; mais qui ennuyées d'une vie sauvage, aimèrent mieux être heureuses que libres, & pour trouver des établissemens avantageux, suivirent avec joie des chefs qui pouvoient devenir leurs maîtres, & qui le devinrent en effet toutes les fois qu'ils purent faire des conquêtes durables.

C'étoit une mode alors de demander l'hospitalité les armes à la main. Les Goths, les Bourguignons, sans parler de beaucoup d'autres qui avoient passé comme des torrens, sans laisser aucune trace, étoient venus partager avec les naturels du pays, une terre qui étoit un lieu de délices, en comparaison de celle qui les avoit vu naître. Les Francs, après bien des tentatives inutiles, ayant enfin un chef, ou plus vaillant ou plus politique, fondèrent un empire qui remplit la Gaule entière, & qui est devenu un des plus florissans de l'Europe.

Formé d'abord en monarchie, le gouvernement n'a jamais changé essentiellement; les princes ont eu, selon

les temps, plus ou moins de pouvoir; mais le titre de leur autorité a toujours été le même. Malgré les révolutions qu'a dû amener un si long temps, jamais étranger ne s'est assis sur le trône de *Clovis*. Deux fois, il est vrai, la couronne est sortie de la maison régnante; mais qu'est-ce que deux usurpations en 1400 ans? Une plus grande stabilité n'est pas dans les choses humaines; & lorsqu'une famille tombe dans l'anéantissement par le défaut absolu de vertu & de courage, il n'est point ici bas de constitution assez heureuse pour empêcher qu'une longue suite de princes foibles & inappliqués ne se voye enfin dépouillée par quelque subalterne, qui aura autant de talent que d'ambition. Cependant l'exemple d'une pareille injustice peut servir de leçon pour ceux mêmes qui en ont été les auteurs; & la postérité de *Hugues Capet* en a si bien profité, que, si l'on ne sauroit trouver dans les annales de l'univers aucune race qui ait tenu le sceptre aussi long-temps que celle qui nous gouverne, on n'en trouvera point non plus qui ait

produit à proportion un aussi grand nombre de princes dignes de leur fortune & de l'amour de leurs peuples.

Mais tandis que nous mettons notre bonheur dans l'obéissance que nous leur rendons, & que nous chérissons une autorité dont le titre est le plus ancien qui fut jamais, puisqu'il remonte à huit siècles entiers par une succession non interrompue, il nous arrive quelquefois de faire des recherches, & de disputer sur la nature de cette autorité à laquelle nous rendons tous hommage. Nous essayons d'en trouver la source, d'en assigner les principes constitutifs, &c. C'est ainsi que, tandis que le genre humain jouit du spectacle de l'univers, & est soumis aux loix générales qui en maintiennent l'harmonie, quelques esprits sublimes & désœuvrés, méditent sur la cause des mouvemens célestes, sur la gravitation universelle & réciproque, & se consolent ou s'amusent en croyant expliquer les phénomènes, qui frappent leurs yeux comme ceux du vulgaire.

La différence qu'il y a entre ces deux sortes d'observateurs, c'est que les mé-

ditations philoſophiques de ceux-ci ne ſauroient cauſer aucun trouble dans le monde, ni ſemer l'eſprit de révolte parmi les élémens; quels que ſoient leurs ſyſtêmes, tout marche à l'ordinaire, & les planetes ne ſe ſouleveront jamais contre le ſoleil leur chef & leur roi. Les réflexions politiques de ceux-là ne ſont pas tout à fait auſſi indifférentes. A force de manier & de remanier les reſſorts qui font mouvoir l'empire, ils les expoſent à être briſés. Souvent ils écrivent par vanité plutôt que par perſuaſion. Ils connnoiſſent l'eſprit humain que l'idée ſeule de liberté flatte & tranſporte. En conſéquence, ils promettent aux peuples ce bien précieux; ils veulent, diſent-ils, les faire rentrer dans leurs droits, & feignent de vouloir ramener les choſes à l'égalité primitive. Ces chimères ſont reçues avidement, & feroient capables d'exciter la fermentation la plus dangereuſe.

Je pourrois vous citer, Monſieur, nombre d'écrivains, qui ont cherché à ſe rendre célèbres par la hardieſſe de leurs aſſertions en ce genre; les tribuns du peuple, qui propoſoient à Rome

l'abolition des dettes & le partage des terres, n'étoient ni plus désintéressés en apparence, ni plus adroits à faire leur cour à la multitude, ni plus sincerement disposés à profiter pour eux-mêmes de tous les changemens, qu'ils paroissoient vouloir introduire pour l'intérêt des autres. On a vu de nos jours des auteurs mécontens de la Providence, qui les a placés dans des rangs inférieurs, déclamer contre l'inégalité des conditions, & attaquer dans leurs écrits une souveraineté qu'ils ne pouvoient détruire à force ouverte. Quelques-uns même ont assez compté sur leur éloquence pour entreprendre de persuader aux rois qu'ils n'avoient rien de mieux à faire, que d'abdiquer leur autorité, & de la remettre entre les mains du peuple. Il n'est pas à craindre qu'un conseil si impertinent fasse beaucoup d'impression sur ceux à qui il s'adresse; mais il pourroit en faire sur les peuples, qui seroient tentés de croire que toute domination est une tyrannie, & que l'autorité des monarques n'est au fond qu'une usurpation tolérée. Ce qui révolte le plus les gens sensés

dans tout cela, c'eſt que ces meſſieurs les donneurs d'avis n'ont ni miſſion ni caractère pour un ſi noble emploi. Leurs prétentions ſont outrées, leur ton emphatique, leurs déciſions tranchantes, & cependant, ſur la matière dont il s'agit, ils n'ont pas voix délibérative, on ne les a pas même conſultés.

Il en eſt tout autrement, Monſieur, de l'écrivain reſpectable dont je vous annonce trois volumes nouveaux. Il ne s'eſt point ingéré de lui-même à faire la leçon aux rois. Le choix d'un monarque, la volonté d'un père ont fixé ſa vocation à cet égard. Au reſte, des recherches immenſes, une érudition conſommée ne lui ont pas inſpiré la préſomption ſi commune de donner ſes ſentimens pour des oracles. On n'apperçoit en lui ni la vanité du ſavant, ni le petit intérêt de l'homme à ſyſtême. Il n'a point pour but de paroître plus inſtruit que les autres; il n'eſt ni ſéditieux ni adulateur; modeſte en propoſant, poli en réfutant, vif & preſſé en argumentant, il cherche non à briller, mais à être utile, non à plaire, mais à convaincre; un ſeul deſir paroît l'animer, c'eſt

celui de faire triompher la raison & la justice. Et ce qui donne un prix singulier à son ouvrage, c'est qu'il a été fait d'après le plan conçu par un des princes, dont la mémoire sera la plus chère à la France, feu Monseigneur le Dauphin. Tous ces discours ont servi d'abord à l'éducation de la famille royale. A ce titre seul, ils mériteroient l'accueil le plus favorable; mais nous osons dire que s'ils sont du plus grand poids, parce qu'ils annoncent les vues d'un prince qui connoissoit les hommes, & qui étoit fait pour les rendre heureux, ils ne sont pas moins dignes de nos éloges, en ce que l'exécution a répondu à la grandeur de l'entreprise, & que l'écrivain, par ses talens & son zèle, s'est montré digne d'une confiance qui lui fait tant d'honneur.

Les matières qu'il traite sont extrêmement délicates; mais avec quelle prudente circonspection il sait éviter les écueils! Avec quelle noble modération, il s'éloigne également de tout excès! Vous n'appercevrez nulle part l'esprit de parti; *je ne demande*, dit-il, avec autant de grandeur d'ame que de mo-

destie, *je ne demande à mon siècle que la justice qui est due à des intentions droites, & la tolérance qu'il accorde à tant de systêmes; nos troubles passeront, & alors l'évidence sera le reste.* M. *Moreau* demande bien peu assurément, mais on lui accordera beaucoup plus. On aimera la vérité qu'il présente, parce qu'il la présente sans aigreur, & sans insulter ceux qui ne l'apperçoivent pas tout d'un coup. *Les querelles d'opinions n'ont qu'un temps, elles tiennent aux circonstances, elles sont le résultat d'une multitude d'intérêts qui s'affoiblissent de jour en jour, c'est un feu qui à la longue doit s'éteindre, faute de nourriture.* Avec un langage si pacifique, on mérite d'être le conciliateur des esprits les plus opposés.

Vous admirerez, Monsieur, la franchise avec laquelle notre écrivain fait valoir les raisons de ceux qui soutiennent un sentiment contraire au sien: c'est une preuve qu'il veut mettre le lecteur en état de juger sûrement & avec connoissance de cause. Au reste, vous ne serez point étonné de trouver ces beaux principes dans M. *Moreau*, quand vous saurez à quelle école il

les a puisés. Lui-même nous l'apprend dans une note que je ne puis m'empêcher de vous citer. Le langage de la reconnoissance est un tribut qui honore également, & celui qui le paye & ceux à qui il est payé ; d'ailleurs, dans l'impossibilité où je suis d'exposer en détail tout ce que cet ouvrage renferme d'intéressant, je vous en donnerai par là une idée générale qui vous aidera à l'apprécier à sa juste valeur.

« On me permettra, dit M. *Moreau*, » de citer les garans de mes premieres » études. Chez les Romains, dès » qu'un jeune homme sortoit de l'en- » fance, on se hâtoit de l'attacher à » quelque citoyen respectable dont il » suivoit les pas, & dans la conver- » sation duquel il cherchoit à s'ins- » truire : ainsi se perpétuoit de race » en race cette précieuse tradition de » principes, de doctrine & de mœurs » qui fit long-temps la force de la » république. C'est dans la famille de » l'illustre chancelier *d'Aguesseau* que » j'ai puisé les premiers élémens de » tout ce que je sais sur le droit pu- » blic. J'écoutois ce grand homme,

qui eſt défendu par la loi naturelle : il prétend qu'il n'eſt jamais permis *d'exécuter le mal ;* que les plus fidèles ſerviteurs d'un prince, tel que *Louis XI*, *ne lui devoient ſouvent que la plus ferme & la plus invincible déſobéiſſance. Les ſujets ont des droits qu'ils tiennent immédiatement de Dieu ; droits que le ſouverain* NE DOIT, *ni* NE PEUT *leur ôter :* il préſente avec la ſincérité d'un hiſtorien les excès & les crimes de nos premiers rois ; mais il dit en même-temps, *voilà ce qui les a précipités du trône.* Eſt-ce donc-là prêcher le deſpotiſme, eſt-ce favoriſer le pouvoir arbitraire ? Ne vaut-il pas mieux montrer aux ſouverains leurs *devoirs*, & les *dangers* qu'ils courent en ne les rempliſſant pas, que de vouloir conteſter ſur la nature & le caractère de leur autorité, qu'il eſt impoſſible de leur diſſimuler ?

On fait à M. *Moreau* une ſeconde objection, peut-être plus délicate, parce qu'elle ſeroit capable de l'intimider, s'il n'étoit raſſuré par la *conſcience de ſes bonnes intentions.* Vous déplairez, lui dit-on, à ces compagnies,

gnies, qui depuis si long-temps sont en possession de venir porter aux pieds du trône, *la voix libre du zèle, & le cri impérieux du devoir.* Voici sa réponse, dans laquelle vous admirerez la franchise qui tient à son caractère, & le courage qui sied à son âge. Il rappelle d'abord les principes qu'il a posés dans son premier discours ; je vous les citerai de nouveau, Monsieur, les François les liront toujours avec plaisir, c'est la *grande charte* de leurs libertés. La différence, dit M. *Moreau*, entre le despotisme & la monarchie consiste ; « 1°. dans un » corps de loix, qui toujours subsistant, garantit à la nation la conservation des avantages que le gouvernement est destiné à protéger ; » 2°. dans un corps de magistrature, » *obligé de veiller*, sous les yeux du » prince, au maintien & à l'exécution *constante & uniforme* de ces » loix ; *ce qu'il ne peut faire qu'en » avertissant le prince & des défauts de » la règle même, & des inconvéniens de » son application* ». Voilà une profession de foi claire & précise, après

laquelle personne ne doit faire difficulté de communiquer avec M. *Moreau*. Il prouve ensuite par l'histoire que le parlement a été le plus fidèle gardien des droits de nos souverains ; que c'est lui qui a rassemblé de toutes parts les débris de la puissance royale, qui les a réunis peu-à-peu à la couronne ; qui a aidé le prince à se remettre en possession de tous ces pouvoirs intermédiaires qui lui étoient échappés, & qu'en travaillant pour l'autorité des rois, il devînt le bienfaiteur des peuples & le restaurateur de leur liberté. Donc, conclut M. *Moreau*, avec autant de force que de justesse, donc cette autorité appartenoit originairement à nos rois ; car en travaillant à l'étendre & à l'affermir, le parlement ne se crut pas complice d'une usurpation, & s'il combattit toujours pour la souveraineté du prince, c'est qu'il étoit bien persuadé qu'elle tenoit aux loix fondamentales de la monarchie. Au reste, M. *Moreau* nous assure que de toutes les objections auxquelles il a cru devoir répondre, *aucune ne lui a été faite par un magistrat*. On ne doit pas

soupçonner après cela que son ouvrage, autorisé de la manière la plus éclatante par le gouvernement lui-même, contienne rien de contraire aux principes d'un corps également fait pour l'éclairer & le faire respecter.

L'auteur demande de l'indulgence sur la longueur de ses dissertations; & en effet il faut se rappeller qu'elles roulent sur des faits cachés dans l'obscurité de notre ancienne histoire, & par conséquent toujours difficiles à établir. A l'égard de l'ornement, il s'excuse d'une manière très-ornée de n'en avoir pas mis autant qu'il l'auroit souhaité. « Je me traîne, dit-il, parmi » des ruines, je marche lentement à » travers les ronces qui les couvrent: » il m'est impossible de cueillir des » fleurs sur ce terrein aride; & si j'y » rencontre quelques fruits, ils croissent » tous sur des rochers. Puisse » mon style se relever & prendre de » nouvelles couleurs, lorsque le chemin » s'élargissant devant moi, j'aurai » à décrire les travaux & l'administration » de *Charlemagne* ». Vous n'aurez pas besoin, Monsieur, pour

lire notre auteur avec plaisir, d'attendre qu'il en soit à *Charlemagne*. Vous trouverez chez lui, dès *Clovis*, tout ce qui fait le mérite d'un écrivain sensé, qui traite des matières sérieuses, beaucoup de clarté, de la vivacité dans l'occasion, & en général un style qui fait oublier la sécheresse du sujet, & beaucoup plus d'esprit que de prétention.

Il est temps, Monsieur, de vous donner une idée de l'ouvrage de M. *Moreau*. Dans son *second discours sur l'histoire de France*, il examine quel a été le gouvernement françois sous *Clovis*. Quelques-uns prétendent qu'il a été républicain, & pour appuyer ce sentiment, ils vont chercher leurs preuves *au-delà du Rhin*.

M. *Moreau* n'est nullement de leur avis. Selon lui les Francs, comme la plupart des peuples Germaniques de ce temps-là, n'étoient que des espèces de brigands, toujours armés pour envahir. Il est inutile d'examiner leurs loix; ils avoient plutôt des usages que des règles. Suivant toutes les apparences ils étoient non une république, mais une confédération guerriere composée de plusieurs tribus

différentes, dont chacune avoit un chef. Comment ces chefs se nommoient-ils dans leur langue? Nous n'en savons rien; mais puisque *Tacite* lui-même, dans la sienne, les appelle *des rois*, il reconnoît donc qu'ils étoient absolus, (car telle étoit certainement l'idée que les Romains avoient de la puissance royale) & pouvoient-ils ne pas l'être? C'étoient autant de généraux d'armée, & l'on se rappelle que losque *Clovis* assomma un soldat, ce meurtre commis de sang froid, n'excita pas même un murmure parmi ce peuple si libre.

Les Francs étoient dans l'usage de poursuivre, les armes à la main, la vengeance des injures particulières qu'ils avoient reçues. Les familles se rassembloient pour l'attaque & pour la défense, & se livroient des guerres cruelles; c'étoit une espèce de droit national, & il faut convenir qu'il passa le Rhin, & qu'on le retrouve dans les Gaules au commencement de la monarchie. Doit-on conclure de-là que les François fussent libres au-delà du Rhin? *Oui*, répond M. *Moreau*, *si la liberté de l'homme est celle*

des tigres & des ours. Malheur à la nation, pour qui une pareille liberté pourroit être un objet d'envie! M. *Moreau* avoit dit dans son premier discours, que *Clovis* avoit été roi des Gaulois & le despote des Francs. Ce trait est digne de *Tacite ;* mais voici un tableau plus en grand de ce même *Clovis*. Vous jugerez si M. *Moreau*, lorsqu'il marchoit parmi les ruines, n'a point trouvé de fleurs dans sa route. « On a » donné à *Clovis* le nom de *grand*, & » il le mérita en effet par l'étendue de » ses vues, par l'activité de son génie, » par la hardiesse de ses projets, & » par l'intrépidité du courage avec » lequel il marcha toute sa vie vers le » même but...... Il n'a pas vingt ans » lorsqu'il entre dans la carrière, & » jamais on ne l'y voit reculer : aucun obstacle ne l'arrête, il les envisage tous sans s'effrayer, & par une » suite rapide de victoires il affermit » son autorité & sur ses anciens sujets » qu'il amène avec lui, & sur les nouveaux qu'il acquiert. Tantôt il en » impose à ses troupes par les actes » les plus vigoureux du pouvoir militaire ; tantôt il attire les Romains

» par des actes de douceur & de bien-
» faisance. Ici il écrase *Siagrius*, là il
» négocie avec les Armoriques. Il se
» joint à *Théodoric* pour affoiblir les
» Bourguignons, il se ligue ensuite
» avec ceux-ci pour arrêter les pro-
» grès des Goths... Pendant ce temps-
» là il s'attache les anciens habitans
» des Gaules: il protège la religion
» des Romains: il fait de tous les
» évêques autant de panégyristes de
» son gouvernement. Il laisse subsister
» des loix, à la place desquelles il
» n'avoit rien de mieux à mettre, &
» s'empare de l'autorité qui le rend
» maître des loix mêmes. Jusques-là
» *Clovis* égale *Alexandre* par sa valeur,
» *Cesar* par sa prudence. Maître de
» lui-même, sachant également & dis-
» simuler ses ressentimens, & les faire
» éclater à propos, c'est de sang froid
» qu'il commet tous ses crimes, & il
» ne s'en permet aucun, qu'il n'ait
» commencé par s'assurer des avan-
» tages qu'il en doit retirer. Il immole
» les princes de son sang, dès qu'il
» sait que personne ne lui disputera
» leurs dépouilles, & meurt enfin

» resté seul sur les ruines de sa famille,
» ayant tout sacrifié à son ambition :
» admiré, mais odieux, comblé des
» éloges de tous ces vils Romains,
» accoutumés depuis si long-temps à
» encenser des tyrans imbécilles,
» mais n'ayant jamais goûté le plaisir
» d'être aimé ». Tel fut le prince qui fonda la monarchie dans laquelle nous vivons. Le peintre a cherché à faire un tableau plus ressemblant que flatteur ; il a relevé ses talens, mais il n'a point pallié ses crimes, & voilà comme on doit écrire, quand on doit être lu des souverains.

Maintenant, comment *Clovis* a-t-il gouverné ? Ecoutez la belle doctrine de M. *Moreau*. « Tant qu'un
» conquérant tient le bras levé sur
» les peuples qu'il a soumis, il est
» clair qu'il conserve sur eux le pou-
» voir de la force, mais on ne peut
» pas dire qu'il ait encore pris pos-
» session de l'autorité : celle-ci ne
» s'exerce que par les loix, elle sup-
» pose un peuple libre, jouissant en
» paix des droits qu'il tient de la
» nature ; & pour qu'un peuple soit
» gouverné, il faut que le vainqueur

» ait remis l'épée dans le fourreau ». Quelle noblesse dans l'expression ! elle est égale à la justesse de la pensée.

L'auteur pense, contre le sentiment du comte *de Boulainvilliers*, que les Gaules ne furent nullement réduites en servitude. Il le prouve parce que les loix des François n'annoncent aucun partage de terre entre les vainqueurs & les vaincus, parce que tout fut commun entre les deux nations, dès l'instant que *Clovis* fut le maître ; on voit en effet les premières magistratures confiées à des Gaulois & à des Romains ; il le prouve par le respect & la déférence que *Clovis* eut toujours pour les évêques, par les loix mêmes de *Clovis*, où l'on trouve par-tout la liberté respectée, les propriétés maintenues, & la même surveillance assurer indistinctement à tous les habitans des Gaules l'exercice de tous leurs droits. *Clovis* admit parmi ses *fidèles* des Francs & des Gaulois, & il se les attacha par des offices & des dignités, qu'il trouva toutes établies, & dont les noms seuls suffisent pour établir cette importante vérité, que

Clovis s'étoit regardé comme revêtu du pouvoir des empereurs, & succédant, sinon à leur titre, du moins à leurs droits. Les Gaulois adoptèrent cette idée si favorable à l'ambition du conquérant. *Clovis*, dans la Germanie, à la tête de ses Francs, n'avoit que peu de pouvoir ; il ne s'agissoit pas d'administration, il suffisoit de partager le butin ; dans les Gaules, il eut de plus grandes récompenses à distribuer, & il connut la destination du gouvernement.

L'auteur regarde, avec raison, comme un événement très-utile au roi & aux peuples, l'admission des évêques dans cette assemblée qui s'appelloit *Mallus* au-delà du Rhin, ensuite *le Plaid du roi*, &c. Voici comme il nous représente les évêques Gaulois. » C'étoient des hommes for» més dès leur enfance par l'étude des » sciences & des arts, accoutumés à » raisonner, à parler, à écrire, & » qui devoient en partie à leur élo» quence & à leurs lumières la con» sidération & la confiance dont ils » jouissoient. A côté d'eux, on voyoit » dans cette assemblée ces chefs des

» armées Françoises, braves, mais
» ignorans, quelquefois justes, mais
» toujours féroces, mais souvent
» cruels. Impatientés de temps en
» temps de l'empire que prenoit sur
» eux le conquérant des Gaules, mais
» presque toujours obligés de se rendre
» aux raisons que savoient si bien faire
» valoir ces prélats, qui connoissoient
» mieux que personne l'état des pro-
» vinces, qui avoient contribué à les
» soumettre, & qui ne demandoient
» pas mieux que de voir *Clovis* maître
» des Gaules, pour que les peuples y
» pussent vivre enfin en repos & en
» liberté ». Parler ainsi, c'est rendre justice aux ministres d'une religion, qui naturellement doit inspirer un esprit de douceur & de modération. Il y a des gens assez aveugles, ou assez mal intentionnés pour ignorer ou feindre de ne pas connoître les services qu'ils ont rendus & qu'ils rendent à la société. Que dis-je! parmi nos écrivains, n'en connoissons-nous point qui doivent une partie de leur vogue à l'attention qu'ils ont de calomnier sans cesse le clergé?

Tantôt ils l'attaquent directement ; tantôt ils déclament contre les prêtres payens, qu'ils font revenir souvent sur la scène, exprès afin d'insulter à la crédulité des peuples, & de rendre odieux ceux qui servent aujourd'hui à maintenir le culte public parmi nous.

M. *Moreau* explique ensuite quelles étoient les fonctions des ducs & des comtes, qui, avec les évêques, formoient le *Plaid royal*. Il fait connoître aussi les *Plaids des cités*. Il nous dit des choses extrêmement curieuses sur les loix *saliques*, dont on n'a pas ordinairement une idée fort juste. C'est un recueil des anciens usages des Francs, formé par des commissaires, par l'ordre & sous l'autorité de nos rois, depuis *Clovis* jusqu'à *Dagobert*. C'est à peu près sur ce plan que se fit long-temps après la rédaction de nos *coutumes*. La sagesse & l'expérience ont présidé à ce travail ; mais il n'a reçu que du souverain la sanction qui le fait regarder comme un code de loix. Au reste, ces loix saliques annoncent la barbarie du peuple pour qui elles ont été faites. Il ne s'y agit guères que des formes

judiciaires, & des peines pour les différens délits. Pas un mot de ce qui regarde le gouvernement en général, & la grande administration. Nos ancêtres n'étoient pas des politiques comme les états unis de l'Amérique septentrionale. Ceux-ci ont fait des réglemens combinés, systématiques; ils posent des principes, ils tirent des conséquences; & si jamais il arrive des révolutions chez eux, au moins la postérité ne disputera jamais sur la nature de leur gouvernement, il paroîtra toujours avoir été très-républicain dans son origine, il est naturel de s'en rapporter à eux, puisqu'ils le disent. Les Francs n'ont jamais dit rien de semblable; il faut donc les en croire aussi, & d'ailleurs tous les monumens attestent qu'entre les gouvernemens ils n'ont connu que le monarchique. » Il est impossible, dit » M. *Moreau*, de parcourir nos loix » anciennes, sans avoir plus d'une » fois occasion de remercier la Pro» vidence des progrès que la raison » humaine à faire de siècle en siècle » jusqu'à nous ». Cette observation est vraie en général, cependant à

quelle occasion est-elle faite ? c'est à l'occasion d'une loi *qui obligeoit la femme & les enfans d'aller dénoncer le vol pour lequel son mari & leur père devoit être puni de mort*. M. *Moreau*, qui faisoit imprimer cela en 1777, ne pouvoit pas prévoir qu'en 1778, dans un état de l'Europe, qui prétend bien n'être pas barbare, on porteroit une loi qui obligeroit *les plus proches parens* de dénoncer leur *parent déserteur*, & cela sous les peines les plus griéves. Cela prouve que la raison humaine ne fait pas toujours des progrès, qu'elle va quelquefois *à reculons*.

Voici sur la même matière d'autres réflexions que nul évenement ne pourra contredire. » Il y a un pouvoir qui » est quelque chose sans les souverains, » & sans lequel ils ne sont rien, c'est » le pouvoir de l'ordre, c'est celui de » la raison & de la justice, confié à des » hommes éclairés .... *Clovis* étoit » général d'armée, il devina ce que » c'étoit que d'être roi, & il se crut » trop heureux de trouver des loix » entre lui & ses nouveaux sujets .... » *Clovis* dut aux principes & aux » formes de l'administration qui sub-

» ſiſtoit dans les Gaules, la perpétuité » du pouvoir qu'il tranſmit à ſa poſ» térité .... Admirable pouvoir de la » raiſon ! Son trône fut poſé dès le » commencement des ſiècles. Tranſ» mis d'âge en âge, de pays en pays, » de nation en nation, par-tout il a » été la première cauſe & de la gloire » & de la force des peuples qui ont ſu » le fixer au milieu d'eux. Les monu» mens de la grandeur des Romains » ſont pour la plupart détruits, & » tandis que l'on arrache avec peine » des entrailles de la terre les débris » de leur magnificence, le flambeau » de leur légiſlation éclaire encore » l'Europe ».

On ne ſe laſſe point, Monſieur, de recueillir des maximes ſi précieuſes, & il m'arrive à peu près la même choſe qu'à M. *Moreau*; *lorſque je rencontre*, dit-il, *une grande vérité, je ne ſuis que trop porté à la ſuivre au-delà même de mon ſujet, car elle me domine, elle m'entraîne.* De même en voulant vous donner un extrait de ſon livre, j'ai beau vouloir être ſerré & didactique, je partage ſon enthouſiaſme pour la vérité, & je crois vous

faire un larcin chaque fois que j'omets quelqu'un de ces passages importans, qui la présentent avec tant de force. Je n'admire pas seulement, mais je chéris un écrivain qui m'oblige de m'interrompre moi-même d'une façon si utile.

Le troisième discours est partagé en deux sections; dans la première, l'auteur présente *le squelette de l'histoire*, c'est-à-dire les *faits* arrivés sous les enfans de *Clovis* pendant un espace de 102 ans. Dans la seconde, il raisonne d'après ces mêmes *faits*, & s'en sert pour démontrer les vrais principes de notre droit public. J'aime à vous répéter, Monsieur, que les *faits* ne peuvent servir d'autorité que lorsqu'ils ne sont point contraires à la justice naturelle. » Ainsi, dit éloquemment M. *Moreau*, il y a des » actions que l'homme à beau répéter » & qu'il ne rendra jamais licites devant Dieu.... Malgré les décisions » des publicistes, malgré les conventions des peuples, je défie le général » d'armée qui vient d'entrer dans une » ville prise d'assaut, de lever les » yeux au ciel & de les baisser en-

» suite sur la terre, pour y voir de » sang froid égorger à ses pieds une » multitude désarmée & suppliante ».

Je ne suivrai point l'auteur dans tous ces détails historiques. Ces règnes malheureux ne sont qu'un tissu de crimes & d'horreurs. Le dernier trait de cet affreux tableau, c'est le supplice de la reine *Brunehaut*, *un des plus mémorables & des plus terribles exemples & de la justice divine & de la cruauté des hommes*. M. *Moreau* a honte que *Robertson*, écrivain si raisonnable, ait employé cet horrible événement pour prouver que *les assemblées générales de la nation exerçoient une jurisdiction suprême sur toutes les personnes & dans toutes les espèces de causes*. La nation ne fut nullement assemblée pour juger cette malheureuse princesse, *Clotaire* étoit à la tête de son armée, & il satisfit sa haine avec la cruauté d'un tyran & la sécurité d'un despote. Au reste, l'écrivain Anglois n'est pas le seul qui ait donné dans ces chimères d'une nation qui juge ses rois, & qui met un frein à leur autorité par des décisions légales. Des François se sont

pareillement trompés à cet égard. L'abbé *Velly*, M. l'abbé *Mably* ont cru voir sous la première race, des *champs de mars*, c'est-à-dire, des assemblées républicaines. Ils sont réfutés par M. *Moreau* d'une manière si forte & si évidente, qu'après avoir lu ses preuves, personne n'osera plus sans doute soutenir une opinion qui n'est appuyée sur aucun passage des auteurs contemporains, & qui est détruite par toute la suite des événemens. Ces prétendus *champs de Mars* n'étoient que *les plaids du roi*, dans lesquels étoient admis, non les représentans de la nation, mais les *fidèles* du prince, ses *officiers*, ses *conseillers*, qui partageoient la *législation* (parce qu'il n'y a pas de prince assez insensé pour vouloir donner seul des loix à son peuple, tom. 3, pag. 130) tandis que le *pouvoir législatif* résidoit uniquement dans la personne du monarque; en un mot le roi consultoit, mais il prononçoit seul, & seul il avoit le pouvoir d'ordonner. Cette forme subsiste encore parmi nous. Est-elle la plus parfaite & la plus sage? Si nous le disions, les autres nations le trou-

veroient peut être mauvais ; mais elles ne sauroient s'offenser, si nous leur disons que cette forme a commencé avec notre empire, que nous nous en trouvons bien, & que nous ne la changerions pas pour aucune de celles qui sont le plus vantées.

Je ne puis, Monsieur, vous indiquer, même sommairement, tout ce qui me paroît digne de remarque. On traite de l'état & de la distinction des personnes, des *Coloni*, des *Lidi*, des *ingénus*, des *milites*, & on examine s'il y eut à cette époque parmi les François une noblesse héréditaire; on parle des impôts, des exemptions, des bénéfices militaires, & à ce sujet, on fait une analise curieuse du fameux traité d'Andlau, dans laquelle on prouve, contre M. l'abbé *Mably*, que ce traité ne rendit point ces bénéfices héréditaires. Vous verrez, Monsieur, à la fin du tom. 3, page 400, la trop célèbre histoire des deux princesses *Chlodielde* & *Basine*, religieuses de Sainte-Croix de Poitiers ; elles firent piller le monastère où elles devoient vivre dans la retraite ; elles scandalisèrent l'église pendant deux ans par

les plus horribles excès, bravèrent l'autorité des conciles, & *Basine* seule rentra dans son couvent, tandis que *Chlodielde*, oubliant ses vœux, vécut dans une terre dont *Childebert* lui accorda la jouissance. Cette licence qui faisoit la douleur de l'église & la honte de la maison royale, vous indignera d'autant plus, que vous vous rappellerez aussitôt la fidélité avec laquelle une grande princesse remplit aujourd'hui des engagemens aussi respectables. Sa piété fait un contraste frappant avec les désordres dont vous lirez le détail, & son généreux sacrifice, dont aucun repentir ne diminue le prix, est un exemple dont notre siècle se fera honneur chez la postérité la plus reculée.

Le quatrième discours montre que la puissance de nos rois commença à décliner sous *Clotaire II*. La cause de ce déclin fut l'abus même qu'ils firent de cette puissance On entre dans un plus grand détail sur les *plaids* généraux, sur la procédure tant civile que criminelle. Je me contenterai de vous indiquer un morceau intéressant, où l'auteur explique ce

fameux passage d'un capitulaire de *Charles le Chauve. Lex fit consensu populi & constitutione regis*, dans lequel quelques personnes ont voulu voir que le consentement de la nation étoit nécessaire pour l'établissement d'une loi. Mais il est clair pour quiconque entend le latin de ce temps-là, que cela veut dire simplement, que pour qu'une procédure soit valable, elle doit être faite dans le *plaid de la cité*, & autorisée ensuite par le prince. Aujourd'hui même, les choses ne sont pas autrement. Les magistrats prêtent au roi leurs lumières pour juger, & le roi leur prête sa force pour faire exécuter le jugement. Mais ce n'est pas la première fois que par un trait détaché on éblouit des lecteurs qui ne sont point en état de l'apprécier.

Je n'ai pas prétendu, Monsieur, vous faire connoître suffisamment l'ouvrage de M. *Moreau*, mais seulement vous inspirer l'envie de le lire. Il le mérite à tous égards, & vous avouerez que, pour l'étendue des recherches & la finesse de la critique, il tiendra un rang distingué entre les écrits politiques. Mais ce qui lui

assurera une réputation durable, c'est la pureté de la morale qu'on y établit, ce sont les vertus qu'on y prêche, les principes d'humanité qu'on y recommande, non pour la parade à la manière de la philosophie moderne, mais pour les inspirer réellement, & toujours relativement à la religion. *Punissez-moi*, disoit M. *Moreau* à son auguste élève, *punissez-moi, si jamais j'ose vous dire que l'autorité dont vous devez jouir un jour n'ait ni règle ni mesure.... Le but, l'unique but du gouvernement est le bonheur des peuples; & cette question*: mes sujets sont-ils heureux? *vous devez vous la faire tous les jours de votre vie. Le bonheur est la jouissance des bienfaits du créateur, il n'y a point d'homme qui n'ait titre pour les réclamer. Nous ne tenons pas nos droits des princes, les princes doivent seulement les protéger & les défendre.* Voilà les leçons qui ont retenti aux oreilles de nos princes dès leur plus tendre enfance; voilà les maximes qu'on a gravées dans leurs cœurs. Un père parfaitement instruit lui-même dans la science des rois inspiroit ces grandes vérités, & les faisoit répéter

par les sages qui le secondoient. Les peuples n'auront rien à desirer tant qu'elles seront respectées par celui qui gouverne. Et peut-on craindre qu'elles ne cessent de l'être? La noble confiance avec laquelle notre monarque chéri fait publier des préceptes si respectables, montre assez qu'il en fera toujours la règle de sa conduite. Il annonce lui-même ses obligations, parce qu'il se sent le desir & le courage de les remplir. Il permet qu'on nous dise en son nom, & comme de sa part, que les rois sont pour les peuples, qu'ils doivent les gouverner, & non les opprimer, que plus l'autorité devient arbitraire, plus elle s'affoiblit & se dégrade, que des ordres contraires à léquité naturelle (tom. 4, pag. 75) inspirent d'abord l'horreur, & finissent par être méprisés, (*ibid*, pag. 274) qu'ils font cesser l'obligation de s'y soumettre; que les rois, même lorsqu'ils sont sur le trône, & débarrassés de la gêne des institutions, doivent *par un exercice long & pénible*, achever l'ouvrage de leur éducation (voyez pag. 393 & suiv. un morceau excellent sur l'éducation des rois) : il veut en un mot que nous

connoiſſions tout ce qu'il doit faire pour nous : il révèle cette doctrine ſacrée, que la flatterie combat, ou dont au moins elle voudroit faire un myſtère ; c'eſt aſſez nous faire entendre qu'il conſent d'être jugé ſur cette loi ſévère, & qu'en exigeant nos hommages, il veut toujours les mériter. Heureux le peuple qui voit les aſſurances d'un pareil avenir ; plus heureux encore le prince qui les donne, le bonheur de pluſieurs millions d'hommes deviendra le ſien propre. Ce bonheur réciproque aura eu ſa première ſource dans le cœur de notre monarque, dans les ſentimens généreux qui lui ont été tranſmis avec le ſang ; mais ces ſentimens là mêmes ont eu beſoin d'être ſoutenus & développés ; & la nation, qui rend juſtice à tous ceux qui ont cultivé un ſi beau naturel, ſe reſſouviendra avec une reconnoiſſance particulière de celui qui, relativement à la politique, a contribué avec tant de zèle & tant de ſuccès, à *la plus importante des éducations*.

Je ſuis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Les Œuvres de Sénèque le Philosophe, traduites en François, par feu M. la Grange, *avec des notes de critique, d'histoire & de littérature, 6 volumes in-12. A Paris, chez les frères* Debure, *libraires, quai des Augustins.*

SÉNÈQUE est, Monsieur, un de ces écrivains moins célèbres par le mérite & la perfection de leurs ouvrages que par l'engouement de leurs contemporains & la révolution qu'ils ont opérée dans la littérature. Inférieur en tout aux grands hommes du siècle d'*Auguste*, il fut plus applaudi, plus honoré qu'eux, il les fit presque

oublier ; & Rome, ingrate envers *Cicéron*, décerna la palme du génie & de l'éloquence à un déclamateur. Cette réputation extraordinaire ne sera point un problême pour ceux qui ont vu le même enthousiasme se renouveller de nos jours. Le siècle d'*Auguste* étoit passé. Le luxe & la corruption des mœurs, qui chaque jour faisoient de nouveaux progrès, avoient déjà commencé à dégrader les esprits, lorsque *Senèque* entreprît de se faire un nom par ses talens ; il se produisit d'abord au théâtre, & donna quelques tragédies boursouflées qui le rendirent bientôt célèbre. Un ton sententieux & tranchant, des maximes philosophiques exprimées avec force & avec précision, des tirades hardies & brillantes d'antithèses, séduisirent les Romains déjà dégoûtés du naturel & de l'antique simplicité de leurs auteurs dramatiques. Avide de se signaler dans tous les genres, parce qu'il n'avoit de génie décidé pour aucun, & aspirant à la monarchie universelle de l'empire des lettres, il passa du théâtre au barreau, où les

ſuccès étoient alors plus éclatans & plus utiles à la fortune ; il ſe garda bien d'imiter *Cicéron*, & ſe rendit aſſez de juſtice pour ne pas eſpérer d'atteindre un ſi parfait modèle : il renonça donc aux graces & à l'harmonie du ſtyle, à l'ordre & à la liaiſon des idées, au nerf & à la vigueur de la compoſition, aux mouvemens oratoires ; en un mot, à toutes les beautés réelles & ſolides de l'éloquence, & prétendit y ſuppléer par de frivoles ornemens, & une parure recherchée. La nouveauté de ſa manière produiſit tout l'effet qu'il en avoit attendu... Son ſtyle précieux & affecté, ſes ſentences bruſques & inattendues, ſes pointes, ſes oppoſitions de mots, tournèrent toutes les têtes, il devint le modèle des jeunes orateurs, qui n'imitèrent que ſes défauts. Perſuadé que le génie a beſoin d'être étayé d'un peu d'intrigue, & qu'il faut aider à ſa réputation, il eut ſoin d'abaiſſer adroitement le mérite des grands hommes qui l'avoient précédé, & auxquels il reſſembloit ſi peu ; des critiques très-fortes & très-malignes,

mêlées de quelques éloges réformèrent ſur cet article les idées de ſes compatriotes, & ſur-tout des jeunes gens. On eut preſque honte des hommages rendus aux anciens, & *Sénèque* devenu l'idole de la nation ſe vit ſeul encenſé. Ces applaudiſſemens exceſſifs bleſſèrent l'amour-propre de *Caligula* qui aſpiroit auſſi à la gloire de l'éloquence, & qui cultivoit cet art avec quelque ſuccès. Ce prince, que ſon caractère violent & féroce portoit naturellement vers un genre d'écrire fort véhément, plein de chaleur & d'apreté, ne pouvoit goûter le ſtyle froid & manièré de *Sénèque*; il l'appelloit un orateur de parade, & comparoit ſes diſcours à du ſable ſans chaux. Peut-être même un rival tel que *Caligula* ne s'en fût-il pas tenu à ces légères critiques, ſi le viſage pâle & maigre de *Sénèque*, qui ſembloit annoncer une fin prochaine, n'eût fait eſpérer à l'empereur d'être bientôt débarraſſé d'un fâcheux concurrent. Inſtruit du danger qu'il couroit, *Sénèque* en devint plus réſervé à parler en public juſqu'à la mort de *Caligula*.

Cependant il se pouffoit auprès des grands, les premières maisons de Rome lui étoient ouvertes; il s'attachoit sur-tout aux femmes, & leur enseignoit la philosophie ; il paroît même qu'il avoit l'art de leur plaire, quoique sa figure ne fût point agréable. Il fut accusé, sous *Claude*, d'un commerce trop intime avec *Julie Agrippine*, & en conséquence exilé dans l'isle de Corse. Il y composa un traité où il prouve que l'exil n'est point un mal, & qu'on a tort de s'en affliger, mais jamais il ne put se persuader cela à lui-même; il se trouvoit si mal en Corse, que pour obtenir son rappel il descendit aux plus honteuses flatteries, & loua d'une manière ridicule l'affranchi *Polybe*, & l'imbécille *Claude*. Cette bassesse ne lui réussit point. Ce fut cette même *Julie Agrippine*, qui, devenue femme de *Claude*, le fit rappeller, & lui confia l'éducation de son fils *Néron*. Ce prince, élevé par un orateur, est le premier des empereurs Romains qui, dans ses discours, ait emprunté une éloquence étrangère. Ce fut son

précepteur qui composa pour lui l'éloge funèbre de *Claude*, éloge qui fit éclater de rire toute l'assemblée, parce qu'on y louoit excessivement la prudence & la sagesse de cet empereur imbécille. Ce panégyrique parut surtout fort plaisant à ceux qui savoient que l'auteur avoit publié en même temps une satire sanglante contre *Claude*. *Sénèque* ne s'oublia point quand il vit son éleve sur le trône, & acquit en peu de temps des biens immenses qu'il sut fort bien faire valoir. Il se livra dès lors tout entier à la philosophie, & s'occupa à composer des traités de morale. Le temps qu'il déroboit à ces ouvrages sérieux, il l'employoit à faire de petits vers & des pièces fugitives. Il ne redevint orateur que pour justifier le parricide de *Néron*. Cet indigne abus de l'éloquence ne put cependant lui conserver les bonnes graces de l'empereur qui essaya même de le faire empoisonner. Mais *Sénèque* pour prévenir cet inconvénient se mit à un régime austère; il se réduisit aux fruits de ses jardins & à l'eau de ses fontaines.

On a beaucoup vanté son extrême frugalité, qui n'étoit pas en lui l'effet de la vertu, mais de la crainte. On lui a de même fait un mérite de s'être opposé aux passions de *Néron*; mais il ne les combattoit que lorsqu'elles avoient pour objet des femmes de qualité qui pouvoient s'emparer de l'esprit de *Néron*, & lui enlever sa confiance; du reste, il fournissoit aux plaisirs de ce prince de jeunes affranchies assez belles pour lui plaire, trop viles pour le gouverner. L'apologie du meurtre d'*Agrippine* prouve assez qu'il eût eu beaucoup d'indulgence pour les crimes de *Néron*, si par cette voie il eût pu conserver son crédit. Cependant lorsque *Poppée* & *Tigellin* l'eurent supplanté, ses partisans publièrent qu'il avoit été cher à *Néron*, tant que ce prince avoit aimé la vertu. Les dernières années de sa vie se passèrent dans la retraite, devenue pour lui une précaution nécessaire. La gloire que procurent la philosophie & l'austérité des mœurs fut un dédommagement assez flatteur pour un homme dont l'ambition & l'orgueil

étoient les ſeules paſſions. Lorſque *Sénèque* accumuloit ſans ceſſe de nouveaux tréſors, & qu'il exigeoit avec tant de rigueur les intérêts de l'argent qu'il avoit prêté aux inſulaires de la Grande Bretagne, ce n'étoit pas pour fournir à des plaiſirs dont il étoit ennemi par tempérament & par caractère, mais il ſavoit que de grandes richeſſes donnent toujours une grande conſidération ; il n'ignoroit pas qu'en tout genre la ſingularité eſt piquante, & qu'un philoſophe qui, maître d'une fortune immenſe, ne mange que des fruits, ne boit que de l'eau, & prêche ſans ceſſe la pauvreté, doit paroître un homme fort extraordinaire. On peut preſque aſſurer que ſi *Sénèque* eût aimé ſincèrement la vertu, il eût été moins riche. N'y avoit-il point de malheureux à ſoulager dans Rome & dans les provinces ? Et l'auteur du traité des bienfaits devoit-il craindre de s'appauvrir en verſant dans le ſein de l'indigence cet or ſuperflu pour lequel il affectoit tant de mépris ? Il paroît qu'il oſa même aſpirer à l'empire. On prétend

qu'il devoit recueillir tout le fruit de la conjuration de *Pison* : il est certain que le jour même qu'on avoit choisi pour l'exécution, *Sénèque* revenant de la Campanie s'arrêta dans une de ses maisons à quatre milles de Rome, peut-être pour attendre l'évenement. Le bruit courut que les conjurés, après avoir assassiné *Néron*, avoient dessein de se défaire de *Pison* lui-même, & d'élever *Sénèque* à l'empire. Lorsqu'il reçut l'ordre de se donner la mort, voyant qu'on ne lui permettoit pas d'ajouter de nouvelles dispositions à son testament, il dit à ses amis qui l'environnoient : » je vous laisse le seul » & le plus précieux trésor qui soit » en ma disposition, l'exemple de » ma vie ». Paroles pleines de faste & d'orgueil. Dans les tourmens & les convulsions de l'agonie, ranimé en quelque sorte par la vanité, il appella ses secrétaires, & leur dicta quelques sentences dont on répandit ensuite des copies dans Rome. Ses derniers momens furent donnés à l'amour-propre, & il eut en mourant la consolation de penser que le

public alloit s'entretenir de lui, & admirer ce rare & sublime effort de son éloquence expirante. Tel fut cet homme singulier dont les actions ainsi que les écrits ont toujours eu plus d'apparence que de solidité, plus d'ostentation que de mérite réel.

Pour ce qui regarde ses talens littéraires, personne ne les a mieux appréciés que *Quintilien*. Lorsque ce judicieux critique commença d'enseigner la rhétorique, il trouva que *Sénèque* étoit presque le seul auteur qui fût entre les mains des jeunes gens ; ils n'aimoient en lui que ses défauts, & lorsqu'ils avoient réussi à les copier, ils se vantoient d'écrire comme *Sénèque*. *Quintilien* ne prétendit pas leur en interdire absolument la lecture, mais il ne put souffrir qu'ils le préférassent à tant d'autres écrivains qui valoient mieux que lui, & fit tous ses efforts pour détruire cette aveugle prévention qui corrompoit le goût de la saine éloquence. Cela ne l'empêcha point de rendre justice à *Sénèque*. Il lui accorde plusieurs qualités excellentes ; convient qu'il avoit l'esprit facile,

fécond, & cultivé par un grand nombre de connoissances, que sa morale est admirable ; & qu'il y a dans tous ses ouvrages de fort belles pensées; mais, pour son style, il le trouve corrompu presque dans toutes ses parties, & d'autant plus dangereux qu'il est plein de défauts agréables. Quand on lit cet auteur, dit-il, on regrette qu'avec son bel esprit il n'ait pas plutôt suivi le goût d'un autre que le sien propre. S'il n'eût pas recherché avec tant d'affectation de petits agrémens qui défigurent le style au lieu de l'embellir, s'il n'eût pas été amoureux de toutes ses productions, si par des pensées trop fines & trop déliées, il n'eût pas affoibli l'importance des choses dont il traite, l'approbation des gens de goût, bien mieux que l'amour des enfans, feroit aujourd'hui son éloge.

Ce jugement n'a pas été adopté sans restriction par nos auteurs modernes, dont plusieurs n'ont que trop de conformité avec *Sénèque*. En général, les philosophes de nos jours n'ont qu'une estime médiocre pour les

grands hommes du ſiècle d'*Auguſte*, les auteurs du ſiècle ſuivant, les *Sénèque*, les *Pline*, les *Lucain*, leur paroiſſent bien préférables, ſinon comme écrivains, du moins à titre de *penſeurs* & de *philoſophes*. C'eſt le ſentiment particulier de M. *d'Alembert* dans ſon éloge de M. *de Sacy*, traducteur de *Pline*. Il faut qu'il y ait entre la philoſophie & le mauvais goût une affinité bien grande, puiſque les auteurs qu'on décore du titre de philoſophes ſont préciſément ceux qui ont corrompu le goût. M. *d'Alembert*, qui croit faire beaucoup d'honneur à *Pline* & à *Lucain* en les repréſentant comme des *penſeurs* & des *philoſophes*, n'a pas pris garde que c'eſt principalement ce ton ſententieux & philoſophique, cette affectation de fineſſe & de profondeur dans les penſées, qui gâte leur ſtyle & défigure leurs ouvrages ; ainſi ce ſont leurs défauts que M. *d'Alembert* oppoſe aux qualités des anciens, & quand il les préfère aux auteurs du ſiècle d'*Auguſte*, à titre de *penſeurs* & de *philoſophes*, c'eſt comme s'il diſoit qu'il les préfère à titre de mauvais écrivains. Pour ce

qui regarde la vraie philosophie, la force & la solidité du raisonnement & la beauté réelle des pensées, les *Cicéron*, les *Virgile* & les *Horace* ne sont point au-dessous des *Sénèque*, des *Pline* & des *Lucain*, & le seul *Horace* est plus philosophe qu'aucun de ceux qui se sont depuis arrogé ce titre fastueux. L'éditeur de cette traduction, grand admirateur de l'éloquence de M. *d'Alembert*, n'hésite pas à mettre *Sénèque* fort au-dessus de *Cicéron*. Il convient, il est vrai, que l'orateur Romain a porté plus loin que personne la grace, le nombre & l'harmonie du style, il lui laisse la gloire d'avoir su arranger des mots avec plus d'art; mais il prétend qu'on trouve bien plus de choses & de pensées dans *Sénèque*, & que *Cicéron* ne peut pas même lui être comparé comme philosophe. Selon lui, la lecture de *Sénèque* est la plus utile qu'on puisse faire dans tous les âges & dans toutes les circonstances de la vie. *Sénèque* est un auteur » qui entasse » vérités sur vérités, & qui les entasse » quelquefois avec tant d'ordre & de

» précision, que, plus rapprochées;
» elles n'en sont que plus sensibles &
» plus évidentes, qui a lui seul plus
» de connoissances, plus d'idées, plus
» de profondeur que *Platon* & *Cicéron*
» réunis & analysés; enfin qui sou-
» vent avec autant d'éloquence & des
» mouvemens oratoires d'un aussi
» grand effet qu'aucun de ceux dont
» leurs écrits offrent le modèle, a plus
» de nerf, plus de substance & de véri-
» table séve dans cinq ou six pages
» que ces auteurs n'en ont dans cent ».
Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il apporte en preuve de cette étrange assertion, une misérable déclamation de *Sénèque* sur le meurtre de *Callisthènes*, on ne choisiroit pas un autre morceau si l'on vouloit prouver que ce philosophe n'est qu'un rhéteur ampoulé & amoureux de paroles. L'éditeur est si entêté de son paradoxe qu'il ne croit pas qu'il y ait aujourd'hui un seul homme de lettres vraiment digne de ce nom, pour qui la supériorité de *Senèque* sur *Cicéron* ne soit pas un fait démontré. J'ai meilleure opinion de notre siècle. Quelques progrès que le

mauvais goût ait faits jusqu'ici, je pense qu'il est encore plusieurs littérateurs éclairés qui savent apprécier ces deux écrivains, & distinguer l'or du clinquant; quant à ceux qui prennent bonnement pour des idées profondes les antithèses & les jeux de mots de *Sénèque*, qui regardent comme de la séve & de la substance son brillant & ses ornemens frivoles, ils ne paroissent pas avoir le goût plus formé que ne l'avoient autrefois les écoliers de *Quintilien*, & ils ne méritent guères le nom de gens de lettres. Je n'entreprendrai point de prouver ici que *Cicéron* même comme philosophe l'emporte infiniment sur *Sénèque*, il suffit pour s'en convaincre de lire les ouvrages philosophiques de l'orateur Romain; & ceux que cette lecture ne persuadera point, ne seront point désabusés par des raisonnemens. Il faut les plaindre de n'avoir pas reçu de la nature un goût plus fin & un sentiment plus délicat. L'abbé *d'Olivet*, un de nos littérateurs les plus estimables, a porté sur ces deux philosophes un jugement bien diffé-

rent. Cherchant un auteur ancien, dont il pût extraire un grand nombre de pensées & de maximes utiles, il préféra sans balancer *Cicéron* à *Sénèque*, & voici comme il s'exprime à ce sujet dans la préface de sa traduction des pensées de *Cicéron* : » J'avois une bien » plus ample moisson à faire dans » l'un que dans l'autre ; car, comme l'a » très-bien dit le cardinal *du Perron*, » il y a plus en deux pages de *Cicéron* » qui pense beaucoup, & dont l'esprit » marche toujours, qu'en dix pages » de *Sénèque* qui tourne sans cesse » autour de la même pensée, & re- » vient toujours sur ses pas ». Je crois, Monsieur, qu'une pareille autorité peut contrebalancer celle de l'éditeur.

Venons maintenant à la traduction de M. *de la Grange*. Cet écrivain, qu'une mort prématurée a ravi aux lettres, s'étoit déjà fait connoître avantageusement par sa traduction de *Lucrèce*. Animé par le succès, il entreprit celle de *Sénèque*, qui est de bien plus longue haleine.

Opere in longo fas est obrepere somnum.

Quoique cet ouvrage ne démente point à plusieurs égards la réputation que l'auteur s'étoit acquise, cependant comme il n'a point eu le temps de le revoir & d'y mettre la dernière main, on y apperçoit bien des négligences dans le style que la lime eût fait disparoître : je me bornerai aujourd'hui à quelques morceaux choisis des épitres de *Sénèque*, réservant pour une seconde lettre l'examen des traités de morale.

Rien de plus intéressant & de plus agréable que les épitres de *Cicéron*; elles nous présentent un tableau fidèle des intrigues & des cabales qui agitoient alors la république, on y trouve une foule de détails curieux sur les affaires du temps; *Cicéron* y peint non-seulement son caractère, mais encore celui des grands hommes ses contemporains; il démêle les divers intérêts qui les faisoient agir, & nous montre les ressorts secrets des évènemens. Son style est simple, naturel, facile; on voit un homme qui épanche librement son cœur dans le sein de ses amis. Le ton des épitres de

Sénèque eſt bien différent, on n'y trouve qu'un rhéteur qui ſe guinde pour arriver au ſublime, & qui trop ſouvent n'eſt qu'ampoulé. Ce ſont de triſtes diſſertations ſur les principes les plus rebattus de la morale, des lieux communs éternels ſur le mépris de la mort & de la douleur, ſur la pauvreté, ſur la tempérance, &c. de longues déclamations ſur le luxe & ſur la corruption des mœurs, quelquefois de sèches & ennuyeuſes diſcuſſions ſur les points les plus abſurdes & les plus biſarres de la doctrine des ſtoïciens. J'aurai ſoin, Monſieur, dans les paſſages que je vous citerai, de vous faire remarquer les défauts de l'original comme ceux du traducteur. Voici d'abord un morceau ſur l'atrocité des combats de gladiateurs. « Le haſard m'a conduit au » ſpectacle de midi, je m'attendois à » des jeux, à des plaiſanteries, à des » amuſemens capables de délaſſer de » la vue du ſang *humain ;* tout le » contraire, les combats précédens » étoient *humains*, auprès de ceux- » là : *les jeux ne ſont que bagatelles ;* on

» veut *l'homicide pur*. Plus d'armes » défensives, nulle partie du corps à » l'abri du danger, nuls coups portés » à faux...... point de casque, point » de bouclier; à quoi bon ces armes, » cet art de l'escrime? A rien qu'à » retarder la mort. Le matin, les » hommes sont exposés aux lions & » aux ours; à midi, aux spectateurs. » *Ils viennent de terrasser un monstre*, » *ils vont l'être par un homme*. Vain- » queurs dans un combat, ils vont » périr dans un autre. Le sort de tous » les combattans est la mort, l'instru- » ment est le fer & le feu, voilà » comme on remplit les intermèdes » de l'arène. Un homme a-t-il volé, » qu'on le pende; a-t-il tué son sem- » blable, qu'on le tue: mais toi, » malheureux spectateur, qu'as-tu » fait pour subir un tel spectacle? tue, » brûle, frappe, pourquoi fondre si » lâchement sur le fer? pourquoi tuer » avec tant de circonspection, pour- » quoi mourir de si mauvaise grace? » On les pousse au combat à coups » de fouets, on les fait courir le sein » nud au-devant des blessures. Le

» ſpectacle eſt fini ; dans l'intervalle » on égorge des hommes, pour ne » pas reſter oiſif». Ce morceau me paroît très-propre à faire connoître le tour d'eſprit & la maniere de *Sénèque*. Le ſujet eſt grave & pathétique. Voyez, Monſieur, comme l'auteur l'affoiblit & l'énerve par de petits agrémens, & par une affectation puérile. Il falloit peindre l'horreur de ce ſpectacle avec de grands traits capables d'exciter l'indignation dans les ames. Au Sentiment profond qui devoit animer ce tableau, *Sénèque* ſubſtitue de la fineſſe & des pointes. Le lecteur eſt étonné de ſon eſprit plutôt qu'indigné de la cruauté des Romains. Cependant parmi ces jeux de mots on diſtingue quelques penſées belles & fortes. *A quoi bon cet art de l'eſcrime ? A rien qu'à retarder la mort. On égorge des hommes pour ne pas reſter oiſif.* Cette derniere n'eſt cependant qu'une répétition ; l'auteur avoit déjà dit : *Voilà comme on remplit les intermèdes de l'arène.* Il reproduit ici cette idée ſous une forme plus ſaillante : il y a de la chaleur & du mouvement

dans cet endroit où *Sénèque* fait parler les ſpectateurs, *tue*, *brûle*, *frappe*, *&c.* Mais ces beautés ſont comme étouffées ſous un amas de vaines ſubtilités. *Le matin les hommes ſont exposés aux lions, à midi aux ſpectateurs*, & ce qui ſuit. Rien de plus ridicule que cette réflexion, quelqu'un a-t-il volé, qu'on le pende, &c. mais malheureux ſpectateur qu'as-tu fait, &c. On ne ſait ce que veut dire ici *Sénèque*; le ſpectacle des gladiateurs n'eſt point un ſupplice pour les Romains que perſonne ne force d'y aſſiſter, & qui y trouvent du plaiſir : & quoiqu'ils n'ayent ni tué ni volé, on ne leur fait point d'injuſtice en repréſentant des combats qu'ils peuvent ne pas regarder. Le traducteur en général a parfaitement ſaiſi le ton & l'eſprit de ſon original, & ſon ſtyle n'eſt ni moins monotone ni moins haché que celui de *Sénèque*; mais il ne rend pas toujours heureuſement ni même fidèlement ſa penſée. En voici des exemples. *Les jeux ne ſont que bagatelles.* Cette phraſe eſt louche, & même un peu niaiſe : certainement

les jeux ne ſont pas quelque choſe de fort ſolide. *Sénèque* ne dit point cela ; voici le ſens du latin. *Les combats précédens étoient humains auprès de ceux-là : maintenant on laiſſe ces jeux & ces bagatelles, ce ſont des monſtres que l'on veut voir. Nunc amiſſis nugis mera homicidia ſunt. L'homicide pur* eſt une expreſſion un peu dure en françois; c'eſt, il eſt vrai, la traduction littérale du latin *mera homicidia ;* mais ce qui n'eſt pas fort énergique dans une langue eſt ſouvent gothique & barbare dans une autre. *Ils viennent de terraſſer un monſtre, ils vont l'être par un homme.* Cela eſt aſſez difficile, car un homme eſt un ennemi moins redoutable qu'un monſtre. Le traducteur n'a point ſaiſi la penſée de *Sénèque*; voici la phraſe latine, *interfectores interfecturis jubentur objici : interfectores* ne doit pas s'entendre des eſclaves expoſés aux bêtes dans l'arène, qui communément en étoient dévorés, mais bien des gladiateurs qui avoient tué leur adverſaire. Notre langue, à la vérité, ne ſauroit atteindre à la préciſion de ces mots, *interfectores, interfecturis*, & il ne

faut pas chercher à attraper cette précision par un contre-sens. *Ils ont tué leur adversaire, un autre lui succède qui doit les tuer à son tour.* Tel est le sens que présente le latin.

Voici, Monsieur, un magnifique éloge de *Scipion l'Africain*, qui, faussement accusé par les tribuns du peuple, dédaigna de se justifier, & s'exila volontairement. « C'est de la maison » même de *Scipion l'Africain* que je » vous écris cette lettre, après avoir » rendu hommage aux mânes de ce » grand homme sur une éminence où » je soupçonne que reposent ses cen» dres. Je ne doute pas que l'ame de » ce héros ne soit remontée au ciel » d'où elle étoit descendue, non » parce qu'il a commandé de nom» breuses armées; *avantage qu'a eu* » *comme lui ce furieux* Cambyse *dont* » *la frénésie eut de si heureux succès;* » mais à cause de sa modération mer» veilleuse & de sa rare piété; il fut » plus étonnant sans doute quand il » quitta sa patrie que quand il la » défendit. Il falloit que Rome perdît » *Scipion* ou sa liberté. Je ne veux pas,

» dit il, déroger à nos loix & à nos
» conſtitutions, la juſtice doit être
» égale pour tous les citoyens. Jouis
» ſans moi, ô ma patrie, d'un bien
» que tu me dois. J'ai été l'inſtrument
» de ta liberté, j'en deviendrai la
» preuve. Je pars ſi je ſuis plus grand
» que ton intérêt ne le demande.
» Comment ne pas admirer une telle
» grandeur d'ame ? Il partit pour un
» exil volontaire, & délivra la ville
» d'un fardeau qui l'*inquiétoit*. Il fal-
» loit ou que la liberté fît un ou-
» trage à *Scipion*, ou que *Scipion* en
» fît un à la liberté ; l'un & l'autre
» étoit un crime. Il ſe ſoumit donc
» aux loix, & ſe retira à Literne, *ren-*
» *dant ſon exil auſſi honteux pour Rome*
» *que celui d'Annibal*. J'ai vu ſa maiſon
» de campagne de pierre de taille en-
» vironnée d'un mur qu'entoure une
» forêt, & flanquée de tours qui lui
» ſervoient de fortifications. Au bas
» de la maiſon & des jardins eſt une
» citerne ſuffiſante pour l'uſage d'une
» armée entière ; le bain eſt étroit &
» obſcur, ſelon la coutume de nos
» ancêtres.... Ce fut un grand plaiſir
» pour

» pour moi de comparer les mœurs » de *Scipion* avec les nôtres. C'étoit » dans ce réduit obſcur que ce héros, » la terreur de Carthage, à qui Rome » doit de n'avoir été priſe qu'une « ſeule fois, baignoit ſon corps fati- » gué des travaux de l'agriculture, » après s'être exercé par des ou- » vrages pénibles, & avoir dompté » la terre, ſelon la coutume des pre- » miers Romains ; voilà donc la vile » demeure qu'il habitoit ; voilà le » chétif plancher que fouloient ſes pas » vénérables, &c. ». *Sénèque*, dans ce paſſage, donne moins à l'affectation & au bel eſprit ; c'eſt un des morceaux les plus intéreſſans & les mieux frappés de toutes ſes lettres, quoiqu'il ſoit encore un peu trop chargé d'anti-thèſes. La traduction offre quelques taches légères, il y a de la peſanteur & de l'embarras dans toute cette phraſe. *Avantage qu'a eu comme lui* ; il étoit aiſé de traduire avec autant de préciſion que dans l'original : *Cambyſe, cet heureux fou, eut le même avantage*. *Inquiétoit* eſt une expreſſion impropre & qui s'applique mal à

fardeau ; il y a peut-être une faute plus essentielle dans ce passage, *rendant son exil aussi honteux pour Rome que celui d'Annibal : tam suum exilium reipublicæ imputaturus quam Annibalis* ; malgré la savante note & la citation de *Tite-Live*, qui viennent à l'appui de cette interprétation, elle s'accorde fort mal avec ce qui précède, & on peut la regarder comme un véritable contresens. Ce qui a trompé le traducteur, c'est le sens du verbe *imputare* à qui les Romains donnèrent une acception nouvelle après le siècle d'*Auguste*. Dans *Sénèque*, *Pline*, *Tacite* & les autres, on le trouve communément employé pour signifier faire valoir quelque chose à quelqu'un, la lui compter comme une grace, un service : ainsi cette phrase latine : *tam exilium suum patriæ imputaturus quam Annibalis* signifie littéralement *pouvant compter son exil comme un service aussi important pour la république que l'exil d'Annibal* : ce qui veut dire que *Scipion*, en s'exilant de Rome pour conserver la liberté, rendit à la république un aussi grand service qu'en

chassant *Annibal* de l'Italie. Cette explication est la suite la plus naturelle de l'éloge que *Sénèque* vient de faire de *Scipion*.

Une des épitres de *Sénèque* les plus profondes & les plus solides, est sans contredit celle où il prouve que la corruption des mœurs entraine communément celle du goût & du style. Il est assez curieux de voir le corrupteur de l'éloquence Romaine traiter un pareil sujet, & se condamner lui-même sans s'en appercevoir.
» Quand l'opulence a répandu le luxe,
» il commence à se montrer dans les
» habillemens, puis dans les meubles.
» On songe ensuite à décorer les mai-
» sons, on cherche à leur donner l'é-
» tendue des campagnes... Bientôt on
» met de l'élégance dans les repas; on
« cherche à se distinguer par la nou-
» veauté des mets... Lorsqu'on a pris
» l'habitude de dédaigner les choses
» d'usage, & qu'on regarde comme
» méprisable tout ce qui est ordinaire,
» on cherche de la nouveauté jusques
» dans le langage; tantôt on rappelle
» des mots anciens, des expressions

» surannées ; tantôt on en forge de » nouveaux & d'inconnus ; tantôt on » regarde ceux qui se sont mis à la » mode *comme de l'élégance* ; on se sert » de métaphores hardies & fréquentes. » Bien des gens croient réussir par des » phrases coupées ; ils tiennent le sens » en suspens, & semblent vouloir que » l'auditeur les devine, &c. ». *Sénèque* cite l'exemple de *Mécène*, qui, dans le beau siècle d'*Auguste*, environné des *Virgile* & des *Horace*, dans le sein même du goût, écrivoit cependant avec l'affectation la plus outrée. Il rapporte quelques phrases remarquables par leur extravagance, mais dont on ne peut bien rendre en françois le ridicule. Puis il ajoute : » lorsque vous lirez de pareilles choses, » ne vous reviendra-t-il pas aussitôt » à l'esprit que c'est ce même *Mécène* » qui marchoit toujours dans la ville » en toge traînante ..... Qui, au » milieu du fracas des guerres civiles, » au milieu des *inquiétudes de la ville* » *remplie d'armes*, se faisoit accompa» gner de deux eunuques plus hommes » que lui ; enfin ne devinerez-vous

» pas que ce même homme fût
» mille fois marié, quoiqu'il n'ait
» jamais eu qu'une seule femme * » ?
Lorsqu'on voit dans *Sénèque* des expressions & des tournures presque aussi affectées que celles qu'il blâme dans *Mécène*, on ne peut les attribuer à la corruption de ses mœurs, à la vie molle & efféminée; on sait qu'il étoit austère & frugal, ce ne peut donc être qu'une ambition effrénée, un insatiable desir des applaudissemens du moment, qui a pu l'engager à défigurer ainsi son style pour plaire aux esprits corrompus de son siècle. Il est même d'autant plus coupable qu'il n'ignoroit pas sans doute combien sa manière étoit vicieuse, & qu'il sacrifioit volontairement à sa réputation la perfection de l'éloquence & la pureté du goût; c'est ce qu'il faut conclure d'après les observations judicieuses sur le style, répandues dans cette lettre; mais cette gloire usurpée n'a pas été durable: il a éclipsé *Cicéron* pour un instant aux yeux de ses con-

* Il répudioit & reprenoit à tout moment sa femme *Terentia*.

temporains; la postérité plus éclairée a mis une grande distance entre ces deux hommes, & *Sénèque*, qu'un aveugle enthousiasme avoit couronné & comme déifié, est depuis longtemps remis en sa place. Je ne puis m'empêcher, Monsieur, de vous citer encore quelques passages de cette lettre, d'autant plus frappans, qu'ils ont aujourd'hui leur application. « Ne » soyez pas étonné de voir le langage » se corrompre, soyez plutôt surpris » que non-seulement *on loue les vices*, » *mais encore les défauts*. Cela s'est fait » de tout temps, nul grand génie n'a » réussi *si l'on n'a eu* quelque défaut à » lui pardonner. Citez-moi tel homme » célèbre que vous voudrez, & je » vous dirai ce que son siècle lui a » passé, ceux de ses défauts qu'on a » bien voulu dissimuler, je vous en » ferai connoître plusieurs à qui leurs » défauts n'ont point nui, & d'autres » à qui ces défauts ont *profité*... Quel- » ques-uns veulent un style coupé & » raboteux, ils troublent à dessein ce » qui pourroit couler naturellement, » ils ne veulent pas de liaison sans

» *âpreté*, ils regardent comme plus
» mâle & plus énergique ce qui frappe
» inégalement l'oreille ; d'autres sem-
» blent composer des modulations,
» tant ils cherchent à flatter l'oreille
» & à couler mollement...... Que
» dirons-nous du style lent dans le
» début tel que celui de *Cicéron*, qui
» semble aller en pente, qui se termine
» avec mollesse, *& qui, toujours uni-*
» *forme, n'offre point de variété*. En
» général les Sentences sont non-
» seulement vicieuses lorsqu'elles sont
» basses & puériles, ou *lorsqu'elles*
» *sont dépravées & contraires à la dé-*
» *cence*, mais encore lorsqu'elles sont
» trop fleuries, trop efféminées, lors-
» qu'elles ne produisent que des sons ;
» ces défauts introduits par tel homme
» qu'on regarde comme un modèle d'é-
» loquence, sont imités par des gens
» qui les transmettent à d'autres, &c. »
Vous avez sans doute remarqué, Monsieur, le trait malin décoché contre *Cicéron*, dont le style, sur-tout dans les ouvrages philosophiques, est aujourd'hui regardé avec raison, même par les partisans de *Sénèque*,

comme un modèle accompli de grace & d'harmonie. Je ne vous ai fait encore aucune obſervation ſur la manière dont le traducteur a rendu les différens morceaux que je viens de vous tranſcrire. Occupé d'objets plus agréables & plus intéreſſans, il étoit triſte pour moi de m'arrêter à relever les fautes d'un écrivain qui les rachete quelquefois par des beautés. *Regarde comme de l'élégance;* rien n'eſt moins élégant que cette façon de parler, *pro cultu habetur*, eſt *regardé comme un ornement. Inquiétudes de la ville remplie d'armes*, traduction foible & platte de ces mots, *ſollicitâ urbe & armata. On loue les vices, mais encore les défauts.* Cette diſtinction des vices & des vertus, eſt une pure imagination du traducteur qui ne ſe trouve point dans le latin: *non tantùm vitioſa ſed & vitia laudantur*, dit *Sénèque*, ce qui ſignifie: non-ſeulement on loue les compoſitions vicieuſes, mais les vices même; c'eſt-à-dire que non-ſeulement on approuve des diſcours enflés, mais qu'on regarde en général l'enflure comme une qualité du

ſtyle & de l'éloquence, *& qui, toujours uniforme, n'offre point de variété, & qui n'offrant point de variété eſt toujours uniforme*; cela reviendroit au même, c'eſt une battologie.

Pourquoi ne pas traduire le latin? *nec aliter quam ſolet ad morem ſuum pedemque reſpondens; toujours aſſervi au même ſyſtême & à la même cadence. Ou lorſquelles ſont dépravées & contraires à la décence.* Le traducteur n'entend ici abſolument rien à ſon original: il ne s'agit dans ce paſſage ni de décence ni d'obſcénité, mais de goût. *Sententiæ improbæ & plus auſæ quam pudore ſalvo licet*, ce ſont des ſentences d'une hardieſſe qui va juſqu'à l'impudence, & d'une audace qui révolte, des penſées outrées & giganteſques qu'on ne peut riſquer ſans ſe rendre ridicule. *Pudore ſalvo*, *Sénèque* les oppoſe à celles qui ſont petites, baſſes & puériles. M. *de la Grange* n'a pas vu que *pudor* ſignifie la *honte* & non pas *pudeur* ni *décence*, & *improbus*, outré, exceſſif. *Sénèque*, dans l'épitre 108, le prend encore dans ce ſens: *tranſlationes improbas figurasque dicendi*, des

métaphores & des figures outrées.

La chimère de l'âge d'or, si propre à égayer l'imagination des poëtes, ne devroit point souiller les écrits des philosophes consacrés uniquement, à la vérité ; *Sénèque* toujours plus occupé de briller que d'instruire, n'a pas négligé un lieu commun très-favorable qui donnoit lieu à un parallèle ingénieux entre les mœurs antiques & modernes. Je vais vous en présenter quelques traits. » Combien » les hommes n'étoient-ils pas riches » dans un temps où l'on ne pouvoit » trouver aucun pauvre parmi eux ! » L'irruption de l'avarice *est venue* » troubler ce bel ordre ; en voulant » soustraire & s'approprier une partie » du domaine public, elle s'est privée » de la totalité ; réduite à l'étroit, » *après avoir nagé dans l'abondance*, » elle a introduit la pauvreté ; en desirant tout, elle a tout perdu. Aujourd'hui, malgré tous ses efforts » pour réparer ses pertes, quoiqu'elle » ajoute toujours à ses terres de nouvelles terres, quoiqu'elle chasse ses » voisins ou par de l'argent ou par

» des violences ; quoiqu'elle étende ses
» possessions dans des provinces en-
» tières, & qu'elle ne leur donne le
» nom de terres que lorsqu'il faut
» plusieurs journées pour les parcou-
» rir, jamais nous ne pourrons assez
» reculer nos limites pour les *mener*
» au point d'où nous sommes partis ;
» quand nous aurons tout envahi,
» *aurons-nous beaucoup ? Hélas ! nous*
» *avions tout* » ! . . . . *Après avoir nagé dans l'abondance*, cette métaphore est vicieuse, parce qu'elle ne s'accorde point avec celle qui se trouve dans le premier membre de la phrase. *In angustum ex immenso redacta.* Cette opposition d'*immenso* avec *angustum* n'est point rendue dans le françois. *Mener*, *mener des limites* n'est ni juste ni élégant. *Aurons-nous beaucoup ? Hélas ! nous avions tout.* Cette interrogation, *aurons-nous beaucoup ?* est déplacée & à contresens ; car il est certain qu'on aura beaucoup lorsqu'on aura des provinces entières. Le latin dit : *multum habebimus*, *universum habebamus*, *nous aurons beaucoup*, *mais nous avions tout*. Le traducteur aura probablement

trouvé un point d'interrogation dans l'édition sur laquelle il a travaillé ; j'ignore pourquoi il n'a pas traduit la phrase suivante, que voici : *terra ipsa fertilior erat illaborata & in usus populorum non diripientium larga*, c'est un oubli ou une distraction que l'éditeur auroit dû corriger. » Ceux qui » trouvoient dans une épaisse forêt » un abri contre le soleil, & dans » une caverne grossière remplie de » feuilles, un rempart contre la ri» gueur des hivers ou les flots de la » pluie, passoient des nuits paisibles » sans soupirer ; & nous, l'inquiétude » nous agite sous la pourpre, elle » nous réveille par ses aiguillons dou» loureux. Ils trouvoient un sommeil » tranquille sur la terre la plus dure. » De riches lambris n'étoient point » suspendus au-dessus de leurs têtes ; » mais couchés à l'air libre, ils » voyoient rouler au-dessus d'eux les » astres, ils voyoient le spectacle pom» peux de la nuit & le monde se pré» cipiter en silence vers l'occident ». Ceci n'est qu'une misérable amplification d'écolier. Car il y a grande

apparence que ces hommes qui dormoient si bien ne s'amusoient point la nuit à considérer les étoiles, & voyoient encore bien moins le monde se précipiter vers l'occident. » C'étoit » sans doute une demeure conforme » à la nature, que celle qu'on ne craignoit pas, & pour laquelle on ne » craignoit pas ». Quel tour précieux & guindé, pour dire que ces premiers hommes habitoient des cabanes simples qu'ils ne craignoient point de voir renversées, & qui ne pouvoient les écraser sous leurs ruines? Vous trouverez la même affectation dans ces antithèses sur les conquérans. » Ces héros pour se mettre en état de » vaincre les ennemis, s'étoient laissé » vaincre eux-mêmes par les passions. » Personne n'a résisté à leurs armes, » mais ils n'ont pas résisté à l'ambi- » tion & à la cruauté; lors même » qu'ils paroissoient chasser devant » eux les armées ennemies, ces pas- » sions les chassoient devant elles ». Mais voici, Monsieur, une subtilité bien plus étrange & bien plus ridicule. Il s'agit de l'action de ce fameux

Mucius Scevola qui brûla lui-même sa main en présence de *Porsenna.* Qui croiroit que dans une matière aussi grave on pût trouver lieu à des pointes & à des calembours? Vous ne pourriez jamais imaginer ce que *Sénèque* admire le plus dans ce trait historique, le voici. Les autres guerriers triomphent de l'ennemi avec une main armée, & *Mucius* en a triomphé avec une main brûlée. *Rarius est hostem amissâ manu vicisse quam armata.* Mot à mot, *il est plus rare d'avoir vaincu l'ennemi avec une main perdue qu'avec une main armée.* M. *de la Grange* s'est efforcé de sauver un peu l'extravagance de ce jeu de mot, & il a traduit : *il est plus rare de vaincre un ennemi par le sacrifice de sa main que par les traits dont elle est armée.* Voilà, Monsieur, cette séve & cette substance, voilà ces pensées fortes & vigoureuses, ces idées profondes qui, au jugement de l'éditeur, mettent *Sénèque* si fort au dessus de *Cicéron.*

Ces exemples suffisent pour vous faire connoître le ton de l'original & le style du traducteur. M. *de la Grange*

paroît s'être attaché particulierement à saisir la manière de *Sénèque* ; il en a tous les défauts sans en avoir toutes les beautés. Sa version est en général fidèle & précise, mais trop souvent aux dépens de l'élégance & de l'harmonie. Quant aux inexactitudes & aux négligences fréquentes qui la défigurent, il est à présumer que l'auteur les eût corrigées s'il eût eu le temps de revoir son ouvrage.

Emendaturus, si licuisset, erat.
Ovid.

Je suis, &c.



LETTRE XIV.

Le Triomphe de Sophocle, *comédie, dédiée à M.* de Voltaire, *par M.* Palissot. *A Paris, chez Jean-François Bastien, libraire, rue du Petit Lion.* Brochure de 28 pag. prix, 24 s.

JE vous ai annoncé *, Monsieur, que l'auteur de la *Dunciade* & des *Philosophes* commençoit à témoigner un repentir sincère de tous les crimes de lèze-philosophie dont il s'est rendu coupable, qu'il n'avoit pas encore le courage d'en faire une réparation authentique & solemnelle, mais que l'amour de la gloire le porteroit enfin à se ranger sous les drapeaux de la philosophie, hors de laquelle point de renommée, & qu'après avoir consumé les forces de sa jeunesse à combattre l'hydre philosophique, on

* Voyez l'Année Littéraire 1777, t. IV, page 169.

le verroit, dans sa vieillesse, détester ses foibles succès & se prosterner aux pieds de l'idole qu'il avoit essayé d'abattre. Ma prédiction commence à s'accomplir. En ce jour mémorable, où le zèle de la tourbe encyclopédique s'épuisa pour inventer des honneurs nouveaux, aucun des soldats même de la milice encyclopédique n'a fait éclater pour le général de la philosophie un enthousiasme égal à celui qui animoit le soi-disant ex-général des anti-philosophes. Pour signaler son zèle, il avoit célébré dans une espèce de comédie le couronnement du *Sophocle François*, & il vouloit que cet avorton comique fût comme le dernier ornement de cette mascarade d'un genre tout à fait nouveau. Mais les comédiens François ont trouvé ce *monument* de flatterie si dénué de sel, d'esprit & de bon sens, qu'ils ont cru devoir refuser une pièce qui eût fait également tort au goût des acteurs qui auroient adopté d'aussi fades louanges, à la gloire du panégyriste qui les auroit publiées, à la délicatesse du

héros qui les auroit entendues. Ils ont donc répondu qu'un *des acteurs ayant prétendu que six jours ne lui suffisoient pas pour apprendre son rôle*, il étoit impossible de jouer la pièce le jour même du couronnement. Ce prétexte honnête prouve l'attention des comédiens à ménager l'amour-propre des auteurs. Cependant M. *Palissot*, au lieu de leur tenir compte & du motif charitable qui avoit nécessité leur refus, & de l'excuse adroite dont ils l'avoient coloré, s'emporte contre eux, accuse leur paresse, les taxe d'indifférence pour le public & d'ingratitude envers M. *de Voltaire*. Heureusement pour eux, personne n'est assez injuste pour ajouter foi à des accusations aussi destitués de fondement. Tout le monde connoît les rares complaisances auxquelles les comédiens sont descendus, les efforts inouis qu'ils ont faits pour étancher la soif inaltérable d'applaudissemens qui a toujours dévoré *Papa-grand-homme*. Si la pièce de M. *Palissot* eût pu, en

effet, (comme il a la bonhomie de le croire & la modestie de le publier) si elle eût pu *procurer au public & à M.* de Voltaire *une surprise agréable*, si elle eût été capable *d'ajouter encore quelque lustre à l'éclat d'une journée* que les comédiens s'efforçoient de rendre à jamais mémorable, peut-on s'imaginer que les comédiens eussent refusé de consacrer une heure de travail à apprendre leur rôle ? car il n'en falloit pas davantage pour satisfaire le public, M. *de Voltaire*, & sur-tout M. *Palissot*, puisque le morceau le plus considérable de cet embryon comique ne contient que quatre-vingt lignes. Pour des mémoires aussi exercées que celles des comédiens, c'est au plus l'ouvrage d'une heure. Il est donc impossible d'attribuer leur refus à un autre motif qu'au desir honnête d'épargner à l'auteur une chute inévitable, & dont la honte eût formé avec la pompe de cette grande journée un contraste si humiliant pour M. *Palissot*. Cependant M. *Palissot* refuse de se soumettre à

l'arrêt fatal porté par le sénat comique ; &, pour se venger de son injustice, pour dédommager le public & M. *de Voltaire* de la *sensation* délicieuse, de la *surprise agréable*, du *lustre* éclatant dont les avoit frustré la paresse des comédiens, il vient de rendre public ce monument d'adulation. C'est l'apologie la plus complette de la conduite des comédiens.

La pièce entière ne renferme que quatre scènes. *Dionée*, nièce de *Sophocle*, ouvre la première par ces mots : » Prenez pitié de mon inquié-» tude, mon cher *Clisthènes*, courez » & devancez, s'il est possible, *Sophocle* » à l'Aréopage. *Hélas ! il ne vous sera » pas difficile de l'atteindre.* Sa marche » retardée par les années & par la » douleur ne sauroit être bien rapide. » *Courez, dis-je, & revenez* au plutôt » me tirer de l'affreuse incertitude où » je suis ».

Comme cet *hélas ! il ne vous sera pas difficile de l'atteindre* est touchant ! Quelle profonde sensibilité ! Du premier mot, M. *Palissot* déchire le cœur.

Et puis *courez*, *dis je*, *& revenez*; quelle vivacité, quelle grace dans cette répétition ?

Clisthènes répond, *je vole sur ses pas & j'ose vous répondre de mon zèle.* Puis il sort. *Ismenie*, qui doit sa fortune à *Dionée*, cherche à consoler sa protectrice, & s'efforce, par une pensée sublime, de lui prouver que *Sophocle* ne court aucun danger : *Est-il*, s'écrie-t-elle, *quelqu'abri plus respectable que sa gloire & son nom ?* Cependant cet abri si respectable ne rassure point *Dionée*; elle accuse la cabale cruelle qui employe comme des instrumens de sa vengeance, les propres enfans de *Sophocle*. Ici c'est du *Sophocle* Grec dont il est question. *Ismenie* toujours pleine de confiance dans l'*abri respectable*, reproche à *Dionée* » *de ne point songer assez à ce* » *sentiment de vénération devenu pour* » Sophocle *un sentiment d'habitude*, » chez tous les Athéniens. Cet esprit » de paix, d'humanité, de tolérance » qui respire dans ses immortelles » tragédies, commence à se répandre

» dans l'Aſie même, & lui a concilié
» le reſpect de toutes les ames qui
» conſervent encore quelque principe
» de vertu ». Ici, ſans doute, c'eſt le *Sophocle* François dont *Iſmenie* veut parler ; car l'Athénien n'avoit pas introduit le tolérantiſme dans l'Aſie même. Au reſte, ce mêlange biſarre de choſes dont les unes ne conviennent qu'à M. *de Voltaire*, & dont les autres ne peuvent appartenir qu'au véritable *Sophocle*, forment un plaiſant pot-pourri.

Ce ſentiment de vénération devenu pour Sophocle *un ſentiment d'habitude.* On croit que c'eſt *Sophocle* qui a contracté l'habitude de témoigner à quelqu'un de la vénération. Ce n'eſt pas la penſée de l'auteur. Mais il a cru devoir conſerver une petite phyſionomie Grecque au langage d'*Iſmenie*. C'eſt apparemment par le même principe qu'elle appelle les grands, *des importans relégués dans les vains honneurs de leurs titres.*

Dans la ſeconde ſcène, *Cliſthènes* qui avoit ordre d'attendre le jugement de l'aréopage, revient ne ſe poſſédant

pas de joie, racontant à *Dionée* l'accueil que *Sophocle* a reçu du peuple : *Ismenie* après le récit des témoignages *les plus imposans* de la faveur du peuple, s'écrie : *Aimables Athéniens, vous êtes le modèle des peuples ! Dionée*, au contraire, craint que ces honneurs mêmes rendus à *Sophocle*, n'aient révolté l'orgueil des sénateurs de l'aréopage. Tels sont les objets importans & les détails piquans de la seconde scène.

Dans la troisième, aux acteurs précédens, se joint un certain *Nicias* que M. *Palissot* nous représente comme un jaloux & malin détracteur, adulateur public, ennemi caché de *Sophocle*. On diroit que M. *Palissot* a voulu tracer son propre portrait dans la personne de ce *Nicias* ; ce qu'il y a de certain, c'est que les propos de ce dernier sont tous empruntés de la massive collection des *œuvres de M. Palissot.*

Nicias dit que *la philosophie paroît avoir du dessous.* M. *Palissot*, tome 4, pag. 398, *l'autorité des philosophes com-*

mence à décliner, parce qu'ils ont même allarmé les gouvernemens.

Nicias dit que *Sophocle sembloit n'avoir plus rien à redouter de l'envie.*

M. *Palissot*, tome 6, écrivant à M. *de Voltaire*, il est *une supériorité qui ne devroit plus laisser de place à l'envie; c'est la vôtre.*

Nicias se plaint qu'il ne cesse de dire inutilement à *Sophocle* qu'un grand homme ne doit avoir d'autre parti que ses ouvrages.

M. *Palissot*, tom. 4, pag. 413, nous le lui avons dit; il ne doit épouser dans la littérature aucune faction.

Nicias dit qu'il est dans le parti de *Sophocle*, des traîtres qui le font servir à leurs passions.

M. *Palissot* écrit à M. *de Voltaire*: Vous avez de grands ménagemens pour DES GENS qui prouveront un jour qu'ils vous étoient moins attachés que moi.

Enfin *Nicias* rend hommage au génie de *Sophocle*, mais il se fait gloire de l'avoir toujours averti de ses foiblesses, il lui reproche d'avoir recherché

recherché la gloire avec trop peu de modération, de n'avoir pas eu assez d'égards pour quelques grands hommes, estimés dans Athènes, de s'être abaissé à des vengeances peu dignes de son nom, &c. & c'est précisément ce que M. *Palissot* lui-même n'a pu s'empêcher de reprocher à M. *de Voltaire* dans plusieurs endroits de ses ouvrages.

Toute cette troisième scène ne consiste que dans le détail & la réfutation de ces inculpations de *Nicias-Palissot*. *Ismenie* qui est le bel-esprit de la pièce, excuse les *foiblesses de Sophocle* par cette comparaison sublime. « Que ne » reprochez-vous aussi à l'astre du » jour, ces taches que la nature ne » lui a, sans doute, imprimées que pour » tempérer ce que son *éclat auroit de* » *trop excessif* ». Un *éclat excessif*, & *trop ecessif*; quel françois !

Dans la quatrième & dernière scène, un député de l'aréopage vient annoncer le triomphe glorieux de *Sophocle*. L'aréopage a ordonné de lui élever une statue; un sculpteur paroît

qui pose à leurs yeux, sur un piedestale, le buste de *Sophocle* couronné de lauriers. *Ismenie* s'écrie : Dieux justes ! *Dionée, quelle étonnante révolution ! Nicias*, je meurs de dépit & de confusion.

Tels sont exactement, Monsieur, & le fonds & les détails de ce nouveau chef-d'œuvre comique. Quel génie créateur n'étoit pas nécessaire pour enfanter un plan aussi hardi ! Quelle fierté dans le dessein des caractères ! quelle adresse dans les ressorts de l'intrigue ! quelle force comique dans les situations ! mais ce qui paroît à M. *Palissot* le plus admirable dans cet ouvrage, c'est le mérite d'avoir prévu toutes les circonstances du triomphe qu'il a célébré. « *Et véritablement*, dit-il, il est d'une SINGULARITÉ REMARQUABLE que long-» temps avant l'évènement, il ne » me soit échappé aucune des circonstances de la journée du 30 Mars ». Il s'extasie à la vue de ce rare prodige, il le rappelle avec complaisance à trois reprises différentes, il paroît

craindre qu'on ne l'accuse de magie, & je me crois en conscience obligé de rassurer ses timides esprits. Je pense donc qu'il n'étoit pas besoin d'être tout-à-fait sorcier pour prévoir que le ban & arrière-ban de la philosophie seroit convoqué; que les maîtres & les garçons philosophes, confondus pêle-mêle, se disputeroient l'honneur d'exciter une plus grande rumeur; & que la foule du peuple avide de nouveautés & d'évènemens bisarres grossiroit la cohue encyclopédique. Aussi toutes ces circonstances que M. *Palissot* croit avoir eu seul le mérite de prophétiser, étoient depuis six semaines connues de la capitale entière. Les moindres mouvemens de ce triomphe imaginaire étoient aussi combinés, aussi bien concertés que pourroit l'être un plan de bataille; ainsi M. *Palissot* peut être tranquille, il ne sera pas brûlé comme sorcier, pour avoir pressenti que M. *de Voltaire* recevroit des applaudissemens inouis dès qu'il paroitroit au théâtre; mais s'il échappe à

l'accusation de magie, peut-être en est-il quelque autre dont il ne pourra se laver aussi aisément ? Par exemple, on trouvera, sans doute, fort extraordinaire, qu'un homme qui poursuivoit autrefois avec acharnement ces philosophes, vienne aujourd'hui canoniser, encenser le chef & le protecteur de cette philosophie séditieuse; & s'il est quelque chose qui doive étonner davantage que l'inconséquence d'un homme qui vient ramper humblement aux pieds du maître dont il a *battu la livrée*, ce ne peut être que la vanité qui peut encore se repaître d'un encens aussi grossier, offert par une main ennemie.

Mais ce qui doit rassurer entièrement M. *Palissot* sur l'article de la magie, c'est qu'il n'est en cette occasion que le singe & l'écho de M. le chevalier *du Coudrai*, qui est parmi nous à l'abri du soupçon de sorcellerie. Dès 1774 ce poëte célèbre avoit déjà composé la *Cinquantaine Dramatique*, ou *l'Inauguration de la Statue de M. de Voltaire.* Il avoit prédit alors tous les

honneurs qui attendoient le patriarche de la philoſophie, dès qu'il entreroit dans la capitale. Le fonds & les circonſtances des deux ouvrages ſont les mêmes.

Comme M. *Paliſſot*, l'auteur de la *Cinquantaine*, avoit adreſſé ſa pièce aux comédiens, perſuadé qu'ils ne pouvoient la refuſer *ſans ſe deshonorer*; mais les comédiens portèrent de la *Cinquantaine* le même jugement que du triomphe de *Sophocle*. L'une & l'autre pièce leur a paru également indigne de leur théâtre & de la gloire de M. *de Voltaire*. M. *du Coudrai* crut devoir, comme M. *Paliſſot*, ſe venger des comédiens, par l'impreſſion de ſon ouvrage, & réparer le larcin fait au plaiſir du public & à la vanité de ſon héròs; mais ſa pièce, comme celle de M. *Paliſſot*, reſtera pour jamais enſevelie dans le magaſin de ſon libraire, malgré l'ivreſſe qu'inſpire tout ce qui rappelle le nom de M. *de Voltaire*.

Voilà des déſaſtres accumulés, qui devroient bien avertir M. *Paliſſot* que

ſa carrière eſt finie, que le temps eſt venu où il doit ſe repoſer à l'ombre de ſes lauriers. Au reſte, comme ſon génie a été très-précoce, il eſt très-naturel qu'il vieilliſſe avant le temps ordinaire, & *puiſqu'à l'âge de dix ans*, M. *Paliſſot*, comme il nous l'apprend lui-même, *faiſoit déjà des vers qui ſont encore gravés dans la mémoire de tous les habitans de ſa province*, il n'eſt pas étonnant qu'après cinquante ans toutes ſes productions ne ſoient plus que le délire d'une muſe décrépite.

Je ſuis, &c.



LETTRE XV.

Voyage pittoresque de l'Italie, premier volume. Royaume de Naples.

Il n'est aucun homme de goût qui n'ait ardemment desiré de faire le voyage d'Italie ; la beauté du climat, la richesse du sol, l'intérêt que fait naître la patrie de tant de héros & de grands hommes qui l'ont illustrée ; les chef-d'œuvres des arts en tous genres, soit antiques, soit modernes, qui embellissent cette contrée, sont de puissans attraits pour desirer au moins de la connoître : lorsque des occupations particulières ou d'autres raisons empêchent d'entreprendre ce voyage, un ouvrage qui peut y suppléer, qui contient tous les détails pittoresques, physiques, historiques, littéraires de l'Italie, ne peut manquer d'être reçu du public avec empressement ; c'est le but qu'on se propose, Monsieur, dans celui que je vous

annonce. Le texte grand-*in-folio*, ne paroîtra qu'après la livraiſon des gravures, & ſera délivré *gratis* aux perſonnes qui auront ſouſcrit pour les eſtampes. Celles qui paroiſſent aujourd'hui compoſent la première livraiſon ; on y voit repréſenté *Héliodore* chaſſé du temple, d'après le tableau de *Solimène* : deux autres ſujets d'hiſtoire dont l'un eſt un Chriſt mort, d'après l'*Eſpagnolet*, & l'autre une Sainte Famille, d'après le *Schidone* : deux vues du temple de *Serapis* deſſinées ſur les lieux, par M. *Robert* : l'élévation du même temple, d'après le même artiſte : & le plan géométral levé par M. *Paris*, avec une autre vue de Naples, d'après M. *Robert*. Il ſuffiroit peut-être de nommer les artiſtes que je viens de citer pour avoir la plus haute idée de ces eſtampes ; mais je dois ajouter que les ſujets d'hiſtoire ont été deſſinés d'après les originaux par M. *Fragonard*, dont on connoît la touche ſpirituelle & ſavante, & que les gravures ſont exécutées par les plus célèbres artiſtes dans chaque genre, & ſous la direction de MM. *Cochin* & *Lépicié*.

Comme l'on abuſe ſouvent de cette expreſſion générale, *célèbres artiſtes*, pour en impoſer au public, je vous citerai MM. *Prevots*, *Martini*, *Choffart*, *Weisbrod*, qui ont travaillé à cette première livraiſon, pour écarter tout ſoupçon de médiocrité. Je ne m'étendrai pas davantage ſur cet ouvrage déjà connu du public par le *proſpectus* qui a été diſtribué, mais je ne puis m'empêcher d'obſerver, en finiſſant, que je ne crois pas qu'on ait encore rien entrepris dans ce genre d'auſſi vaſte, d'auſſi curieux, d'auſſi intéreſſant & d'auſſi agréable.

Je ſuis, &c.

POST-SCRIPTUM.

N. B. Il s'eſt gliſſé pluſieurs fautes d'impreſſion dans les *Obſervations* de M. l'abbé *de Gourcy*, vicaire général de Bordeaux, ſur les derniers chapitres de l'hiſtoire de M. *Gibbon*, N°. 12 de l'*Année Littéraire*, Lettre 5[e]. Voici les principales.

Page 103, ligne 3, pour faire adorer

la folie ou le scandale de la croix, *lisez* pour faire adorer *la folie & le scandale de la croix.*

Ibid, ligne 25, les faits, *lisez* les miracles.

Page 110, ligne 24, faisoit, *lisez* faisoient.

Ibid. lig. 26, proposoit aux payens, *lisez* proposoit pour modèle aux payens.
Ibid. sembloit, *lisez* sembloient.

Page 112, ligne 18, & de la résistance, *effacez* &.

Page 114, ligne 9, au gouvernement paternel, *lisez* rien n'étoit plus opposé au gouvernement arbitraire & despotique, que le gouvernement paternel des évêques.

Page 122, ligne 1, les lauriers des vrais chrétiens, *lisez* les lauriers des héros chrétiens.

Ibid, ligne 14, après relever, *ajoutez* : toutes les imputations calomnieuses ou hasardées.

Page 108, ligne 13, ce qu'en a dit; *lisez* ce qu'a dit sur le mariage.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Rome triomphante. C'est le titre d'une estampe de huit pouces de haut sur six de large, gravée sous la direction de M. *Gaucher*, de l'Académie des Arts d'Angleterre, d'après le dessin de M. *Martini*, & sur le programme manuscrit de M. *Philippe*, Censeur royal, &c.

Les sçavantes éditions des auteurs latins, auxquelles M. *Philippe* a présidé dans sa jeunesse, le *Térence* & le *Virgile* entr'autres, & les cours publics qu'il a donnés sur l'histoire & la géographie, pendant vingt-neuf ans, attestent les profondes connoissances de ce célèbre professeur. Personne n'étoit plus en état d'entreprendre & d'exécuter *le Spectacle de l'Histoire Romaine*; & c'est pour servir de résumé aux deux premières livraisons de cet utile ouvrage, auquel le public a fait l'accueil le plus flatteur, que M. *Philippe* a fait graver l'estampe que nous annonçons. Dans les 40

ſujets qui composent jusqu'à préſent *le Spectacle de l'Hiſtoire Romaine*, format *in*-4°, de même que le texte, chaque eſtampe réunit, d'une manière ingénieuſe, un fait mémorable, repréſenté ſous pluſieurs aſpects, qui ſe prêtent un ſecours mutuel, pour concourir au développement de l'action principale & au dénouement du ſujet. Tel eſt, à peu près, le plan qu'on a ſuivi dans l'eſtampe que nous annonçons.

Un trône où Rome perſonnifiée ſous les traits auguſtes & majeſtueux d'une femme qui reçoit les humbles hommages de pluſieurs Souverains de l'Aſie mineure, diſtribue des diadêmes à quelques-uns, les cédules des traités faits avec d'autres, & invite l'Iduméen *Hérode* à règner ſur la nation Juive, ſous le bon plaiſir du Sénat. Ce n'eſt point une pure allégorie ; c'eſt un point de vue général, & un ſupplément à ce qui n'a pu entrer dans les 40 tableaux des deux époques de la monarchie & de la république Romaine. Et c'eſt ce qui ouvre la carrière de l'empire Romain pour la troiſième

livraiſon & les ſuivantes dont l'auteur & les artiſtes s'occupent actuellement.

Une ſcène ſubordonnée à la principale concourt à l'utilité théâtrale ; Carthage expirante, emblême de ſa deſtruction, eſt renverſée au pied du trône ſur les débris de l'opulence & du commerce. La Grèce trompée dans l'eſpérance de jouir de ſa liberté, ſemble ſe plaindre des fers ſous leſquels elle paroît affaiſſée ; cette figure eſt déſignée par les attributs des arts qui floriſſoient à Athènes ; une colonne roſtrale eſt le ſymbole des victoires remportées ſur mer par la république, & dans le fond, on apperçoit le temple de *Jupiter* Capitolin.

Cet expoſé ſuffit pour donner une idée de la compoſition de cette eſtampe, qui eſt exécutée avec beaucoup d'intelligence. Elle ſe vend chez M. *Gaucher*, rue Saint-Jacques, vis-à-vis ſaint Yves. Prix 2 liv.

Dictionnaire univerſel, françois & latin, vulgairement appellé Dictionnaire de Trévoux, *contenant la ſignification & la définition des mots de l'une*

& de l'autre langue, avec leurs différens usages; les termes propres de chaque état & de chaque profession; la description de toutes les choses naturelles & artificielles; leurs figures, leurs espèces, leurs propriétés; l'explication de tout ce que renferment les sciences & les arts, soit libéraux, soit méchaniques, &c., avec des remarques d'érudition & de critique; le tout tiré des plus excellens auteurs, des meilleurs lexicographes, étymologistes & glossaires, qui ont paru jusqu'ici en différentes langues; dernière édition, en huit volumes in folio, proposée à une diminution considérable.

Le *Dictionnaire de Trévoux*, ainsi appellé du nom de la ville où fut imprimé la première édition de cet ouvrage, fut entrepris, au commencement de ce siècle, par une société de savans, pour suppléer à l'insuffisance des autres dictionnaires. Il parut d'abord en trois volumes *in-folio*, sous le titre de *Dictionnaire de Trévoux*, qu'il a conservé. Mais il en est de ces grands ouvrages, comme de ces vastes édifices, qui ne sont marqués au sceau de la perfection, que par une

longue succession de temps. Le Dictionnaire de Trévoux s'est accru successivement, comme le *Moreri*, le *Trésor de Robert Etienne*, &c. chaque édition qu'on en a donnée, y a ajouté de nouvelles richesses; de sorte qu'à proprement parler, il est devenu le dictionnaire national. Cinq éditions consécutives ne l'avoient pas néanmoins rendu exempt de fausses définitions, d'inutilités, de répétitions, & sur-tout d'omissions importantes; défauts essentiels qu'on trouve dans tous les autres dictionnaires du même genre. Il falloit corriger, élaguer, intercaler, ajouter, changer; c'est ce qu'on a fait dans cette dernière édition, augmentée de plus d'un volume.

Barrois le jeune, libraire, quay des Augustins, près le pont Saint-Michel, est seul possesseur des exemplaires restans de cette dernière édition. Pour faciliter l'acquisition de cet important ouvrage, il le propose, jusqu'à la fin d'octobre 1778, au prix de 132 livres les huit volumes en feuilles, qui se vendoient précédem-

ment 208 livres; passé lequel temps; s'il en reste quelques exemplaires, ils se vendront l'ancien prix.

Suite des articles de librairie que la veuve Tilliard & *fils a reçus des Pays étrangers.*

Sallengre *Thesaurus antiquit. Roman.* 3 *vol.* in-fol.

Musæum Mazzuchellianum, seu Numismata. Venetiis, 2 *vol.* in-fol. *avec* 200 *fig.*

Burmanni *Trajectum eruditum* 1750, in-4e. *fig.*

Galtico *de Altaribus domesticis. Romæ* 1751, in-fol. *fig.*

Hier. *Palmæ nepotis questiones juris lucæ,* 1742, in-fol.

Boscovichi *de solis ac lunæ defectibus. Venetiis* 1761, in-8°.

Du même, Voyage astronomique dans

les états de l'Eglise par ordre de Benoît XIV. *in*-4°. fig.

Analecta Transalpina, sive Observat. academiæ Suecicæ ab anno 1739 à 1756. Venetiis, 2 vol. in-8°.

Archii Comitis poemata Miscellanea. Veronæ 1762, in-8°. *fig.*

Inscriptiones Bononienses infimi ævi Romæ extantes collectæ à Galethio. Romæ 1759, in-4°. *fig.*

Reymarus *de vita & scriptis* Alb. Fabricii *1737. Hamburgi* in-8°.

Clavor *Venetor. epistolæ. Florentiæ 1745, 2 vol.* in-8°.

Claror. *Belgar. epistolæ Florentiæ 1745, 2 vol.* in-8°.

Bonamicus *de Bello Italico & rebus ad velitras gestis. Lugd. Batav.* 1749, *4 vol. in-8°.* c'est un chef-d'œuvre de latinité.

Il Pluto di Ariſtophane *noctes Graeco Italianè editore Terruci*, 1 *vol*. in-4°. *fig.*

Faſti Campililienſes, *ſeu majorum Auſtriæ auth. Hantaller*, 2 *vol*. in-fol.

*Bibliothèque Orientale d'*Herbelot. *Maſtricht* 1777, 1 *vol*. in-4°.

Cette nouvelle édition, très bien exécutée pour la partie typographique eſt entièrement conforme à celle de 1697, qui étoit devenue fort chère; le prix de celle-ci eſt de 36 livres en feuilles.

Beevereld, *Délices de l'Angleterre*, 8 *vol*. in-12. *remplis de figures*.

Boſcovicht, *de Solis ac Lunæ defectibus*, *& aliia multa ad phiſicam pertinentia*, *Venetiis* 1761, 1 *vol*. in-8°. *fig.* — *Du même*, *Voyage aſtronomique & géographique dans l'état de l'Egliſe*, 1 *vol*. in-4°. *fig. ouvrage très-ſavant & rempli de recherches curieuſes*.

Burlamaqui *Elementa juris natura-*

lis. Genevæ 1759, *1 vol.* in-8°.

Evangeliarium quadruplex lat. versionis antiqua aut. Bianchino. *Romæ* 1748, *4 vol.* in-fol. *gr. pap.*

Euripidis *Tragædiæ Græco Italianæ. In Padovâ* 1743, *2 vol* in-8°.

Fabii *Columnæ phytobasanos, seu de plantis cui accessit vita* Fabii. *& linceorum notitia annotationesque in* φιτοβασανον. *Aut.* Jano Planco. *Florentiæ* 1744 in-4o. *avec beaucoup de figures.*

Fr. Florentis *Opera juridica ex editione* Lorber. *Norimbergæ* 1756, 2 *vol.* in-4°.

Henr. *à porta cuneatis linguarum oriental. professoris de linguarum orientalium ad omne genus doctrinæ prestantiâ. Mediolani* 1757, *1 vol.* in-4°.

Scelte piu belle educti speculazioni dello spettatore Inglezi ciarlatore elutore tradotto in italiano. Livorno 1753, *2 vol.* in-4°.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE TROISIEME VOLUME.

Mon Apologie, Satire, par M. Gilbert. *A la Haye, & se trouve à Paris, chez* Le Jay, *Libraire, rue Saint-Jacques, au grand Corneille, & chez tous les marchands de nouveautés, prix 12 sols.* Page 3

Observations sur les chapitres XV & XVI de l'histoire de la décadence & de la chute de l'empire Romain, traduite de l'Anglois de M. Gibbon. 33

Hymne au Soleil, par M. l'abbé de Reyrac, *censeur royal, associé correspondant de l'académie royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, des académies de Toulouse, de Bor-*

deaux, de Caen, &c. seconde édition, corrigée & augmentée. A Paris, chez la Combe, *rue de Tournon, près du Luxembourg.* 57

Gabrielle d'Estrées, tragédie en cinq actes, par M. de Sauvigny, *représentée pour la première fois à Versailles, le 28 janvier 1778, avec cette épigraphe :*

Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso.

Prix 30 sols. A Paris, chez Robustel, *libraire, cloître des Jacobins, la première boutique en entrant par la rue de la Harpe, près la place Saint-Michel.* 73

Suite des Observations sur les chapitres XV & XVI de l'histoire de la décadence & de la chûte de l'empire Romain, traduite de l'Anglois de M. Gibbon. 102

Fêtes des Bonnes gens de Canon & des Rosières de Briquebec, & de Saint-Sauveur-le-Vicomte. Prix 3 livres. Avec le supplément au profit de la

Rosière de Saint-Sauveur-le-Vicomte. A Paris, chez l'auteur, M. l'abbé le Monnier, *cour du Palais, près la premiere Présidence.* 124

Mémoires philosophiques du baron, de ***, *grand chambellan de sa majesté impériale. A Vienne, & se trouve à Paris, chez* Berton, *libraire, rue Saint-Victor, vis-à-vis saint Nicolas du Chardonnet.* 145

Les Amans réservés, comédie en cinq actes & en prose, par M. Stéele, *l'un des principaux auteurs du Spectateur, représentée pour la première fois à Londres en 1722, traduite de l'Anglois, par M. ***. A Paris, chez* Ruault, *libraire, rue de la Harpe.* 169

L'Esprit des Journalistes de Hollande les plus célèbres, ou Morceaux précieux de Littérature, tirés de l'oubli, & recueillis dans les journaux de ce nom, tels que la République des Lettres de Bayle; *les Ouvrages des Savans de* Basnage; *les Bibliothèques de* le Clerc; *le Journal Littéraire, &c.*

ouvrage également curieux & instructif, par les anecdotes, traits d'histoire, dissertations, réflexions, & par la grande variété d'articles intéressans, choisis dans ce nombre infini de livres dont ces littérateurs ont rendu compte : le tout mis dans l'ordre le plus naturel des matières, 2 volumes in-12. 210

Indications des Nouveautés, &c. 213

Suite des Mémoires philosophiques du baron de * * *, *grand chambellan de sa majesté impériale. A Vienne, & se trouve à Paris, chez* Berton, *libraire, rue Saint-Victor, vis-à-vis saint Nicolas du Chardonnet.* 217

Fables nouvelles, dédiées à Monseigneur le Comte d'Artois, par M. de Saint-Marcel, *l'un de ses gardes du corps, avec cette épigraphe :*

Dùm nihil habemus majus, calamo ludimus.

A Londres, & se trouve à Paris, chez Monory, *libraire de S. A. S. Monseigneur le prince de Condé, vis-à-vis l'ancienne comédie Françoise.* 241

Principes de morale, de politique & de droit public, puisés dans l'histoire de notre monarchie ; ou Discours sur l'Histoire de France, dédiés au roi, par M. Moreau, *historiographe de France. Tom. II, III & IV, in-8°, de l'imprimerie royale. 1777.* 252

Les Œuvres de Sénèque le Philosophe, traduites en François, par feu M. la Grange, *avec des notes de critique, d'histoire & de littérature, 6 volumes in-12. A Paris, chez les frères* Debure, *libraires, quai des Augustins.* 289

Le Triomphe de Sophocle, *comédie, dédiée à M.* de Voltaire, *par M.* Palissot. *A Paris, chez Jean-François Bastien, libraire, rue du Petit-Lion.* Brochure de 28 pag. prix, 24 f. 328

Voyage pittoresque de l'Italie, premier volume, royaume de Naples. 343

Indication des Nouveautés, &c. 347

Fin de la Table des Matières du troisième Volume.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXVIII.

Par M. FRÉRON.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXVIII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Harangues choisies des Historiens latins, Salluste, Tite-Live, Tacite & Quinte-Curce, *traduction nouvelle, plus ample que les précédentes, deux vol. in-12. A Paris, chez J.* Barbou, *imprimeur-libraire, rue & vis-à-vis la grille des Mathurins.*

VOICI, Monsieur, la seule collection véritablement utile à la jeunesse, parmi la foule de celles que multiplie l'avidité des compilateurs. C'est un recueil composé de chef-d'œuvres, un recueil qui renferme la fleur de la plus pure & la plus brillante latinité, & qui nous offre des modèles dans tous les genres d'éloquence.

J'ose dire, & je ne crains pas d'être démenti par tous ceux dont la littérature ne se borne pas à la connoissance des productions modernes, que nos poëtes tragiques n'ont rien de plus vif, de plus grave, de plus passionné que les discours mêlés aux narrations des *Salluste*, des *Tite-Live*, des *Tacite*. C'est en méditant ces discours que le grand *Corneille* échauffoit son ame Romaine; c'est là qu'il puisoit l'énergie d'expression, la logique oratoire, la sublimité de pensées, la rapidité de mouvemens que nous admirons dans ses tragédies.

Quelle perte nous aurions faite, Monsieur, si les historiens de l'antiquité eussent prévu que nos pusillanimes Aristarques devoient critiquer l'emploi de leur éloquence, & si la crainte d'une froide censure, eût captivé l'essor de leur génie! Lisez & jugez. Voyez dans les harangues de *Salluste* comment se développe le génie sombre & ardent de *Catilina*, comment il transmet à ses complices l'audace qui l'anime & la rage qui le dévore, comment il aigrit leur jalousie

& leur haine par le parallele vigoureusement exprimé de leur misère & de leur pauvreté, avec l'opulence, le faste, la mollesse des chefs de la république. Dans celles de *Tite-Live*, vous reconnoissez l'indépendance factieuse des tribuns, leur adresse à manier l'esprit du peuple, à le soulever contre l'autorité des consuls & du sénat; vous reconnoissez aussi le langage majestueux des pères de la patrie, leur sagesse imposante, leur noble modération, leur profonde politique, tous les tons, tous les accens de la nature, le cri du guerrier qui rappelle au combat des soldats fugitifs, ou les gémissemens d'un père, qui va juger deux fils, l'un, accusateur, l'autre, accusé de parricide. Il me semble que tant de beautés rachetent bien un léger défaut de vraisemblance, ou plutôt, je crois que le lecteur agréablement trompé par la magie & la vérité du sentiment, s'abandonne, sans examen, à l'intérêt qui l'entraîne, & ne songe pas que des discours si parfaits sont supposés.

Mais leur perfection même sera

éternellement l'écueil des traducteurs qui oseront toucher à ces divins originaux. Indépendamment de la difficulté de bien rendre tous les genres de style, il faut encore imiter le style particulier de chaque auteur. Il faut tour à tour saisir la manière de *Salluste*, de *Tite-Live*, de *Tacite* & de *Quinte-Curce*, devenir tour à tour ou plus fort ou plus élevé, ou plus précis ou plus fleuri; il faut que la copie, scrupuleusement fidelle aux originaux qu'elle représente, nous avertisse au premier coup-d'œil, que les traits également beaux ne sont pourtant pas de la même main: ainsi que dans l'attélier d'un peintre savant, les connoisseurs discernent aussi-tôt les tableaux traduits de *Raphaël* ou de *Michel Ange*.

A cette première difficulté s'en joint une seconde non moins grande. Quand l'historien fait parler un de ses personnages, tout plein de son caractère, il n'a nulle peine à se mettre à sa place; Il est comme le poëte tragique, inspiré d'un enthousiasme involontaire, qui lui fait éprouver

à lui-même l'illusion qu'il communique aux autres. Alors il trouve facilement les tours & les expressions qui conviennent au sujet. Mais vous qui ne pensez qu'à rendre au hasard quelques discours épars dans les annales antiques, sentirez-vous seulement ce qui est propre au temps, aux mœurs, à la situation du personnage? Combien de nuances vous échapperont! Combien de fois le mot unique sera perdu! Souvent même en voulant embellir votre auteur, vous lui enleverez une grace, une finesse que vous n'aurez pas apperçue.

Il n'est qu'un grand talent qui puisse vaincre de pareils obstacles, & les grands talens ne sont pas communs aux traducteurs. Aussi je n'exigerai pas de la traduction que vous allez examiner avec moi, une si haute perfection. Ce n'est pas que l'auteur anonime ait manqué de secours; il a mis à contribution l'abbé *de la Bletterie*, M. l'abbé *Millot*, le père *Dotteville*, M. *Cosson*, M. *Bauzée*, *Vaugelas*. Mais il ressemble aux pandours Autrichiens

qui ne font jamais fortune en pillant le pays ennemi.

» *Quis mortalium, cui virile ingenium*
» *est, tolerare potest, illis divitias supe-*
» *rare, quas profundant in exstruendo*
» *mari & montibus coæquandis; nobis*
» *rem familiarem etiam ad necessaria*
» *deesse? illos binas aut amplius domos*
» *continuare; nobis larem familiarem*
» *nusquam ullum esse? Quum tabulas,*
» *signa, toreumata emunt, nova diruunt,*
» *alia ædificant, postremò omnibus modis*
» *pecuniam trahunt, vexant; tamen*
» *summâ lubidine divitias suas vincere*
» *nequeunt: at nobis est domi inopia,*
» *foris æs alienum; malæ res, spes multò*
» *asperior. Denique quid relicti habemus,*
» *præter miseram animam?*

» *Quin igitur expergiscimini? En illa,*
» *quam sæpe optastis, libertas; præterea*
» *divitiæ, decus, gloria in oculis sita sunt:*
» *Fortuna ea omnia victoribus præmia po-*
» *suit. Res, tempus, pericula, egestas, belli*
» *spolia magnifica, magis quam oratio*
» *mea vos hortentur. Vel imperatore vel*
» *milite me utemini; neque animus, ne-*
» *que corpus a vobis aberit. Hæc ipsa, ut*
» *spero, vobiscum unà consul agam; nisi*

» *fortè me animus fallit, & vos servire*
» *magis quam imperare parati estis* ».

Version françoise. » Quel est l'hom-
» me, vraiment homme, qui pourra
» souffrir que nos tirans aient un
» superflu suffisant pour bâtir jusques
» dans la mer & pour applanir les
» montagnes ; tandis que le peu que
» nous avons ne suffit pas au né-
» cessaire ? qu'ils réunissent deux pa-
» lais ou plus pour se loger ; tandis
» que nous n'avons pas un foyer qui
» nous appartienne ? C'est en vain
» qu'ils achetent des tableaux, des
» statues, des vases précieux, qu'ils
» abattent des édifices nouvellement
» construits, qu'ils en élèvent d'autres,
» qu'ils prodiguent, qu'ils tourmentent
» l'argent en mille manières ; la fureur
» même de leur luxe ne peut épuiser
» leurs richesses : & pour nous, il n'y
» a que misères au-dedans, & dettes
» au-dehors ; des maux présens, &
» un avenir des plus affreux. Que nous
» reste-t-il enfin, que le souffle de
» cette malheureuse vie ?

» Que ne sortez-vous donc de votre
» assoupissement ? Cette liberté que

» vous avez tant desirée, la voici ; & » avec elle vous voyez devant vous » les richesses, les dignités, la gloire : » telles sont les récompenses que la » fortune a préparées aux vainqueurs. » La chose en elle-même, la conjonc- » ture favorable, vos propres périls, » votre indigence, les riches dépouilles » que la guerre vous promet, tout » cela doit vous animer bien plus que » mes paroles. Général ou soldat, je ne » vous manquerai ni pour le conseil » ni pour l'exécution. J'espère en par- » tager la gloire avec vous pendant » mon consulat ; à moins que je ne » me fasse illusion, & que vous n'ai- » miez mieux servir que commander ».

Où sont, Monsieur, les expressions brûlantes & hardies de *Salluste*, *divitias quas profundant in exstruendo mari ; pecuniam trahunt, vexant ; divitias vincere*, &c. Il est facile de traduire, en éludant les difficultés. On me dira que l'audace de la diction latine effarouche la timidité de notre langue. C'est une foible excuse ! Sous la plume d'un écrivain de génie, notre langue ose & peut tout rendre. Je ne veux pour preuve que

le ſtyle de *Boſſuet*. Au moins le traducteur auroit dû faire quelques efforts & choiſir des mots énergiques; mais il n'employe que des mots foibles & communs. D'ailleurs ce morceau fourmille de négligences. *Tandis que le peu que nous avons ne ſuffit pas même au néceſſaire*. Pourquoi ne pas écrire: *tandis que nous manquons même du néceſſaire?* On éviteroit par là ces durs monoſyllabes qui affligent l'oreille, *Tandis que le peu que*, &c. Je n'aime pas davantage *réunir pluſieurs maiſons pour ſe loger*. Rien n'eſt ſi trivial. Le mot latin *domos continuare*, ſignifie bâtir de ſuite, avoir de ſuite pluſieurs palais & fait image. Que dites-vous de ce tour gauche & faux, *c'eſt en vain qu'ils achettent des tableaux*, &c. Vous auriez préféré, ſans doute, *ils ont beau acheter*; mais il eſt aiſé de mieux dire encore, en changeant toute la phraſe, *ils achettent des tableaux*, &c. *Et cependant la fureur même*, &c. *Mais pour nous*. Je ne crois pas que *le ſouffle de cette malheureuſe vie* ſoit bien françois; & puis *le ſouffle de cette malheureuſe vie* ne rend pas

exactement la même idée qu'*un misérable souffle de vie*, *miseram animam*. Je n'aurois pas rejetté cette dernière expression. *Catilina* haranguant une troupe de scélérats ne devoit pas rechercher la diction pure & polie des beaux-esprits de Rome. Une expression populaire, mais pleine de vigueur, alloit mieux à son but.

La vivacité de la peroraison est éteinte sous les glaces de la traduction. » La voici, la voici, cette liberté » que vous avez tant desirée : avec » elle, les richesses, les honneurs, » la gloire, la fortune propose tous » ces biens pour la récompense des » vainqueurs. Que la chose même, » vos périls, votre indigence, les » riches dépouilles que vous promet » la guerre vous exhortent plus puis- » samment, &c. ». Vous voyez, Monsieur, combien il en coûtoit peu de conserver ce mouvement, *en illa*, *illa*, &c. Et cette image, *præmia posuit*, &c. Vous me pardonnerez les petits détails que je me suis permis. Vous vous souviendrez que *Salluste*, au rapport de *Quintilien*, ne tra-

vailloit pas moins sa prose que *Virgile* travailloit ses vers. Nous avons droit d'exiger que son traducteur soit aussi sévère dans la correction du style. Enfin l'ouvrage que nous examinons est destiné à la jeunesse des colleges, & c'est là ce qui m'engage à relever les moindres fautes. Je ne crains pas que la sévérité de la critique affecte le traducteur de ce discours, M. *Bauzée*, non moins connu par son impartialité littéraire que par ses talens académiques.

Tite-Live est encore plus maltraité que *Salluste*. Prenons pour exemple le commencement d'un discours d'*Annibal* à *Scipion*.

Texte latin. » *Si hoc ita fato datum* » *erat, ut, qui primus bellum intuli po-* » *pulo romano, quique toties prope in* » *manibus victoriam habui, is ultro ad* » *pacem petendam venirem; lætor te mihi* » *forte potissimum datum, a quo peterem.*

» *Tibi quoque inter multa egregia non* » *in ultimis laudum hoc fuerit, Anniba-* » *lem, cuî de tot romanis ducibus victo-* » *riam dii dedissent, tibi cessisse: teque* » *huic bello, vestris prius quàm nostris* » *cladibus insigni, finem imposuisse. Hoc*

» *quoque ludibrium casûs ediderit for-*
» *tuna, ut cum patre tuo consule ceperim*
» *arma, cum eodem primùm romano im-*
» *peratore signa contulerim; ad filium*
» *ejus inermis ad pacem petendam ve-*
» *niam* ».

Traduction. » Puisqu'il étoit dans
» l'ordre des destins, que je déclarasse
» le premier la guerre à votre patrie,
» & qu'après avoir eu tant de fois,
» pour ainsi dire, la victoire entre les
» mains, je fusse réduit à venir aussi le
» premier demander la paix; je suis
» ravi, que pour une telle démarche,
» ce soit avec vous par préférence à
» tout autre, que j'aie occasion de
» traiter.

» Pour vous, *Scipion*, parmi le grand
» nombre d'exploits qui vous ont rendu
» célèbre, ce ne sera pas le trait
» le moins glorieux de votre vie,
» qu'*Annibal*, à qui les dieux ont
» accordé l'avantage sur tant de géné-
» raux romains, ait été forcé de vous
» céder; & que vous ayez eu le bon-
» heur de terminer une guerre deve-
» nue si mémorable par vos défaites,
» avant de l'avoir été par les nôtres.

» Ce qui doit encore paroître un ca-
» price étonnant de la fortune, c'est
» qu'ayant pris les armes sous le con-
» sulat de votre père ; &, de tous les
» capitaines romains, l'ayant eu le
» premier à combattre, je vienne
» aujourd'hui désarmé demander la
» paix à son fils ».

Annibal ne dit pas, *puisqu'il étoit dans l'ordre des destins*. C'est trop affirmer. *Annibal* savoit bien qu'il devoit ses malheurs aux intrigues, aux déclamations jalouses d'une faction ennemie, & non pas à une aveugle fatalité. Voilà pourquoi il se contente de dire, par un tour adroit & très-oratoire, *s'il étoit dans l'ordre des destinées*, &c. Ce membre de phrase, *ut qui primus bellum intuli populo romano*, n'est qu'un incident. La version françoise en fait un membre principal ; c'est une espèce de contre-sens. *Propè* ne signifie pas *pour ainsi dire ;* il signifie *presque*. *Annibal* ne se vante pas d'avoir eu la victoire entre les mains. Il laisse entendre, au contraire, qu'elle lui est toujours échappée, qu'il n'a pu s'en rendre absolument le maître. *Prope in*

manibus habui ; autrement le général carthaginois s'accuſeroit lui-même d'une imprudence impardonnable, & *Scipion* lui répondroit : pourquoi n'avez-vous pas mieux profité d'un avantage ſi déciſif ? *Lætor te mihi forte potiſſimum datum, a quo peterem.* Comme cet éloge eſt flatteur & déguiſé ! C'eſt un bienfait du haſard pour *Annibal, te mihi forte datum*, que *Scipion* ait été choiſi pour recevoir ſes demandes de paix. *Potiſſimum a quo peterem.* Il eſt impoſſible de s'exprimer plus élégamment, & pourtant la verſion françoiſe eſt ici un chef-d'œuvre de platitude. *Je ſuis ravi que pour .... ce ſoit avec vous par préférence..... que j'aie occaſion*, &c. Comme ce ſtyle eſt âpre, négligé, rebutant ! *Tibi quoque inter tam multa egregia*, les mots latins ſont vagues & généraux, ils doivent l'être. *Scipion* s'étoit diſtingué par d'autres qualités encore que les qualités guerrieres. Ainſi le véritable ſens eſt, *parmi tant de titres de gloire*, &c. *Annibalem tibi ceſſiſſe*, *Annibal* vous ait cédé. Pourquoi mettre *ait été forcé de vous céder ?* Ne reſte-t-il plus de

ressources à *Annibal?* N'a-t-il pas une armée nombreuse & florissante? Auroit-il la maladresse d'avouer qu'il est réduit aux dernières extrêmités? Pourquoi mettre encore, *vous ayez eu le bonheur*, &c. c'est affoiblir la louange. Le latin dit simplement, *vous ayiez terminé la guerre.* La dernière phrase me paroît plus mauvaise que les autres. *Lite-Live* a réuni dans la fin de ce petit exorde l'harmonie, l'élégance & l'esprit. Que tout cela est défiguré! *Ayant pris les armes, l'ayant eu à combattre*, &c. Quelle pesanteur!

Vous distinguerez aussi dans ce recueil plusieurs morceaux de M. l'abbé *Millot.* Ils sont remarquables par le ton froid & méthodique qu'il a le talent de conserver dans les endroits les plus véhémens. Cependant sa traduction des harangues choisies passe pour le moins médiocre des opuscules qui ont ouvert à cet écrivain les portes du docte Lycée; M. *d'Alembert* n'a pas manqué de rappeller, dans sa réponse à M. l'abbé *Millot*, ces traductions, comme les titres de gloire du récipiendaire; mais

il n'eſt pas étonnant que le directeur de l'académie ait tenu ce langage ; la froideur & la ſéchereſſe ſont à ſes yeux des qualités ineſtimables ; s'il ne l'avoue pas hautement, il le prouve du moins par ſes ouvrages. Or, rien n'eſt plus froid ni plus ſec que le ſtyle de M. l'abbé *Millot :* cette eſpèce de rapport entre ſa manière & celle du vice-roi de la philoſophie, devoit donc être regardée par ce dernier comme la marque infaillible d'un talent ſupérieur, & M. l'abbé *Millot* ne pouvoit manquer de recevoir à cet égard les félicitations les plus tendres & les plus ſincères du géometre de l'académie françoiſe. *Dignus, dignus eſt intrare in noſtro docto corpore.*

Paſſons maintenant à *Tacite.* Vous connoiſſez, Monſieur, le diſcours touchant & noble que cet auteur met dans la bouche de *Germanicus* expirant. On l'a mille fois traduit. C'eſt un des plus beaux traits d'un hiſtorien que notre ſiècle élève au-deſſus de tous les hiſtoriens de l'antiquité. Vous le reli-

rez, sans doute, avec un nouveau plaisir.

Texte latin. » *Si fato concederem,* » *justus mihi dolor etiam adversùs deos* » *esset, quòd me parentibus, liberis,* » *patriæ, intra juventam præmaturo* » *exitu raperent: nunc scelere Pisonis &* » *Plancinæ interceptus, ultimas preces* » *pectoribus vestris relinquo: referatis* » *patri ac fratri, quibus acerbitatibus* » *dilaceratus, quibus insidiis circumven-* » *tus, miserrimam vitam pessimâ morte* » *finierim. Si quos spes meæ, si quos pro-* » *pinquus sanguis, etiam quos invidia* » *erga viventem movebat; inlacrimabunt,* » *quondam florentem, & tot bellorum* » *superstitem, muliebri fraude cecidisse* ».

Version françoise. » Si l'ordre seul » du destin disposoit en ce moment de » mes jours, je pourrois avec justice » reprocher aux dieux de me ravir, » par un arrêt prématuré & dans la » fleur de l'âge, à ma famille, à mes » enfans, à ma patrie: mais immolé » par la perfidie de *Plancine* & de » *Pison*, je dépose en expirant ces » prières dans vos cœurs. Dites à mon » père & à mon frère, quels chagrins

» cuisans ont déchiré mon ame, quels
» pieges on ma tendus, comment j'ai
» terminé la vie la plus malheureuse
» par la mort la plus déplorable. Ceux
» que mes grandes espérances, les
» liens du sang, la jalousie même
» pouvoient intéresser à mon sort,
» apprendront avec douleur qu'à
» l'entrée d'une carrière brillante,
» échappé aux dangers de tant de
» guerres, j'ai péri par la trahison
» d'une femme ».

Je ne m'arrêterai pas à relever les longueurs & les incorrections de cette version. Il est un moyen plus court d'en montrer les fautes, c'est de lui opposer la version de M. *de la Bletterie.*
» Quand ma mort seroit naturelle,
» j'aurois sujet de reprocher aux dieux
» mêmes l'arrêt prématuré, qui, dans
» la force de l'âge m'enleveroit à ma
» famille, à mes enfans, à ma patrie.
» Mais victime innocente des noirceurs
» de *Plancine* & de *Pison*, je consigne
» dans vos ames les prières d'un ami
» mourant. Dites à mon père & à mon
» frère, comment le cœur déchiré par
» mille traitemens indignes, comment

» en butte à mille secrets attentats, » j'ai fini mes déplorables jours par » une mort plus déplorable encore. » Ceux qui s'intéressoient à ma desti» née, ceux qui m'étoient unis par le » sang, ceux-mêmes dont je pouvois » exciter l'envie, apprendront les » larmes aux yeux, qu'à l'entrée d'une » carrière brillante, échappé de tant » guerres, j'ai péri par une abomi» nable intrigue de femme ».

Le talent qui caractérise le compilateur anonyme, c'est de convertir en plomb l'or qu'il a volé. Au lieu de transcrire bonnement une phrase bien tournée, il y glisse quelques mots de son invention qui la déparent entièrement. Ignorant la valeur des expressions françoises, il a la fureur d'allonger ce qu'il devroit même abréger. Vous êtes à tout moment choqué des disparates de style. Après quelques lignes soignées, élégantes, harmonieuses, viennent les négligences, les germanismes, les cacophonies; l'homme de cour & le pédant sont moins différens de langage, & ce contraste afflige cruellement les oreilles

& le goût. La manie d'être auteur a fait ici pour les versions du père *Dotteville* & du célèbre *la Bletterie*, ce que ce fit autrefois une indigne rivalité pour les tableaux de *le Sueur*. Mille traits frappans ou délicats sont effacés : à leur place, je ne sais quel *Syphon, barbouilleur subalterne*, a substitué des couleurs froides & grossières. Par exemple, quand *Germanicus* s'écrie, dans *Tacite : Tua, dive Auguste, cœlo recepta mens, tua, Druse pater, imago tui memoria, iisdem istis cum militibus, quos jam pudor & gloria intrat, eluant hanc maculam*, &c.

M. *de la Bletterie* traduit :

» Esprit du divin *Auguste*, qui m'écou-» tez du séjour des immortels, mânes » de *Drusus* mon père, dont tout » rappelle le souvenir en ces lieux, » venez animer vos soldats : déja je » les vois rougir : la gloire reprend » sur eux ses droits. Venez effacer, &c. Le compilateur qui a copié, sans scrupule, presque tout le reste du discours, s'avise en ce moment de travailler de génie, & dit :

» Divin *Auguste*, par votre génie

» admis au rang des immortels, & » vous, *Drusus* mon père, par votre » illustre mémoire gravée dans tous » les cœurs; daignez, avec ces mêmes » soldats, que déja la honte de leur » faute & le desir de la gloire com» mencent à toucher; daignez, dis-je, » effacer cet opprobre, &c.».

Je multiplierois à l'infini les remarques & les citations, si je ne craignois, Monsieur, que vous ne m'accusiez de m'appesantir sur un ouvrage qui n'en mérite pas la peine. L'unique mérite de l'auteur est d'avoir passablement entendu ce qu'il travestit; il se pique d'une exactitude rigoureuse, & nous l'en félicitons. Mais il a oublié que la partie la plus essentielle de cette exactitude est de conserver aux originaux qu'on imite, leur vie & leur chaleur, & de ne pas laisser couler d'une plume inattentive des termes barbares, des tournures embarrassées tandis que les *Salluste*, & les *Tite-Live* gravent leurs pensées pleines de force & de clarté.

Je suis, &c.

LETTRE II.

Lettre de M. l'Abbé Royou, *professeur de l'Université, à M.* de la Harpe, *au sujet de sa Diatribe contre la nouvelle Satire de M.* Gilbert, *insérée dans le Journal de Politique & de Littérature, du 15 mai.*

ENFIN, M. *de la Harpe*, après avoir long-temps délibéré sur le parti que vous deviez prendre, après avoir consulté le chef & toutes les hautes puissances de la hiérarchie encyclopédique, vous vous êtes donc déterminé à mettre au jour l'arrêt qui déclare la nouvelle satire de M. *Gilbert* pitoyable & *barbare* dans tous les sens dont ce mot est susceptible. Si ce jugement désavantageux n'est désavoué ni par votre goût ni par votre cœur, quelqu'injuste qu'il puisse être, on doit vous pardonner de l'avoir publié. Je ne suis pas même surpris que seul vous ayez pu méconnoître les

les beautés d'une pièce qui enlève les ſuffrages de la capitale entière. On y remarque, en effet, au moins dix vers, que vous connoiſſez bien, trop parfaits pour ne pas vous aveugler ſur le mérite de l'ouvrage entier, & ſi je vous fais un crime d'avoir conſigné votre ſentiment dans votre gazette, appellée *Littéraire*, c'eſt que dans la circonſtance critique où vous vous trouvez, la prudence ſembloit vous preſcrire une conduite plus modérée. Vous êtes, dit-on, à la veille de retirer de la pouſſière du tombeau les membres épars de tous vos ſquelettes poëtiques, & de les reproduire aux yeux du public ſous le titre pompeux de vos œuvres. Ne devez-vous pas trembler pour votre gloire, ſi quelqu'un daigne s'armer contre vous de la même ſévérité dont vous uſez envers M. *Gilbert*?

Si vous ne voyez dans l'*apologie* du nouveau *Juvenal* que l'ouvrage *pénible* d'un chétif *écolier*, ſi vous diſtinguez *à peine une trentaine de vers paſſablement tournés* dans cette ſatire,

dont le brillant succès * répondra longtemps à vos censures ; que penseront les gens de goût de ces rimailles tragi-comiques qui n'ont fait verser des larmes qu'à leur auteur & dont l'unique succès fut de vous PRÉCIPITER dans l'académie ? Que verra-t-on dans ces rapsodies couronnées, que l'éclat même de la victoire n'a pu soustraire à un oubli éternel, malheureux avortons,

Morts avant que de naître, ou qui ne sont pas nés **.

L'intérêt que je prends à votre repos, la pitié que m'inspirent les coups terribles que l'on porte tous les jours à votre frêle réputation, m'engagent à vous avertir de rendre plus de justice aux ouvrages de vos rivaux, dans la crainte qu'il ne se trouve des censeurs assez cruels pour apprécier

* Dans l'espace d'un mois, il s'est fait, sans compter les contre-façons, trois éditions de cette satire.

** *L'Epitre au Tasse*, qu'on a osé couronner, mais qu'on n'ose point imprimer, qui ne redoutoit pas les yeux de ses juges, mais qui ne pourroit soutenir les regards du public.

vos productions à leur juste valeur. Jugez vous même combien sont ridicules ou puériles les reproches que vous faites à M. *Gilbert*, je n'en veux dissimuler aucun.

Vous avez préludé à l'attaque générale par de violentes escarmouches. Dans trois N^os consécutifs vous vous déchaînez contre la satire avec autant de fureur que d'affectation. C'est, dites-vous, un genre *odieux*, deshonorant. Cependant vos amis & vous-même, M. *de la Harpe*, vous le cultivez avec assez de soin.

Auriez-vous seuls le droit de critiquer sans crime?

L'*Ecossaise*, le *Russe à Paris*, le *pauvre Diable*, *&c.* dans quelle classe de littérature les rangerez-vous? Je veux qu'on se borne à les appeller des satires. Oseriez-vous dire que le grand lama de la philosophie, votre *dieu*, fut un écrivain *odieux*, qu'il exerça pendant toute sa vie un *métier détestable & avilissant?* Et ces éternelles diatribes contre les ministres

de la religion, ſemées dans tous les ouvrages de vos chers philoſophes, ne ſont-ce que des ſatires? Et cette note affreuſe * qu'on lit dans votre N°. du 5 mai 1778, de quel nom l'appellerez-vous? « Quelques uns de » nos ſatiriques, pour montrer à quel » point ils ſont *honnêtes gens*, ont pris » le parti de s'afficher pour *très-* » *religieux*, dans leur proſe & dans » leurs vers. C'eſt dommage que la » notoriété de leur *conduite* & de leurs » *diſcours* donne le démenti à leurs » pieux écrits; mais par cette comé- » die ridicule & *ſcandaleuſe* ils ne » veulent tromper que leurs protec- » teurs, & *ſeroient bien fâchés que d'au-* » *tres en fuſſent les dupes* ** ». Sont-ce

* Cette note ſe trouve à la fin de quelques réflexions empruntées d'une SATIRE de M. *d'Alembert contre le métier de ſatirique*. Notre petit *Jupiter* qui ſe défioit de ſes foudres impuiſſans, a cru devoir fouiller dans tous les arſenaux de la confédération philoſophique, pour écraſer M. *Gilbert*, qui cependant eſt encore debout.

** Eh! pourquoi *ſeroient-ils fâchés* qu'on les crut *religieux*? Y auroit-il donc une claſſe d'hommes auprès de qui l'impiété ſeroit un

là des aménités littéraires ou des libelles diffamatoires? Et c'est après s'être permis une diffamation aussi odieuse que l'on ose déclamer contre la satire! M. *Gilbert* n'avoit-il pas raison de dire,

Vous me calomniez & blâmez la satire?
Vous êtes philosophe.

Et pourquoi, M. *de la Harpe*, cette arme redoutable de la satire, innocente & légitime tant qu'elle reste dans vos mains, devient-elle criminelle dès qu'elle passe dans celles de vos adversaires? Par la raison, direz-vous peut-être, qu'ils la font servir à renverser les réputations les mieux établies, à diffamer les bienfaiteurs du genre humain, tandis que nous l'employons contre des fanatiques, fléaux du génie & de l'humanité. Je veux que cette différence soit bien fondée: mais du moins en résulteroit-il toujours que c'est le mauvais usage

titre de recommandation? Je n'en connois point, si ce n'est la secte philosophique. Apôtre inconsidéré de la philosophie, c'est vous qui la diffamez.

qu'on fait de la satire, qui est un crime, & non la satire en elle-même. Plaignez donc M. *Gilbert*, de ce qu'aveuglé par de sots préjugés il ne reconnoît pas tout le génie, toute la vertu des sophistes modernes; mais louez au moins le zèle & le courage avec lesquels, seul & sans appui, il poursuit sans relâche des hommes qu'il regarde bonnement comme les corrupteurs du goût & des mœurs. Ne le pressez plus d'abjurer la satire, montrez-lui seulement les personnes contre lesquelles il doit diriger ses traits. Dites-lui, comme *Psaphon*,

Ençor si démasquant les prêtres, les dévots;
Vous diffamiez leur dieu par d'utiles bons mots;
Sans doute, on vous pourroit pardonner la satire;
Lorsqu'on médit de dieu, sans crime on peut médire.

Mais il n'a pas, ajoutez-vous, ce *bon esprit, ce goût délicat qui sait égayer la satire & faire pardonner ce qu'elle a d'odieux, quand elle n'est pas une juste représaille.*

D'abord, comment la ſatire, criminelle dans l'agreſſeur, devient-elle pardonnable, quand on ſe la permet *par repréſailles?* Eſt-il donc permis de ſe venger d'un crime par un autre? Quelle morale! D'ailleurs, ſi la ſatire eſt odieuſe en elle-même, toute la gaîté, tout l'eſprit, même de M. *de la Harpe*, pourroit-il la rendre aimable? Eh! quoi, parce qu'un aſſaſſin enfonce, en riant, le poignard, la bleſſure en eſt-elle moins cruelle? Je mépriſe celui qui ſe joue de la réputation de ſes adverſaires, qui ne dévoile leurs ridicules ou leurs vices que pour ſatisfaire ſon naturel cauſtique ou ſa vengeance. Mais j'admire l'écrivain courageux qui ne s'arme du fouet de la critique ou de la ſatire que pour attaquer des erreurs dangereuſes, des vices accrédités, une ſecte puiſſante & corruptrice. Quelquefois, il eſt vrai, je me permets de ſourire aux combats de l'amour-propre irrité; mais je m'intéreſſe vivement au ſuccès d'une guerre entrepriſe pour l'honneur du goût, des mœurs & de la religion.

Vos déclamations contre la ſatire ne prouvent donc rien, ſinon le juſte ſujet que vous avez de la redouter, comme vos réflexions critiques ſur l'Apologie de M. *Gilbert* ne prouvent que le deſir impuiſſant de décrier un ouvrage qui vous a couvert d'un ridicule ineffaçable. C'eſt ſur-tout la partie du raiſonnement que vous attaquez avec acharnement ; mais votre dialectique ne brille pas dans cet aſſaut.

Vous vous appeſantiſſez, avec l'intention d'être malin, ſur les épithètes d'*hypocrite*, de *jaloux*, *cuiraſſé d'impudence*, de *ſoldat deshonoré*, prodiguées au ſatirique par le philoſophe *Pſaphon*. Il faut d'abord obſerver que *Pſaphon* ne parle pas ici en ſon nom ; c'eſt l'opinion d'autrui qu'il expoſe.

Gilbert, de votre cœur ſavez-vous ce qu'on penſe ?

D'ailleurs ce philoſophe prédicant ne pouvoit-il pas ſe flatter, ou d'effrayer M. *Gilbert*, ou même de s'inſinuer dans ſa confiance en l'avertiſſant des reproches injuſtes que lui attiroit ſon humeur ſatirique ? Je l'avouerai cependant,

vous pouviez remarquer que des inculpations aussi fortes n'étoient propres qu'à aigrir l'humeur du satirique & à faire rompre brusquement l'entretien; mais cette observation purement littéraire ne vous est pas venue à l'esprit, ou n'a point suffi à votre méchanceté. Vous prétendez » qu'il faut que la » vérité vienne ici à l'appui de la » fiction, & qu'il est inconcevable » qu'un homme se méprise assez lui-» même pour supposer qu'on lui » tienne ce langage, ou qu'on le » méprise assez pour le lui tenir en » effet ». Et vous concluez « que la » satire a changé de ton depuis » *Boileau*. . . . . qui se respectoit trop » lui-même pour supposer qu'on pût » attaquer son caractère & ses mœurs ». L'erreur qui vous échappe ici au sujet de *Boileau* me confirme ce que votre prose rimée m'avoit appris depuis long-temps, que vous n'avez pas fait une étude bien sérieuse des ouvrages de ce législateur du Parnasse; car par-tout il se glorifie de la haine des sots qu'il a bernés, souvent il se plaint que le souffle impur de la ca-

lomnie s'eſt répandu ſur ſon caractère & ſur ſes mœurs. Voyez comme il parle dans l'épître X^e des *faux peintres qui ont flétri ſes portraits.* Il s'adreſſe à ſes vers, & il leur dit :

Dépoſez hardiment qu'au fond cet homme *horrible*,
Ce cenſeur qu'ils ont peint ſi *noir* & ſi terrible,
Fut un eſprit doux, ſimple, ami de l'équité, &c.

La ſatire n'a donc pas *changé de ton depuis Boileau.* C'eſt plutôt la critique qui *a changé de ton* depuis M. *de la Harpe.* Au reſte, ſi *Boileau* n'a pas mis dans la bouche de ſes adverſaires des reproches tout à fait auſſi odieux que ceux de *Pſaphon*, c'eſt que les *Cotins* & les *Pradons* auroient rougi d'un excès de vengeance réſervé à nos très-humains & très-tolérans philoſophes. La note que j'ai citée plus haut, le commentaire odieux que vous faites ſur le diſcours de *Pſaphon*, commentaire où vous enchériſſez encore ſur les calomnies de ce philoſophe, prouvent que ſes propos *ne bleſſent pas la vraiſemblance poëtique*, quoiqu'ils

outragent la vérité. La noble confiance avec laquelle M. *Gilbert* publie hautement les injures dont vos pareils le gratifient, atteste, non pas *qu'il se méprise lui-même*, mais qu'il méprise souverainement ceux qui l'offensent. On ne rougit point de répéter des calomnies qui ne déshonorent que leur auteur & que la voix publique doit démentir. Par exemple, M. *de la Harpe*, si vous eussiez pu vous flatter que tout Paris réclameroit contre l'injustice du satirique qui a prétendu caractériser votre génie par les vers suivans :

C'est ce petit rimeur de tant de prix enflé ;
Qui sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé ;
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique ;
Tomba de chute en chute au trône académique ;

Auriez-vous eu la sage discrétion de nous en faire un mystère ? Seroit-ce par un excès *d'humanité philosophique* que vous vous seriez abstenu de rejetter sur votre détracteur, en dévoilant son injustice, le ridicule dont il vouloit vous couvrir ? ou

plutôt, soyons vrais, n'est-ce pas le cri de la conscience qui vous a forcé d'étouffer des vérités cruelles, qui, répétées de bouche en bouche alloient retentir au fond de votre cœur; mais qu'il vous paroissoit trop dur de publier vous-même, & que votre plume tremblante refusoit de transcrire?

Vous reprochez ensuite à M. *Gilbert* d'outrager la philosophie en prêtant à *Psaphon* des raisonnemens indignes d'un philosophe. *Il accorde*, dites-vous, *à la muse de M.* Gilbert *quelque célébrité*, *& un moment après il lui dit que son* Apollon *n'a point réussi*. Que vous êtes malin, M. *de la Harpe!* Il est vrai que *Psaphon* accorde à M. *Gilbert quelque célébrité;* mais il ajoute que cette espèce de *célébrité* n'est due qu'à la *méchanceté* du satirique, & c'est ce que vous avez finement dissimulé: mais d'ailleurs ne peut-on pas devenir *célèbre* sans avoir *réussi!* La chûte de *Timoléon*, la chûte de *Pharamond*, la chûte de *Gustave*, la chûte de *Mélanie*, la chûte de *Menzikoff*, la chûte de toutes ces poësies couronnées *par les mains de l'amitié*, enfin

votre chûte à l'académie, tant de chûtes éclatantes vous ont donné, sans contredit, beaucoup de *célébrité*, votre *Apollon* en a-t-il mieux *réussi?*

Mais du moins, ajoutez-vous, « c'est raisonner étrangement que de » dire *à* un homme qu'il n'*a* dû sa cé- » lébrité qu'*à* sa méchanceté, & de » l'inviter *à* renoncer *à* la seule chose » qui *a* pu le rendre célèbre ». J'entrevois à présent le motif secret de cette haine implacable que vous avez vouée à l'ombre même de feu M. *Fréron*, & qui se reproduit encore dans la critique de M. *Gilbert*. Le célèbre *Aristarque*, prenant pitié de votre jeunesse, avoit essayé de vous arracher au parti philosophique. Voilà son crime. Votre orgueil n'a jamais pu lui pardonner d'avoir songé à vous enlever la seule ressource qui pouvoit vous conduire à la célébrité. Jeunes philosophes qui aspirez à vous faire un nom, si le talent vous manque, tentez d'autres moyens; obscénités, blasphêmes, tout est bon; mais surtout gardez-vous de *renoncer à la seule chose qui puisse vous rendre célebres*,

c'eſt le conſeil admirable que vous donne le journaliſte adoptif des quarante immortels.

Je vous le demande à préſent, M. *de la Harpe*, les raiſonnemens de ce *Pſaphon* qui vous paroiſſoit ſi *ſtupide*, ne ſont-ils pas plus ſolides que les vôtres? Ne peut-on pas vous reprocher, à plus juſte titre qu'à lui, d'avoir, par une dialectique inconſéquente, compromis l'honneur philoſophique auquel vous prenez un ſi tendre intérêt? Mais peut-être cet affront fait à la philoſophie ſera-t-il réparé par le goût exquis qui préſide à vos critiques? Voyons.

Je ne vous fais pas un crime d'avoir diſſimulé les plus beaux endroits de l'ouvrage pour vous arrêter avec complaiſance ſur les plus foibles, c'eſt une ruſe de guerre à laquelle vous avez accoutumé vos lecteurs & dont ils ne ſont plus dupes; mais on ne vous pardonnera pas les critiques injuſtes ou minutieuſes que vous haſardez. On diroit que votre eſprit ne s'eſt occupé qu'à chercher des épithètes énergiques pui puſſent peindre

M. *Gilbert* comme le plus sot des hommes, & véritablement, si le public n'étoit pas accoutumé à trouver la vérité dans les jugemens contraires aux vôtres, vos expressions lui donneroient la plus mauvaise opinion de cet auteur. En effet, les termes de *travers*, de *jargon*, de tournure *plate*, *triviale*, *baroque*, *barbare*, *inepte*, *ridicule*, *stupide*, &c. relevent sans cesse *la grace* de vos discours, & vous avez épuisé pour M. *Gilbert* le répertoire de vos aménités critiques. Content de cet effort de génie, vous n'avez pas meme apperçu les censures raisonnables que l'on pouvoit faire de l'ouvrage. Celles qui vous ont fourni l'occasion d'entasser ces galantes épithètes sont toutes ou ridicules ou puériles.

Des quarante immortels journaliste adoptif,
Etes-vous du fauteuil héritier présomptif?

Ces vers si piquans ont le malheur de vous déplaire parce qu'ils *riment en if*. Ainsi donc, M. *de la Harpe*, voilà tous les mots terminés en *if*

interdits aux poëtes, lors même que le ſens ou la force de la plaiſanterie ſembleroient les demander. Non, plus de rimes en *if*, elles choquent l'oreille délicate de M. *de la Harpe*; & ce *Boileau* tant vanté n'étoit qu'un rimeur *baroque* quand il a dit :

Pour lui Phœbus eſt ſourd & Pégaſe eſt rétif.

De quoi s'aviſoit-il d'aller rimer en *if?*

Echue à l'opera par un rapt ſolemnel,
Sa honte la dérobe au pouvoir paternel.

Ni l'énergie de ces vers, ni leur préciſion, ni la difficulté vaincue ne vous a frappé. Ennemi juré des *r* vous ne vous êtes attaché qu'à calculer le nombre de ceux qui ſe trouvent dans cette phraſe. Que vous êtes un profond critique, M. *de la Harpe!* Oſerois-je cependant vous repréſenter qu'ici cette lettre augmente la rapidité de la phraſe, ſans nuire à l'harmonie? que les *Boileau*, les *Racine* ne s'amuſent point à compter les *r* qui ſe rencontrent dans les mots dont ils font uſage; que ce vers de *Phèdre* ſi fameux par ſa douceur,

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur,

renferme trois fois, comme les vers de M. *Gilbert*, cette lettre fatale que vous avez anathématisée, & qu'enfin dans le chef-d'œuvre d'un écrivain supérieur à *Racine*, dans les *Conseils à un jeune poëte*, je trouve à peine un seul vers où cette lettre maudite ne soit répétée quatre ou cinq fois. Par exemple,

Les rangs y sont serrés, il faut fendre la presse.
. . . .
Tu franchiras le seuil *sans assoupir* Cerbere.
. . . . Leur main obstinée
La redemande encore à la terre indignée,
L'en arrache & triomphe, & rend à l'univers
Ces trésors ignorés que gardoient les enfers.

Et c'est vous, M. *de la Harpe*, vous, le fléau des *r*, qui les semez avec cette profusion dans vos lignes harmonieuses!

En vérité, M. *de la Harpe*, je ne puis assez admirer les progrès que vous faites dans la science de la *mélodie*. Vous acquérez tous les jours, depuis

que vous avez appris la musique ; une délicatesse & une sensibilité d'organes qui m'étonne.

Pour son plaisir d'un soir, que tout Paris périsse !

Que je hais M. *Gilbert !* le cruel ! comme *il déchire l'oreille* de M. *de la Harpe* ! *Stupide* qu'il est, il n'a pas senti qu'il devoit sacrifier le mouvement de sa phrase, l'énergie de sa pensée, au plaisir de chatouiller agréablement les oreilles de M. *de la Harpe*. Je ne dois pas cependant vous dissimuler qu'un plaisant me disoit l'autre jour que s'il vous arrivoit souvent de réciter ou d'entendre vos vers, vous ne deviez plus avoir d'*oreille*. Mais c'en est trop, je ne veux point ajouter au tourment que vous causent les vers de M. *Gilbert*. On vous l'a dit vingt fois, *ne parlons plus d'oreille*.

Mais voici des critiques plus graves & plus importantes.

Porte à la veuve en pleurs de *pudiques* bienfaits.

Ce vers, dites-vous, renferme un *barbarifme*, &, fur cela, vous vous écriez, quel *travers!* quel *jargon!* Vous prétendez que *pudique n'eft point le fynonyme de modefte, & qu'il ne fe prend jamais que dans le fens de chafte.* Eh! bien, M. *de la Harpe*, c'eft auffi dans ce fens, qui vous eft agréable, que M. *Gilbert* a employé cette expreffion. Il oppofe au portrait du marquis voluptueux, qui va, l'or à la main, chercher chaque jour des amantes nouvelles, la peinture d'un prince vertueux qui vifite en fecret la veuve indigente, mais dont les bienfaits ne font fouillés par aucune vue criminelle, & font en un mot, purs, chaftes, *pudiques.* Il ne s'agiffoit pas ici de modeftie. Quelque foit le refpect dont je fuis pénétré pour vos critiques, il me femble que vous ne devriez pas cenfurer ce que vous n'êtes pas bien fûr d'entendre.

Si je ne me trompe, il y avoit auffi quelque préfomption de votre part à critiquer le vers fuivant, dont vous n'avez pas compris la fineffe.

Philoſophe, excuſez ma candeur *inſolente*.

Vous obſervez, avec une profondeur digne de vous, que rien *ne reſſemble moins à la candeur que l'inſolence*. Vous me l'aviez appris depuis long-temps, & je ſuis perſuadé que M. *Gilbert* en conviendroit. Mais penſez-vous ſérieuſement que le poëte ait voulu dire que la candeur eſt vraîment inſolente? Vous n'avez donc pas apperçu l'ellipſe & l'ironie adroite qui ſe trouvent dans ce vers? Le ſatirique déprime les philoſophes, & croit en avoir parlé avec candeur; mais, bien ſûr que *Pſaphon* taxe d'*inſolence* les vérités naïves qu'il vient d'entendre, M. *Gilbert* lui ferme la bouche en donnant à un jugement, dicté par la candeur, l'épithète que le philoſophe ne manqueroit pas de lui appliquer. En un mot, le poëte ne veut pas dire que *la candeur eſt de l'inſolence*, mais que la candeur peut paroître inſolente aux yeux de celui qu'elle bleſſe. Par exemple, tout ce que je vous dis, eſt certainement dicté par la candeur; cependant je préſume

qu'à vos yeux cette *candeur* sera de *l'insolence ;* & dans ce cas ne puis-je pas vous dire ; journaliste, *excusez ma candeur insolente*, sans craindre d'être accusé de cette PERVERSITÉ *d'esprit qui cherche à se persuader que l'insolence est de la candeur.*

Je ne me lasse point, M. *de la Harpe*, d'admirer vos critiques.

Du mot de tolérance *attendrir* une phrase.

Tout Paris a cru que l'acception donnée par M. *Gilbert* au mot *attendrir* étoit une hardiesse heureuse ; mais cette beauté n'est à vos yeux qu'un *excès de ridicule.* Vous prétendez que le mot *attendrir* ne signifie *rendre tendre* qu'au propre ; eh ! bien, c'est précisément au propre que M. *Gilbert* l'employe. Il est vrai que, dans ce sens, ce mot ne s'applique communément qu'aux choses physiques. Mais s'ensuit-il que le poëte n'ait pas la liberté de donner quelquefois une acception nouvelle aux mots, quand elle ajoute à la précision sans nuire à la clarté ? C'est par ce moyen que

la Fontaine & ses pareils ont enrichi la langue poëtique d'une foule de mots avant qu'ils fussent enregistrés au greffe de l'académie. Vous avez beau dire avec M. *de Voltaire* :

Si vous ne pensez pas créez de nouveaux mots.

Je vous dirai au contraire avec *Horace** :

Si vous pensez beaucoup créez de nouveaux mots.

Je conçois que vous pouvez avoir de bonnes raisons pour anéantir ce privilege inutile pour vous, mais permettez que vos confrères en usent quelquefois (*licentia sumpta prudenter*) pour le plaisir des gens de goût.

Je ne m'appesantirai pas davantage sur le reste des critiques dont vous avez honoré la satire de M. *Gilbert* ; elles sont toutes dictées par le même esprit de justice & de modération. Je dois cependant, par égard même pour votre gloire, parler de la dernière

* Dixerit egregie notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum.

de vos obſervations, dans laquelle vous paroiſſez vous complaire davantage. Le philoſophe pouſſé à bout par le ſatirique, ne ſachant plus que répondre, n'ayant plus d'autre reſſource que celle des injures, lui parle ainſi :

C'eſt toi ſeul que je plains intraitable rimeur ;
Ta mère te conçut dans un accès d'humeur.
Depuis cherchant à nuire, & nuiſant à toi-même,
Tu devins ſatirique & méchant par ſyſtême.

M. *Gilbert* l'étourdit de nouveau par ce ſeul mot :

Ne me prêchez donc plus.

Pſaphon qui ſent la juſteſſe de la réponſe & le ridicule de l'emportement où il s'eſt livré, cherche, comme un adroit *Tartuffe*, à réparer ſa faute par l'hypocriſie de la douceur & réplique ;

Hélas ! l'humanité,
Mon frère, à vous prêcher excite ma bonté.

Ce contraſte m'avoit paru très-piquant, & peindre fortement la paſſion

du philoſophe, qui, pour convertir le ſatirique, employe tour à tour la colère, les injures & la douceur. Vous au contraire, M. *de la Harpe*, vous trouvez ce dialogue *inepte*, *ſtupide*, &c. *Paſſe t-on auſſi aiſément* (demandez-vous) *de cette violence groſſière* à cette douceur de *Tartuffe?* Oui, Monſieur, ce contraſte eſt dans la nature; & j'en ai pour garant *Virgile* qui met dans la bouche de *Didon* les plus violentes imprécations contre *Enée*, & qui, dans le moment même la fait deſcendre aux prières & aux larmes, & lui prête les diſcours les plus tendres. J'en ai pour garant *Racine*, qui nous montre *Roxane* livrée aux plus vifs emportemens, & qui ſur le champ lui fait dire:

Ecoutez, *Bajazet*, je ſens que je vous aime.

Traitez donc d'ineptes, de ſtupides *Virgile*, *Racine*, &c. que M. *Gilbert* imite dans ce dialogue.

Voilà donc, Monſieur, ces *fautes groſſières*, ces *inepties* qui ont allumé votre courroux. Vous demandiez, en terminant votre extrait, ce qu'il reſtoit des

des louanges données à M. *Gilbert* par tous les Journalistes, vous excepté; je demande maintenant à tous les gens de goût, que reste-t-il des critiques de M. *de la Harpe*?

Il ne manquoit à la gloire de M. *Gilbert* que d'essuyer une censure où éclatât tant de fureur & si peu de raison. Il avoit dit très-plaisamment qu'il étoit

Doté sur vos journaux d'une rente d'injures.

Assurément vous avez payé avec usure la dette de tout le corps philosophique. Vous avez acquis un double droit & à la reconnoissance de M. *Gilbert*, qui ne paroissoit rien redouter tant que vos louanges, & à celles de la loge encyclopédique, qui n'a rien plus à cœur que de le diffamer. Cependant vous vous êtes permis une naïveté que l'académie pourroit taxer de *candeur insolente* au sujet de ce vers:

. . . . Quel corps académique
Vous a *pensionné* d'un prix périodique?

Vers qu'une *délicatesse de conscience*,

bien plus qu'un principe de vanité, vous *oblige à* revendiquer pour vous-même, à cette occasion, dis-je, vous *osez assurer que M. Gilbert n'a rien à prétendre aux pensions*, ou prix *académiques*. Croyez-vous cet arrêt de proscription bien adroit & bien prudent? Car enfin, quand, d'un côté, l'on se rappelle ce vers naïf, effusion d'un cœur reconnoissant, où vous disiez qu'il étoit *bien doux* (& plus sûr encore) *de prendre les palmes d'Hélicon des mains de l'amitié*; & ces autres vers, où vous dites qu'à l'académie, des *guides respectés* DIRIGENT *le courage* des adeptes *& préparent pour eux des moissons de lauriers*, quand, d'un autre côté, l'on voit que vous donnez d'avance & pour toujours l'exclusion formelle à celui qui, par son talent, auroit assurément le plus de droit aux couronnes académiques, s'il daignoit s'abaisser jusqu'à les disputer, n'est-on pas tenté, malgré soi, de croire qu'il y a parmi vous *deux poids & deux mesures*, que c'est toujours la *main de l'amitié* qui fait pencher la balance? Encore une fois, je me garderai bien

de m'arrêter à un pareil soupçon. Mais c'est vous-même qui le faites naître involontairement, & s'il est faux, vous avez intérêt de détromper le public : car on a beau faire, il est impossible de concevoir pourquoi M. *Gilbert* ne peut prétendre aux prix académiques, à moins que les *Murville*, ou semblables rimailleurs n'aient hérité des droits que vous aviez *aux dons de l'amitié.*

J'ai l'honneur d'être, avec toute la considération due à vos talens,

Monsieur,

Votre très-humble, & très-obéissant serviteur,
l'Abbé ROYOU.



LETTRE III.

Eloge de Louis XII, *pere du peuple, par M. l'abbé* Cordier de Saint-Firmin.

O jours ! ô tems d'éternelle mémoire !
Le peuple étoit heureux, le Roi couvert de
gloire ;
De ses aimables loix chacun goûtoit les fruits ;
Revenez, heureux tems, sous un autre Louis.

Henr. Volt.

A Paris, chez Valleyre *l'aîné, imprimeur-libraire, rue de la Vieille-Boucleris.*

DANS un temps où les éloges semblent n'être destinés qu'à attaquer la religion, les loix, ou des corps respectables, vous serez, sans doute, charmé, Monsieur, d'en connoître un dans lequel les traits du héros pieux, sage & bienfaisant qu'on y célèbre, n'ont point été altérés par l'infidèle pinceau de la philosophie. *Louis XII*, placé au rang des plus grands monar-

ques qui aient tenu le scèptre françois, auroit pu, par ses nombreuses & brillantes vertus, être la matiere d'un éloge très-étendu; mais l'orateur paroît s'être borné à peindre celle qui fut le principe & le mobile de toutes les autres, & à laquelle *Louis XII* a dû spécialement l'amour de ses sujets & les hommages de la postérité, sa bienfaisance. Un exorde court annonce que les vertus du héros doivent en rendre l'éloge intéressant pour tous les rois, mais il n'indique aucun des points de division, ni les objets que l'orateur a embrassés. Je vais cependant essayer, Monsieur, de vous en montrer les détails, afin de vous faire mieux juger de l'ensemble.

L'orateur passe rapidement sur tout ce qui a précédé l'avènement de *Louis XII* au trône, sans doute parce que sa vie privée ne l'avoit pas encore mis dans le cas de rien faire qui influât sur le bonheur de son siècle. Peut être aussi a-t-il cru devoir glisser sur cette partie de la vie de ce prince, qui dans les transports de sa bouillante jeunesse, eut le malheur d'oublier

qu'il étoit sujet, & se laissa emporter au torrent des plaisirs. Il s'arrête au moment où il monta sur le trône pour le représenter, signalant déjà l'aurore de son règne par le sacrifice de ses inimitiés particulières, & par une sage administration qui remet l'ordre & l'économie dans les finances, qui rétablit les loix & la discipline militaire dans leur ancienne vigueur. *Louis XI* & *Charles VIII* ses prédécesseurs avoient rendu leurs sujets malheureux. « Le premier en accu-
» mulant l'or dans ses coffres avoit
» fermé tous les canaux qui portent
» la félicité dans l'état; le second,
» par sa prodigalité, en avoit épuisé
» toutes les richesses. *Louis XII*,
» poursuit l'orateur, témoin de leurs
» fautes, sçut en profiter pour rendre
» son peuple heureux, & bientôt il
» eut la consolation de dire : Ces
» gerbes entassées dans les champs,
» ces vaisseaux dont mes ports sont
» remplis, les richesses de ces manu-
» factures sont mon ouvrage. On est
» redevable à mes soins de l'abon-
» dance de mon royaume ». Heureux

les peuples dont les rois ambitionneront une pareille gloire ; combien leur mémoire sera chère à la postérité au prix de ceux qui n'auront envié que le faste de l'opulence & l'éclat des conquêtes ! L'orateur peint ensuite son héros passant en Italie à la tête d'une armée, pour y faire valoir ses droits sur le duché de Milan & sur le royaume de Naples, y donnant l'exemple de la valeur & de la prudence, montrant sa bienfaisance, au milieu même des horreurs de la guerre, gagnant le cœur de ceux qu'il avoit vaincus ; vous lirez avec plaisir l'endroit où l'auteur raconte la manière dont *Louis XII* fit son entrée à Milan. « Ceux qu'il avoit soumis par la force, » voulant montrer qu'il ne devoit qu'à » ses vertus la gloire de régner sur » leurs cœurs, ne s'occupent que des » moyens d'en laisser les témoignages » les plus éclatans. Des arcs de triom- » phe sont chargés d'inscriptions pour » immortaliser la religion, la justice & » l'humanité de *Louis*. Ses actions » héroïques sont gravées sur le mar- » bre & sur l'airain. Que ne trouve-t-

» on dans le palais des rois cette mé-
» daille célèbre où sous l'emblême
» du chef des abeilles, qui ne se sert
» que de son dard, *Louis* enseigne
» au prince la manière de gagner
» l'affection des peuples ». L'orateur retrace ensuite les alarmes de ses sujets sur les dangers qu'il couroit.
« Il n'y avoit aucun François qui n'eût
» frémi pour lui-même des périls
» auxquels *Louis* s'exposoit : il sem-
» bloit qu'il n'y eût de condition heu-
» reuse que celle du soldat, qui pou-
» voit au moins de son bras écarter
» le danger de ce prince ; la nouvelle
» même de ses victoires ne faisoit
» qu'augmenter les frayeurs de son
» peuple ; car quelle conquête dé-
» dommageroit de la perte d'un bon
» roi ! Le *négociant abandonne son*
» *comptoir*, *l'artisan quitte son attelier*,
» & le cultivateur suspend son tra-
» vail : tous se précipitent en foule
» sur le passage de *Louis* : *Le voilà*
» *donc*, *ce bon prince*, *dont nos pères*
» *se plaisent tant à nous entretenir*,
» s'écrioient les jeunes gens dans les
» transports de leur admiration ! *que*

» *vous êtes heureux d'être nés ſous un* » *tel roi !* diſent les chefs de famille » aux ſoutiens de leur vieilleſſe ». Après avoir célébré les vertus guerrières de ſon héros, l'orateur paſſe à celles qui tenoient à la religion; il le loue de ne s'être point laiſſé éblouir par ſes triomphes, & d'en avoir toujours attribué le ſuccès à la Divinité; il loue auſſi ſa piété envers les miniſtres des autels, mais aſſez éclairée pour les forcer à rentrer dans leurs devoirs quand ils s'en écartoient; c'eſt en parlant de ſa piété qu'il cite un paſſage de MONTESQUIEU, que vous ſerez, ſans doute, bien aiſe de voir ici. « Par toi (la religion) les » princes ſont moins timides, par » conſéquent moins cruels : le prince » compte ſur ſes ſujets, & les ſujets » ſur le prince. Choſe admirable ! » Tu ſembles n'avoir d'autres objets » que la félicité de l'autre vie, & tu » fais encore notre bonheur dans ce » monde ». En citant ce paſſage de MONTESQUIEU, nous ne prétendons point, pour cela, Monſieur, adopter tous ſes ſentimens, qui, quelquefois,

ſont oppoſés à cette même religion qu'il défend. Je reviens à M. l'abbé *Cordier*. C'eſt en parlant de la perſécution des Vaudois qu'il s'attache ſurtout à repréſenter la piété éclairée de *Louis*. » Quelle ſcéne tragique ſe prépare ? Pourquoi ces glaives nouvellement aiguiſés ? A quoi deſtine-t-on ces torches, ces bûchers & ces » échaffauds ? Le ſignal du maſſacre » eſt donné ; malheur à celui qui » n'auroit pas la force d'être ſourd » au cri de la nature ! Quelle eſt cette » enſeigne ſous laquelle on court ſe » ranger ? C'eſt l'enſeigne de la reli- » gion chrétienne. Eſclaves du fana- » tiſme, arrêtez ; on vous en impoſe, » jamais le chriſtianiſme ne forgea des » poignards ; le chriſtianiſme ne com- » manda jamais de faire couler le » ſang : connoiſſez mieux la plus paci- » fique des religions ; déjà les furieux » qui ordonnoient le carnage, con- » temploient dans les flammes ceux » qui avoient eu la hardieſſe de s'op- » poſer à leurs extorſions ; déjà les » barbares...... Quelle fut l'indigna- » tion de *Louis*, quand il apprit qu'on

» arboroit l'étendart de sa religion » pour forcer ses sujets de s'égorger. » Pénétré des sentimens qu'elle ins- » pire, il se seroit cru coupable d'au- » tant d'homicides qu'il y auroit eu » de victimes immolées dans ses états » au nom de cette religion........ » Comment l'impérieuse *Médicis* eut- » elle la témérité de former le projet » d'assouvir sa cruauté, douze lustres » après l'exemple que *Louis XII* avoit » laissé aux souverains ? *Le massacre de* » *la Saint-Barthelemi ne pouvoit être* » *exécuté que sous un roi corrompu ;* il » étoit d'un monarque *philosophe* de » démasquer les persécuteurs des Vau- » dois. *Qu'il est consolant pour les ca-* » *tholiques d'avoir à opposer à la féro-* » *cité de* Charles XII *la religion éclairée* » *de Louis XII* » ? Cette peinture vraie du caractère de la religion est bien différente de celle qu'en font nos philosophes modernes ; on n'y retrouve point les traits de ce fanatisme destructeur avec lequel ils le peignent presque toujours. Cependant je suis bien éloigné de croire, avec l'orateur, que le massacre de la *Saint-*

Barthelemi ne pouvoit être exécuté que ſous un roi corrompu ; un fanatique peut ſe porter à ces excès, & un fanatique n'eſt pas toujours un homme corrompu. Si *Louis XII* revenoit parmi nous, il ſeroit bien étonné de s'entendre appeller *monarque philoſophe*, lui qui ne connut jamais d'autre philoſophie que celle de la religion ; c'eſt dans ſon ſein qu'il puiſa toutes les lumières qui guidèrent ſes actions, & c'eſt à ſon cœur dirigé par la religion qu'il fut redevable du titre ſi précieux & trop rare de *père du peuple*. Je ne vois pas pourquoi il eſt conſolant pour les catholiques d'avoir à oppoſer à la férocité de *Charles* la religion éclairée de *Louis*. Le bien que fit *Louis XII* ne diminue pas le mal que ſoixante ans après fit *Charles IX*.

Le reſpect de *Louis* pour la juſtice, la protection qu'il accorda aux lettres & à l'agriculture, le tendre amour qu'il eut pour le peuple, l'indifférence héroïque qu'il montra envers ceux qui oſoient le cenſurer & même le ridiculiſer ſur le théâtre, ſes voyages dans ſes états & ſa mort, ſont les

autres objets que l'orateur a parcourus. En parlant de l'exactitude de ce prince à faire observer la justice, c'est à elle qu'il attribue le bonheur d'avoir eu, pendant le cours de ce règne, peu de crimes à punir; vérité intéressante, qui fait connoître aux citoyens la source de leur tranquillité, & qui console les rois d'être quelquefois forcés de punir les coupables. A l'égard de la protection que ce prince accorda aux lettres, M. l'abbé CORDIER dit que si le règne de celui qui se glorifia d'avoir couronné STOA ne fut pas illustré par des génies, c'est qu'il faut un temps trop long pour amener cette révolution; mais il eut la gloire de l'avoir préparée. Tout le monde sait quelle étoit l'indifférence de *Louis* pour les plaisanteries publiques qu'on faisoit sur sa conduite; M. l'abbé *Cordier* rapporte deux excellens mots qui caractérisent bien la bonté de ce monarque, la première sur ce qu'on lui reprochoit son économie : *J'aime mieux laisser rire de mon économie que si mon peuple avoit à pleurer de ma pro-*

digalité. La ſeconde, au ſujet des hiſtrions qui le jouèrent ſur le théâtre; *ils me rendent juſtice, ils me croient digne d'entendre la vérité.* Il faiſoit ſans doute trop d'honneur à ceux-ci de les croire les organes de la vérité, quant au premier reproche; il étoit bien mal fondé; en effet, après la juſtice, quelle eſt la plus belle vertu des rois? n'eſt-ce pas une ſage économie? Un ſouverain qui épargne ſes tréſors, épargne le ſang de ſes peuples.

Un prince ſi bienfaiſant devoit être adoré de ſes ſujets; il l'éprouva bien agréablement dans ſes voyages; un morceau d'un hiſtorien contemporain cité à cette occaſion, m'a paru d'une naïveté ſi piquante & ſi ingénue, que je ne puis réſiſter à l'envie de vous le rapporter en entier. « Le bon prince » fut reçu en Champagne avec la plus » grande démonſtration de joie; toutes » les fois qu'il ſe montroit, c'étoit » toujours à recommencer de faire » feux nouveaux & table ronde, & » telle fois fut-il qu'il ſe tînt à ſon » logis pour la grande preſſe qu'il » avoit quand il alloit dehors. Dans

» la Bourgogne, les gens, hommes &
» femmes, s'assembloient de toutes
» parts, & couroient après lui trois
» ou quatre lieues; & quand ils pou-
» voient atteindre à toucher sa mule
» ou sa robe, ou quelque chose du
» sien, ils baisoient leurs mains, &
» s'en frottoient le visage d'une aussi
» grande dévotion qu'ils eussent fait
» d'aucun reliquaire. Un laboureur
» vieil & ancien couroit tant comme
» il pouvoit; on lui demanda où il
» alloit tant, comme il se gastoit de
» s'échauffer si fort: le bon homme
» répondit, qu'il s'avançoit pour voir
» le roi, lequel il avoit pourtant vu
» en passant, mais qu'il le voyoit si
» volontiers pour les biens qui étoient
» en lui, qu'il ne pouvoit s'en saouler.
» A Bar-sur-Seine, un de ceux du
» pays interrogeoit un autre, s'il
» n'avoit point vu ledit seigneur, il
» répondit que non; tu es donc, ce
» lui dit-il, bien malheureux, & le
» seras encore plus si tu ne le vois
» pas avant qu'il s'en aille».

Ces inscriptions pompeuses que la main de l'adulation a gravées sur des

monumens, ces brillans panégyriques où l'orateur célèbre en face son héros, équivalent-ils à ce fragment où la simple vérité est l'interprète de la tendre reconnoissance?

Quelques anecdotes, & plusieurs réponses de *Louis XII*, amenées & placées à propos, contribuent beaucoup à rendre cet éloge intéressant, & servent même à donner une idée plus juste & plus vraie de ce monarque; nous ne croyons pas cependant que M. l'abbé *Cordier* ait autant approfondi son sujet qu'il pouvoit l'être; il a même laissé échapper des traits qui auroient encore relevé la gloire de son héros. Par exemple, lorsque *Louis* disgracié à Blois apprit la mort de *Charles VIII* qui le plaçoit sur le trône, loin de se réjouir de cet évènement, il versa des pleurs sur la mort de son roi; des larmes dans une telle circonstance honoroient sa sensibilité; elles ne pouvoient être attribuées au jeu d'une trompeuse politique; ce n'étoient point les larmes de *César*, lorsqu'on lui présenta la tête de *Pompée*; l'ame de *Louis XII*,

ſa franchiſe, ſa droiture avec ſes ſujets, ſes alliés & ſes ennemis même le mettent au-deſſus de ce ſoupçon. L'on eſt fort étonné auſſi de rencontrer à peine dans cet ouvrage le nom de *d'Amboiſe* qui, l'ami & le compagnon de *Louis XII* dans ſes diſgraces, avant qu'il fût parvenu au trône, fut enſuite le miniſtre & l'inſtrument de ſes bienfaits; en traçant le portrait d'un homme qui contribua tant à faire mériter à *Louis XII* le ſurnom glorieux & touchant de *pere du peuple*, ç'auroit été faire en même temps l'éloge du cœur & des lumières du monarque. Quelques endroits auroient auſſi eu beſoin de notes pour être mieux ſentis & mieux appréciés des lecteurs qui ne connoiſſent qu'imparfaitement l'hiſtoire & les mœurs de ce temps; tel eſt celui où *Louis XII* annonce qu'il ne ſera heureux qu'après avoir réduit les tailles à douze cents mille livres: une note qui auroit indiqué que cette ſomme équivaloit à environ cinq millions de notre monnoie actuelle, auroit mis le lecteur à même d'apprécier juſtement cette

diminution. Je ne releverai point quelques fautes de ſtyle échappées à la plume de ce jeune écrivain; je finirai ſeulement par remarquer en général que ſes penſées ne ſont point préſentées d'une manière neuve & originale; ſes tableaux ne manquent pas de feu, quelques-uns même expriment des ſentimens qui ſont honneur à ſon cœur, mais ils ſont dénués de ces grands traits, de ces mouvemens rapides qui ſont l'ame & la vie de l'éloquence.

Je ſuis, &c.



Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Deux grands Planiſphères céleſtes projettés ſur le plan de l'équateur avec un abrégé d'Aſtronomie pour leur uſage, dédiés & préſentés au roi, imprimés avec l'approbation & ſous le privilège de l'académie royale des Sciences de Paris, par le père *Chryſologue* de Gy, *en Franche-Comté*, capucin. A Paris, chez *Merigot* l'aîné, quai des Auguſtins; & chez *Perrier* & *Verrier*, géographes, élèves & ſucceſſeurs de *Julien*, à l'hôtel de Soubiſe.

Cet ouvrage devient néceſſaire aux aſtronomes par les recherches & les remarques que l'orateur a faites ſur les catalogues, les conſtellations & les cartes céleſtes : il eſt auſſi curieux, utile & facile pour ceux qui veulent apprendre à connoître le ciel & ſe ſervir de cette connoiſſance pour la géographie & la navigation. L'auteur s'eſt ſervi principalement du catalogue de *Flamſtéed*, dont il a poſé toutes les étoiles : mais en comparant

les autres catalogues & les mémoires de l'académie avec le catalogue de *Flamstéed*, il a trouvé beaucoup d'autres étoiles qui ne sont pas dans ce dernier ; ensorte qu'il en a posé sur ses planisphères 4466 & 79 nébuleuses, toutes bien constatées & vérifiées. Le soin qu'il a pris de comparer ainsi les catalogues les uns avec les autres, l'a mis en état de remarquer beaucoup de variantes à l'égard des étoiles & des lettres qu'on leur a attribuées. Il les a marquées dans chaque constellations. On en trouve de considérables, sur-tout dans le bélier, les poissons, *Andromède*, *Cassiopée* & le *vaisseau*. Pour rappeller ces lettres à leus première institution il les a comparées avec celles de *Bayer*, & il a distingué, même sur ses planisphères, les fausses, les anciennes & les nouvelles.

Après avoir fait observer les inconvéniens des planisphères qui représentent la concavité du ciel, & les avantages de ceux qui en représentent la convexité, l'auteur se détermine, avec les anciens, pour cette dernière

projection, d'autant plus volontiers, que les anciennes dénominations, même celles de droite & de gauche, y étant conservées, on reconnoît plus facilement les étoiles qui ont servi aux observations des premiers astronomes.

Les planisphères devenant plus faciles pour les usages, lorsqu'ils sont collés sur carton, & attachés par le centre sur un chassis avec des échelles & des horizons, l'auteur enseigne cette manière de monter les siens pour toutes les latitudes. Il donne ensuite la manière de trouver l'état du ciel pour tous les momens & pour tous les endroits proposés. Il étend cette méthode, non-seulement aux constellations, mais à chaque étoile en particulier, dont il fait connoître le vertical & la hauteur sur l'horizon, en quelque endroit du ciel qu'elle soit au-dessus de ce cercle. Il indique de plus l'endroit de la terre sur lequel chaque étoile se trouve perpendiculairement; ensorte que connoissant une étoile quelconque, on peut s'orienter & se diriger sur mer &

ſur terre, & on lit, en quelque ſorte, la géographie dans le ciel. Ces avantages, qui deviennent intéreſſans a la géographie & à la navigation, ſont expliqués en pluſieurs manières; l'auteur en a dreſſé une table & il a fait graver un petit planiſphère & d'autres figures pour en faciliter l'uſage. Il a détaillé de même fort au long la manière de trouver l'heure par les étoiles très-utile auſſi aux navigateurs. Il n'a pas négligé non plus les autres uſages des planiſphères, qui ſans être auſſi intéreſſans que ceux-ci, ne laiſſent pas que d'avoir leur utilité. On voit dans ſon ouvrage la manière de trouver le lever & le coucher des étoiles, leur amplitude, leur arc ſemi-diurne, leur paſſage au méridien, leur diſtance mutuelle; le nonagéſime & ſa hauteur ſur l'horizon: on y diſtingue celles qui ne ſe lèvent ou qui ne ſe couchent jamais pour une latitude propoſée, & qui paſſent ſucceſſivement chaque jour au zénith. On trouve ſur ces planiſphères tous les cercles relatifs à ces uſages.

Le voyage que le capitaine *Cook*

vient de faire autour du pole austral étant curieux & utile, l'auteur a profité de la projection favorable de sa mappemonde, pour l'y placer ; il s'est servi du journal Anglois des astronomes qui étoient sur les vaisseaux. On avertit que l'un & l'autre de ces ouvrages, qui viendront de l'auteur, ne se vendront pas sans les brochures relatives.

Le prix de l'Abrégé d'Astronomie est de 2 livres, & celui des Planisphères 10 livres; ces prix ne doivent pas paroître trop forts à ceux qui apprécieront l'immense travail & les dépens nécessaires qu'ont entraîné ces ouvrages.

AVIS.

Le sieur *le Noir*, professeur, interprète de langue Angloise, Françoise & Italienne, a ouvert, le 18 mai de cette année, plusieurs cours de langue Angloise, qu'il tiendra à

différentes heures pour la commodité du public, & il les continuera jusqu'à la saint Martin inclusivement. Ces cours seront de trois leçons par semaines, & de deux heures chacune; le prix est toujours le même, c'est-à-dire, de quarante-huit livres pour la souscription de six mois, ou douze livres par mois pour ceux qui n'auront pas souscrit, ou ne voudront pas souscrire.

Le sieur *le Noir* donne aussi des leçons particulières en ville & chez lui, rue du Four, près celle Saint-Honoré, vis-à-vis le notaire, maison de M. *Potemain.* Ceux qui voudront suivre ces cours sont priés de se faire inscrire d'avance.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Les Œuvres de Sénèque *le Philosophe*; *traduites en François par feu M.* la Grange, *avec des notes de critique, d'histoire & de littérature; 6 volumes in-12. A Paris, chez les frères* Debure, *libraires, quai des Augustins.*

DANS le compte que je vous ai rendu des Epitres de *Sénèque* *, je me suis particulièrement attaché, Monsieur, à vous faire connoître la personne & le caractère de cet écrivain célèbre, la route nouvelle qu'il se fraya pour arriver à la gloire, & l'étonnante révolution qu'il opéra

* Année Littéraire 1778, tome III, page 289.

dans la littérature latine ; il me reste à parcourir ses différens ouvrages. Ce sont, pour la plupart, des traités de morale extrêmement diffus, chargés d'inutilités, de redites & de déclamations : On y reconnoît précisément le même ton que dans les épitres : *Sénèque* est aussi guindé lorsqu'il s'entretient avec un ami, que lorsqu'il parle au public ; il paroît qu'il n'avoit qu'une manière. C'est le défaut des écrivains affectés qui ne cherchent qu'à briller même aux dépens du sujet, & n'ont jamais le style de la chose. La nature est variée, l'art est toujours monotone. Le temps nous a ravi plusieurs productions de *Sénèque* : Jaloux de passer pour un génie universel, il s'étoit exercé dans tous les genres. Tour à tour poëte, orateur, historien, philosophe, il avoit même osé sonder les profondeurs de la physique, & son imagination brillante, accoutumée à prodiguer les fleurs, ne fut point rebutée des épines que présentent les connoissances les plus abstraites. Ses efforts en ce genre ne furent pas tou-

jours heureux. *Quintilien* lui reproche de n'avoir pas traité avec assez d'exactitude les matières philosophiques ; il l'accuse d'être tombé dans plusieurs erreurs grossières pour avoir eu trop de confiance dans les extraits infidèles qu'on lui donnoit. S'il est quelqu'ouvrage de *Sénèque* dont on doive regretter la perte, ce sont particulièrement ses harangues, non pas à cause du mérite & de l'excellence de ces pièces, qui probablement avoient les mêmes défauts que ses traités de morale, mais parce qu'on pourroit en faire un parallèle curieux & instructif avec celles de *Cicéron*. Il seroit agréable de comparer ces deux écrivains comme orateurs ; nous ne pouvons aujourd'hui les comparer que comme philosophes.

La philosophie ne fut transplantée de Grèce en Italie qu'après tous les autres arts. Rome comptoit déja des poëtes & des orateurs, & n'avoit point encore de philosophes. La langue même manquoit des termes nécessaires pour exprimer les principes & les dogmes des différentes sectes de

la Grèce. *Cicéron* fut le premier qui enrichit de ce nouveau genre la littérature latine. Rival de *Démosthène*, il lutta avec encore plus de succès contre *Platon*, & l'on peut dire que le philosophe latin, avec autant d'éloquence, a plus de clarté, de précision, de justesse & de solidité que le philosophe Grec. On vit alors d'une manière sensible & frappante, combien le vain jargon de la philosophie est peu capable de réformer les mœurs. Les anciens Romains ignoroient l'art de disserter sur leurs devoirs, mais ils savoient les pratiquer; ils n'auroient pas pu définir la justice, le courage, la tempérance, mais ils en offroient des exemples. Le goût pour la philosophie s'introduisit dans Rome, avec les vices. Dans le temps même où les mœurs étoient le plus corrompues, il étoit du bon ton d'avoir chez soi une société de philosophes. Une foule de Grecs qui n'avoient d'autre bien que le manteau philosophique, s'introduisoient à la table des grands, & se faisoient admirer dans les cercles à la faveur de quelques

paradoxes absurdes qu'ils débitoient avec emphase. Le voluptueux *Lucullus*; le cruel *Silla* s'amusoient à disputer sur la frugalité & sur la clémence; ces maîtres du monde, dominés par l'ambition & par l'avarice, employoient à des conférences sur la modération & sur la justice les momens que le meurtre & le pillage leur laissoient libres. Ce qu'il y avoit de plus ridicule dans cette philosophie, c'étoit la diversité des opinions: Les philosophes étoient partagés en différentes sectes opposées les unes aux autres. Chacune se prétendoit en possession de la vérité. La plus spécieuse étoit celle des stoïciens. Il y avoit dans ses dogmes une apparence de grandeur qui en imposoit à la multitude; mais les hommes sensés, n'y voyoient qu'un orgueil extravagant. *Zénon* s'étoit proposé d'élever son sage au-dessus des foiblesses de la nature humaine, il vouloit arracher de son cœur toute passion & toute espèce de sentiment, il vouloit le rendre impassible comme Dieu même; mais pour en faire un

ment ſes leçons dans l'ame du lecteur; *Sénèque* l'aigrit & l'effarouche par l'auſtérité de ſes préceptes; *Plutarque*, naturel & perſuadé le premier, perſuade aiſément les autres; l'eſprit de *Sénèque* ſe bande & s'anime à la vertu comme ſi elle étoit pour lui une choſe étrangère; c'eſt ce qui faiſoit dire à *Saint-Evremont* : » Je ne lis jamais les » écrits de *Sénèque* ſans m'éloigner des » ſentimens qu'il veut inſpirer à ſes » lecteurs. S'il tâche de perſuader la » pauvreté, on meurt d'envie de ſes » richeſſes. Sa vertu fait peur, & le » moins vicieux s'abandonneroit aux » voluptés par la peinture qu'il en » fait; enfin il parle tant de la mort » & me laiſſe des idées ſi noires, » que je fais ce qui m'eſt poſſible » pour ne profiter pas de ſa lecture ».

Je vais maintenant, Monſieur, jetter un coup d'œil ſur ces différens traités de morale; n'attendez pas de moi une analyſe exacte de ce qu'ils contiennent. *Sénèque* jette ſes penſées ſans ordre & ſans choix; il eſt plein de digreſſions & ne ſuit aucune méthode. C'eſt en partie ce qui fait croire au

commun des lecteurs qu'il est plein d'idées. Cette prétendue abondance disparoîtroit, si elles étoient distribuées avec une juste économie. En effet, comme le remarque *Quintilien*, les choses mal arrangées paroissent beaucoup plus nombreuses que lorsqu'elles sont mises en ordre. Cette confusion entroit même dans les principes de *Sénèque*. Le soin qu'on se donne pour tracer & pour suivre le plan d'un traité de morale lui paroissoit frivole & superflu; qu'importe, disoit-il, en quel endroit on place des vérités utiles. Il devoit, sans doute, regarder comme quelque chose de bien puérile, l'ordre admirable qui règne dans les offices de *Cicéron*. Il n'est pas nécessaire de vous avertir, Monsieur, que ce raisonnement n'est qu'un sophisme. Les vérités morales sont bien plus frappantes & produisent beaucoup plus d'effet, lorsqu'elles se tiennent ensemble, & se prêtent par leur union une force nouvelle. Quoi qu'il en soit, ne pouvant suivre dans sa marche vagabonde ce moraliste sautillant & décousu, je me conten-

terai de vous indiquer les objets principaux qu'il a traités dans chacun de ses ouvrages ; & je choiſirai les exemples les plus propres à vous faire connoître le ton de l'original & le ſtyle du traducteur.

Des Bienfaits. Si les écrits des hommes étoient toujours conformes à leurs ſentimens & à leur conduite, on pourroit décider d'après la lecture de ce traité, que jamais homme ne fut plus généreux ni plus libéral que *Sénèque*. Si on examine, au contraire, ſes actions, ſi l'on fait attention aux richeſſes immenſes qu'il avoit accumulées, on jugera qu'il étoit avare. Au reſte, jamais avare n'a fait un plus bel éloge de la générosité & de la bienfaiſance. Vous trouverez, Monſieur, dans cet ouvrage très-long & très-diffus, un grand nombre de réflexions fines & judicieuſes ſur la nature des bienfaits, ſur la manière d'obliger, ſur l'ingratitude & la reconnoiſſance. Quoiqu'en général le ſtyle en ſoit didactique, cependant l'auteur s'élève dans certains endroits, & prend le ton oratoire. Telle eſt, par

exemple, cette invective contre les citoyens ingrats envers leurs parens & sur-tout envers la patrie. » N'en-
» tendez-vous pas de toutes parts un
» cri général s'élever contre le genre
» humain, n'entendez-vous pas tous
» les *moralistes* se plaindre que les
» bienfaits sont étouffés, qu'à peine
» se trouve-t-il un homme qui ne
» paye les plus grands services de la
» plus noire ingratitude...... C'est
» bien pis aujourd'hui. *Les bienfaits*
» *ont été convertis en crimes*, l'on ne
» respecte plus le sang de ceux pour
» qui l'on devroit répandre le sien.
» *C'est par le glaive & le poison qu'on*
» *obtient les bienfaits*; c'est contre la
» patrie même qu'on attente, & le
» comble de la puissance est de *la faire*
» *expirer* sous ses propres faisceaux.
» On croit aujourd'hui ramper si on
» ne foule aux pieds la république.
» On tourne contre son sein les ar-
» mées qu'elle fournit elle-même. Ha-
» ranguer ses soldats, c'est leur dire :
» combattez contre vos femmes,
» contre vos enfans; attaquez le fer
» à la main vos autels, vos foyers,

» vos pénates. Jadis, *au moment même* » *de triompher*, vous ne pouviez, ſans » l'ordre du ſénat, entrer dans la ville; » quoiqu'à la tête d'une armée victo- » rieuſe, c'étoit hors des murs que » les généraux obtenoient audience. » Aujourd'hui, après le meurtre de » vos concitoyens, ſouillés du ſang » de vos proches, entrez les dra- » peaux déployés dans la ville, que » la liberté ſe taiſe au milieu de » l'appareil militaire. Que ce peuple » vainqueur & pacificateur des na- » tions, après avoir repouſſé les » guerres étrangères & diſſipé tou- » tes les terreurs, aſſiégé dans ſes » propre murs, tremble à la vue de » ſes propres aigles». Cette traduc- tion eſt fort éloignée de la chaleur & de l'énergie de l'original; on y rencontre même des fautes aſſez groſ- ſières, qu'on n'avoit pas lieu d'at- tendre d'un traducteur auſſi eſtimé que M. *de la Grange*. *Les bienfaits ont été convertis en crimes*; cette phraſe ne ſignifie rien, & ne rend point la penſée de *Sénèque*, qui veut dire que les bienfaits ſe payent par des crimes.

C'est par le glaive & le poison qu'on obtient les bienfaits. Gladio ac venenis beneficia sequimur. Voilà un contre-sens qu'on pardonneroit à peine à un écolier. Le latin dit : c'est avec le glaive & le poison qu'on reconnoît les bienfaits. *Au moment même de triompher*, cela n'est point exact : *ne triumphatûri quidem : non pas même pour recevoir les honneurs du triomphe.*

Ce qu'il y a de plus intéressant & de plus curieux dans les traités de *Sénèque*, ce sont des anecdotes & des traits historiques qu'on ne trouve point ailleurs. Ce philosophe étoit très-instruit, il avoit vécu dans le grand monde, & il avoit entendu raconter un grand nombre de faits particuliers dont les historiens ne font aucune mention. Ces petites narrations dont il entremêle ses préceptes, délassent agréablement le lecteur, & dissipent un peu l'ennui de cette triste & pesante morale dont tous les livres de *Sénèque* sont remplis. Ces morceaux me fourniront des citations plus amusantes pour vous, Monsieur, que des déclamations philosophiques &

des dissertations sur les dogmes des stoïciens. » Sous l'empire de *Tibère*, » rien de plus fréquent & de plus » général que la fureur des délations, » plus funeste mille fois à la ville pen- » dant la paix, que toutes les guerres » civiles ensemble. On épioit les dis- » cours de l'yvresse, on profitoit des » aveux naïfs de la gaieté, il n'y » avoit plus de sûreté, le moindre » prétexte suffisoit à la barbarie ; le » sort même des accusés n'excitoit » plus la curiosité, parce qu'il étoit » toujours le même. *Paulus*, ancien » préteur, assistoit à un festin, ayant » à son doigt le portrait de *César*, » sur une pierre gravée. Il y auroit de » la petitesse à chercher un détour » pour dire qu'il alla à la garderobe. » *Maron*, fameux délateur de ce » temps-là, le suivit des yeux ; mais » l'esclave de *Paulus* le tira du piège » où l'ivresse l'alloit faire tomber, » en lui ôtant son anneau ; & pen- » dant que *Maron* prenoit les convives » à témoin que le portrait de l'empe- » reur avoit été porté dans un lieu » obscène, & dressoit déja son *procès*

» *verbal*, l'esclave montra l'anneau » dans sa main. Si quelqu'un peut » donner à l'un le nom d'esclave, il » pourra donner celui de convive à » l'autre ». La pensée qui termine ce récit en impose par le tour précieux & affecté que l'auteur lui a donné; mais au fonds, elle ne signifie rien. L'esclave qui montra tant de présence d'esprit & d'affection pour son maître n'avoit pas véritablement l'ame & les sentimens d'un esclave, il ne méritoit pas ce nom; mais *Maron*, quelque méchant & quelque scélérat qu'il fût, n'en étoit pas moins un convive; ce nom ne présente aucune autre idée que celle d'un homme qui assiste à un festin. D'ailleurs, ce *Maron* n'étoit point à la table de *Paulus*; & quelque fût sa perfidie à l'égard de ce sénateur, il pouvoit très-bien être le convive & l'ami du maître de la maison. La traduction de ce morceau est fidèle & même assez élégante, si l'on en excepte cette phrase: *il dressoit déja son procès-verbal*, qui est peu juste, & ne rend pas bien le latin, *& jam subscriptionem componeret*, ce

qui signifie qu'il faisoit déjà signer aux convives l'accusation.

» Au siège de Grumentum, lorsqu'il » n'y avoit plus d'espérance de la » défendre, deux esclaves passèrent du » côté des ennemis *dont ils furent bien* » *accueillis*. La ville étant *prise*, pen» dant que le vainqueur parcouroit » toutes les rues, ces esclaves *prirent* » les devants, & par des chemins » qu'ils connoissoient se rendirent à » la maison où ils avoient servi ; ils » en tirèrent leur maîtresse qu'ils firent » marcher devant eux, & répondirent » aux questions qu'on leur faisoit, que » c'étoit leur maîtresse, une femme » cruelle qu'ils menoient au supplice. » Après l'avoir conduite hors de la » ville, ils la cachèrent avec le plus » grand soin jusqu'à ce que la fureur » de l'ennemi fût appaisée. Quand le » soldat, rassasié de meurtres, eut » repris les mœurs romaines, les » esclaves reprirent aussi leur premier » état, & se remirent dans l'esclavage » de leur maîtresse qui affranchit aussi» tôt l'un & l'autre ». Un homme de goût en fût resté là ; mais *Sénèque* ne

peut jamais réſiſter à la démangeaiſon d'étaler ſon eſprit. Les réflexions dont il accompagne ce fait héroïque ſont tout à fait puériles. » Cette femme, » dit-il, ne fut pas humiliée de devoir » la vie à des malheureux ſur qui elle » avoit eu le droit de vie & de mort ; » elle dût même en être d'autant plus » flattée, que ſauvée d'une autre ma- » nière, ce n'eût été qu'un acte de » bonté ordinaire, au lieu qu'elle ac- » quit par là de la célébrité, & devint » pour deux villes un beau ſujet d'en- » tretien & un exemple remarquable. » Au milieu de la confuſion d'une ville » priſe d'aſſaut, dans un temps où » chacun ne penſoit qu'à ſa propre » ſûreté, elle fut abandonnée de tous » excepté de deux transfuges. Mais » pour montrer les ſentimens qui leur » avoient inſpiré la premiere déſer- » tion, ils quittèrent le vainqueur pour » leur maîtreſſe captive, en conſen- » tant même à paſſer pour des parri- » cides. En effet ce qu'il y a de plus » noble dans leur bienfait, c'eſt que » pour ſauver la vie à leur maîtreſſe, » [illegible]ſſèrent croire qu'ils la lui

» avoient ôtée ». On a blâmé les longues réflexions que M. *Rollin* a insérées dans son Histoire ancienne ; les beaux esprits sur-tout, & les philosophes du jour, se sont écriés que rien n'étoit plus lourd ni plus pédantesque qu'un pareil verbiage. Mais *Sénèque*, leur chef & leur idole, est bien un autre pédant. Du moins les réflexions de M. *Rollin* sont-elles grandes, judicieuses, solides, instructives ; celles de *Sénèque*, au contraire, sont petites, frivoles & fausses, c'est le bavardage d'un sophiste sans goût & sans jugement, qui ne cherche qu'à subtiliser, & qui substitue des pointes au bon sens & à la raison. Quoi de plus misérable, par exemple, que ces antithèses? *Elle fut abandonnée de tous excepté de deux transfuges ; ils quittèrent le vainqueur pour leur maîtresse captive.* M. *de la Grange* en a un peu sauvé le ridicule ; elles sont bien plus saillantes en latin : *omnes ab illa præter transfugas fugerunt. A victoribus ad captivam transfugerunt. Malherbe* a rendu la première d'une manière sensible : *elle fut fuie de tous sinon de ses fugitifs.* Le

grave *Sénèque* ne vous paroît-il pas déraisonner lorsqu'il prononce que ce qu'il y a de plus noble dans le bienfait de ces esclaves, c'est que pour sauver la vie à leur maîtresse, ils laissèrent croire qu'ils la lui avoient ôtée, comme si dans une ville prise d'assaut, où chacun tue & égorge tout ce qu'il rencontre, un pareil meurtre eût pu déshonorer ces esclaves aux yeux de leurs compagnons accoutumés au meurtre & au carnage. On les eût plutôt loués de s'être vengé d'une maîtresse cruelle. Ce n'est donc pas pour avoir supporté cette prétendue infâmie, mais pour avoir respecté les droits de leur maîtresse jusques dans la licence de la victoire, & s'être remis volontairement en esclavage, que ces esclaves méritent d'être admirés. Les défauts de l'original me font presque oublier ceux du traducteur. Vous trouverez au commencement de cette histoire une infidélité monstrueuse, qui annonce dans M. *de la Grange*, ou une extrême négligence, ou une ignorance dont il est difficile de le soupçonner. Voici

le passage : *deux esclaves passèrent du côté des ennemis dont ils furent bien accueillis : duos servos ad hostem transfugisse, & operæ pretium fecisse.* Il paroît que M. *de la Grange* n'a point entendu le sens de ces mots : *operæ pretium fecisse*, qui ne signifient nullement que ces esclaves furent bien accueillis de l'ennemi ; mais qu'ils se signalèrent dans le parti ennemi par des services importans. *Malherbe* traduit *firent un acte mémorable.* Cette version, quoique peu exacte, approche cependant plus du latin que celle de M. *de la Grange.*

Consolation à Marcia. Marcia à qui cette consolation est adressée, étoit fille de ce fameux *Cremutius*, qui, sous le despotisme de *Tibère*, conserva l'ame & les sentimens d'un républicain. Il publia une histoire dans laquelle il faisoit le plus grand éloge de *Brutus*, & appelloit *Cassius* le dernier des Romains. On lui fit un crime de sa liberté & de sa franchise ; lui-même plaida sa cause dans le sénat avec beaucoup de fermeté & d'éloquence, & au sortir de l'assemblée, il se laissa

mourir de faim pour se soustraire à la haine de *Séjan*. C'est la fille de ce grand homme que *Sénèque* entreprend de consoler de la perte d'un fils qui lui étoit extrêmement cher. Entre plusieurs autres motifs de consolation, il lui représente que la mort est souvent un bien, parce qu'elle nous affranchit des maux auxquelles la vie humaine est exposée. Il lui rappelle à cette occasion la mort de son père. Le récit qu'il en fait est curieux & intéressant. » Rappellez-vous ce temps » funeste où *Séjan donna votre pere en » esclavage* à *Satrius* son client; il étoit » irrité de quelques mots trop libres » que *Cordus* avoit laissé échapper tels » que celui-ci: *Séjan* ne se contente pas » *d'être porté sur nos têtes, il veut y » marcher*. On avoit décerné au favori » une statue qui devoit être placée » dans le nouveau théâtre de *Pompée* » que l'empereur faisoit rebâtir après » l'incendie du premier. *Cordus* s'écria » que c'étoit vraiment pour lors que le » théâtre alloit périr. Qui n'eût crévé » de dépit en voyant un *Séjan* placé » sur les cendres de *Pompée*, un soldat

» perfide consacré dans le monument
» du plus grand des généraux ? La
» statue est élevée avec son inscription.
» Déja les chiens enragés que *Séjan*
» repaissoit de sang humain pour les
» rendre attachés à lui seul & impla-
» cables à tout autre, commencent à
» aboyer autour de *Cordus* qui n'y
» étoit pas préparé, qu'avoit-il à faire?
» Il lui falloit demander ou la vie à
» *Séjan*, ou la mort à sa propre fille.
» Assuré de ne rien obtenir ni de l'un
» ni de l'autre, il résolut de tromper
» sa fille. Il eut recours au bain, &
» pour perdre plutôt ses forces, il se
» retira dans sa chambre sous prétexte
» d'y prendre un léger repas. Après
» avoir congédié ses esclaves, il jetta
» par la fenêtre quelques alimens pour
» faire croire qu'il les avoit con-
» sommés; il ne toucha pas au souper
» comme ayant déja mangé suffisam-
» ment. Le lendemain, le surlende-
» main il en usa de même; au quatrième
» jour sa foiblesse le décéla. Pour lors,
» vous pressant dans ses bras, ma
» chère fille, vous dit-il, voilà la seule
» chose que je t'aie cachée de ma vie;

» tu me vois dans la route de la mort, » je suis presque à moitié chemin, ne » me rappelle pas à la vie, tu ne le » dois ni ne le peux. Alors il fit fermer » toutes les fenêtres & s'ensevelit dans » les ténèbres. La nouvelle de son » dessein répandit une joie universelle, » on s'applaudissoit de voir une telle » proye arrachée à la gueule de ces » loups affamés. Les accusateurs sui- » vant les ordres de *Séjan*, se pré- » sentent au tribunal des consuls, se » plaignent de la mort que *Cordus* » veut se donner, de cette mort à » laquelle ils le forçoient eux-mêmes » de recourir; ils sentoient que leur » victime leur échappoit; c'étoit une » grande question de savoir si la mort » volontaire d'un accusé faisoit perdre » la récompense à ses accusateurs. » Pendant qu'on délibère & que les » accusateurs reviennent à la charge, » *Cordus* s'étoit absous lui-même ». Quand je songe, Monsieur, que M. *de la Grange* tient un rang parmi les écrivains qui ont cultivé avec succès la littérature latine, je suis toujours étonné des fautes énormes qui lui

échappent contre le ſens de ſon auteur. Telle eſt, par exemple, celle qu'on remarque dans cette phraſe : *Séjan donna votre père en eſclavage à Satrius ſon client.* On ne peut pas ſe tromper plus lourdement. Voici le latin : *Sejanus patrem tuum clienti ſuo Satrio congiarium dedit.* Il étoit aiſé au traducteur de chercher dans le premier Dictionnaire la ſignification du mot *congiarium*, il eût trouvé qu'il ſe prend pour une largeſſe faite par l'empereur au peuple ou aux ſoldats. Cette phraſe ſignifie donc que *Séjan* pour récompenſer ſon client *Satrius*, lui livra *Cremutius*, comme une proie qui devoit lui rapporter un profit conſidérable. *Satrius* fut effectivement l'un des accuſateurs de *Cremutius*, & c'étoit l'uſage que les accuſateurs, lorſqu'il s'agiſſoit de crimes de cette nature, reçuſſent une groſſe récompenſe. *Séjan ne ſe contente pas d'être porté ſur nos têtes, il veut y marcher.* L'éditeur, dans une note, cite une autre verſion de ce paſſage par M. *de la Bletterie*, qui eſt conçue en ces termes : *Séjan n'attend pas qu'on lui aide*

aide à nous monter sur la tête, il grimpe assez de lui-même. Il est vrai que ce style est trop familier, mais le sens du latin me paroît beaucoup mieux rendu que dans la traduction de M. *de la Grange. Sejanum in cervices nostras nec imponi quidem, sed ascendere. On ne met pas Séjan sur nos têtes, mais il y monte.* L'éditeur a beau accumuler des citations, & faire un étalage d'érudition aussi aisé qu'inutile, le sens que M. *de la Grange* donne à un passage aussi clair & aussi simple, paroîtra toujours forcé & peu naturel.

De la colère. Vous trouverez, Monsieur, dans ce traité la même confusion & les mêmes longueurs que dans celui des bienfaits. L'auteur disserte avec beaucoup de subtilité sur la nature de la colère, il en montre la difformité, & s'étend beaucoup sur les suites funestes de cette passion. Il examine quelles sont les causes qui ont coutume d'exciter la colère, & propose différens moyens pour guérir ce vice honteux. *Plutarque*, dans ses Œuvres morales, a traité la même matière, sinon avec plus de force &

d'éloquence, du moins avec plus de précision & de jugement. *Sénèque*, dans cet ouvrage, déclame contre la cruauté de *Caligula* dont il cite plusieurs traits. En voici un entr'autres qui est très-frappant, & que *Suétone* a seulement indiqué en deux mots sans entrer dans aucun détail. » *César* » *Caligula* avoit fait mettre en prison » le fils de *Pastor*. Ce prince étoit » choqué de la richesse de ses hahits » & de la recherche de sa parure. *Les » prières du père pour obtenir la vie de » son fils firent que le tyran résolut son » supplice où il ordonna qu'il fût conduit » sur le champ*. Cependant pour ne pas » pousser l'inhumanité trop loin envers » le père, il l'invita à souper pour le » même jour. *Pastor* s'y rendit sans que » rien parut sur son visage. *César* lui » fit présenter une coupe, c'étoit, » pour ainsi dire, lui faire boire le sang » de son fils. Néanmoins l'infortuné » eut le courage de se contenir. Le » tyran lui envoya de plus des par» fums & des couronnes, avec ordre » d'observer s'il les accepteroit. Il les » prit. Ainsi, le jour même où il venoit

» de perdre son fils, que dis-je, où
» il n'avoit pas même eu la consolation
» de faire ses funérailles, il assista lui
» centième à la table de *César*; acca-
» blé de vieillesse, rongé de goutte,
» il se livroit à un excès de débauche
» à peine tolérable à la naissance d'un
» fils, & cela sans laisser échapper
» une larme, sans permettre à la dou-
» leur de se montrer par aucun signe;
» il soupa comme s'il avoit obtenu la
» grace de son fils. Si vous me deman-
» dez le motif de cette conduite; il
» avoit un autre fils ». *Sénèque*, selon son usage, tourne & retourne en différentes manières cette pensée fort simple. Je vous fais grace, Monsieur, de cette paraphrase & de ces répétitions. On diroit que ce philosophe, qui regarde comme un devoir attaché à sa profession d'ennuyer & de fatiguer ses lecteurs, se reproche de les amuser un instant par quelqu'anecdote piquante, & qu'il veut expier cette faute par les commentaires, & les fastidieuses réflexions qui terminent toujours & qui gâtent ses récits. La traduction est assez exacte pour le

ſens, ſi l'on en excepte cet endroit; *Céſar lui fit préſenter une coupe*; le texte latin ajoute: *& poſuit illi-cuſtodem*, & lui donna un ſurveillant pour examiner s'il la vuidoit. Le traducteur, ſans doute par inadvertance, a mis de côté ce paſſage. Toute cette phraſe *les prières du père pour obtenir la vie de ſon fils* eſt lourde & embarraſſée. Le latin eſt bien plus vif & dit davantage. *Rogante patre ut ſalutem ſibi filii concederet, quaſi de ſupplicio admonitus, duci protinus juſſit.* Le traducteur nous a auſſi dérobé un jeu de mots très-remarquable qui ſe trouve dans le latin. Il faut pour l'honneur de *Sénèque* que je vous en faſſe reſtitution ainſi qu'au public. Il eſt dans cette phraſe que M. *de la Grange* traduit ainſi; *le jour même où il venoit de perdre ſon fils, que dis-je, où il n'avoit pas même eu la conſolation de faire ſes funérailles, il aſſiſta lui centième à la table de Céſar.* *Sénèque* a de grandes obligations à ſon interprète, qui, même aux dépens de la fidélité, s'efforce de ſauver ſes ridicules. Voici donc ce que dit ce profond philoſophe, ſi ſupérieur

à Cicéron. Il assista à la table de César le jour même où il avoit enterré son fils, que dis-je, où il ne l'avoit pas enterré. Eo die quo filium extulerat, imò quo non extulerat. Calembourg fort joli, qui consiste dans le double sens que l'on donne au mot *efferre*, qui peut signifier au propre *porter quelqu'un à la sépulture*, & au figuré, *le perdre*, *en être privé par la mort*. Il faut avouer, Monsieur, qu'on ne rencontre point dans *Cicéron* de beautés de cette force-là, & que c'est avec justice que nos philosophes modernes mettent cet écrivain froidement raisonnable, fort au-dessous de *Sénèque* qui pique & réveille sans cesse le lecteur par d'aussi agréables pointes.

De la Clémence. Sénèque adressa ce traité à *Néron* dès le commencement de son règne. Jamais prince n'eut plus besoin d'instruction sur cette matière ; mais sa conduite fit voir qu'il avoit bien peu profité des leçons de son maître. C'est dans cette pièce que l'on trouve l'histoire de la conjuration de *Cinna*, qui a fourni à *Corneille* le sujet & les principales

idées de ſa plus belle tragédie. Pluſieurs traits du monologue d'*Auguſte* : Sa converſation avec *Cinna* preſque toute entière eſt priſe dans *Sénèque* : le poëte, il eſt vrai, pour la chaleur, la nobleſſe & l'énergie, eſt au deſſus du philoſophe ; mais c'eſt toujours une grande gloire pour *Sénèque* d'avoir fourni des idées à *Corneille*, & ce morceau eſt en effet un des meilleurs qui ſoient ſortis de ſa plume.

De la Providence. Voici, Monſieur, un des plus beaux & des plus ſublimes traités de *Sénèque*. Il y examine cette queſtion intéreſſante : pourquoi, dans ce monde, les gens de bien ſont ſi ſouvent malheureux, tandis que les méchans & les ſcélérats triomphent. La raiſon qu'il en donne eſt grande & noble. » Vous êtes ſurpris qu'un » Dieu qui aime les gens de bien, » qui veut les élever au faîte de la » perfection, leur laiſſe *ici bas* la for» tune pour s'exercer ; & moi je ne » ſuis pas étonné qu'il lui prenne quel» quefois l'envie de voir les grands » hommes aux priſes avec l'adver» ſité..... Voulez-vous un ſpectacle

» qui mérite les regards du souverain
» de l'univers, quelqu'occupé qu'il
» soit, voici deux athletes dignes de
» Dieu même? Un homme de cou-
» rage aux prises avec la mauvaise
» fortune, sur-tout quand il est l'agres-
» seur. Non, je ne vois rien de plus
» beau *ici-bas*, rien de plus fait pour
» attirer l'attention de *Jupiter*, que
» *Caton*, après plusieurs défaites de
» son parti, debout au milieu des ruines
» du monde ». Il prouve dans le cours
de ce traité que les maux qui arrivent
aux gens de bien ne sont pas de véri-
tables maux, puisqu'ils servent à pu-
rifier & à exercer leur vertu. Vous
trouverez, Monsieur, à la fin une pro-
sopopée très-brillante, dans laquelle
Dieu adresse la parole aux gens de
bien qui sont dans l'adversité, & leur
rend compte de sa conduite à leur
égard.

De la brièveté de la vie. La vie est
toujours assez longue pour ceux qui
savent en faire usage, & la plupart
des hommes l'abregent eux-mêmes par
le mauvais emploi du temps. Le dé-
veloppement de ce principe occupe

tout ce traité, qui, comme tous les ouvrages de *Sénèque*, contient avec un petit nombre d'excellentes choses, beaucoup d'inutilités & de répétitions.

De la tranquillité de l'âme. De la vie heureuse. Du loisir du sage. De la constance du sage. Petits traités dans lesquels *Sénèque* expose à sa manière les dogmes fondamentaux, &, pour ainsi dire, le grand œuvre de la philosophie stoïcienne.

Consolation à Helvia. Sénèque exilé dans l'isle de Corse, ayant appris que sa mère *Helvia*, qui étoit alors en Espagne, étoit inconsolable de sa disgrace, lui écrivit cette lettre dans laquelle il rassemble tout ce que la philosophie peut lui fournir de raisonnemens, pour modérer la douleur de cette tendre mère, & lui persuader que le sort de son fils n'est pas aussi malheureux qu'elle se le figure. *Helvia* auroit pu dire en lisant cette lettre :

J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Cicéron pendant ſon exil fut en proie aux chagrins les plus cuiſans, mais il eut du moins la bonne-foi de les faire paroître, il ne chercha point à en impoſer au public par l'apparence d'une fermeté ſtoïque. *Senèque*, au contraire, pendant qu'il ſe déſeſpéroit en Corſe, affectoit dans ſes écrits une conſtance & un courage qui n'étoient pas dans ſon cœur. Il eſt fait mention dans cet ouvrage du decret par lequel les philoſophes furent bannis de Rome comme des corrupteurs de la jeuneſſe, l'an 592 de la fondation de cette ville. Ce paſſage a échauffé la bile de l'éditeur, qui s'annonce aſſez ouvertement pour un partiſan outré des philoſophes. Dans une très-longue note, il prétend que ce n'eſt jamais que ſous des princes méchans ou foibles que les philoſophes ont été perſécutés; ſelon lui, la protection accordée aux philoſophes eſt le ſigne le moins équivoque d'un bon gouvernement. Il ſe trompe dans le fait. Il eſt vrai que *Domitien*, qui chaſſa les philoſophes étoit un mauvais prince; mais *Veſpaſien* qui les avoit chaſſés avant lui n'étoit ni foible

ni méchant. La raiſon pour laquelle il les chaſſa prouve que la philoſophie n'eſt ſouvent qu'un prétexte dont ſe ſervent des hommes dangereux pour troubler l'état. *Xiphilin* nous apprend dans ſon abrégé de *Dion* que les philoſophes, ſpécialement les ſtoïciens & les ciniques, dans les conférences publiques qu'ils faiſoient ſur la philoſophie, jettoient dans les eſprits des ſemences de révolte. Il cite un trait qui fait voir juſqu'où alloit leur inſolence, & la bonté de *Veſpaſien*. *Démétrius* le Cinique, même après l'arrêt porté contre les philoſophes, ne ceſſant point de tenir des diſcours ſéditieux, l'empereur lui envoya dire: vous voulez me forcer à vous faire mourir, mais je ne tue point un chien qui aboye. Il eſt conſtant que rien n'eſt plus glorieux pour un prince que de protéger les gens de lettres & les véritables philoſophes; mais quand il ſe trouve dans un état une claſſe de citoyens qui, pour ſuppléer à la médiocrité de leurs talens, cherchent à ſe diſtinguer par des ſyſtêmes abſurdes, & par l'audace avec laquelle

ils renversent toutes les idées reçues, qui, par des dogmes pernicieux, sappent les fondemens de la société, attaquent la religion & le gouvernement, qui introduisent dans la littérature le mauvais goût & l'esprit de cabale; il n'est pas moins certain qu'un prince se fait beaucoup d'honneur en réprimant leurs entreprises.

Consolation à Polybe. Il est assez plaisant de voir un intrépide stoïcien, qui, dans tous ses écrits, ne cesse d'enseigner que la douleur, l'exil, la mort, sont des choses indifférentes & même utiles pour le sage, prodiguer cependant les plus basses flatteries à l'affranchi *Polybe*, *encore flétri des fers de Claudius*, pour obtenir son rappel à Rome. Les partisans de *Sénèque* ne sachant comment excuser une démarche si honteuse sont réduits à dire que c'est probablement une pièce faussement attribuée à ce philosophe; mais cette foible conjecture ne peut tenir contre une foule d'autorités qui déclarent *Sénèque* l'auteur de la consolation à *Polybe*.

L'*Apocoloquintose* ou métamorphose en citrouille ; c'est le titre d'une satire très-maligne contre l'empereur *Claude*. Ce titre fait allusion à l'apothéose des empereurs, qu'on avoit coutume de placer au rang des dieux après leur mort. *Sénèque* suppose que *Claude* se présente pour être admis dans l'olympe. *Jupiter* assemble son conseil, les avis se partagent, enfin *Auguste* se lève, & après avoir exposé les maux que *Claude* a causés à l'empire Romain & les cruautés qu'il a exercées pendant son règne, il conclut à ce que l'entrée du ciel lui soit refusée : tous les dieux se rangent de cet avis. *Mercure* conduit *Claude* aux enfers. Les ombres de ceux qu'il a fait mourir injustement le traînent au tribunal d'*Eaque* & demandent vengeance. Le juge le condamne à jouer continuellement aux dés avec un cornet percé. Déjà il avoit commencé cet exercice désagréable, lorsque *Caligula* arrive & revendique *Claude* comme son esclave ; il produit des témoins qui attestent qu'il a souvent donné à *Claude* des coups, des soufflets, &

même le fouet. Sur de pareilles preuves *Claude* est adjugé à *Caligula*. Celui-ci fait présent de son esclave à *Eaque* qui le met entre les mains de son affranchi *Menandre* pour en faire un débrouilleur de procès. Ce morceau satirique n'a point été traduit par M. *de la Grange*. Pour y suppléer on a fait usage d'une traduction anonyme insérée dans le premier volume des Mémoires de Littérature du père *des Molets*, que l'on attribue à feu M. l'abbé *de la Bletterie*.

Questions naturelles. Cet ouvrage offre un tableau intéressant des connoissances que les anciens avoient acquises dans la physique & dans l'histoire naturelle du temps de *Sénèque*. Si l'on considère en quel état étoient alors les sciences, on sera moins surpris de voir *Sénèque* expliquer souvent les phénomènes naturels d'une manière peu satisfaisante, ridicule même, pour ceux qui étant instruits des découvertes de la physique moderne, ne songent pas avec quelle lenteur l'esprit humain s'élève à des vérités de cette nature. *Sénèque* toujours rhéteur

& bel-esprit, même dans les sujets les plus graves, entremêle quelquefois ses problèmes de physique, de lieux communs & de déclamations, aussi guindées que celles qui se rencontrent dans ses traités de morale.

Telle est, Monsieur, la liste des ouvrages de *Sénèque* qui sont parvenus jusqu'à nous, si l'on en excepte cependant quelques pièces de théâtre qu'on n'a point comprises dans cette traduction. Quoique toutes les tragédies latines qui portent son nom ne soient pas de lui, il en est cependant quelques-unes, entre autres *Medée*, que les savans & les commentateurs lui attribuent d'une voix unanime.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai déjà dit dans ma première lettre sur le style & la manière de *Sénèque*. Dans les morceaux que je vous ai cités, je me suis attaché sur-tout à vous faire remarquer l'abus de l'esprit & le mauvais goût qui déparent ses plus grandes beautés. De tels défauts sont aujourd'hui si communs & si applaudis, qu'il m'a paru très-important de les relever. On pourra, d'a-

près cet examen, apprécier cet auteur ſi cher aux philoſophes modernes : on verra que c'étoit un homme de beaucoup d'eſprit, à la vérité, mais un très-mauvais écrivain, ſans naturel, ſans graces, farci d'antithèſes, de pointes & de jeux de mots, fatiguant, monotone, diffus avec l'apparence de la préciſion, toujours occupé du ſoin de briller, tourmentant ſes penſées, &, pour les rendre plus fines, les réduiſant à rien. Quant à la traduction, à quelques endroits près, qui ſont rendus avec préciſion, le ſtyle en eſt foible & très-négligé. Elle eſt ſurtout remplie de fautes énormes contre le ſens du texte. On peut préſumer que M. *de la Grange* les eût corrigées ; cependant quelque précipitation, quelques diſtractions même qu'on ſuppoſe dans un traducteur, il eſt bien difficile qu'il lui échappe des fautes de cette eſpèce, quand il a une connoiſſance ſuffiſante du latin ; quoi qu'il en ſoit, l'éditeur devoit au moins, pour l'honneur du corps, réformer ces groſſières bévues, qui défigurent étrangement l'ouvrage d'un confrère. Peut-être

aussi cette tâche étoit-elle au-dessus de ses forces; on sait assez que la littérature ancienne n'est pas extrêmement familière aux philosophes modernes; les langues savantes sont pour la plupart d'entr'eux *du haut allemand.* Il est vrai qu'ils n'ont guères le temps de se livrer à ces études ingrates & stériles. Occupés d'intrigues plus utiles à leur réputation, répandus dans le monde, ils vont chercher à la table des grands & des riches une célébrité qu'ils ne trouveroient pas dans le travail du cabinet; mais il faudroit du moins qu'ils eussent assez d'adresse pour cacher leur ignorance, & puisqu'ils n'entendent pas les auteurs latins, ils devroient être assez prudens pour ne point les traduire.

Je suis, &c.



LETTRE V.

Satire sur la fausse Philosophie, par M. Clément. *A Paris, chez* Moutard, *imprimeur-libraire de la Reine, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.*

LE talent poétique de M. *Clément* s'est fait connoître, sur-tout par la satire intitulée *Mon dernier mot*, qu'il publia il y a quelques années. Une touche ferme, des portraits bien tracés, des traits pleins de force, firent le succès de cet ouvrage, & sembloient en présager à l'auteur de plus flatteurs encore. L'on avoit tout lieu d'attendre que l'âge, l'étude & l'exercice donneroient au pinceau du poëte cette douceur, ces graces, cette correction continue qui sembloient lui manquer. Les nouvelles productions qu'il vient de mettre au jour, sans avoir démenti tout à fait, n'ont pas assez justifié nos espérances. Voici son début :

Se dire philosophe est la mode aujourd'hui ;
L'on n'entend que ce mot : mais, bon Dieu ! quel ennui !

De voir des charlatans nous étaler sans cesse
Tant de philosophie, & si peu de sagesse !

Il est difficile de voir rien de plus lourd & de plus commun que les deux premiers vers. Mais l'auteur s'élève aussi-tôt.

Amitié, nœuds du sang, amour de la patrie,
Vous n'êtes rien pour nous ; l'intérêt seul nous lie ;
L'avare faim de l'or a séché tous les cœurs ;
L'honneur se voit fermer la porte des honneurs.
. . . .
Du glaive de Thémis l'injustice est armée :
Dans les lieux les plus saints la débauche allumée
Sous le froc scandaleux leve un front libertin ;
Et l'impiété marche une crosse à la main.

Il y a de la force & de la rapidité dans cette description des ravages que produit la philosophie. Seulement, *l'honneur qui se voit fermer la porte des honneurs* me paroît une antithèse puérile & obscure ; ce mot *honneur* pris dans le même vers en deux sens diffé-

rens & opposés l'un à l'autre forme un méchant calembourg.

Ecoutez-les *pourtant, d'un jargon magnifique*,
Nommer ce siècle impie, âge philosophique:
Chacun est philosophe, & n'en prend que le
nom;
On vit en scélérat & l'on parle en Caton;
Et bornant la sagesse à de belles maximes,
Du manteau des vertus on habille ses crimes.
Que dis-je? Rien n'est mal à qui sait raisonner.
Au vice hardiment on peut s'abandonner;
Le philosophe a l'art de disculper le vice:
Il n'est corbeau si noir que cet art ne blanchisse.

Il n'y a ni chaleur, ni poësie dans ces lignes rimées. A l'exception de ce vers,

On vit en scélérat & l'on parle en Caton,

tous sont foibles, tous se traînent un à un, & le sens vient, pour ainsi dire, expirer à la fin de chaque hémistiche. *D'un jargon magnifique nommer ce siècle âge philosophique*. Ne puis-je pas aussi m'écrier, quel *jargon!* *Il n'est corbeau si noir que l'art de disculper le vice ne blanchisse.* Cette com-

paraison est trop mesquine & peu analogue à la gravité du sujet. Mais voici une tirade plus digne de l'auteur *du dernier mot*.

Demandez à Crispin *pour* quel heureux talent
Plutus l'a fait monter *sur* son char opulent;
Crispin fait de sa femme un trafic adultere,
Et de son lit vénal Plutus est tributaire.
Si vous vous indignez, il sourit de mépris:
» Vieux préjugé, dit-il, dont nous sommes guéris!
» Quand on est philosophe, on brave, sans scrupule,
» Un chimérique affront, *un honneur ridicule.*
» L'hyménée est un joug incommode & pesant;
» S'il peut nous enrichir, c'est un joug bienfaisant:
» Mais raisonnons un peu. *Dans ce monde où nous sommes*,
» L'opinion volage est la reine des hommes.
» Ce qui chez nous est mal, est souvent bien ailleurs.
» Le Lapon, sous sa hute, à l'abri des railleurs,
» Vous offre sa compagne, *& même avec priere*,
» Vous presse d'honorer sa couche hospitaliere.

» Cet autre, plus heureux en de plus doux climats,
» De sa fille, avec soin, cultive les appas,
» Pour vendre cette fleur du Sultan recherchée,
» Que l'ennui du serrail aura bientôt séchée.
» Quel est donc cet honneur par vous si révéré,
» Que vingt peuples divers ont toujours ignoré,
» Qui change avec le lieu, l'habit & le langage?
» C'est le tyran des sots, & l'esclave du sage».

Tout ce morceau est très-bien, en général. *Crispin, qui par un trafic adultère, rend* Plutus *tributaire de son lit vénal; l'opinion volage qui est la reine du monde; le Lapon qui, sous sa hute, à l'abri des railleurs, vous presse d'honorer sa couche hospitalière.* Cet honneur chimérique, *tyran des sots & l'esclave du sage;* voilà des expressions vraiment poëtiques. *Cette fleur du sultan recherchée que l'ennui du serrail aura bientôt séchée;* voilà une tournure gracieuse. Le raisonnement du philosophe est exposé ici avec beaucoup de force & de clarté. Cependant je remarque encore dans cette tirade plusieurs taches qui le défigurent beaucoup. Par exemple, POUR *quel talent* Plutus *a-t-il fait monter* Crispin SUR *son char?* Cette

phrase est-elle bien françoise ? Ne seroit-il pas mieux de dire, *par quel talent* Crispin *est-il monté, &c.* & puis ce sont les laquais qui montent *sur le char;* mais en parlant du maître, on dit qu'il monte *dans le char*, ou simplement, *qu'il monte le char. Si vous vous indignez* est un hémistiche dur, & d'ailleurs qui ne présente pas un sens assez déterminé. Et *même avec prière*, me paroît foible & prosaïque. *Dans ce monde où nous sommes; dans ce monde* ne suffisoit-il pas ? *Où nous sommes* n'est-il pas uniquement ajouté pour la rime ? Le poëte craignoit-il que, sans cette addition, on n'eût pensé qu'il vouloit parler du pays de la lune ? *Braver un honneur ridicule* me semble une expression bisarre. On brave les dangers, les injures, un affront; mais je ne sais ce que c'est que *braver un honneur*, même *ridicule.* La fidélité conjugale est cet *honneur ridicule que le philosophe brave sans scrupule;* encore une fois, cela ne s'entend point.

A ce portrait de *Crispin* succède celui d'un prélat philosophe, dont il seroit difficile d'assigner le modèle.

Voici le langage que l'auteur prête au prélat.

Du vulgaire envieux que m'importent les cris?
Je laisse le remords aux timides esprits;
Et bénis des humains la pieuse foiblesse
Qui consacra ses dons à nourrir ma mollesse.

La vraisemblance poëtique n'est pas moins outragée dans ce morceau que la vérité. S'il n'est point de prélat qui osât tenir un pareil langage, il ne convenoit pas au poëte de le mettre dans la bouche du prélat lui-même.

Après ce portrait imaginaire, le poëte assigne la raison de ce désordre universel que la fausse philosophie introduit dans nos mœurs.

Grace au raisonnement, *sophiste* accrédité,
Et du libertinage *orateur* effronté,
Il n'est plus ici bas de vice, ni de crime;
Tout ce qui plaît est bon; tout devient légitime:
Ces nobles sentimens qu'inspirent les vertus,
Ces remords, dont souvent nos cœurs sont combattus,
Sont de vains préjugés, dont l'homme encor novice,
Est, dès ses premiers jours, bercé par sa nourrice,

Dans ſon cerveau flexible aiſément imprimés,
Enfans de l'habitude, en vertus transformés.

Le ſecond de ces vers en lui-même eſt très-beau, mais joint au précédent il devient ridicule. Un raiſonnement qui eſt un *orateur effronté* & un *ſophiſte accrédité !* La métaphore eſt trop forte. D'ailleurs, il eſt difficile d'être tout à la fois ſophiſte & orateur. Les quatre derniers vers ſont bien frappés, le dernier ſur-tout.

Enfans de l'habitude, en vertus transformés.
me paroît admirable.

L'intérêt perſonnel étant l'unique loi que reconnoiſſent les nouveaux philoſophes, il n'eſt point, dit le ſatirique, de crimes qu'ils n'oſent entreprendre dès qu'ils ſe flattent de les commettre impunément. . . . .

Ainſi, de *Carondas* la main déterminée
A trois fois étouffé le flambeau d'hyménée;
Et trois fois *la victime*, attirée en ſes lacs,
En apportant ſa dot, vint ſigner ſon trépas.
Ce n'eſt pas qu'imitant la fille de Tyndare,
Il ait armé ſon bras d'une hache barbare;
Ses femmes n'ont point eu le ſort du roi d'Argos:
Un breuvage diſcret, ſuivi d'un *plein repos*,

Mettant

Mettant le philoſophe à l'abri du ſcandale,
Fit à ſes trois moitiés paſſer l'onde fatale.
Quoi, toutes trois? Le monſtre! -- *Ah! ſoyez moins ſurpris;*
Dix auroient même ſort, s'il en épouſoit dix.

Ce portrait, fidèle ou non, réel ou imaginaire eſt du moins énergique. *La victime qui vient, en apportant ſa dot, ſigner ſon trépas; le breuvage diſcret qui met le philoſophe à l'abri du ſcandale*, ce ſont là des expreſſions vigoureuſes & dignes de *Juvenal;* mais je n'aime point le *plein repos qui ſuit ce breuvage*. Un plein repos n'a jamais ſignifié la mort. *Ah! ſoyez moins ſurpris* eſt encore un hémiſtiche vicieux. Au contraire il y a bien plus lieu d'être ſurpris que le prétendu philoſophe porte ſa cupidité juſqu'à égorger ſucceſſivement dix épouſes, que ſi ſa fureur atroce ne s'exerçoit que ſur une ſeule. Peut-être encore que *trois fois la victime attirée en ſes lacs, vint en apportant ſa dot, ſigner ſon trépas*, ne rend pas la penſée de l'auteur. Ce ſont trois victimes différentes qui ont été immo-

lées à la cupidité du philosophe, & les expressions du poëte feroient croire que c'est la même victime, qui trois fois est venue signer son arrêt de mort.

Le poëte se demande si nos François étoient plus vertueux dans ces temps de barbarie.

Où le François, nourri dans la férocité,
Au meurtre, par honneur, instruit dès son enfance,
Paitri de préjugés, cuirassé d'ignorance,
N'avoit que sa valeur pour justice & pour loi.

La demande est raisonnable, il falloit une réponse claire & précise. Le satirique ne dit rien que de vague. Cette partie de l'ouvrage est la plus défectueuse, & je n'y trouve rien de piquant que ces deux vers assez plaisans :

Où sont-ils ces héros, ces vertueux modèles,
Que l'Encyclopédie a couvé sous ses aîles ?

Le grand défaut de cette satire, est de ne renfermer aucun de ces traits piquans, qui sont l'ame &

la vie du genre satirique. C'est en général une exposition assez froide des maximes de la philosophie moderne, relevée par quelques beaux vers.

Les Charmes de la retraite, par M. Clément, *chez* Moutard, *rue des Mathurins, hôtel de Clugny.*

M. *Clément*, persuadé qu'on n'avoit point assez rendu justice à la satire précédente dans un journal, dont cependant les auteurs vantent tous les matins leur impartialité, fit pour se venger de leurs critiques amères une épigramme où il avoit l'indécence d'appeller *cet écrit nécessaire le journal du foin & de l'avoine.* En conséquence il a été *impossible aux auteurs, malgré leur bonne volonté, de rien trouver de bon* dans le nouvel ouvrage de M. *Clément.* Comme ils sont réellement pénétrés du plus violent amour de la justice, ils me sauront gré, sans doute, de leur indiquer quelques morceaux qu'ils pourront demain louer sans

craindre de compromettre leur goût ; par exemple ces vers,

Ainsi, libre & content dans mon obscurité,
Je bénis tous les jours ma médiocrité,
Qui chasse des fâcheux l'ennuyeuse visite,
L'importun discoureur, l'effronté parasite.
Heureux mon humble toit, quand j'y puis recevoir
Des amis qui, pressés du desir de me voir,
Ne viennent point railler ma table un peu rustique,
Ni toucher, d'une dent dédaigneuse & critique,
A quelque mets vulgaire à la hâte apprêté !
L'amitié fait accueil à la frugalité.
Mes convives charmés, sous un berceau champêtre,
Se contentent des mets que ces champs ont fait naître,
De légumes légers souvent redemandés,
Et de fruits qu'à ma main les arbres ont cédés.

M. *de la Harpe* lui-même a trouvé de quoi louer dans cette tirade ; & quand il s'agit de M. *Clément*, il ne convient à personne d'être plus difficile que le journaliste en titre de la philosophie.

J'ose encore demander grace pour les vers suivans.

Mais déjà, de ces prés le séjour pacifique
Calme de jour en jour, mon aigreur satirique;
Ce censeur, si fâcheux à tant de sots esprits,
En ne les lisant plus, pardonne à leurs écrits;
. . . .
La H.... impunément peut sur moi se venger
Des mépris du public ardent à l'outrager,
Et ce léger * * *, si gai dans ses injures,
Me traiter de serpent sans craindre mes morsures.
Autrefois j'aurois su, d'un vers assez malin,
A leur sensible orgueil laisser un long chagrin, &c.

En ne les lisant plus, pardonne à leurs écrits

est un vers charmant & plein de sel.

A leur sensible orgueil laisser un long chagrin

est un vers superbe. Vous pourrez encore, Monsieur, applaudir au portrait de cet homme parvenu.

Qu'un ennui fastueux constamment accompagne,
Et qui traîne avec lui la ville à la campagne.

Je n'ose citer les vers où le poëte se plaint,

D'entendre murmurer ces naïades plaintives
Contre un tyran jaloux qui les retient captives,
Emprisonne leur course en d'avares canaux,
Et fait languir ces prés amoureux de leurs eaux.

Il faut bien que le goût soit quelque chose d'arbitraire, puisque ces vers que j'admirerois, du moins dans une ode ou un poëme, ont paru *ridicules* à des censeurs impartiaux. *Faire languir ces prés amoureux de leurs eaux* leur a semblé une expression digne de *Trissotin* & moi je la croyois de *Boileau*. Voyez comme les goûts sont différens ; mais sans doute c'est le mien qui me trompe.

Je n'entrerai pas dans un plus long détail sur cet opuscule. Il est écrit peut-être avec encore plus de correction que le précédent ; mais les idées sont encore plus communes, vous n'y trouverez ni ce coloris brillant & gracieux qui peut seul rajeunir des tableaux aussi usés, ni ces graces délicates & naïves qui doivent animer les tableaux champêtres.

Je suis, &c.

LETTRE VI.

Entretiens sur l'Orthographe françoise & autres objets analogues, par M. J. B. Roche. *A Nantes, chez la veuve* Brun, *imprimeur-libraire, à l'entrée de la Fosse, in-8° d'environ 800 pages.*

Les lettres dans la langue Françoise n'ont pas toujours une prononciation fixe; elles s'altèrent & varient selon leur différente position, quelquefois même elles ne se font pas sentir du tout. Ces changemens & cette espèce de contradiction entre les sons qui frappent l'oreille, & les caractères qui les peignent rendent notre orthographe extrêmement difficile. Pour en connoître parfaitement les loix, il faut avoir fait une étude approfondie de la langue, en sçavoir les étymologies & les règles particulières; il faut encore joindre à cette théorie une pratique longue & conf-

tante. Ainsi un ouvrage qui suppléeroit à cette étude, à ces connoissances étymologiques, à cette pratique si longue & désagréable, deviendroit intéressant chez une nation si curieuse & si jalouse de connoître & d'écrire correctement sa langue. Tel est l'objet que s'est proposé dans celui-ci M. *Roche*. Dans cette vue, il s'est principalement attaché à examiner la langue par ses rapports avec l'orthographe, à ne choisir pour principe que des vérités assez palpables pour être saisies de ceux qui ne sont point accoutumés aux idées métaphysiques de la grammaire, & en même temps assez simples pour être entendues sans qu'il soit besoin de la connoissance d'autres langues.

Le moyen dont il s'est servi pour expliquer & développer toutes les règles de l'orthographe a été de comparer la langue avec elle-même, & de montrer l'art de rapprocher tous les mots qui avoient de l'analogie entr'eux. Cette maniere de procéder lui a fourni des règles d'une fécondité étonnante; on y voit tel mot, dont l'orthographe une fois déter-

minée, sert à faire connoître celle de plusieurs autres milliers ; il faut convenir cependant qu'elles sont sujettes à des exceptions ; mais cet inconvénient est moins la faute de la méthode de M. *Roche*, que celle de la langue même. Car à mesure que les mœurs se sont polies, on est sorti des règles générales pour adoucir & varier dans la prononciation des sons trop durs & trop monotones ; on a voulu conserver dans l'écriture des traces des étymologies ; de là sont venus ces différences entre la prononciation & l'écriture, & ces exceptions qui rendroient notre langue insoutenable si plusieurs autres genres de beautés ne dédommageoient de ce vice. M. *Roche* a obvié à cet inconvénient, autant qu'il a été possible, en donnant séparément une liste de tous les mots que l'usage a soustrait aux règles générales, en tâchant de soumettre leurs irrégularités même à des règles.

Dans un ouvrage où il y avoit des difficultés à proposer, des solutions à donner, des explications à faire,

on ne pouvoit choisir un genre plus favorable que celui du dialogue.

Cinq interlocuteurs, sous le nom d'*Abbé*, *de Comte*, *de Milord*, *de Marquise*, *de Sophie*, y proposent chacun leurs questions, leurs doutes, ou y répondent selon leur caractère.

Le premier dialogue renferme l'exposition du sujet & de la méthode que l'auteur va suivre. Il y examine aussi si on doit s'en tenir à l'orthographe actuelle, ou à celle qu'ont voulu introduire quelques novateurs. Il s'y annonce également porté à admettre l'une ou l'autre, parce qu'il croit celle-ci aussi propre que la premiere à conserver les traces de l'étymologie; quand ce principe (auquel nous sommes bien éloignés d'acquiescer) seroit vrai, on n'en seroit pas plus autorisé à admettre une nouvelle orthographe; car il en est des langues comme des loix, les changemens y font toujours du mal quand ils ne sont pas évidemment nécessaires. En supposant même que plusieurs systêmes d'orthographe pussent être également bons, il n'en résulteroit pas,

comme le veut M. *Roche*, qu'on pût également les admettre. Celui qui écrit n'écrit pas pour lui ſeul, c'eſt pour tranſmettre ſes idées à ſes proches, à ſes amis, à ſes contemporains, & quelquefois à la poſtérité; comment ſe reconnoîtroit-on dans ce labyrinthe de pluſieurs orthographes, & quel travail, quelles recherches n'auroient pas à faire les ſiècles futurs pour ſe reconnoître dans les ouvrages de notre ſiècle, ſur-tout quand la révolution des temps en auroit amené dans la prononciation? Cette erreur grammaticale nous a paru aſſez intéreſſante pour prévenir ceux que le goût de la nouveauté & de la liberté ſéduiſent quelquefois; elle ne nous empêche pas de rendre juſtice au reſte de l'ouvrage, dont le plan eſt neuf, méthodique & ſimple. Ceux qui ſont jaloux de ſe perfectionner dans l'orthographe y verront avec plaiſir l'auteur entrer dans les plus grands détails, mettre par-tout de la netteté, & annoncer par ſes obſervations qu'il a ſenti le génie de la langue, qu'il l'a méditée & appro-

fondie. Les premiers dialogues roulent sur les lettres, sur leur valeur déterminée, sur les altérations & variations qu'elles éprouvent selon qu'elles sont différemment combinées, & selon les accens qui en notent quelques-unes. Il a saisi dans cette partie les nuances les plus légères de la prononciation, de manière à suppléer aux secours dont manquent ceux qui n'habitent point ces villes où le commerce de la bonne société apprend par des inflexions marquées, à donner plus de force, plus de vie, plus de graces au langage.

Il donne ensuite une idée des différentes parties du discours, des changemens dont quelques-unes sont susceptibles quand elles passent du singulier au plurier, du masculin au féminin, sans cependant jamais perdre de vue la ponctuation. Par exemple, il remarque que le *d* qui termine un mot se fait sentir comme un *t* devant les mots commençant par une voyelle; qu'ainsi on doit prononcer *un grant éventail*, *un grant ouvrage*; mais qu'il conserve sa prononciation naturelle

quand on ajoute à ce mot radical d'autres lettres comme dans *grande*, *grandeur*, *grandir*, &c.

Les adjectifs, comme on voit, ont quelquefois des consonnes muettes, ce sont elles qui aident à caractériser le féminin en y ajoutant un *e* muet; si on ne consultoit que le son, sans avoir égard à l'usage, on pourroit donc facilement se tromper sur l'orthographe de ces mots. M. *Roche* propose par cette raison de faire dériver le masculin du féminin, au lieu de tirer le féminin du masculin comme l'enseignent ordinairement les grammairiens. En suivant cette méthode, on sauroit donc que cet exemple *une ouvriere adroite*, *zélée*, *soumise*, *bonne*, *franche*, *polie*, feroit au masculin *un ouvrier adroit*, *zélé*, *soumis*, *bon*, *franc*, *poli*. L'*e* muet seul retranché indiqueroit les lettres qu'il faut conserver dans *bon* & *franc*; on a retranché une consonne de plus dans le premier, parce qu'un mot françois ne peut jamais commencer ou finir par une consonne répétée deux fois. Dans le second, parce que la douceur de notre langue

ne souffre pas non plus qu'une syllabe finale soit formée par le choc rude de deux consonnes.

Nous avons des voyelles composées qui peuvent se confondre dans la prononciation ; *gain* se prononce comme *guin ; amirauté* comme *amiroté ; parfum* comme *parfeun*, *aimable* comme *émable.* La voie de l'analogie si féconde pour déterminer par un mot l'orthographe d'une foule d'autres, vient ici applanir ces difficultés sans effort, cette voie est plus facile & plus lumineuse même que celle de l'étymologie, on saura par *gasner*, *prenant*, *amiral*, *parfumer*, *amitié*, que *gain* doit être écrit par *ga*, &c.

Le verbe est l'ame du discours, il le vivifie, il détermine, étend, prolonge, borne ou circonscrit l'action : de-là il est susceptible d'un grand nombre de modifications désignées dans notre langue, quelquefois par des voyelles composées qui peuvent se confondre avec d'autres lettres dans la prononciation, & quelquefois aussi par des lettres & même des syllabes muettes : puisque les mots du verbe

sont souvent orthographiés différemment, il est donc essentiel d'avoir un moyen pour le faire reconnoître à ceux qui peu au fait de la grammaire, pourroient facilement le prendre pour un mot d'une autre espèce. M. *Roche* les invite de se servir du mot *je veux* qu'ils placeroient devant le mot qu'ils croiroient être un verbe; si celui-ci est susceptible de prendre la modification de l'infinitif, c'est un verbe, autrement ce n'en est pas un. Exemple, *J'aime Dieu; je hais les méchans.* On reconnoîtra facilement les verbes en se servant du mot *je veux*, car on aura *je veux aimer Dieu, je veux haïr les méchans.*

Nos participes sont tantôt susceptibles des impressions du singulier & du pluriel, du masculin & du féminin; tantôt ils sont inaltérables & invariables comme l'adverbe: cette distinction est peut-être un des points les plus difficiles de notre langue. M. *Roche* qui l'a senti s'est attaché à les représenter sous tous leurs rapports & à donner les moyens de les découvrir facilement, peut-être pourroit-

on lui reprocher de s'être, dans cette question, un peu trop étendu sur les objets accessoires; c'est exposer ceux qui ne sont pas bien familiarisés avec ces matières à perdre le fil des idées.

Il n'a employé la voie des étymologies qu'avec beaucoup de circonspection, & que lorsque les autres secours lui ont manqué; elle ne pouvoit convenir dans un ouvrage destiné spécialement pour cette portion de la société qui n'a pas fait d'études. Cependant quand il s'en est servi, il a su en tirer des facilités pour l'orthographe; c'est ainsi que par le mot *habere* avoir, il explique pourquoi on écrit par une *h* les mots *habituer*, *habiter*, *habile*, *habit*, & leurs analogues *habitans*, *habitation*, *habitable*, *inhabité*, *inhabitable*, j'*habite*, nous *habitons*, *habité*, *habillement*, *deshabillé*: « car, dit-il, » habiter un pays, c'est l'avoir pour » demeure, *habile*, qui peut *avoir* une » charge, un emploi; *habit*, vêtement » qui marque l'*habitude* du corps, &c. » On ne peut nier que cette étymologie ne donne une raison satisfaisante de l'usage constant & universel de

mettre une *h* avant tous ces mots & leurs analogues.

Ce qui contribue à rendre encore plus facile cette méthode, c'est que M. *Roche* trace aussi la manière dont on doit l'étudier. Deux de ses personnages, la *Marquise* & *Sophie*, sont supposés, à chaque dialogue, avoir mis par écrit des exemples applicables aux préceptes donnés dans le précédent, où il ne manque pas de se trouver quelques fautes ; l'abbé, le principal interlocuteur, en prend de-là occasion de résumer ce qui s'est dit dans l'entretien précédent. On trouve à la fin de l'ouvrage une table alphabétique de tous les mots susceptibles de quelques difficultés, avec les chiffres indicatifs des pages où elles sont expliquées, ainsi que celles de leurs analogues. Cette légère esquisse suffira, je crois, Monsieur, pour vous donner une idée suffisante de l'usage & de l'utilité de cet ouvrage.

Je suis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Affaires de l'Angleterre & de l'Amérique. A Anvers, & se trouve à Paris chez Pissot, *libraire, quai des Augustins.*

De quel prix ne seroit pas à nos yeux un recueil qui contiendroit tous les actes, toutes les pièces, tous les faits qui ont rapport à ces guerres fameuses de Rome & de Carthage, dont dépendoit la destinée de ces puissances rivales & l'empire du monde ? Mais combien plus précieux encore doit nous paroître un ouvrage où l'on entre dans les détails les plus circonstanciés de cette révolution étonnante qui s'opère sous nos yeux & qui va changer entièrement le systême politique de l'Europe ?

On a remonté dans cette collection jusqu'à l'établissement même des colonies Américaines ; on a rapporté la chartre primitive de sa constitution, les infractions que les Etats-unis assurent y avoir été faites, les excuses dont l'Angleterre a tâché de pallier les

vexations qui ont servi de prétexte au soulevement des colonies, toutes les délibérations, tous les discours, les manifestes, les déclarations, les faits militaires, les négociations, les traités, &c. &c. &c. En un mot, tout ce qui s'est passé du côté des deux nations & de leurs alliés respectifs.

Ce recueil, à l'avantage d'assigner la première origine, de suivre constamment les progrès de ces fameux débats, joint encore le mérite de nous fournir, si je puis parler ainsi, les nouvelles *dans la primeur*. L'éditeur, placé, pour ainsi dire, à la source des nouvelles, fait paroître ses cayers à mesure que les événemens fournissent des matières intéressantes. C'est pour cela qu'il n'a point voulu contracter les *obligations du retour périodique*. Mais l'ouvrage paroît assez régulièrement, avec tout le succès que j'avois présagé *, & que sembloient lui assurer l'intérêt des matières dont il traite, la sagesse & la profondeur

* Voyez l'Année Littéraire 1776, tom. II, pag. 67.

des vues politiques du rédacteur, son style pur & rapide, & sur-tout la vérité & la certitude des événemens qu'il annonce.

L'Amérique indépendante, dessin allégorique, exécuté par le sieur Borel.

J'ai eu occasion, Monsieur, de voir moi-même ce dessin : il m'a paru de la composition la plus heureuse ; l'idée en est belle, grande & poëtique ; elle fait un honneur infini à l'imagination qui l'a conçue, ainsi qu'au crayon qui l'a exécutée. Ce dessein représente M. *Franklin* qui affranchit l'Amérique : elle embrasse la statue de la Liberté, & *Minerve* couvre le sage législateur de son égide. La Prudence & le Courage personnifiés renversent leur ennemi, qui dans sa chûte entraîne un *Neptune* dont le trident est rompu. A la droite de la Liberté l'Agriculture, le Commerce & les Arts applaudissent à cette utile révolution. Rien de mieux grouppé que toutes ces figures ; les attitudes sont variées & pittoresques. Le visage de M. *Franklin* frappe d'abord tous les yeux ; il est parfait pour

la ressemblance, il respire la noblesse & la dignité; on lit, pour ainsi dire, sur son front majestueux le calme d'une ame pure, & la sagesse de ses vues. L'Amérique représente à-la-fois la reconnoissance dont elle est pénétrée pour son libérateur, l'effroi que lui inspire encore son ennemi, quoiqu'il soit terrassé, & la confiance dont elle est animée à la vue de la statue de la Liberté; Je vous engage, Monsieur, à souscrire pour ce beau dessin, qui sera gravé par M. *le Vasseur*, graveur du roi & de leurs majestés impériales & royales. Il formera une estampe de seize pouces un quart de haut, sur treize pouces de large, sans le titre, & paroîtra à la fin de la présente année 1778.

Elle sera, pour ceux qui souscriront, à commencer du 20 mai jusqu'au 20 août inclusivement, de *neuf livres*, *six livres* en souscrivant, & *trois livres* en la livrant.

On suivra, pour la livraison, l'ordre des numéros de MM. les souscripteurs. On souscrira à Paris chez M. *Trutat*, rue de Condé. Ceux qui ne

souscriront pas, la payeront 12 livres. Le 20 juin de cette année, on pourra voir le dessin chez M. *le Vasseur*, rue des Mathurins.

AVIS aux personnes qui ont souscrit pour l'Année Littéraire 1778, chez M. Lacombe, *libraire, rue de Tournon.*

MALGRÉ les avis souvent réitérés de M. *Fréron*, qui prioit les personnes attachées à son Journal de ne s'adresser qu'au sieur *Merigot* le jeune, libraire, quai des Augustins, plusieurs cependant, soit par elles-mêmes, soit par leurs gens d'affaire, ont renouvellé leur abonnement pour l'année 1778 chez M. *Lacombe*, libraire, rue de Tournon. Les malheurs arrivés à ce dernier libraire l'ayant forcé de suspendre son commerce, les personnes qui ont souscrit chez lui se trouvent frustrées de leur droit, & M. *Fréron* n'ayant contracté avec elles aucun engagement, à la rigueur, ne seroit point tenu de leur fournir

ses feuilles. Cependant, pour satisfaire, autant qu'il est en lui ceux qui tiennent aux bons principes qu'il s'efforce toujours d'établir ou de défendre dans son Journal, il consent à supporter la plus grande partie de la perte commune, & à envoyer *gratis* ses feuilles le reste de cette année aux souscripteurs de M. *Lacombe*. Mais il espère qu'à dater du N° 13, où M. *Lacombe* a cessé de faire ses envois, ces personnes voudront bien payer au moins le port des feuilles qui leur ont été ou seront adressées par la suite. Ce sera pour MM. les souscripteurs de province la somme de 5 liv. 12 s. seulement qu'ils voudront bien faire passer au sieur *Mérigot*. Cette somme, si légère pour chacun des souscripteurs, formeroit une perte considérable pour M. *Fréron*, à cause de la multitude des Abonnés. C'est beaucoup qu'il consente à supporter les frais de papier & d'impression en faveur des personnes dont il n'a rien reçu, & qui ont souscrit chez un autre libraire que le sien, malgré les avertissemens réitérés qu'il avoit eu soin de donner au public.

Comme ce sont ordinairement des gens d'affaire qui font les abonnemens, MM. les souscripteurs peuvent ignorer si c'est chez M. *Lacombe*, ou chez M. *Merigot* qu'on a souscrit pour eux, on a mis au bas du présent avis les noms des personnes pour qui on a souscrit chez M. *Lacombe*. On espère qu'elles trouveront juste la demande qu'on leur fait.

Pour prévenir de pareils inconvéniens, MM. les Abonnés sont priés instamment de recommander très-soigneusement à ceux qu'ils chargent de souscrire pour eux, de s'adresser directement au sieur *Merigot* le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

Fautes à corriger dans le N° 15.

Page 310, ligne 6. Ce sont des monstres; *lisez*, ce sont des meurtres.

Ibid. ligne 12. Ce qui n'est pas fort énergique; *lisez*, ce qui est énergique.

Page 321, ligne 9. Même systême; *lisez*, même rithme.

Fautes à corriger dans le N° 16.

Page 46, ligne 13. *Licentia sumpta prudenter*; lisez: *licentia sumpta pudenter.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Les Nuits Clémentines, Poëme en quatre chants sur la mort de Clément XIV, (Ganganelli) *par* D. Giorgi Bertola, *traduction libre de l'Italien, suivie du Poëme original, 2 vol. in-12. A Paris, chez* Lottin *le jeune, libraire, &* Moutard, *imprimeur de la Reine, 1778, avec app. & privil. du Roi.*

Je ne comprends rien, Monsieur, à la modestie de M. *Caraccioli.* Assurément il n'y pense pas, de nous donner comme une *traduction*, un ouvrage dont les quatre cinquièmes lui appartiennent en propre & pour le fonds & pour la forme. Comment veut-il que ceux qui n'entendent point l'Ita-

lien, & c'est le plus grand nombre, rendent à chacun des deux écrivains la justice qui lui est due? Le texte rimé est de 50 pages seulement; ces 50 pages, maniées par M. *Caraccioli*, ont donné une surface de 420 pages de prose. En vérité, l'opération des batteurs d'or, qui n'est oubliée dans aucun traité de physique expérimentale, n'a rien de plus curieux que cette expansion littéraire. Mais l'humilité de l'écrivain françois ne me paroît pas moins admirable que sa fécondité. Car n'est-il pas évident qu'il court risque de perdre sa gloire en la partageant? Le lecteur qui trouvera une infinité de jolies choses dans *les Nuits Clémentines* ne manquera pas, comme de raison, d'en faire honneur à M. *Bertola*, qu'il supposera en avoir au moins fourni la première idée. Cela feroit un tort infini au prétendu interprète.

Il y a des gens qui s'enrichissent du bien d'autrui; pour lui, bien loin de rien prendre à personne, si on a quelque reproche à lui faire, c'est de pousser la générosité trop loin, c'est de se dépouiller lui-même en faveur du

premier venu. Ses nombreux ouvrages le mettent à portée de faire des charités abondantes. Il prend dans son magazin quelques lambeaux brillans, & il en a bientôt fait une parure telle quelle, dont il gratifie ceux qu'il prend sous sa protection. Les médisans disent, il est vrai, que M. *Caraccioli* ne fait point en cela une œuvre de surérogation, que s'il a mis du sien dans certaines lettres, il y étoit obligé en conscience, attendu qu'on doit vêtir les enfans dont on est père.

Ces discours malins ont tellement prévenu le public contre le génie créateur de M. *Caraccioli*, on est tellement sur ses gardes pour n'être pas attrappé une seconde fois, que je ne voudrois pas répondre que le pauvre M. *Bertola* ne passât aussi pour un phantôme. Ce ne seroit au reste qu'une compensation ; la chimère ayant été regardée quelque temps comme une vérité, pourquoi la vérité ne paroîtroit-elle pas à son tour une chimère?

On avoit demandé des preuves d'authenticité à l'auteur de la fiction, il n'en

a point donné d'autre que le succès même de sa hardiesse. Le fameux imposteur de la Mecque, chaque fois qu'il étoit un peu fortement pressé par ses adversaires, faisoit descendre du ciel un chapitre de l'Alcoran, qui contenoit justement la solution de la difficulté proposée. Avec non moins de subtilité, a-t-on fait paroître de nouvelles éditions qui supprimoient, ajoutoient, changeoient tout ce qui avoit fait de la peine, qui ont satisfait tous ceux qui aiment à lire les romans, & n'ont laissé dans l'incrédulité que ces esprits entêtés, à qui il faut absolument des raisons, & non des tours de passe passe.

Pour ne pas tomber aujourd'hui dans un pareil inconvénient, & afin de montrer que les auteurs Italiens traduits par M. *Caraccioli* ne sont pas tous éclos de son cerveau, on nous annonce positivement que M. *Bertola* est un être réel, qu'il demeure à *Naples*, *le pays le plus propre à animer le beau feu de la poësie*. On ajoute que *peut-être*, il pourra passer incessamment par *Paris* en allant à *Pétersbourg*.

A l'aide d'un *peut-être* on ne se compromet point. Au reste un si long voyage ne seroit pas inutile à M. *Bertola*; les glaces du nord tempéreroient un peu son imagination trop ardente, & lui feroient perdre le goût de ces hiperboles italiennes dont il est si prodigue. » *Tout » jeune qu'il est*, dit M. *Caraccioli*, *il » a déja pris la substance de l'*Arioste » *& du* Tasse; son poëme transportant » l'ame dans les cieux pour en con» templer les merveilles, & la répan» dant sur la terre pour en admirer les » beautés, joint à *la plus exacte préci» sion, la plus heureuse fécondité* ». Et vous n'appellez pas cela, M. *Caraccioli*, persifler le public? Si votre auteur a tant de *précision*, quelle est donc votre manie de l'allonger si cruellement? S'il a tant de *fécondité*, où avez-vous pu prendre de quoi amplifier encore une matière qu'il a déjà épuisée? Ou vous en imposez, quand vous faites ainsi son éloge, ou vous êtes un traître, quand vous le paraphrasez d'un manière si prolixe. Com-

ment osez-vous dire après cela : » Ma » traduction n'a d'autre mérite à mes » propres yeux que celui de faire con- » noître le poëme original » ? Pour faire connoître du vin, s'avise-t-on d'en mêler un verre dans une pinte d'eau ? Je vous soutiens, Monsieur, que vous parlez contre votre pensée ; vous n'êtes pas le maître de croire que 420 pâges en puissent représenter 50 d'une manière nette & précise ; & *aux yeux du public* vous serez le seul *original* que votre traduction aura le mérite de faire connoître.

Vous ajoutez néanmoins, comme une suite naturelle, qu'elle pourra *engager nos poëtes les plus célèbres à le mettre en vers françois*. L'idée n'est pas mauvaise. Messieurs les poëtes François, & les poëtes les plus célèbres, mettez-vous donc en besogne, que nous ayons du *Caraccioli* en vers ; il ne nous manque plus que cela ; sa prose étincelante, amphigourique, mérite bien cet honneur.

Quelque bonne mine, au reste, que fasse M. *Caraccioli*, il n'est pas sans crainte, tant pour lui que pour

M. *Bertola* ; il sent quel tort peut faire la critique à un mauvais ouvrage ; en habile homme, il prend les devants, il cherche à décréditer la critique elle-même, en disant qu'elle est facile, & qu'il n'y a qu'à extraire les endroits foibles. (Il faut que M. *Caraccioli* lui-même se charge d'indiquer au public les endroits qui ne sont pas foibles, car je ne sais où les trouver.) Il cite ensuite l'immortel *Fénelon* pour nous apprendre qu'il faut des ombres dans les livres comme dans les tableaux, que la nature n'est pas également belle par-tout, & que *la plus délicieuse fontaine coule dans le voisinage d'un marais*. Avec cette petite précaution oratoire, M. *Caraccioli* compte bien qu'on passera le long de ses *marais* sans lui chercher chicane.

Il nous prévient encore au sujet des idées bisarres qui se trouvent en grand nombre dans le poëme Italien ; il a la complaisance de nous mettre au fait de la poësie ultramontaine, c'est elle qui est responsable de tout ce désordre. » Elle ne connoît point d'en-

» traves, elle s'abaiſſe, elle s'élance;
» elle ſe reſſerre, elle s'étend, elle aban-
» donne ſon ſujet, elle y revient;
» c'eſt une belle tempête, un brillant
» feu d'artifice, dont les exploſions
» paroiſſent le jeu du caprice & du
» haſard, & il ſeroit abſurde d'exiger
» qu'un poëme Italien fût un poëme
» François ». Après une pareille définition de la poéſie Italienne, aſſurément nous aurions mauvaiſe grace d'exiger de M. *Bertola* de l'ordre & de la ſuite. Voilà un privilège en bonne forme; ſcellé par M. *Caraccioli*, au moyen duquel il peut battre la campagne tout à ſon aiſe, réunir les choſes les plus diſparates, entaſſer les chimères, *ut nec pes nec caput uni reddatur formæ*; ſi nous voulons l'inquiéter là deſſus, il excipera de ſa qualité d'*Italien*, ſoutiendra fort & ferme qu'à la vérité la liaiſon & le bon ſens ſont d'obligation quand on parle *françois*, mais que ſuivant l'uſage de ſon pays, il eſt diſpenſé de ces obſervations minutieuſes; & ſi nous inſiſtons encore, il diſparoîtra

au milieu d'une *tempête* ou d'un *feu d'artifice*.

M. *Caraccioli* trouve très-juste le titre de *Nuits Clémentines*, parce que l'ouvrage *nous représente le poëte au milieu des ténèbres*. Nous avons la satisfaction de nous rencontrer ici avec l'interprète, nous convenons de la vérité de son observation, & nous ajoutons seulement qu'en sa qualité de traducteur, il n'a pas peu augmenté les *ténèbres* qui justifient si bien le titre ingénieux du nouvel *Young*. Cependant il n'est pas tellement *voué au noir*, qu'il ne » promène alternativement ses lecteurs dans des sentiers de roses & de cyprès, de sorte que les personnes d'un caractère sérieux ou d'une humeur enjouée, trouveront la lecture de cet ouvrage assortie à leur goût ». C'est-à-dire que pour contenter tout le monde, on nous présente un véritable *ambigu*: on y trouve, en effet, du *sérieux* & du *comique*, mais le dernier l'emporte de beaucoup. Peut-être M. *Bertola* avoit-il mélangé ces deux ingrédiens si contraires dans une

proportion raiſonnable ; mais ſi jamais il peut lire cette traduction juſqu'au bout, il trouvera que ſes *cyprès* ſont entièrement étouffés ſous les *roſes* de ſon correſpondant.

On lit vers la fin de la préface que *les Italiens ont été les maîtres du monde dans la création des ſciences & des arts, comme dans leur reſtauration*. M. *Caraccioli* dit ici une fadeur, en voulant faire un compliment. Les *Italiens* eux-mêmes lui apprendront qu'ils n'ont jamais créé les ſciences ni les arts ; diſciples des Grecs, ils peuvent avoir égalé leurs maîtres, mais ils doivent une partie de leur gloire aux leçons qu'ils en ont reçues. Je ne releverai point ici l'inattention de M. *Caraccioli* dans le titre de ſon ouvrage, inattention qui feroit croire d'abord que la traduction qu'on va lire eſt de M. *Bertola* ; mais je ne ſaurois paſſer l'ineptie du titre Italien, qui eſt conçu en ces termes : *le Notti Clementinæ, poëma, in morte della ſanta memoria di Clemente XIV*. Il n'eſt pas néceſſaire de connoître parfaitement la langue Italienne, ainſi que l'exige

notre traducteur, pour voir qu'il est ridicule de faire un *poëme sur la mort de la sainte mémoire* d'un pape quelconque. Si nous connoissions moins le zèle de M. *Caraccioli* pour *Clément XIV*, nous serions tentés de prendre ce titre pour une épigramme contre le dernier pape.

Après avoir épluché la préface françoise de ce livre, je dois, Monsieur, vous dire un mot de l'épitre dédicatoire dans laquelle M. *Bertola* fait hommage de ses vers à Monseigneur l'évêque de Cortone. Je souscris volontiers aux autres louanges qu'on donne à ce prélat, que je n'ai pas l'honneur de connoître; mais en voici une qui ne sera admise chez nous qu'avec bien des précautions. On lui dit: *Voi fra i pochissimi che sanno far servire i lumi della filosofia alla christiana istruzione*, c'est-à-dire: Vous êtes du très-petit nombre de ceux qui savent faire servir les lumières de la philosophie à l'instruction chrétienne. Si M. *Bertola* vient jamais à Paris, & qu'il parle à des personnes sensées, il connoîtra bientôt que nous ne croyons

pas faire l'éloge d'un évêque, quand nous disons qu'il donne dans la philosophie, il apprendra que pour former de parfaits chrétiens les lumières de l'Evangile suffisent, & qu'on doit regarder comme une marque de la protection de Dieu sur l'Eglise, de ce que le nombre de ceux qui veulent se servir d'autres lumières est infiniment petit.

Essayons maintenant de faire une courte analyse de l'ouvrage. J'ai peur, Monsieur, que vous ne preniez les réflexions nocturnes de M. *Bertola* pour des vrais rêves, tant il y a peu de rapport entre ses idées. Que seroit-ce si je pouvois y joindre le commentaire inénarrable de son cher interprète ? D'abord n'espérez pas que je vous trace un plan, je n'en ai point apperçu ; imaginez donc cent cinquante deux stances, de six vers chacune, distribuées en quatre nuits, ensorte qu'il y en ait trente-neuf dans la première, vingt dans la seconde, cinquante-une dans la troisième, & quarante-neuf dans la dernière. J'ai cherché inutilement la cause d'une

répartition si inégale. Comme l'auteur n'a point d'objet déterminé, & qu'il laisse errer son esprit au hasard, il a coupé son poëme à l'aventure, & je vous réponds que toute autre division feroit aussi bonne que la sienne.

Le poëte se trouve dans une affreuse solitude propre à entretenir sa mélancolie. Il voit un spectre, c'est la mort. D'abord elle l'effraye beaucoup ; peu-à-peu il se familiarise avec elle, & lui parle morale : ensuite il apostrophe l'ombre du feu pape. Il ébauche son éloge, c'est un écrivain sublime qui doit un jour enchanter l'Europe, c'est un *Titus* qui compta ses jours par ses bienfaits, c'est un héros extraordinaire, la fidelle image de la nature divine, il réunit toutes les vertus, le *Rubicon* doit s'énorgueillir de ce qu'un tel pontife est né sur ses bords, & *Rimini* lui élèvera un arc de triomphe plus superbe que celui d'*Auguste*. Voilà le sommaire de ce qui est énoncé dans les cent cinquante vers qui composent le premier chant. Ces cent cinquante vers, manipulés par M. *Caraccioli* ont rendu justement

cent pages. Vous sentez, Monsieur, qu'en défalquant ce qui appartient légitimement à l'Italie, c'est-à-dire, un vers & demi par page, il nous reste un *produit net* extrêmement considérable. Vous me demanderez par quel art M. *Caraccioli* vient à bout d'opérer une multiplication si étrange; le voici. Il trouve de temps-en-temps dans son texte les mots suivans, temps, éternité, vie, mort, ciel, terre, vice, vertu, corps, ame, religion, fanatisme, tolérance, &c. Or dès qu'il tombe sur quelqu'une de ces matières, il ne se possède plus, c'est un torrent qui se déborde, c'est un foudre qui éclate; il s'anime, il s'élance, il disserte à perte de vue. M. *Bertola* devient ce qu'il peut, & le lecteur aussi; mais de tous ces objets, c'est la mort qui est l'objet favori de M. *Caraccioli*, oui, Monsieur, la mort, la mort, c'est-là qu'il brille, c'est-là qu'il est charmant, ingénieux, incomparable; ceux qui auront le courage de lire son livre verront que je n'en impose point, & qu'à tort & à travers il fourre partout ses pétillantes amplifications,

Souvent aussi il est obligé d'étendre les idées très-embrouillées de son auteur, & il les éclaircit encore par des notes, qui ne sont pas la partie la moins curieuse de l'ouvrage; jugez-en, Monsieur, par cet exemple. M. *Bertola* s'avise de nous peindre les bras *robustes & noirs* qui creusent les mines du *Potose*, qui font trembler la montagne sous leurs coups redoublés; dans ces abîmes profonds l'espérance s'enflamme, les travaux redoublent, & enfin on trouve le métal brillant. Devineriez-vous bien, Monsieur, où il en veut venir par ce joli préambule? Je vous le donne, non pas en trois, mais en cent. Vous renoncez, sans doute, he bien, je vais vous le dire, ces gens qui ont les bras robustes & noirs, ce sont des savans, tels que M. *Caraccioli*; le Potose, suivant le traducteur, ce sont les manuscrits & les mémoires secrets encore ensevelis dans les archives de *Ganganelli*, on en tirera les *entreprises merveilleuses*, & ces savans les consigneront dans des *écrits lumineux*, comme dans un *trésor*, & voilà le

brillant métal. Mais, direz-vous, ces *écrits lumineux* étant les productions de ces savans qui doivent travailler dans les mines *pendant plusieurs lustres* avant d'en rien tirer, ne sauroient faire estimer *Ganganelli* comme un grand auteur. La difficulté est réelle, dans le sentiment de M. *Caraccioli*, mais il me semble que le texte porte simplement que ces savans laborieux ne feront que recueillir les lettres déjà existantes du *héros ami des hommes.* « Ses pensées vivent éternelle- » ment dans un style naturel, il ne » manque qu'une main délicate pour » les recueillir & les distribuer, afin » que l'Europe s'enivre de cette lec- » ture, & qu'elle prenne de nouvelles » forces aux douces rosées d'une si » rare éloquence ». Voilà la traduction littérale de la vingtième stance, en voici maintenant la paraphrase à la *Caraccioli.* » Brillant univers, tu ver- » ras durer autant que toi même les » pensées comme les sentimens du » héros que je célèbre, de cet ami » des hommes, qui, dans un style » aussi naturel que ses mœurs, aussi

» pur que son cœur, fit fleurir sous
» sa plume les sciences, les arts, les
» vertus. Mais quelle sera la main
» élégante, qui après avoir rassemblé
» tant de fragmens épars, comme on
» réunit diverses fleurs pour en for-
» mer un magnifique bouquet, enri-
» chira le public de ce précieux recueil.
» L'Europe alors enivrée d'un suc tout
» divin, fera passer dans sa propre
» substance l'ame & le génie de *Gan-*
» *ganelli*, & le monde se reproduisant
» sous un nouvel aspect, de même
» que la nature renait au printemps
» sous mille différentes couleurs, nous
» montrera plus que jamais des savans
» & des sages tels que la vérité les
» forme, & que la religion les desire ».
Vous devez être content, Monsieur,
d'un si pompeux galimatias, qui nous
annonce la plus heureuse révolution
& dans la littérature & dans la mo-
rale, le tout opéré infailliblement
par les lettres *Ganganelliques*. Afin
que rien ne manque à votre édifi-
cation, je joins la note du traducteur,
en ces termes : » Le poëte parle ici
» des lettres de *Ganganelli*, qui ne

» paroissoient point encore. Il desire
» que cette précieuse collection de-
» vienne publique, & que chacun y
» puise les sentimens sublimes dont
» elles sont remplies. On trouve ces
» lettres originales Italiennes chez
» *Pissot*, libraire à Paris, quai des
» Augustins; prix 5 liv. » On ne peut
rien de plus adroit que la manière
dont M. *Caraccioli* s'y prend pour
procurer du débit à son libraire. Il
nous donne d'abord M. *Bertola* pour
un génie du premier ordre, & même
tant soit peu prophête, puisqu'il a
annoncé en 1775, au mois de février,
des lettres qui, à cette époque,
étoient dans les espaces imaginaires.
Cet homme qui alors n'avoit pas vu
une ligne de la main de *Ganganelli*,
car je ne compte point ses brefs,
nous le présente cependant comme un
écrivain supérieur. N'est-ce pas dire
en d'autres termes que M. *Caraccioli*
va devenir le maître de l'Europe pour
la beauté du style & la sublimité des
sentimens? La petite note qui vient
ensuite paroît être sans prétention,
& le tout se réduit à ceci: Messieurs,

j'ai composé un chef d'œuvre, il se vend chez *Pissot*. J'ose assurer que ce petit raisonnement est mille fois plus clair & va plus *ad rem* que toutes les doléances incompréhensibles de M. *Bertola*.

J'ai remarqué, Monsieur, que M. *Caraccioli*, apparemment par son privilège de traducteur, fait des complimens à des personnes auxquelles M. *Bertola* n'a pas seulement pensé. C'est une de ses ressources pour allonger le volume. Cela pourroit faire naître des *qui pro quo* assez plaisans, en cas que le poëte Italien nous rende un jour visite. Les Cordéliers, par exemple, n'auront qu'à l'aller remercier d'avoir fait une mention honorable de leur ordre, il ne comprendra rien à ce qu'ils voudront lui dire, & sera obligé de faire venir M. *Caraccioli* pour expliquer l'énigme. On lit, page 50, » Eh! qu'ai-je besoin d'exagérer, » lorsqu'un ordre célèbre, dispersé » par toute la terre, fait retentir d'un » pole à l'autre le nom de *Ganganelli*, » quand il préconise avec transport » des vertus sociales & solitaires,

» dont il fut pendant neuf luſtres l'ad-
» mirateur & le témoin » ? On trouve ici une petite note très-curieuſe. *Le dictionnaire encyclopédique, dont le témoignage n'eſt pas ſuſpect, rend hommage à l'ordre des Cordéliers, comme ayant toujours cultivé les ſciences avec ſuccès.* Un pareil hommage eſt très-flatteur aſſurément pour l'ordre des Cordéliers, les voilà obligés à quelque retour, & ſi jamais MM. de *l'Encyclopédie* venoient à avoir beſoin des diſciples de ſaint *François*, (car il arrive quelquefois des choſes bien ſingulières dans la vie, & l'on ne doit jamais dire, de cette eau je ne boirai) ſi, disje, il arrivoit quelque cas pareil, ceux-ci ne pourroient honnêtement leur refuſer ce qui feroit de leur miniſtère, quand ils en feroient légitimement requis.

Dans le ſecond chant, l'auteur repréſente *Clément XIV* au lit de la mort; j'ai trouvé fort touchante la peinture qu'il fait du pontife levant au ciel des mains déja glacées, & priant pour ſa chère Rome. Il monte au ſéjour des bienheureux, il y eſt accueilli par

les ames qui l'habitent. La triste nouvelle se répand dans toute l'Europe, & y cause la plus grande désolation. On invite les arts à travailler pour sa gloire. Tout cela est renfermé dans vingt stances. Je n'entreprendrai point de vous dire comment M. *Caraccioli* a étendu, enflé, tourmenté ce qu'il peut y avoir de raisonnable dans M. *Bertola*, il me suffira de vous dire une fois pour toutes qu'il semble avoir recueilli toutes les fleurs de ses nombreux ouvrages pour en remplir celui-ci, jugez si cela doit porter à la tête. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que dans le temps même où il exagere à toute outrance, il se tue à crier : loin d'ici les hyperboles, mon style est simple. » Soyez simples, dit-il, aux » sculpteurs, & vous ferez honte à la » parque qui osa couper le fil d'une » vie si précieuse à l'humanité ». Ne trouvez-vous pas, Monsieur, que cette *parque* fait ici un joli personnage, vis-à-vis d'un homme qu'on vient d'appeller le *vicaire du Christ*, & qui s'entretient avec les élus?

A propos de sculpteurs, il faut que

je vous faſſe part d'une bévue ſingulière de M. *Caraccioli* ; je ſuis ſûr qu'il en rira lui-même, tant elle eſt plaiſante. M. *Bertola* veut animer les grands artiſtes à travailler pour *Ganganelli*, il dit en ſtyle poëtique :

Stempri fini color, ſcelga ſcalpelli
Per il Pericle ſuo Fidia e Paneno.

c'eſt-à-dire, que *Phidias* prenne le ciſeau, & que *Panenus* détrempe ſes couleurs pour immortaliſer leur *Periclès*. Croiriez-vous bien que M. *Caraccioli* a confondu le héros avec les artiſtes, & qu'il a métamorphoſé *Periclès* en ſculpteur ? Sans ſe douter de rien, il traduit avec ſon emphaſe ordinaire : » Que les *Periclès*, les *Phidias*, les » *Panenus* ſe réveillent ; que leurs » doigts, dont l'univers admira l'élo» quente énergie, faſſent revivre à nos » yeux le héros de l'humanité, qu'ils » lui donnent cet air affable & ma» jeſtueux qui rendit ſon ame *tranſpa*» *rente*, ſans jamais divulguer les ſe» crets de ſon cœur ». Pour la traduction de M. *Caraccioli*, quoiqu'elle

soit aussi très-*majestueuse*, elle rendra son ignorance *transparente*, & *divulguera* tous les travers de son esprit.

C'est bien ici le cas de faire au plutôt une nouvelle édition : il seroit en effet trop honteux pour M. *Caraccioli* qu'on pût lui reprocher, non-seulement d'avoir oublié son *Cornelius Nepos*, au point d'avoir enfermé dans un attelier de sculpteur un des plus grands hommes d'Athènes, mais encore de s'être trompé si lourdement dans l'intelligence d'un texte aussi aisé. Cette dernière méprise, au reste, doit moins surprendre, si l'on se rappelle les solécismes qui fourmillent dans les *lettres originales italiennes* composées par le même auteur : mais encore une fois, à force de réimprimer on peut faire disparoître au moins les principales taches ; car, comme le dit spirituellement M. *Caraccioli* lui-même, *livres, édifices, tableaux, autant d'objets nécessairement défectueux*, & ses ouvrages en sont une preuve démonstrative.

Au troisième chant, le poète toujours dans la solitude, déclame con-

tre l'envie, qui a exercé ses fureurs à Sparte, à Carthage, à Athènes, à Rome, qui a poursuivi *Scipion* & *Annibal*; de-là vous sentez, Monsieur, qu'il n'y a qu'un pas à faire pour venir à *Ganganelli*, l'analogie est frappante. Plus grand qu'*Auguste*, *Ganganelli* a rendu à Rome toute sa gloire, il a ramené la paix, il s'est fait chérir du monde entier. Ah! Monsieur, quel plaisir d'entendre M. *Caraccioli* prêcher sur ce texte, *il a ramené la paix*; il ne se possède plus, le petit page dont parle Madame *de Sevigné* devenoit fontaine, pour lui il devient volcan; on est ébloui, étourdi, terrassé. J'ai vu *des serpens s'entortiller autour des vertus, les héros passer du faîte de leurs trophées dans l'exil & dans les fers*; j'ai vu *l'histoire aller à la trace des forfaits, les hommes gager la mort à leurs ordres, les tempêtes souffler le désespoir aux oreilles des nautoniers*; j'ai vu *des montagnes d'ossemens, des pyramydes de poussière*; j'ai vu *les mers couvertes de panegyristes aux ordres de la renommée*; j'ai vu *des cœurs dont les plis sont plus serrés que les feuilles d'une jeune*

jeune rose, des cœurs qui sont des abîmes, dont les bords sont semés de lys & d'amaranthes, &c. en un mot j'ai vu toute la nature tellement rétrécie & concentrée, qu'*il n'existe plus dans l'univers qu'un seul homme, qu'un seul pays, un seul instant.* Si tout cela, Monsieur, ne vous paroît pas admirable, M. *Caraccioli* dira que *la lumière ne rayonne plus sur votre front*, & qu'elle ne *répand point dans votre ame une splendeur divine; que l'ame incomparable de* Clément *ne parle point en vous;* mais que votre vertu, *semblable au bois verd, qui se consumant dans les foyers, distille goutte à goutte une liqueur âcre & corrosive sur le feu le plus vif & le plus pur, s'exhale sur les meilleurs ouvrages, &c.*

Le quatrième chant est le plus bisarre de tous. Le poëte voit un personnage brillant, c'est la *Gloire*, qui lui dit de s'armer de courage, quoiqu'il n'y ait rien à craindre & qu'elle ne veuille pas le conduire à la tranchée, mais dans un lieu enchanté. C'est *Clément* qui y préside, & qui lui-même y a placé la Gloire

en sentinelle pour garder des monumens célèbres. Des gens raisonnables auroient dit que la Gloire qui préside au temple de l'Immortalité y auroit admis *Clément*; M. *Bertola* n'est pas content de cet arrangement: comme le médecin de *Molière*, qui mettoit le cœur à droite, il veut que ce soit son héros qui commande à la *Gloire*, & qui soit plus glorieux qu'elle. Quoi qu'il en soit, M. *Bertola*, conduit par la Gloire, comme *Enée* par la Sybille, voit un temple que toutes les nations de l'Europe élèvent en l'honneur de *Ganganelli*: on dit un mot de chacune de ces nations, & puis de nouveaux temples & de nouvelles magnificences, dont j'ai été si ébloui, que je n'ai pas trop suivi la marche de l'auteur, qui s'éveille à la fin de son rêve, & se trouve tout environné d'une lumière qui n'est nullement dans ses vers.

Ce canevas singulier, Monsieur, est rempli par M. *Caraccioli* d'une manière plus singulière encore. Dans l'original, la *Gloire* fait un long discours à M. *Bertola*, qui la laisse jaser tout à son aise; M. *Caraccioli* ne sauroit

rester si long-temps sans rien dire, & nulle considération ne sauroit l'empêcher d'interrompre la déesse. Dès qu'elle vient à lâcher quelqu'un de ces mots, qui font sur l'esprit de notre traducteur l'effet d'une détente sur un ressort, aussi-tôt il part de la main, & enfile ses réflexions morales, avec toute la vivacité & la justesse que vous lui connoissez. Mais le morceau vraiment curieux, c'est la consécration du temple. C'est un vrai spectacle d'optique; vous y voyez la France, vous y voyez l'Espagne, vous y voyez Londres, Berlin, la Russie, personnifiées & travaillant avec autant de concert qu'il est possible, à je ne sais quel monument pour *Ganganelli*.

M. *Bertola* est assez laconique en parlant de ces nations; M. *Caraccioli*, comme son chancelier, donne une juste étendue à ses idées, & à chaque figure qu'il fait paroître, il ne manque pas, à l'instar de ceux qui montrent la lanterne magique, d'avertir son lecteur dans une note, & de lui dire: *Admirez la ressemblance*. Par exemple,

qui ne reconnoîtra pas Paris, *qui pour se conserver dans une délicieuse fraîcheur, ajoute chaque jour à sa couronne de nouvelles fleurs, modifiant l'aiguille & le pinceau de manière à créer des modèles.* Voilà justement nos coëffures à la mode, & toutes nos autres créations, dont le but est de nous conserver *dans une fraîcheur délicieuse*, qui est si fort à desirer dans les grandes chaleurs : il ne nous en coûte que de *modifier l'aiguille & le pinceau.* Qui ne reconnoîtra *ce pays enchanté, que les talens & les fêtes reproduisent à tout moment sous une forme ravissante :* Eh bien, Monsieur, voilà nos vaux-halls préconisés dans l'Olympe, par la bouche même de la Gloire, *qui ne connoît pas les frivolités*, & *aux yeux de laquelle rien ne subsiste que l'Immortalité ;* oui, Monsieur, les talens & les fêtes *reproduisent* notre pays, comme M. *Caraccioli reproduit* ses brillans ouvrages, formant chaque jour de nouvelles couronnes avec de vieilles fleurs, & *modifiant* sa plume, pour conserver ses écrits dans leur *fraîcheur.*

Vous verrez, Monsieur, une portion de l'Allemagne, qui ferme l'oreille aux oracles du Vatican, *faire réfléchir jusques sur les murs de Rome les éclairs de son génie martial*; vous verrez le Tage qui paroît unir son cours à celui du Tybre; vous verrez la Pologne, *malgré son amour extrême pour la liberté*, travailler de ses propres mains; vous verrez l'Angleterre, toujours *esclave de la liberté*, se mettre aussi de la partie; mais sur-tout vous verrez la Russie incliner sa superbe tête devant Rome, *qui triomphe, avec raison, d'un hommage aussi glorieux pour elle que pour son auguste chef.*

Cette inclinaison de tête, & le triomphe de Rome à cette occasion, doivent être comptés parmi les inepties les plus saillantes de l'ouvrage. Voici ce que M. *Caraccioli* nous apprend dans une note. « On sait que la » Russie, dans sa dernière guerre » contre les Turcs, eut une flotille » qui parut devant Livourne, & qui » vint à Civita Vechia demander des » rafraîchissemens; ce trait est une » anecdote remarquable dans l'hif-

» toire de *Ganganelli* : aussi le poëte
» a sagement pensé qu'un pareil trait
» méritoit d'entrer dans son poëme ».

Alexandre envioit à *Achille* le bonheur d'avoir été chanté par *Homère*. Tous les princes doivent envier à *Ganganelli* un bonheur qui n'est pas moindre, celui d'avoir un historien comme M. *Caraccioli*. Quel discernement, quelle finesse de tact dans le choix de ses *anecdotes* ! Qui peut nier qu'elles ne soient & *véritables* & *remarquables* ? Que des vaisseaux relâchent dans un port neutre pour y acheter ce dont ils ont besoin, on ne soupçonneroit pas là du mystère ; aux yeux d'un compilateur médiocre

Ce n'est qu'une aventure ordinaire & commune ;

mais qu'une *flotille Russe* vienne demander des rafraîchissemens à *Civita Vecchia*,

Voilà ce qui surprend, frappe, saisit, attache.

Voilà ce qui honore infiniment & la nouvelle Rome, & *le pontife magnanime* qui *embellissoit* le trône de saint

Pierre à cette mémorable époque ; voilà un *trait*, en un mot, qui *mérite*, non pas seulement *d'entrer* dans le poëme de M. *Bertola*, mais de faire à lui seul la matière d'un poëme épique. Ah ! Monsieur, une *flotille Russe* ! on n'y tient pas ; on admirera cette *flotille jusqu'à la Chine même*, la mort, *qui pompe jusqu'aux exhalaisons des tombeaux*, ne manquera pas de la respecter ; l'aspect de cette *flotille* doit dissiper *les critiques impitoyables*, *les censeurs injustes*. . *je les cherche*, *où sont-ils ?*

Il étoit difficile que M. *Caraccioli* terminât son livre sans rappeller encore à notre souvenir les lettres qu'il a tirées du *Potose*. Tout dépend de l'*à propos*, aussi c'est par là qu'il brille. Voici le passage : » O sagesse éternelle, » l'homme que tu fis à ton image, » l'homme se dégrade. Le chef-d'œuvre » de tes mains ! Qui le croira ? grand » dieu ! *Ganganelli* répare ces mal» heurs, il rend à l'homme toute sa » splendeur, par la manière dont il » relève l'humanité. (& dans une note

» au bas de la page) *rien ne le prouve* » *mieux que ses lettre.* ».

La Gloire, en parlant de la mort précipitée de *Clément XIV* s'écrie : » Mais quelle chaine d'or, ou plutôt » quelle chaine de merveilles j'ai vu » se briser tout à coup ». L'on dira à plus juste titre que les idées de M. *Caraccioli* forment une *chaine d'or* que rien ne peut briser. Permettez-moi, Monsieur, de vous en faire observer les anneaux. *Premier anneau*, l'homme est corrompu : *second anneau*, *Ganganelli* lui rend toute sa splendeur : *troisieme anneau*, cela est prouvé par ses lettres. On auroit pu ajouter un *quatrième anneau*, elles se vendent chez *Pissot* ; mais cela a déjà été dit plus haut, & vous sçavez que M. *Caraccioli* n'aime pas les répétitions.

Vous devez, maintenant, Monsieur, connoître à peu près les *Nuits Clémentines*. M. *Caraccioli* n'est point baissé, c'est toujours lui ; la tirade seule que je vais vous citer donnera son signalement aux personnes qui ne le connoissent que de réputation. » Dégageons notre ame des entraves qui

» la tiennent captive, & bientôt plus
» rapide que le feu même, elle s'élan-
» cera dans les cieux avec une impé-
» tuosité que rien n'arrête ; mais au
» lieu d'exister dans l'Etre des êtres,
» on serpente avec un ruisseau, on
» voltige avec un papillon, on s'agite
» avec une feuille, on végète avec
» une plante, on rampe avec le reptile.
» toujours loin de soi même, toujours
» collé sur cette terre, sans pouvoir
» s'en détacher ». Voilà ce qui *a sauvé M. Caraccioli de la sécheresse de la traduction servile*, c'est ainsi qu'en *sémant la morale il a reconcilié avec la poësie les hommes naturellement sérieux* : c'est ainsi qu'il s'est rapproché des prophêtes *qui furent les premiers poëtes de l'univers*, & qu'il a imité les pseaumes, *qui ont tous un style figuré plein de métaphores & d'images*. M. *Caraccioli* a aussi un style figuré, & il faut convenir que les hommes les plus mélancoliques ne tiendroient pas leur sérieux à la vue de ses *métaphores* & de ses *images*.

M. *Caraccioli* s'est fait une bibliothèque très-curieuse ; pour lui le fir-

mament eſt un livre, la terre eſt un livre, l'ame eſt un livre; il en connoît toutes les écritures; il a même la vue ſi bonne, qu'il lit couramment juſques *ſur les grains de pouſſière*; il n'y a qu'une choſe qu'il ne ſauroit lire, & qui eſt cependant très-bien écrite ſur le viſage de tous ceux qui le liſent lui-même, c'eſt l'ennui mortel que leur cauſe ſes inſupportables rapſodies.

Je ſuis, &c.



LETTRE VIII.

Lettres de Stéphanie, *roman historique en trois parties. A Paris, rue de Tournon, au Bureau du Journal des Dames.*

Vous ne confondrez pas cette nouvelle production, Monsieur, avec tous ces romans copiés les uns sur les autres, & destinés seulement à distraire, pendant quelques heures, l'oisiveté vaporeuse des caillettes. Depuis que je remplis la pénible fonction de critique, jamais le travail ne m'a paru plus doux qu'en m'occupant des *lettres de Stéphanie*; je n'ai rien vu de plus vrai, de plus attachant, de plus passionné, de mieux conduit. La seule chose qui m'inquiète, en commençant cet article, c'est la crainte de ne vous pas faire assez connoître le mérite de l'ouvrage. Il est difficile qu'une analyse vous donne une idée juste du

caractère, de l'intérêt, de l'intrigue; des situations, des incidens, du contraste & du choc des passions, de l'éloquence & de la variété du style. Malgré moi, monsieur, je suis réduit à ne vous offrir qu'un léger crayon des aventures qui, dans le roman même, forment de grands tableaux.

Milord *Rosemont* avoit perdu, par sa faute, la fortune immense qu'il possédoit. Suivi d'une fille charmante à qui les prodigalités d'un père & des sacrifices personnels ne laissoient d'autre héritage que ses vertus, & sa beauté, il se réfugie en Espagne, chez le seul ami que ses malheurs avoient trouvé compatissant; pour dérober aux mépris des nations étrangères un des premiers pairs de l'Angleterre condamné à l'indigence, il se couvre du faux nom de *Sidley*. Bientôt la nouvelle se répand que les maisons de Castille & d'Autriche vont se faire la guerre; il part, résolu d'illustrer, par des exploits, le nom inconnu qu'il avoit adopté.

Stéphanie, sa fille, depuis long-temps languissante, respiroit enfin des

maux qu'elle avoit soufferts. On apprend que l'inquisition vient d'enchaîner *Sidley*. Elle vole à Madrid, se fait ouvrir, à force de prières, de gémissemens & de larmes, les horribles cachots du redoutable tribunal; elle s'en arrache avec peine, dans le dessein de fléchir la clémence d'un souverain qu'elle ne peut aborder. Il n'est plus de ressources. Les bûchers sont allumés. *Stéphanie* veut en vain retenir de ses mains mourantes l'auteur de ses jours. Les flammes vont le dévorer. *Arrêtez* ! *arrêtez* ! De la part du roi ! s'écrie un jeune héros, favori de *Ferdinand*. Cet ordre, quoique supposé, n'en produit pas moins son effet, Les deux victimes échappent au fanatisme ; mais *Fernand Ximenès*, leur libérateur, est exilé. *Sidley* retourne en prison, consolé toutefois par l'assurance de la protection du monarque, & *Stéphanie* est rendue à la vie par les soins de la marquise *de Céléria*.

Peu de temps après on dit que l'infortuné prisonnier a fini volontairement ses misères ; & par une indiscrétion réfléchie de *Florizène*, fille uni-

que de la marquise *de Céléria*, le bruit en vient jusqu'aux oreilles de *Stéphanie*. *Stéphanie* tombe dans un abattement effrayant, & de-là dans un délire plus effrayant encore. *Ximenès* qu'un amour mal combattu tient toujours attentif aux évènemens qui touchent la belle Angloise, soupçonne, du meurtre de *Sidley*, le comte *de Félici*, ministre ouvertement protégé par la reine, & proche parent du cardinal. Déterminé à tirer vengeance de cet excès de perfidie & de cruauté, il appelle en duel l'assassin que ses doutes accusent. Celui-ci tremblant & consterné lui révèle le mystère de sa conduite politique, lui jure que *Sidley* voit le jour, grace à l'heureuse imposture qui a trompé le public, & lui montre une lettre adressée à *Stéphanie* qui renferme la preuve de tout ce qu'il avance.

Cependant *Florizène*, à qui la main de *Ximenès* est promise, s'est apperçu que la jeune étrangère est devenue sa rivale. Ici va se tramer une longue suite de noirceurs & d'atrocités. *Florizène*, curieuse par caractère, enne-

mie de toute eſpèce de mérite, envénimée d'orgueil & dévorée d'ambition; *Florizène* encore irritée d'une préférence qui l'humilie, choiſit pour confidente de ſes méchancetés & pour inſtrument de ſa rage contre *Stéphanie*, *Eléonore*, créature foible, & par ſa foibleſſe capable de tous les crimes. « Cette Angloiſe, lui écrit-elle, qui » tombe des nues, qu'on croit une mer- » veille, ſur le rapport de je ne ſais quel » obſcur *Almanza*, cette inconnue, » pour qui l'on ſe paſſionne, parce » qu'on lui a vu diſputer un père, ſans » doute coupable, à des exécuteurs de » la juſtice; cette *Stéphanie* enfin, que » vous avez laiſſée prête à mourir, » eſt guérie, conſolée, triomphante, » traitée dans cette maiſon auſſi bien » que moi-même, plus chère peut- » être à Madame *de Celeria* que ſa » propre fille! & (ſerois-je juſques-là » compromiſe?) *Ximenès*, ou je me » trompe fort, *Ximenès* ne la voit » point avec indifférence! ô comble » d'abaiſſement! .... puis-je, hélas! » puis-je en douter? ſur-tout qu'il ne » ſe flatte point que ce ſoit mon cœur

» qui m'ait éclairée. Je le suis par mon
» orgueil ; & peut-être que les tour-
» mens de l'amour outragé n'appro-
» chent point de ceux que j'endure.
» Je vous étonne ! vous avez dû croire
» que *Ximenès* m'étoit cher : je ne lui
» conteste point ses avantages sur les
» autres hommes. On veut qu'il soit
» mieux fait, plus charmant, plus ma-
» gnifique, plus aimable qu'aucun
» d'eux : eh bien ! j'y consens ; mais,
» que m'importe ? je n'ai vu en lui
» qu'un époux, dont la maison posséda
« le trône : je n'y ai vu que la haute
» faveur dont il jouit, & qui doit un
» jour l'élever à tout. Apprenez,
» *Eleonore*, apprenez que mon cœur,
» moins ambitieux, moins supérieur
» aux foiblesses du sentiment, lui au-
» roit préféré cet éternel admirateur
» de ma mère, ce chevalier *de Rosenne*,
» ce jeune François, qui, dit-on, ne
» cédoit en agrémens qu'à *Ximenès*,
» qui m'intéressoit plus, qui me plai-
» soit davantage, qui excitoit moins
» d'enthousiasme, & dont l'éloge n'é-
» toit pas si continuel, qu'il pût me
» devenir insupportable. Ce n'est donc

» point le rôle honteux d'une rivale » déſeſpérée que j'accepte aujourd'hui. » De pareilles douleurs m'humilie- » roient trop : on dit que celles qui » naiſſent de la ſenſibilité, ont un » charme qui les fait adoucir. Pour » moi, rien ne me conſole ; ce n'eſt » que l'eſpoir de la vengeance qui » me ſoutient : c'eſt elle ſeule qui me » donne la force de diſſimuler ce que » je ſouffre ».

Ainſi ſe déploye librement l'ame de ce monſtre naiſſant. Enſuite ſont expoſés rapidement les projets affreux qu'elle médite. Elle ſe propoſe d'abord de verſer lentement dans le cœur de *Ximenès* le poiſon de la jalouſie. Les deux amies, de concert, s'entretiennent ſouvent devant lui d'un certain *Roſemont* dédommagé de la perte de ſes biens par l'idolatrie conſtante de *Stéphanie*. Quoique déſeſpéré de ces faux rapports, quoique jaloux d'un rival qu'il croit adoré, *Ximenès* toujours noble & généreux s'indigne qu'un homme aimé de *Stéphanie* gémiſſe dans la pauvreté, & lui fait ſecretement paſſer un préſent conſidérable

ſous le titre honnête de reſtitution.

Cette élévation de ſentimens, cette bienfaiſance étonnante n'avoit point ſon motif dans l'eſpoir de ſéduire une maîtreſſe. Au contraire, le héros ne penſoit qu'à ſe ſouſtraire au pouvoir de ſes charmes. Il preſſoit ſon himen avec *Florizène*. Un Dieu qui veille à ſes intérêts, le garantit de ce comble des malheurs. Le marquis *de Celeria* meurt, & le mariage eſt différé. Une autre circonſtance en éloigne encore la concluſion. La guerre ſe déclare entre les Maures & l'Eſpagne. *Ximenès* ſe refuſe à la pompe & aux plaiſirs de la cérémonie nuptiale; il veut auparavant délivrer la patrie de ſes ennemis. C'eſt un prétexte. Il ne demande qu'une mort glorieuſe qui l'enleve aux chagrins cuiſans dont il eſt rongé. Voici la lettre qu'il écrit au moment de ſon départ. » O dom *Almanza*; » auriez-vous cru que je puſſe jamais » vous entretenir de mon bonheur? » *Ferdinand* va punir le manque de foi » d'*Albohacen*, & venger la priſe de » *Zaphara*. J'eſpère trouver au ſein de » la gloire, le terme de mes infor-

» tunes. J'échappe à *Florizène*, à *Sté-*
» *phanie*, à l'objet de la passion la plus
» tendre & la plus malheureuse, à celui
» de mon aversion, à tous les maux,
» à ceux même de la jalousie. J'ai dé-
» claré, pour qu'on ne pressât plus
» mon affreux hymen, que servir l'état
» étoit mon premier devoir; qu'en-
» suite on verroit mon sort pour jamais
» fixé. . . . . Il le sera dans la tombe,
» la victoire y peut conduire. Il
» m'en coûte de vous quitter pour
» toujours. Je combattrai près de mon
» souverain, de mon père, de dom
» *Lope*; & vous seul, ô mon ami, serez
» l'objet de mes regrets: vous seul! . . .
» que dis-je? . . . . . Ah! vous ne le
» croyez point! moi, je m'arracherois
» sans peine à *Stéphanie*! Je lui dirois
» tranquillement un éternel adieu!
» O divine *Stéphanie*, quelle que soit
» votre indifférence, vous aurez mon
» dernier soupir: mais vivre sans espoir
» de vous plaire, vivre enchaîné à une
» autre que vous, vivre l'époux de
» *Florizène*! . . Une pareille existence
» ne seroit qu'un supplice: le mien
» n'a que trop duré: cruel ami! . . . . .

» Il me falloit renfermer mon amour ,
» brûlant de tous ses feux, m'armer
» d'un dehors calme . . . vous m'avez
» envié jusqu'à mes tourmens ! vous
» vouliez me guérir, consoler mon
» cœur ! Ah ! que vous avois-je donc
» fait ? Ces tourmens, quelque affreux
» qu'ils soient , *Stéphanie* en est la
» cause. . . . *Stéphanie* ! ô ciel ! . . . .
» Dom *Almanza*, veillez à son bon-
» heur ; & souvenez-vous toujours de
» l'amitié de *Ximenès* ».

Cette lettre est interceptée par *Florizène*. Furieuse du triomphe certain de *Stéphanie*, elle fait dénoncer *Rosemont* aux inquisiteurs. *Torquemada* leur chef, instruit que la mort de ce dernier est une fable, se rend chez la belle Angloise, l'accable de questions multipliées & la met aux portes de la mort. La reine *Isabelle* arrive au palais de la marquise *de Celeria*, impose un éternel silence au ministre hypocrite, & lui ordonne d'informer contre les accusateurs de *Stéphanie* qu'elle honore de son amitié. *Stéphanie* intercède en leur faveur, & implore, mais vainement, la grace de s'enfermer au fond d'un couvent.

Ximenès s'étoit signalé par des prodiges de valeur & d'habileté; la victoire étoit par-tout sur ses pas. Il eut même la gloire de donner des fers à un roi Maure, & de traîner en triomphe aux pieds de son maître cet honorable captif. Il n'avoit qu'un rival de mérite & de réputation, *Ramire*, auparavant *Sidley*, depuis peu revenu de la cour de France, où il avoit heureusement terminé la négociation la plus difficile, & chargé, durant la guerre, de l'emploi de grand maître de l'artillerie. *Ximenès* étoit impatient de connoître un guerrier si vanté. Comme il alloit à Cordoue, qui devoit les réunir, » en chemin, on lui » remet une lettre qu'il lit en frémis- » sant. *Ramire* seroit milord *Rosemont*, » s'écrie-t-il! Bientôt *Ramire* paroît; » & ne pouvant être reconnu, ayant » toujours la visière de son casque » baissée, il vole vers *Ximenès*, qui » recule avec un mouvement d'indi- » gnation. Ah! reconnoissez, s'écrie » *Ramire*, le mortel le plus incapable » d'oublier ce qu'il vous doit! Vous » fûtes le libérateur de *Stéphanie*.....

» Que parlez-vous de *Stéphanie*, in-
» terrompt-il vivement? Et de quel
» droit prétendez-vous partager sa re-
» connoissance? Je les ai tous, reprend
» milord. C'en est trop, laissez-moi
» vous fuir, s'écrie *Fernand*! .....
» Vous êtes milord *Rosemont*. Oui je
» le suis, répond-il. Et moi votre en-
» nemi, ajoute l'infortuné *Ximenès*:
» j'ai peine à contenir ma fureur;
» puissé-je en être la seule victime!
» mais arrachez-moi des jours que je
» déteste, ou craignez! ... *Ramire* s'a-
» vance alors, découvre sa poitrine,
» & s'offre à ses coups: *Ximenès* reste
» immobile. Frappez, lui dit tranquil-
» lement l'Anglois; & reprenez à
» *Rosemont* la vie que vous avez rendu
» à *Sidley* ..... *Sidley*, s'écrie *Fer-
» nand*, *Sidley*! ..... Ah! ne trou-
» blez point le bonheur de lui avoir
» été utile, en mêlant à ce nom res-
» pectable, celui contre lequel mon
» ame se souleve! .... Eh bien! quel-
» que odieux qu'il te soit, juge toi-
» même, poursuit *Ramire*, juge, bien-
» faiteur cruel, si je peux séparer
» *Rosemont* de *Sidley*! Il leve la visière

» de son casque ; c'est *Sidley* qu'apper-
» çoit *Fernand*. Il fait un cri : ah ciel !
» ah ! mon père ! sont les seuls mots
» qu'il peut prononcer. Il tombe aux
» genoux de *Rosemont* ; son attendris-
» sement est au comble : tous deux s'y
» abandonnent ».

Le roi venoit d'être surpris par un détachement de Maures. Ils volent à son secours & le dégagent. *Ximenès* est dangereusement blessé. L'affliction du roi est extrême ; il ne quitte presque point le jeune vainqueur, qui lui découvre le secret de son amour. *Ferdinand* lui-même en parle au père de *Ximenès* qui demeure inflexible. Le fils, en proie à la plus amère douleur, est près d'expirer. Il écrit à *Stéphanie*. *Stéphanie* que les dangers habituels de son amant & les vives frayeurs qu'elle en ressentoit avoient éclairée sur les sentimens qu'elle s'étoit long-temps dissimulés, lui répond d'une main tremblante, & sa réponse ranime des jours qui alloient s'éteindre.

Florizène, l'éternel fléau de *Stéphanie*, se plaint à sa mère de cette correspondance ; elle lui reproche de

nourrir & de conserver un serpent qui tue sa fille. *Félici*, de son côté, dont les hommages journaliers fatiguent une beauté malheureuse d'inspirer tant d'amour, la demande à *Rosemont*. Ce qui sembloit former un obstacle invincible à ses vœux intéressés en assure le succès. *Eléonore*, qui s'étoit condamnée à expier dans un cloître les crimes qu'on avoit suggérés à sa foiblesse, apprend à *Ximenès* les intrigues de *Florizene*. Celui-ci en fait part à son père. Le père rompt brusquement avec la famille de *Celeria*. Mais *Florizene* menace de mourir si elle voit passer *Ximenès* dans les bras d'une autre. *Stéphanie* touchée des larmes de la marquise, maîtresse adorée de *Rosemont*, & bientôt sa femme, lasse des persécutions qu'on lui suscite, & des murmures d'un public aveugle & crédule, flattée par la grandeur même du sacrifice, & fière de payer de sa main toutes les obligations de son père envers *Félici*, consent à l'épouser.

Le duc de *Medina* offroit à *Stéphanie* un rang considérable ; la gloire de son

son nom & de ses vertus, les prières de la marquise de *Celeria*, celles de dona *Almanza* appuyoient les offres du duc, Tout fut inutile. Le jour fatal arrivé, elle marche courageusement à l'autel & se lie sans retour. *Felici* n'en est pas plus heureux. Son épouse ose lui déclarer que le serment qu'elle avoit prononcé n'a pas éteint l'amour qu'elle porte à *Ximenès*, il doit attendre que les droits de l'époux ne soient plus un outrage pour un amant trop chéri, elle lui sera fidèlle, mais non perfide envers le premier objet de ses vœux.

Durant ces tristes scènes, *Ximenès* brûlant de revoir *Stéphanie*, se disposoit à partir de *Loxa*. Deux amis vont lui apprendre & lui adoucir la funeste nouvelle; ils lui présentent une lettre qui contenoit les derniers adieux de sa maîtresse. Il n'étoit point parfaitement guéri de ses blessures. Les emportemens du désespoir renouvellent ses douleurs & les aigrissent. Ce n'est que par effort qu'il respire encore. *Stéphanie* n'étoit pas moins à plaindre. *Felici*, outré de la résistance opiniâtre

qu'elle opposoit à ses transports, ne songeoit qu'à la punir elle & son amant. Il la prie toutefois d'employer son crédit auprès de la reine à détruire l'ascendant du cardinal. *Stéphanie* est outrée de tant d'ingratitude à l'égard d'un bienfaiteur & d'un ami. *Felici* ne ménage plus rien.

Il sembloit que les obstacles se fussent applanis devant lui. Toutes les personnes qui pouvoient défendre son épouse de ses fureurs étoient absentes. *Florizene* hâtoit le moment d'assouvir enfin sa colère. *Felici* l'engage à dénoncer *Ximenès* à l'inquisition. Ce moyen de vengeance paroît trop douteux & trop lent ; elle en choisit un autre plus sûr & plus prompt. Une nuit, le jeune héros retournoit seul à son palais, il est enveloppé d'une troupe de scélérats armés. Malgré sa valeur, il alloit peut-être succomber sous le nombre, quand son amante, heureusement avertie, accourt, & par sa présence glace & met en fuite les meurtriers. *Ximenès* se prosterne aux génoux de sa libératrice, qui, d'un coup-d'œil, lui défend de la suivre.

Florizène s'étoit emparée de plusieurs lettres qui pouvoient perdre *Felici*. *Felici* lui promet d'abandonner *Stéphanie* à sa cruauté, à condition qu'elle rendra le dangereux dépôt. L'échange est accepté. *Stéphanie* est enlevée. Elle avoit défendu à son amie (*Clarence*) d'implorer pour elle la protection du roi. Transportée à l'extrêmité de la Castille, au milieu d'un affreux desert, tout hérissé de rochers, sous un ciel noir & pluvieux, elle ne vit plus que de l'amertume de ses regrets. Elle passe les jours & les nuits à pleurer, à souffrir, à tracer quelques lignes où s'exhale une mélancolie profonde & l'ivresse de l'amour. » Non, ne versez » point de larmes, cessez d'accuser » *Felici*; l'empire de mon amant étoit » si absolu, qu'il pouvoit m'entraîner » à l'oubli de tout, & de ma gloire, » & de mes affreux sermens. Depuis » que j'ai vu couler ses larmes, de» puis que mes mains, pressées dans » les siennes, ont senti palpiter son » cœur, l'ivresse de ses feux avoit » passé dans le mien... Tout ce qui » s'opposoit à l'aveu de mon sentiment,

» & l'honneur même ne m'étoit plus
» qu'un supplice. Detester ses devoirs,
» c'est n'être pas loin de les trahir.
» Le ciel a tout conduit ; il a em-
» pêché ma perte. J'ai sauvé les jours
» de ce que j'aime ; je lui rends
» grace . . . . O mon amie ! vos regrets
» ne doivent point avoir d'amertume,
» ni votre amitié être inconsolable ! . .
» Peut-être j'ai mérité mon sort ».

Ximenès, déchiré par de cruelles inquiétudes, cherche la trace des pas de son amante. Il erre à travers des solitudes immenses. Il se rend enfin près des montagnes qui bordent le royaume. Un paysan lui dit qu'au centre de cet horrible séjour est un réduit ténébreux où l'on retient prisonnière une jeune personne dont le nom est ignoré, & qui ne tardera pas à mourir. Ce même paysan le conduit à la triste enceinte. Au moment qu'il entre, une furie s'élance du côté opposé, un poignard à la main. C'est *Florizene*. Il jette un cri perçant, l'arrête, la désarme, & du fer qu'il lui arrache, lui porte un coup mal assuré qu'elle évite en

fuyant. *Rosmont* informé du traitement indigne que souffroit sa fille, & guidé par un avis secret, arrive au même lieu accompagné de l'amie fidèle de *Stéphanie*. La nature, l'amour & l'amitié la rappelloient à la vie. Elle reprend peu à peu ses forces, & se retire en France, sous la garde de son père.

Felici se propose de punir *Florizend* d'avoir manqué sa vengeance. Consommée dans l'art des intrigues, elle prévient le vieux politique. En lui remettant ses lettres, elle en avoit gardé des copies qu'elle envoye au roi, à la reine, au cardinal. Mille détails dont *Félici* tout seul avoit eu connoissance ne permettoient pas de douter qu'il n'en fût l'auteur. Le monarque ordonne le procès du perfide ministre. A la prière de *Stéphanie*, *Ximenès* implore sa grace & l'obtient. Peu sensible à ce trait d'héroïsme, uniquement occupé de la honte de sa chûte, le bourreau de *Stéphanie* va s'ensevelir dans la plus belle de ses terres. Il bâtit son mausolée. L'ardeur de sa haine & la soif de la vengeance prolongent encore sa vie. Mais à la fin

il se fait justice & abrege des tourmens qu'il n'a pas le courage de supporter. L'exécrable *Florizene* reçoit du ciel le châtiment des forfaits qu'elle avoit accumulés ; des convulsions de rage, qui se changent en véritable folie, sont le prix de son orgueil, de ses fourberies, de son inhumanité. La vertu est couronnée. *Ximenès* & *Stéphanie* sous les auspices de l'honneur & de l'amour, s'attachent l'un à l'autre par une chaîne indissoluble.

Telle est, Monsieur, la marche de ce roman. Vous voyez combien cette marche est ferme & rapide, avec quel art tous les faits sont amenés, comment les différentes parties se soutiennent mutuellement & se joignent par des rapports habilement ménagés. Vous voyez aussi combien supposent de combinaisons les incidens multipliés, qui, loin de rallentir la principale action, la poussent toujours vers le dénouement ; mais un extrait ne peut vous transmettre, Monsieur, l'intérêt vif & puissant qui anime l'ouvrage entier. Cet intérêt ne tient pas seulement à des aventures

étroitement compliquées ; il naît surtout de la chaleur des passions. Il faut entendre parler les personnages de ce roman tout dramatique pour éprouver les mouvemens dont ils sont agités, pour haïr les uns & pour aimer les autres, pour sentir l'alternative de la crainte & de l'espérance, de la terreur & de la pitié. *Ximenès* & *Stéphanie* ravissent votre admiration par l'enthousiasme des vertus & leur constance inaltérable à tout immoler au devoir : ils vous forcent à faire des voeux en leur faveur, & si l'amour qui les unit est une foiblesse, cette foiblesse produit de si grandes choses, qu'elle paroît une de leurs plus estimables qualités. Moins amoureux, ils seroient moins aimés du lecteur. *Florizène* & *Félici* vous pénètrent d'horreur & d'effroi. Telle est l'adresse de l'auteur, que dans les maux présens que font ces deux monstres, on apperçoit un avenir plus terrible & plus malheureux encore. C'est-là ce qui vous inquiete, sans cesse, & ce qui réveille votre curiosité, vous attendez qu'ils aient

épuisé les ressources de la politique, de la fourberie & de la méchanceté, & vous craignez que ces ressources ne soient à la fin épuisées.

Ces quatre caractères sont supérieurement dessinés. *Ximenès* est un jeune héros; il a tout le feu, toute l'intrépidité d'*Achille*; mais il est doux, compatissant, généreux, plein de graces. *Stéphanie* est la créature la plus enchanteresse qu'il soit possible d'imaginer. C'est un mélange exquis de perfections qui n'ont pas coutume de se trouver réunies. *Félici* blanchi dans les intrigues de la cour & du cabinet, ne croyant plus à la vertu, méprisant souverainement les hommes, qu'il juge tous sur les fripons qui l'ont servi, insatiable d'honneurs & de distinctions, irrité du moindre obstacle, altéré de vengeance, & ne faisant rien que pour ses intérêts. L'amour dans son ame est mêlé de brutalité & d'ambition. La jouissance des charmes de *Stéphanie* & l'éclat de sa naissance sont les seuls attraits qui l'aient séduit. *Florizène* est, en quelque sorte, un *Lovelace* femelle. Ce caractère admi-

table par sa profondeur, & son hardiesse, manque peut-être de vraisemblance; parce que l'auteur ne donne à *Florizène* que dix-huit ans. Est-il bien dans la nature qu'une fille de dix-huit ans, élevée par des parens honnêtes & sages, croissant à l'ombre des aîles maternelles, soit un composé de vices sans vertu, qu'elle ait tant de noirceur dans l'ame, tant d'activité & de fécondité dans l'esprit, tant de facilité à inventer des expédiens dignes de l'enfer, en un mot, les talens & la corruption, qui sont le fruit du commerce des hommes & d'une longue expérience du monde?

Les caractères secondaires ou épisodiques ne sont pas moins remarquables; des nuances marquées les distinguent tous. Dans ce roman, comme dans les tableaux des bons peintres, ni les attitudes, ni les airs de tête, ne sont répétés: les grouppes ont une variété infinie; mérite assez rare, & qu'on se plaît à trouver dans les livres, depuis sur-tout que la société ne présente, aux yeux d'un observateur, qu'une ennuyeuse uniformité

de manières, de sentimens & de langage.

Je regrette que l'auteur qui peint si vivement les mœurs en général, ait négligé la description des mœurs locales. Ses acteurs & son théâtre peuvent se transporter dans tous les pays du monde. Je crois que c'est un défaut; des Anglois, François, Espagnols, Turcs ou Persans, avec les mêmes qualités données, n'agiroient pas d'une façon contraire, je le sais, mais agiroient d'une façon différente.

D'ailleurs, c'est renoncer volontairement à des beautés faciles, que de ne saisir que les grands traits du cœur humain: c'est priver le lecteur du plaisir d'examiner, en se jouant, comment notre espèce est modifiée par les gouvernemens, les opinions & le climat.

Je me permets de marquer les taches légères qui déparent un peu cette estimable production; je me flatte que la critique n'offensera point un auteur qui ne sauroit la redouter. Sûr d'obtenir l'éloge des connoisseurs, il accueillera, sans doute, des ob-

servations que je soumets à son jugement, & qui n'ont d'autre but que la plus grande perfection de son ouvrage. Il est assez digne que la main paternelle ne se lasse point de le corriger. Un plan très-bien développé, un style noble, pur, élégant, fleuri; mille situations ingénieusement préparées; des scénes pathétiques & déchirantes; des caractères de l'intérêt : que nous reste-t-il à desirer? Quelques additions, & le nom de l'auteur.

On attribue ce roman à une femme célèbre par les graces & la délicatesse de son esprit, comptée parmi le très-petit nombre de celles à qui le public a décerné la palme des *la Fayette* & des *Deshoulières*. « Fables que cela! » Propos de flatteurs! diront les pen- » seurs de cette capitale. A la bonne » heure, qu'une femme enrichisse » l'*Almanach des Muses* de jolis vers; » qu'elle compose d'agréables contes » de fées, & s'élève même jusqu'à » la hauteur des contes moraux, on » le conçoit, mais un ouvrage suivi, » en trois volumes! cela n'est pas

» possible ». En effet, Monsieur, l'orgueilleux préjugé de notre supériorité nous défend de le croire, ou du moins nous impose l'obligation de feindre là-dessus une incrédulité décidée.

Je suis, &c.

LETTRE IX.

Lettre de M. Palissot *à M.* de la Harpe, *imprimée dans la Gazette de Politique & de Littérature, N°. 16, 5 juin; & autre lettre de M.* Palissot *à M.* Fréron, *imprimée dans la collection des œuvres de M.* Palissot, *tome 6, page 455.*

AVANT de mettre en opposition ces deux pièces originales, il faut exposer les faits qui ont donné lieu à ce rapprochement.

Dans le même temps (1) où je vous

(1) Voyez l'*Année Littéraire* 1778, N°. 15, tom. 3.

annonçois que M. *Palissot*, pour arriver surement & sans trouble à l'immortalité, se proposoit enfin d'arborer, sur sa petite barque, le pavillon philosophique, M. *de la Harpe* (1), de sa pleine autorité, expédioit à M. *Palissot* le brevet de *général de l'armée anti philosophique*. L'auteur de la comédie des *Philosophes* a regardé ce grade comme le comble de l'infamie, & il a cru devoir se laver promptement d'une tache aussi avilissante. En conséquence, dans la huitaine, il a déposé au greffe (2) de la philosophie, une protestation claire & précise dont voici la teneur.

Lettre de M. Palissot *à M.* de la Harpe.

« Quoiqu'il ne m'appartienne pas,

(1) Voyez le Journal de *Politique & de Littérature*, N° 15, 25 Mai. C'est à l'occasion de la Satire de M. *Gilbert* que M. *Palissot* a été compromis par M. *de la Harpe*, ce qui me fait soupçonner que c'étoit une affaire concertée de gratifier M. *Palissot* du brevet de général des *Anti-philosophes* afin de donner lieu à son désaveu.

(2) Dans le Journal de *Politique & de Littérature*, N°. 16, 5 Juin.

» Monsieur de dire comme *Philoctete* (1) :

J'ai fait des souverains & n'ai pas voulu l'être.

» permettez-moi de refuser le brevet
» de général de l'armée anti-philo-
» sophique, dont il vous a plu me
» décorer dans votre dernier numéro,
» c'est un titre auquel je déclare que
» je n'ai aucune prétention, non plus
» que sur le *soldat déshonoré* (M. *Gil-*
» *bert*) dont vous parlez dans la même
» feuille, & qui certainement n'a
» jamais COMBATTU SOUS MON
» ENSEIGNE.

» J'ai consigné, Monsieur, dans mes
» Mémoires sur notre littérature, des
» preuves de mes sentimens, qui ne
» peuvent être suspects. *Prenez la peine*
» *d'y consulter* (2) les articles *Mon-*

(1) Remarquez la tournure piquante de cette phrase : Quoiqu'il ne m'appartienne pas de dire comme *Philoctète*, cependant je vais dire tout comme lui.

(2) Voilà la source de l'erreur où l'on est sur le compte de M. *Palissot*. On s'obstine à ne point lire ses Œuvres. Je suis sûr que si l'on vouloit feuilleter la dernière édition de ses

» *tagne*, *Bayle*, *&c.* voyez en quels
» termes j'ai parlé de M[rs] *de Voltaire*,
» *Rousseau* de Genêve, *d'Alembert*,
» de M. *Helvetius* lui-même, qu'on
» m'accusoit de ne pas aimer! pro-
» noncez ensuite & jugez si l'homme
» qui a donné tant de preuves de son *at-*
» *tachement* pour ces noms célèbres peut
» être regardé comme le chef d'une
» armée anti-philosophique. VOUS-
» MÊME, Monsieur, avez-vous ja-
» mais eu le moindre sujet de vous
» plaindre de moi? Par quelle inad-
» vertance me faites-vous donc le
» commandant d'un corps où vous
» n'avez que des ennemis? J'ose dire
» que mes vrais sentimens ont trop
» éclatés pour que les *philosophes*,
» *dignes de ce nom*, aient pu me soup-
» çonner un moment l'ambition humi-
» liante d'avoir sous mes ordres une
» pareille livrée.

» Il est vrai, qu'à l'exemple de *Lucien*

Mémoires litteraires, on verroit qu'il est réel-lement bon & loyal philosophe. M. *de la Harpe*, *prenez donc la peine*, ayez la patience de *consulter* les articles qu'on vous indique; on lit bien votre Journal.

» ou *d'Aristophane* (1), *si l'on veut*,
» je n'ai pas épargné le ridicule à quelques usurpateurs de réputation, à quelques charlatans que le public m'a abandonnés & qui s'étoient rendus insupportables par la licence de leurs opinions, par le fanatisme de leur orgueil, par leur faux enthousiasme, & sur tout par leur intolérance (2). Mais j'ai parlé

(1) Choisissez, Messieurs, quel nom vous donnerez à M. *Palissot* de *Lucien* ou *d'Aristophane*. Il vous laisse généreusement le choix & se contente modestement de l'un ou l'autre de ces titres. Mais, de peur de se tromper, il faut, je crois, les lui déférer tous les deux, car il les mérite tous deux également.

(2) Voilà un article *de la profession de foi* qui n'a pas dû flatter le grand référendaire ; car enfin cette *licence d'opinions*, cet *orgueil fanatique*, ce *faux enthousiasme*, cette *intolérance* sont des défauts communs à toute la secte, aux chefs comme aux disciples. Entendons-nous, M. *Palissot*; vous blâmez donc les *opinions hardies*, *l'orgueil*, *l'intolérance* des nouveaux philosophes ? Eh ! que fais-je autre chose ? Est-ce la modestie, la tolérance, le respect pour les loix, les mœurs & la religion que je condamne dans les sectateurs de la philosophie moderne ?

» avec une fois plus de mépris encore » de ces anti-philosophes délateurs, » qui s'érigent, sans mission, en apôtres » de la religion & des mœurs (1), » & qui rendroient la littérature exé- » crable, si des gens de cette robe (2) » pouvoient être comptés parmi les » gens de lettres. Ayez donc la com- » plaisance de choisir entre ces Mes- » sieurs celui que vous jugerez le plus » digne du brevet de général, qui ne » me convient en aucune manière. » Loin d'avoir une armée, je fais » vanité, au contraire, de n'avoir pas » même un parti. C'est ce que j'ai » pris la liberté de dire souvent à » M. *de Voltaire*, & ce que je viens » de lui répéter en lui adressant *le* » *Triomphe de* Sophocle. *J'ai fait la* » *même* PROFESSION DE FOI *entre les*

(1) Le reproche que M. *Palissot* fait ici à certains littérateurs, on le lui faisoit autrefois à lui-même. Et *on s'étonnera de te voir tout à coup devenu l'apôtre des mœurs & de la religion.* T. 6 de ses Œuvres, pag. 430.

(2) *Les gens de cette robe*, ce sont, sans doute, les Ecclésiastiques, les voilà donc tous déclarés par M. *Palissot*, indignes du titre d'homme de lettres.

» *mains de M. d'Alembert* (1), qui m'a
» répondu avec toute l'honnêteté
» qu'on lui connoît, & en me don-
» nant les témoignages les plus flat-
» teurs de son estime. Quand on est
» en relation avec de *pareils hommes*,
» il est bien avéré qu'on ne sauroit
» avoir rien de commun avec l'armée
» anti-philosophique.

» J'ai l'honneur d'être, &c. ».

Voilà certainement une *profession de foi* qui n'est point équivoque ; il faut que les philosophes soient bien *intolérans*, s'ils n'accordent à présent au *nouveau converti* la communion philosophique & tous les honneurs & privilèges qui y sont attachés. Cepen-

(1) C'est donc à présent M. *d'Alembert* qui reçoit *la profession de foi* des néophites de la philosophie & les abjurations des Anti-philosophes convertis. Je me doutois bien qu'il seroit décoré de la thiare philosophique, mais je croyois qu'on tiendroit encore secrete l'exaltation du nouveau patriarche. M. *Palissot* nous apprend qu'elle n'est plus un mystère en nous révelant que c'est à M. *d'Alembert* qu'il a été renvoyé pour faire *sa profession de foi*.

dant pour obtenir plus furement l'abfolution pleniere, je confeille à M. *Paliffot* de fupprimer, dans la dernière édition de fes œuvres, les paffages fuivans.

Extrait d'une lettre de M. Paliffot *à M.* Fréron, *imprimée en 1777, & qui fe trouve dans la collection des œuvres de M.* Paliffot, *tome 6, page 464.*

« Il faudroit d'ailleurs qu'un écri» vain folliculaire eût quelquefois » l'adreffe de ne point paroître *incon» féquent* (1). Or vous *louez* tous les » jours & M. *Clément* & M. *Gilbert*, » & quelques autres, du ZÈLE, qu'ils » ne ceffent de témoigner contre la » FAUSSE philofophie. *Je reconnois* » qu'ils font, en effet, TRÈS-DIGNES » de *vos éloges*; mais c'eft moi qui leur » ai tracé le chemin qu'ils ont le cou» rage de fuivre. C'eft moi qui leur

(1) Ce n'eft pas aux feuls *écrivains folliculaires* que ce précepte doit être facré; c'eft à tous ceux qui fe mêlent d'écrire. M. *Paliffot*, examinez-vous bien.

» ai ouvert, à mes risques & fortune,
» le sentier périlleux dans lequel ils
» marchent aujourd'hui ; & vous sa-
» vez que dans tous les genres, c'est
» toujours aux FONDATEURS (1)
» qu'il convient *d'accorder un peu de*
» *gloire*. Pourquoi donc vouloit, d'un
» trait de plume, m'enlever toute la
» mienne.....? Depuis qu'il est à la
» mode de répéter ce que j'ai dit,
» n'aurai-je donc fait que des ingrats
» dans la foule de mes PROSELYTES?
» Je ne connois guères que M. *Linguet*
» qui en écrivant lui-même contre la
» FAUSSE philosophie, ait eu le cou-
» rage de me rappeller AVEC ÉLOGE
» au souvenir du public ».

Vous voyez, Monsieur, que, de l'aveu même de M. *Palissot*, MM. *Clément*, *Gilbert* & *Linguet* ne combattent que les *faux philosophes* & la *fausse philosophie*, & qu'ils lui paroissoient encore, en 1777, TRÈS-

(1) Vous voyez qu'en 1777, M. *Palissot* s'arrogeoit encore le titre de *fondateur* de l'école anti-philosophique, qui cependant existoit avant lui, dont il ne fut jamais qu'un des membres les plus débiles.

DIGNES, à ce titre, *de tous mes éloges*. Ne sont-ce pas les mêmes hommes & les mêmes principes que j'attaque? Pourquoi donc M. *Palissot* ne cesse-t-il de me prodiguer aujourd'hui l'épithète infamante de *délateur*? Mais pour mieux sentir l'*inconséquence* de mon accusateur, voyez de quelles couleurs il peignoit encore, en 1777, cette *fausse philosophie* que Mrs *Gilbert*, *Linguet*, *Clément*, & moi indigne, continuons à combattre sans relâche. « C'est une philosophie, dit-il, p. 412, » tome 6, à qui rien n'est sacré, & » qui ne cesse de signaler son fanatisme par de nouveaux excès, une » philosophie contre laquelle, dans » tous les états de l'Europe, les ministres des loix sont FORCÉS de s'élever; enfin une philosophie séditieuse & meurtrière, qui sappe à-la-fois les fondemens de tous les autels, » de tous les trônes, & dont les maximes pernicieuses, si par malheur » elles étoient généralement répandues, feroient de la société un repaire de brigands & de crimes.

» Ces nouveaux docteurs insultent

» à une religion consacrée par le res-
» pect de dix-huit siècles, & accumu-
» lent contre ses ministres les sar-
» casmes les plus insolens ».

Vous êtes tenté de croire que c'est moi, *infame délateur*, qui parle ainsi ; non, Monsieur, non, c'est l'homme qui a fait, *entre les mains de M.* d'Alembert, *la profession de foi* que vous avez lue plus haut : & ne pensez pas qu'il n'avoit alors en vue que quelques *charlatans obscurs* & subalternes, comme il le dit aujourd'hui ; non, c'étoient les membres les plus illustres de la philosophie moderne qu'il vouloit peindre. Lisez tome 6, p. 433.
« Cet auteur (M. *Palissot*), LEUR
» ENNEMI, parce qu'il l'est du fa-
» natisme, ne cessera pas, en rendant
» justice aux TALENS DISTINGUÉS
» de quelques-uns d'eux, d'exposer
» leur philosophie à la risée publique ;
» lorsque sortant de la sphère de ces
» *mêmes talens*, ils se permettront des
» déclamations audacieuses sur des
» matières qu'ils n'entendent pas,
» lorsque & lorsque, &c. ».

Comment M. *Palissot*, pénétré de

ces sentimens en 1777, a-t-il pu se déchaîner, en 1778, contre les *prosélites qui ne font que suivre le chemin qu'il leur a tracé?* Comment a-t il pu se mettre aux genoux des sectaires *fanatiques & séditieux dont il étoit l'ennemi malgré leurs talens distingués?* Son secret lui est échappé. M. *Linguet seul a eu le courage de le rappeller avec éloge au souvenir du public*. Voilà la playe secrette dont saigne son cœur. On ne parle pas de lui, il reste sans gloire, tout-à-fait oublié. La massive collection de ses œuvres pourrit, dispersée dans les magasins de tous les libraires. Il sait que les *faux philosophes* sont les seuls dispensateurs de la renommée; & ne voulant pas, suivant le conseil de son cher ami, M. *de la Harpe*, *renoncer à la seule chose qui puisse le rendre célèbre*, le voilà réduit à la nécessité de s'enrôler sous les drapeaux de la philosophie; vous tous qui êtes attachés à la religion & qui cherchez à lui faire des prosélites, ne portez pas M. *Palissot* au désespoir. Vous répondrez de sa désertion. Que vous en

coûtera-t-il pour le retenir sur les bords du précipice ? Achetez seulement *ses œuvres*. Vous en serez quitte pour ne pas les lire. Et vous tous, journalistes mes confrères, tâchez de le louer,

Par charité, parlez un peu de lui.

Je suis, &c.

Indications des nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Nous n'avons point encore parlé des *Annales poëtiques, ou Almanach des Muses, depuis l'origine de la Poësie françoise*. Ce recueil de vers, auquel a présidé le goût le plus sévère & le plus délicat, doit être précieux aux amateurs de notre poësie. Ils y trouveront, non des saillies à la mode, mais une naïveté touchante, des graces, de la facilité, de l'enjouement. Nous comptons rendre au plutôt un compte détaillé de chaque volume séparément. Il en a déjà paru trois ; ils se vendent chez *Delalain*, libraire, rue de la Comédie Françoise.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Théâtre de M. Bret, *des Académies de Dijon & de Nancy ; deux vol. in-8°. A Paris, chez* Leclerc, *libraire, quai des Augustins*, & Esprit, *au Palais Royal.*

J'ai souvent eu occasion, Monsieur, de déplorer avec vous la décadence de la comédie, & de m'élever contre cette fausse délicatesse qui a banni les ris & la gaîté de notre scène comique, & travesti en prude la folâtre Thalie. L'enthousiasme passager qu'ont excité certains drames larmoyans a eu des suites bien funestes. Dès lors les auteurs même, qui par leurs talens auroient pu rappeller le public aux vrais

principes, se sont tournés vers un genre plus facile & plus accrédité, ou du moins ils n'ont pas osé se livrer à leur enjouement naturel, & ont donné à leurs ouvrages une teinte grave & sérieuse. Tel est en particulier M. *Bret*, qui vient de publier le recueil de ses comédies; il s'étoit annoncé d'une manière très-avantageuse par une pièce pleine de sel & & de gaîté, mais bientôt entraîné par le goût dominant de la nation, il se persuada qu'il n'étoit plus du bon ton d'être plaisant; il est vrai qu'il sut éviter les excès monstrueux qu'on reproche à quelques dramaturges modernes; mais pour paroître plus noble & plus décent, il devint plus froid & moins comique.

Ce recueil ne contient pas tous les ouvrages dramatiques de M. *Bret*. Assez modeste & assez judicieux pour n'offrir au public que des pièces dignes de son attention, il n'a point eu la manie de certains auteurs amoureux de leurs productions, qui grossissent la collection de leurs œuvres d'une foule de bagatelles, & s'imaginent

que leur réputation s'augmente en raiſon du nombre des volumes qu'ils font imprimer. M. *Bret* a donc ſacrifié généreuſement quelques-unes de ſes comédies, & peut-être même ſeroit-il à deſirer qu'il eût été plus ſévère encore dans le choix qu'il a fait. Parmi les pièces qui compoſent ſon théâtre, quelques-unes ont été repréſentées avec ſuccès, & amuſent encore quelquefois le public. Elles ſont connues & appréciées, ainſi j'en dirai peu de choſe. Quant à celles qui ſont tombées, qui n'ont eu qu'un ſuccès médiocre, ou même qui n'ont point été repréſentées, je tâcherai de vous les faire connoître plus particulièrement afin de vous mettre en état d'aſſigner à M. *Bret* le rang qu'il mérite parmi nos poëtes comiques.

L'Ecole amoureuſe, petite pièce reſtée au théâtre; elle eſt dans ce genre gracieux & délicat dont M. *de Saint-Foix* eſt en quelque ſorte le créateur. C'eſt une imitation très-éloignée d'une des plus agréables ſcènes du *Paſtor fido*, dans laquelle une bergère décide qu'elle eſt celle de

ſes compagnes qui donne le plus doux baiſer. L'idée que M. *Bret* a ſubſtituée à celle du poëte Italien eſt ingénieuſe & piquante. *Julie* réſolue de fuir l'amour & le commerce des hommes s'eſt retirée à la campagne, où elle ne voit que des perſonnes de ſon ſèxe. *Cléon* ſon amant & frère de *Dorine* l'une des compagnes de *Julie*, engage ſa ſœur à favoriſer ſa paſſion. *Dorine* propoſe à *Julie* de permettre que trois de ſes compagnes déguiſées en hommes lui parlent d'amour, & de juger enſuite laquelle aura le mieux rempli ſon rôle. *Julie*, quoiqu'avec répugnance, ſe prête à ce badinage. *Chloé* & *Floriſe* lui débitent d'abord des propos galans dont elle eſt peu touchée; *Cléon*, qui paſſe aux yeux de *Julie* pour une fille déguiſée, lui peint enſuite ſon amour avec tant de force & de vérité, que *Julie*, malgré ſon inſenſibilité, en eſt vivement émue; & lorſqu'elle découvre que *Cléon* eſt un homme, & que ſes diſcours ſont réels, elle cède à l'impreſſion qu'elle a reçue & conſent à l'épouſer. Pour que cette ſcène ſoit

vraiſemblable & faſſe illuſion ; il faut que l'acteur qui joue le rôle de *Cléon* ſoit d'un âge & d'une figure qui permettent qu'on le prenne pour une jeune fille traveſtie. La pièce eſt écrite en vers libres, d'un ſtyle foible & négligé, mais naturel ; elle a peu de chaleur, de mouvement & d'intéret. La dernière ſcène, qui eſt charmante, fait ſeule le mérite de la pièce ; les autres qui ſont au nombre de ſix ne ſervent qu'à la préparer.

La Double extravagance. Cette comédie, qui eſt en trois actes, eſt le chef-d'œuvre de M. *Bret*, & le public la voit toujours avec plaiſir. Quelques défauts de vraiſemblance qu'on y trouve ſont avantageuſement réparés par la vivacité de l'intrigue, le comique des ſituations, le naturel & l'enjouement du dialogue. La manière ſupérieure dont Melle *Dangeville* joua le rôle de la ſoubrette contribua encore au ſuccès de cette pièce.

Le Jaloux. Ce caractère ſi intéreſſant & ſi théâtral a été ſouvent expoſé ſur notre ſcène. *Molière* qui avoit abſolument manqué ce ſujet quand il

avoit voulu le traiter d'une manière sérieuse dans le *Prince jaloux*, le présenta depuis du côté plaisant avec bien plus de succès dans l'*Ecole des Femmes*, l'*Ecole des Maris*, *George Dandin*, *le Sicilien* : nous avons plusieurs petites pièces fort agréables, où l'on dupe des tuteurs jaloux. *Baron* a traité ce ridicule en grand dans une pièce en cinq actes qui n'est point restée au théâtre. On voit encore avec plaisir le *Jaloux désabusé* de *Campistron*. *Dufreny* considérant que ce vice étoit rare & presque hors de mode en France, composa son *Jaloux honteux de l'être* qui eut peu de succès, quoiqu'on y trouve d'excellentes scènes, & une infinité de traits du meilleur comique. M. *Collé* a retouché cette pièce & l'a réduite en trois actes. Dans l'état où elle est aujourd'hui, il est très-probable qu'elle seroit goûtée du public. Quant à la pièce de M. *Bret*, elle tomba & ne méritoit pas un autre sort. L'auteur avoit envisagé ce caractère du côté sérieux. On voit déja qu'il commençoit à s'écarter du genre plaisant. Il prit le fonds

de ſon ſujet dans le roman de *Zaïde*, où *Alphonſe* eſt jaloux d'un rival qui eſt mort. Cette extravagance peut paſſer dans un roman qui n'exige pas une vraiſemblance bien rigoureuſe ; mais la comédie doit être une peinture fidèle de la nature : les ſpectateurs furent choqués de voir dans la pièce de M. *Bret* un homme jaloux d'un rival qui n'exiſte plus. L'auteur ſentoit lui même l'abſurdité de cette idée, & il en a relevé le ridicule dans une aſſez bonne ſcène, où le comte d'*Olmon*, & la ſoubrette *Marton*, s'égayent aux dépens du jaloux *Vervile*.

LE COMTE.

Venez, jaloux habile ;
Des amans ſoupçonneux, le modèle à jamais,
Venez, qu'on vous embraſſe, & que dans vos
ſuccès,
Votre oncle tranſporté vous admire lui-même.
Vous avez fait merveille, & depuis que l'on
aime,
Je ne crois pas encor qu'on ſe ſoit aviſé
De ſe mettre à la tête un ſoupçon moins uſé,

Plus ſingulier, plus neuf. Eh! bien, ce pauvre diable,
Qui d'un maudit amour victime déplorable,
Nous fit mourir de rire en crevant comme un ſot,
Ce Lindor trépaſſé te livre donc l'aſſaut.
Pour s'offrir à tes yeux, dis-moi, quelle figure
A pris le revenant?

VERVILE.

Mon oncle, je vous jure..

MARTON.

Change-t-on bien là bas? vous fit-il grande peur?
Car il faut de la nuit qu'une ſombre vapeur
A vos yeux tout à coup ait offert ſon image,
Puiſque dans votre tête il fait tant de ravage.

VERVILE.

Vous me ſoupçonnez là d'étranges viſions,
Je ne mérite pas tant de dériſions.

MARTON.

Sans doute le défunt, par quelque confidence,
Offrant de ſon bonheur la funeſte évidence,

De votre aveuglement fit tomber le bandeau.
Comment donc ? être encor petit-maître au tombeau ?
C'eſt de la nation le vice indélébile.

VERVILE.

Ceſſez de m'accabler.

LE COMTE.

Parbleu, ſi par la ville,
Les ſpectres vont jaſer comme ils ont fait pour toi,
Ils nous en apprendront de belles ſur ma foi ;
J'aimerois aſſez voir cette hiſtoire ſecrette.

VERVILE.

Dans quel abaiſſement votre diſcours me jette,
Vous me faites ſentir le ridicule affreux....

LE COMTE.

Toi ridicule ? Eh non ! Peut-on être amoureux
Sans vouloir que l'objet qui captive notre ame
N'ait jamais inſpiré la plus légère flamme ?
Un rival quel qu'il ſoit, vivant ou décédé,
Doit nous troubler l'eſprit s'il nous a précédé.

Vervile enfin guéri de ses soupçons ridicules sur un homme qui n'existe plus, devient jaloux de son ami *Dornan* sur le rapport d'un valet qui a vu ce *Dornan* aux pieds d'*Orphise*, maîtresse de *Vervile*. Dans le premier mouvement de sa fureur, il envoye un cartel à son ami, & met l'épée à la main contre lui lorsqu'il le rencontre sur la scène ; mais il reste confus lorsqu'il apprend que *Dornan* n'étoit aux genoux d'*Orphise* que pour demander sa grace. La maîtresse de *Vervile* rebutée de ce dernier trait de jalousie, renonce à lui pour jamais. Tel est le fond de cette pièce, qui, comme vous voyez, est assez mince. Il est relevé par un épisode qui roule sur l'amour de *Dornan* pour *Lucelle* sœur de *Vervile*. Cette jeune personne, instruite par son frère, s'imagine qu'on ne peut bien aimer sans être jaloux, & fait à son amant les plus vifs reproches de sa tranquillité, qu'elle regarde comme un outrage ; ce qui donne lieu à quelques scènes assez comiques. Melle *Guéant*, jeune & jolie actrice, fit beaucoup valoir

ce rôle de *Lucelle*, qui fut plus applaudi que le caractère principal. Cette comédie est en général très-foible. L'intrigue en est froide & sans aucun intérêt, il y a plusieurs personnages inutiles & de pur remplissage. Le caractère du jaloux est à peine ébauché, & présenté d'une manière qui n'est ni théâtrale ni comique.

L'Humeur à l'épreuve, petite pièce en un acte & en prose ; elle fut jouée en deux actes sous le titre des *Deux sœurs*, & n'eût aucun succès. M. *de Moissi* ayant donné quelque temps après la comédie des *Deux frères*, qui ne fut pas plus heureuse, un plaisant s'avisa de dire qu'il falloit marier les deux frères de M. *de Moissi* avec les deux sœurs de M. *Bret*. Il y a cependant dans cette dernière pièce des scènes qui furent accueillies & qui méritoient de l'être. L'auteur a retranché quelques longueurs qui probablement nuisirent au succès de l'ouvrage, & l'a réduit à un acte, sous le titre de *l'Humeur à l'épreuve*. Cette bagatelle est dans le genre de *Marivaux* ; elle a même pour le fonds quelque res-

femblance avec l'*Heureux Stratagême*. *Melcour* ayant en vain employé la politeffe & les complaifances pour adoucir l'humeur dure & fauvage de *Zélide*, obtient du baron fon père la permiffion de mettre en ufage un remède tout oppofé. Il affecte de paroître aux yeux de *Zélide*, léger, indifférent, étourdi, & même fat, il lui dit des vérités affez dures, il fe plaît à la contrarier en tout, fait devant elle l'éloge de fa fœur, & tourne en plaifanterie fon dépit & fes emportemens. Il lui fait enfuite infinuer par *Lifette* fa fuivante qu'il eft amoureux de fa fœur *Lucile*, ce qui jette quelques femences de jaloufie dans le cœur de *Zélide*; enfin l'adroit *Melcour* qui ne veut pas lui laiffer le temps de refpirer, feint de vouloir quitter le château du baron, & fait les préparatifs de fon départ. Cette nouvelle acheve d'accabler *Zélide*. Elle flotte quelque temps entre la crainte de voir partir *Melcour* qu'elle commence à aimer, & la honte de le rappeller. Elle cède enfin à la tendreffe, & demande à le voir. *Melcour* fe préfente,

elle s'informe des raiſons de ſon départ ; il répond qu'il cherche à s'éloigner d'une beauté fière & cruelle, dont l'orgueil & l'indifférence le déſeſpèrent. La converſation eſt interrompue par un valet en bottes qui vient avertir *Melcour* qu'on l'attend, & que le poſtillon s'impatiente. *Zélide* le renvoye avec humeur ; attendrie par l'aveu que *Melcour* vient de lui faire, elle lui laiſſe voir le changement qui s'eſt fait dans ſon ame, & lui ordonne enfin de reſter. *Melcour*, ſûr de la victoire, pouſſe l'épreuve juſqu'à exiger que l'altière *Zélide* faſſe des excuſes à ſa ſœur cadette des manières dures & offenſantes qu'elle s'eſt permiſes à ſon égard. *Zélide* conſent à cette démarche humiliante. Il y a beaucoup d'action, de jeu & d'intérêt dans les ſcènes de cette petite pièce, dont le dialogue eſt vif & rapide.

Le Faux Généreux. M. *Bret* n'avoit pas lieu d'être content de l'eſſai qu'il avoit déja fait de ſes talens pour la comédie de caractère. Cependant la chûte du *Jaloux* ne l'empêcha point

de se livrer au genre de comique le plus parfait & le plus noble. *Le faux généreux* n'eut à la vérité qu'un succès médiocre ; mais on y trouve d'excellentes scènes, qui furent applaudies avec transport ; le sujet en est bien choisi, le plan tracé & conduit avec sagesse. Si l'esprit & la raison suffisoient pour la perfection d'un ouvrage de théâtre, la pièce de M. *Bret* seroit excellente ; mais on a droit d'exiger que dans une comédie le bon sens soit embelli des graces de l'imagination, que la sécheresse de la morale soit égayée par des traits piquans, & des situations plaisantes. C'est ce qu'on ne trouve point aujourd'hui dans nos poëtes comiques, qui ne savent que disserter & prêcher sur la scène, il ne faut pour cela que de l'esprit ; mais le génie qui crée une fable intéressante, qui imagine des incidens propres à faire ressortir un caractère, voilà ce qui manque absolument aux froides homélies de nos écrivains modernes. L'intrigue du *Faux généreux* est sensée, mais froide, dénuée de cette chaleur & de cette force co-

mique qui soutient & réveille l'attention des spectateurs.

Un aventurier qui s'est enrichi, & qui pour se déguiser aux yeux du public a pris le nom de *Dervene*, prodigue ses biens à des histrions, des chanteuses, des artistes frivoles en tout genre, & il est sans pitié pour la vertu indigente ; il étale au dehors un luxe inutile & insensé, & dans l'intérieur de sa maison, il est d'une avarice sordide ; il ne paye point ses dettes & vexe ses fermiers, bienfaisant & généreux par vanité, dur & inhumain par caractère, il accable de ses dons de vils flatteurs & des baladins qui le réjouissent, & laisse sa propre sœur dans la plus profonde misère. La maison qu'habite ce *Dervene* est aussi la demeure d'une veuve appellée *Mélite*, femme vertueuse & sensée, dont le caractère forme un contraste parfait avec celui du *Faux généreux*. Naturellement humaine & compatissante, elle ne cherche en obligeant que le plaisir du bien, tous les malheureux ont droit à sa pitié & à ses secours. *Dervene* a jetté les yeux sur

cette veuve, moins touché de son mérite que de ses richesses ; pour s'insinuer dans son cœur, il ne lui parle que d'humanité & de bienfaisance, & s'il ne parvient pas à lui inspirer de l'amour, il réussit du moins à lui persuader qu'il est le plus généreux des hommes. *Mélite* a un fils nommé *Damis* qu'elle veut établir, & ce fils est un grand obstacle aux prétentions de *Dervene*. Instruit que ce jeune homme se refuse au mariage que sa mère lui propose, & attribuant ce refus à quelque intrigue secrette avec une maîtresse indigne de son choix, *Dervene* lui prête de l'argent, pour lui donner les moyens de se livrer à ce honteux penchant, dans l'espérance que sa mère, irritée de sa désobéissance & de sa mauvaise conduite, le déshéritera, & peut-être se remariera pour le punir. *Mélite* est long-temps la dupe de l'hypocrisie de *Dervene*, malgré les avis de sa suivante *Marton*, qui a dévoilé le caractère & les projets de ce faux généreux. Deux traits frappans de son inhumanité détrompent enfin la trop crédule veuve. Elle donne

un aſyle dans ſa maiſon à une jeune orpheline abandonnée par un frère opulent, & ſollicite pour elle la générosité de *Dervene*, qui fait de grandes promeſſes, dans le deſſein de vendre ſes bienfaits à cette infortunée au prix de ſon honneur ; mais l'orpheline ſe trouve être la ſœur de *Dervene*. Le ſecond trait eſt plus intéreſſant encore & moins romaneſque. *Lubin*, fils d'un fermier que *Dervene* a fait mettre en priſon pour dette, ayant en vain imploré la clémence d'un maître inhumain, s'engage & vient apporter à *Dervene* le prix de ſon engagement pour racheter ſon père. En arrivant il rencontre *Mélite*. La ſcène eſt touchante & a produit le plus grand effet. Vous me ſaurez gré, Monſieur, de la remettre ici ſous vos yeux. La pièce de M. *Bret* eſt oubliée, mais cette ſcène mérite de reſter.

LUBIN (*avec une épée & une cocarde.*)

A préſent je varrons
Si l'on reparle encore à *Lubin* de bâtons ;
Jarni, les gens du roi . . .

MÉLITE.

Que veux-tu?

LUBIN.

Moi? mon père.
Je vians le racheter, & sa prison, j'espère,
S'ouvrira toute grande avec cinquante écus.
Morgué! le bon marché! Je nous sommes vendus,
Et du prix je voulons délivrer le pauvre homme.
Ça, faites-moi parler.

MARTON.

A qui?

LUBIN.

J'avons la somme;
Je ne le craignons pu, faites-moi li parler;
(*montrant sa cocarde*)
Ceci baille du cœur, c'est à lui de trembler.

MÉLITE.

Mais qui demande-tu?

LUBIN.

Pardi, Monsieur *Dervene*.
Je venons de trouver un brave capitaine

Qui ne fait pas le fin ; mais velà fon argent,
Et je voulons quittance & mon père à préfent.

MÉLITE.

A tout ce qu'il nous dit je ne puis rien comprendre.

LUBIN.

Vous ne favez donc rien ?

MARTON.

Non, daigne nous apprendre.

LUBIN.

Primò, je fis *Lubin*. Or vous faurez auffi
Que du père *Colas*, je fis fils Dieu merci.

MARTON.

C'eft fort bien fait à toi; viens à ce qui t'amène.

LUBIN.

J'y vians... Sachez encor que ce M. *Dervene*;
Dont duquel ce *Colas* mon père étoit fermier,
Eft un homme endiablé pour fe faire payer.

MARTON.

Bon.

LUBIN.

Pas trop ; car le ſort voulit que l'autre année
Je fûmes tous gelés dans une matinée.
Le terme viant.

MARTON.

Eh bien.

LUBIN.

Y fallut s'expliquer.
Or quand le maître vit ſon argent li manquer,
Fallut pas rire au moins. On arrête mon père.
On le boute en priſon, vous ſaurez, & ma mère
Voit tout vendre cheu nous.

MÉLITE.

Ah! qu'il me fait pitié!

LUBIN.

Sur nos pauvres effets j'ons pardu la moitié.

. . . .

. . . . . . Voyant ça, je me dis à part moi,
Pour délivrer mon père i faut ſarvir le roi,
L'argent qui m'en vianra pourra payer ſa dette.
Je trouve un capitaine, & pis l'affaire eſt faite,

MARTON.

Et tu t'es engagé, mon garçon?

LUBIN.

De grand cœur.
Mon père sera libre & j'aurons la douceur...

Dervene accablé de ce trait de générosité, rentre en lui-même & rougit de la bassesse de ses sentimens; il accorde gratuitement à *Lubin* la liberté de son père, & marie sa sœur avec *Damis* qui l'aimoit depuis longtemps en secret.

Cette pièce étoit d'abord en cinq actes, l'auteur l'a réduite à trois, espérant que la fable plus serrée & plus rapprochée, produiroit plus d'effet. Cependant le fond de l'intrigue est si foible que malgré tous les retranchemens, il y reste encore beaucoup de langueur. *Mélite* n'a point assez d'intérêt de connoître le caractère de *Dervene*, & *Dervene*, de son côté, ne perd point assez en perdant l'estime de *Mélite*, pour que l'action puisse être bien vive; le rôle de *Damis*, celui

d'*Ariste* son oncle, sont parfaitement inutiles. Je sais que dans une pièce de caractère on excuse quelquefois les défauts de la fable en faveur des traits qui peignent le personnage principal; mais dans le *Faux généreux*, on ne trouve point ces situations piquantes, ces incidens comiques, ces scènes de détail qui couvrent le vice du fonds. C'est presque toujours dans des entretiens avec son valet que *Dervene* développe son caractère. Il est à remarquer que tous les auteurs qui depuis *Molière* ont traité des caractères ont employé plus ou moins cette ressource qui décèle la foiblesse du génie. Il est bien aisé d'introduire un maître qui fait confidence à son valet de ses sentimens secrets; mais c'est le comble de l'art d'imaginer des circonstances où ces sentimens éclatent naturellement. Voyez si *Molière* introduit son *Misantrope* & son *Tartuffe* conversant avec des valets; il les place dans des situations où leurs défauts se montrent d'une maniére saillante & théâtrale; il les met en scène vis-à-vis des personnages les plus propres à faire

reſſortir leur caractère. Le ſeul incident qui faſſe honneur aux talens de M. *Bret* eſt celui de *Lubin* qui vient demander à *Dervene* la liberté de ſon père emprisonné pour une dette légère, & qui après avoir eſſuyé le plus cruel refus, prend le parti de s'engager pour délivrer ſon père aux dépens de ſa propre liberté. Dans le reſte de la pièce, on ne trouve que des converſations très-peu intéreſſantes : M. *Bret* a bien ſaiſi le caractère du *Faux généreux* : il y a beaucoup de vérité & de délicateſſe dans les diſcours qu'il lui fait tenir, mais il ne ſait point le faire agir & le mettre en jeu. *Dervene* qui reconnoît au moment où il s'y attend le moins une ſœur dont l'état & la miſère atteſtent ſon inhumanité, reſſemble beaucoup au Commandeur qui, dans le *Père de famille*, retrouve auſſi, d'une manière déſagréable, une nièce qui n'a pas à ſe louer de ſa généroſité. L'incident dans l'une & l'autre pièce eſt un peu romaneſque. J'obſerverai encore au ſujet du *Faux généreux* que depuis le *Tartuffe* de *Molière*, tous les poëtes comiques qui

ont eu à traiter un caractère odieux ont toujours bâti leur fable sur le même fonds. Il y a toujours un honnête homme crédule qui est la dupe de l'hypocrisie du personnage dans tout le cours de la pièce, & qui est enfin désabusé. Cette conduite uniforme ne fait pas beaucoup d'honneur au génie & à l'imagination des auteurs.

La Maison, petite pièce d'intrigue imitée du *Trinummus* de *Plaute*. *Oronte*, riche négociant, entreprend un voyage en Afrique, & pour éprouver la sagesse de son fils *Damis*, il lui laisse la disposition de tous ses biens, à l'exception de cent mille écus qu'il cache dans un lieu secret de sa maison, chargeant son ami *Ariste* de veiller sur ce dépôt. *Damis*, après avoir dissipé la fortune de son père, prend le parti de vendre la maison. *Ariste* l'achete dans le dessein de sauver les cent mille écus, & d'en faire l'emploi le plus convenable. Touché du sort de *Julie* sœur de *Damis*, que le dérangement de sa fortune empêche de s'unir avec *Ergaste* son amant, il a recours à un stratagême

ſtratagême pour lui procurer une dot. Il envoye chez *Damis* un valet de confiance avec ordre de dire qu'il arrive d'Afrique, & qu'il apporte de la part d'*Oronte* cent mille francs pour marier *Julie*. Tandis que ce valet s'avance vers la maiſon en répétant le rôle qu'il doit jouer, *Oronte* ſurvient, & voyant un inconnu roder autour de ſa maiſon, il l'aborde & l'interroge. Celui-ci répond bruſquement; *Oronte* a beau ſe nommer, il le traite de fourbe & d'impoſteur. Enfin la querelle eſt terminée par l'arrivée de *Damis* & *d'Ariſte*. *Oronte* pardonne à ſon fils, fait des remercimens à ſon ami, & marie ſa fille avec *Ergaſte*.

Cette petite pièce eſt aſſez bien conduite, & dialoguée avec beaucoup de juſteſſe & de préciſion; elle eſt dans le genre ſérieux & larmoyant, auquel M. *Bret* croyoit alors devoir ſe livrer par condeſcendance pour le goût du public; mais le fonds n'en eſt pas aſſez intéreſſant, ni les ſituations aſſez pathétiques pour inſpirer même cette émotion légère qui fait

la fortune de ces ſortes de drames. Là querelle d'*Oronte* avec un valet à la porte de ſa maiſon eſt la ſeule ſcène où l'on trouve quelque choſe de comique. Si l'on en croit l'auteur, le ſuccès de cette pièce ne fut interrompu que par la maladie réelle d'un acteur ; la lecture de l'ouvrage fera trouver aiſément une autre cauſe plus naturelle du petit nombre de repréſentations qu'on en a donné. M. *Bret* ſemble craindre qu'on ne l'accuſe d'avoir traité le même ſujet que *Regnard* dans le *Retour imprévu*, il a ſoin d'avertir que le *Trinummus* de *Plaute* qu'il a imité n'eſt pas la même comédie d'après laquelle *Regnard* a travaillé. La précaution eſt inutile, & jamais il n'y eut plus de différence entre deux pièces. Celle de *Regnard* eſt pleine de gaîté, de comique & de ſituations plaiſantes. Celle de M. *Bret* au contraire eſt grave, triſte & froide. Cette diſtinction eſt aſſez eſſentielle pour qu'on ne les confonde pas.

Le Protecteur bourgeois, ou *la Confiance trahie.* Les comédies dont je vous ai parlé juſqu'ici, Monſieur, ont

toutes été représentées, avec un succès médiocre, à la vérité, à l'exception des deux premières qui sont restées en possession des honneurs de la scène ; mais celles dont il me reste à vous entretenir n'ont été connues du public que par la voie de l'impression. Soit que M. *Bret* n'eût pas à se louer de la conduite des comédiens à son égard, soit qu'il fût rebuté de la destinée malheureuse de toutes les pièces qu'il avoit risquées depuis *la Double extravagance*, il cessa de courir après des applaudissemens qu'on s'obstinoit depuis long-temps à lui refuser, & ne voulut plus subir le jugement du public rassemblé. Je crois qu'après la lecture de ses dernières pièces, vous approuverez la prudence qui les lui a fait renfermer dans son porte-feuille, vous desirerez même qu'il eût évité le grand jour de l'impression avec autant de soin que l'éclat de la scène. Le *Protecteur bourgeois* est encore un de ces drames dans ce genre fade & ennuyeux qu'on appelle noble. *Valère*, après avoir tué en duel le fils de *Dorival*, homme

puiſſant à la cour, ſe retire en province, & y devient amoureux de *Zélie*, orpheline, belle & vertueuſe, mais pauvre, qui vit ſous la conduite de *Lycandre* ſon tuteur. N'ayant lui-même qu'une fortune médiocre, le deſir d'obtenir *Zélie* l'engage à s'adreſſer à *Dormon*, riche financier, qui lui offre un aſyle dans ſa maiſon, avec promeſſe d'accommoder ſon affaire avec *Dorival*, & de lui ouvrir la route de la fortune. Sur cette aſſurance, *Valère* ſe rend à Paris chez *Dormon* avec *Zélie* & ſon tuteur; il n'y eſt pas plutôt arrivé que ſon prétendu protecteur met tout en uſage pour lui ravir ſa maîtreſſe. Il ſe débarraſſe d'abord du tuteur en lui procurant un poſte avantageux en province; il tente par des offres & des préſens la fidélité de *Zélie*. Cette amante généreuſe réſiſte à tout, mais elle n'oſe découvrir cette lâche trahiſon à *Valère*, parce que *Dormon* l'a menacée de livrer ſon amant à la vengeance de *Dorival*, ſi elle lui révéloit un pareil ſecret. Cependant elle fait confidence de ſon embarras à *Derban*, homme de qua-

lité, & ami de *Valère*. *Dormon* fatigué de la résistance de *Zélie* qu'il attribue à la présence de *Valère*, a recours à un stratagême pour l'éloigner. Il lui fait entendre que *Dorival* a découvert son asyle, & qu'il est sur le point d'être arrêté s'il ne part sur le champ. *Valère* effrayé se dispose à prendre la fuite lorsque *Derban*, qui connoissoit *Dorival*, & qui, sans en rien dire à son ami, avoit ménagé sa réconciliation, vient lui apprendre qu'il n'a plus rien à craindre, lui dévoile la perfidie de *Dormon*, & pour faciliter son mariage avec *Zélie*, offre de partager avec lui sa fortune.

On trouve dans cette pièce un certain intérêt & quelques situations touchantes, la conduite en est sage & régulière ; la vraisemblance y est observée beaucoup plus que dans plusieurs drames qu'on applaudit avec transport sur la scène. M. *Bret* en se livrant au genre larmoyant a toujours tâché d'éviter le romanesque ; il a voulu tenir un milieu entre la gaîté de nos anciens comiques & le pathé-

tique forcé du tragique bourgeois. Moins raisonnable, il eût eu peut-être plus de succès ; avec toute sa sagesse, il ne fait ni rire ni pleurer, & ses productions froides & équivoques, quoique très-sensées, n'ont point cet effet théâtral qui soutient à la représentation les ouvrages dramatiques. Ce qu'il y a peut-être de meilleur dans le *Protecteur bourgeois*, c'est un caractère de soubrette qui paroît neuf; cette fille a toute la simplicité des mœurs champêtres ; avec un grand fonds de gaîté, elle a le ton brusque & un peu rustique. Elle regrette sans cesse son village, elle baille dans le riche palais de *Dormon*, & n'y trouve point cette joie libre & franche, partage ordinaire d'un état médiocre ; elle explique là-dessus sa pensée avec beaucoup de naïveté à *Dormon* lui-même.

La fortune ! ma foi, c'est bien là ce qui tente!
Parmi ses favoris que ce pays présente,
Je n'en connois pas un qui n'ait l'air sombre, épais ;
Dans cette maison-ci quelqu'un rit-il jamais?

L'air que nous respirons est chargé de tristesse.
Pour moi je chante encor; mais ma jeune maîtresse,
Qu'exprès pour l'enrichir on a conduite ici,
Me paroît dévorée en secret de souci . . . .
Elle avoit autrefois une gaîté si pure,
Si franche, si naïve & si sure en tout temps,
Qu'à rire nous passions presque tous nos momens.

. . . .

Vive pour être heureux la médiocrité !
Vous-même, je vous vois tous les jours agité,
On lit dans vos regards que votre ame inquiete
Agit, travaille, craint, cherche, hésite, projette.

DORMON.

On lit mal quelquefois.

MARTON.

Oh! non, je m'y connois.
Tenez, tous les cœurs francs que guide la nature,
Presque sans le vouloir, lisent cette écriture;
Quant à vous que je crois bienfaisant, généreux,
Je ne sais pas pourquoi vous n'êtes pas heureux.

C'est un si grand plaisir que d'en faire à quelqu'autre.
Que vous faut-il de plus ? Quelle peine est la vôtre ?
Et comment pouvez-vous tenir à ce tracas ?
A mon égard, je sais que je n'y tiendrois pas.

Les Lettres anonymes. C'est une pièce de caractère qu'on auroit pu intituler plus convenablement *l'Envieux*. On y trouve quelques traits heureux, & qui peignent très-bien le sombre chagrin d'un homme que la prospérité d'autrui désespère. *Servin*, le principal personnage, toujours plongé dans une noire mélancolie, ne sourit qu'à la nouvelle de quelque malheur ; il hait tous les talens agréables qui font le charme de la société ; il hait jusqu'à l'esprit & aux connoissances qui relevent dans sa maîtresse l'éclat de la beauté ; il est désolé de la voir comblée de tous les dons de la nature & de la fortune, & cherche à la diffamer par des couplets injurieux. Il est jaloux de l'opulence de son beau-père futur, & lorsque cet homme est prêt à perdre une place lucrative, il refuse d'employer

pour lui son crédit, au risque même de se voir frustré par là d'une très-riche alliance. Son intime ami est élevé à un poste important dans le ministère, il s'efforce de le décrier par un infâme libelle, ou il releve une étourderie échappée à sa jeunesse. Ses noirs complots sont enfin découverts, il est déshérité par un oncle riche de qui son sort dépendoit. Un caractère aussi atroce que celui de l'envieux n'étoit pas aisé à mettre sur la scène; pour en représenter tout l'odieux & toute la noirceur, il falloit une touche mâle & vigoureuse, M. *Bret* n'a fait que l'ébaucher. Dans cette pièce, comme dans les précédentes, il est très-réservé sur le comique. Il est vrai qu'un caractère tel que l'envieux, ne paroît pas prêter beaucoup au ridicule; mais y a-t-il un caractère plus odieux que celui du *Tartuffe*? le génie de *Molière* a su cependant y découvrir un côté plaisant.

Les deux Julies, pièce d'intrigue, imitée des *Bacchides* de *Plaute*. On y retrouve quelques étincelles de cette gaîté qui animoit les premières pro-

ductions de M. *Bret*; il y a entr'autres une scène assez bouffonne entre deux vieillards qui se croyent sourds, & qui crient à l'envi l'un de l'autre. L'auteur qui se reprochoit sans doute cet accès de bonne humeur, a modestement intitulé sa pièce *Comédie-farce.*

Tels sont, Monsieur, les ouvrages qui composent le théâtre de M. *Bret.* Si cet écrivain n'eût point quitté le ton qui lui avoit si bien réussi dans la *Double extravagance*, il pourroit figurer avantageusement parmi les comiques du second ordre qui ont enrichi notre scène d'une foule de petites pièces d'intrigue fort agréables. C'étoit là son véritable genre, & je crois qu'il n'avoit point assez consulté ses forces quand il voulut s'élever jusqu'aux pièces de caractère. Il céda malheureusement au goût du public qu'il auroit dû réformer, & sacrifia les agrémens naturels de son esprit, à cette triste & ennuyeuse gravité, dont s'enveloppoient alors les philosophes pour cacher la médiocrité de leurs talens. Le public ingrat récompensa fort mal sa complaisance. Il

l'avoit applaudi tant qu'il avoit été enjoué & comique, mais il ne témoigna que de l'indifférence pour ses pièces sérieuses ; aussi M. *Bret* avoue-t-il dans l'avertissement qui précede la *Double extravagance*, qu'il a plus d'une fois regretté le genre plaisant ; c'est dommage que sa contrition ait été stérile & infructueuse. On ne peut lui refuser beaucoup d'adresse & d'intelligence dans la conduite de ses pièces, son dialogue est facile & juste, qualité qui devient de jour en jour plus rare. Son style est négligé, mais naturel, jamais il ne cherche à briller aux dépens du bon sens & de la vérité, mérite qui ne doit pas aujourd'hui paroître médiocre. Enfin M. *Bret* est un écrivain estimable, qui, dans ses moindres productions, montre toujours beaucoup de raison & de jugement, & qui, sans doute, se seroit fait une plus grande réputation, s'il eût suivi son génie plutôt que le goût de son siècle.

Je suis, &c.

LETTRE XI.

Mémoires pour servir de suite aux recherches sur la préparation que les Romains donnoient à la chaux dont ils se servoient pour leurs constructions, & sur la composition & l'emploi de leurs mortiers ; par M. de la Faye, *Trésorier général des gratifications des troupes. De l'imprimerie royale, & se trouve à Paris, chez* Mérigot *le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.*

Je connois votre goût, Monsieur : la critique des productions purement littéraires n'a pas seule le droit de l'intéresser ; vous aimez encore à connoître les procédés des arts utiles. Or après celui qui nourrit l'homme & pourvoit à ses besoins de première nécessité, il n'en est point de préférable à celui qui nous loge & nous met à l'abri de l'intempérie des saisons ; aussi l'époque de l'architecture remonte-t-elle à l'origine du monde.

Vous n'ignorez pas ses progrès brillans chez les peuples les plus célèbres, les Egyptiens, les Grecs & les Romains. Les modernes toujours présomptueux prétendent bien, à cet égard, comme en beaucoup d'autres choses, n'être point en reste avec l'antiquité. C'est une question qu'il seroit trop long de discuter, & dont la décision pourroit peut-être ne pas tourner à notre avantage : mais sans examiner si de nos jours, on a égalé la majesté & l'élégance des édifices anciens, il est un point convenu & avoué de tout le monde, c'est que dans ces derniers temps on ne paroît pas avoir approché de cette solidité indestructible qui caractérise les constructions antiques. La plupart de nos bâtimens publics ou particuliers décèlent bientôt, soit par des affaissemens sensibles, soit par des crevasses désagréables le vice intérieur ou des matériaux, ou de leur préparation. Plus dessinateurs que constructeurs, les architectes modernes se sont trop occupés à retracer purement les formes heureuses des fustes, des chapiteaux &

des frontons qu'offrent à leurs yeux ſurpris les ruines auguſtes des cités qui furent le berceau des arts. Ils ont dédaigné l'analyſe des procédés phyſiques qui ont fait ſubſiſter durant tant de ſiècles les merveilles du monde, que le temps n'auroit jamais détruites, ſans le fer de l'ignorance & de la barbarie. Leur dédain funeſte a été porté ſi loin, que ces détails ſi précieux ſe ſont entièrement perdus.

C'eſt à les retrouver, pour l'utilité publique, qu'un citoyen vraiment digne de ce nom conſacre depuis quelques années avec ſuccès ſes veilles & ſa fortune. M. *de la Faye*, quoiqu'occupé depuis long-temps d'ouvrages politiques, qui n'ont point encore vu le jour, a cru devoir tourner ſes études vers un objet trop négligé des artiſtes & des ſavans. Des tentatives infructueuſes, qui n'en méritent pas moins des éloges & des encouragemens, ont excité ſon émulation. Pour éviter les mêmes mépriſes, il n'a pas cherché, comme un méchanicien célèbre, à imaginer & à compoſer un ciment dont la ténacité

eût quelque analogie avec celui des anciens ; mais il a travaillé tout simplement à retrouver le véritable mortier des anciens. Pour cet effet voici la marche qu'il a suivie, elle se présente naturellement ; néanmoins pour la tenir il falloit réunir deux qualités qui ne se rencontrent pas toujours, il falloit être instruit & riche. M. *de la Faye* avoit heureusement ce double avantage. Aisé sans opulence & savant sans prétention, il a expliqué *Vitruve* & *Pline* pour faire des expériences, & il a fait des expériences pour expliquer *Vitruve* & *Pline*. C'est le résultat de ce travail combiné qu'il acheve de présenter au public. Il est trop payé par le plaisir de le servir pour faire un secret d'une découverte si utile. Aussi ce patriote désintéressé a-t-il mérité du gouvernement les honneurs de l'imprimerie royale.

Je me reproche, Monsieur, de ne vous avoir fait l'année dernière qu'une simple annonce du premier mémoire de M. *de la Faye*, qui a été si bien accueilli en France & dans les pays étrangers qu'il n'a point trouvé de

contradicteurs. Comme le second n'en est qu'une suite, je me trouve forcé de réparer une injuste omission, en commençant par vous faire connoître rapidement celui qui précède.

L'auteur débute par détruire le préjugé où l'on est communément que c'est à la chaleur du climat, à la qualité particulière du sable & des pierres qu'il produit, que doivent leur conservation les anciens monumens qu'offre l'Italie. Son raisonnement est aussi simple que victorieux. Si ce principe étoit exact, il ne resteroit, dit-il, aucuns vestiges des constructions qui ont été faites par les Romains au nord de la France & en Angleterre, avec les seules matières que le pays leur procuroit, il en conclut avec justesse que la durée & la solidité des monumens anciens, sont moins dues à la qualité des matières, qu'à la façon de les employer. C'est cette réflexion qui l'a déterminé aux savantes recherches dont il s'agit. Celles qui l'occupent dans ce premier mémoire, où il en faut lire les détails, peu susceptibles de l'analyse, roulent

principalement sur la macération de la chaux, sur ses diverses espèces, sur la nature des pierres qui font la meilleure. L'auteur examine ensuite les élémens qui doivent entrer dans la composition des mortiers. Ce chapitre est d'un usage trop journalier pour ne pas le citer ici en faveur de ceux qui font bâtir sous leurs yeux.

« Les mortiers se font en mêlant, » avec de la chaux, du sable de terre » ou de ravine, du sable de mer ou » de rivière, des recoupes de pierres » & des matières calcinées.

» Le sable de terre dont les grains » sont carrés ou triangulaires, & qui » est rude au toucher, est celui que » les Romains nommoient *fossitium*, » & qu'ils préféroient aux autres » sables.

» Celui de ravine est bon.

» Celui de terre qui est fin & qui » est doux au toucher, ne fait pas un » aussi bon mortier.

» Celui de rivière est meilleur, » mais il ne vaut pas la *fossitium* des » Romains, parce qu'il s'arrondit en » roulant dans l'eau.

» Celui de mer eſt moins bon ; on
» l'emploiera pour la conſtruction,
» ſi on n'en a point d'autre, mais
» jamais pour les enduits, attendu
» que ſes grains rejettent le ſel en
» dehors, *remittunt ſalſuginem*, dit
» Vitruve, *lib. II*, *cap. IV*. Si cepen-
» dant, n'en ayant point d'autre, on
» ſe trouvoit forcé de l'employer, il
» faudroit le laver dans l'eau douce,
» & alors on pourroit s'en ſervir
» avec ſuccès, dit *Palladius* *.

» Comme les ſables deviennent ter-
» reux lorſqu'ils ſont depuis long-
» temps expoſés à l'air, il faut les
» employer lorſqu'ils ſont nouvelle-
» ment tirés de la terre ou des ri-
» vières. (Vitruve, *lib. II*, *cap. IV*).

» En général, tous les ſables ne
» ſont bons qu'autant qu'ils ne ſont ni
» terreux ni glaiſeux, & la manière
» d'en juger eſt d'en répandre une
» poignée ſur un drap ou ſur un linge
» blanc : ſi en ſecouant ce drap ou ce
» linge il n'y reſte point de parties

* Priùs eam lacunâ humoris dulcis immergi, ut vitium ſalis aquis ſuavibus lota deponat. *Lib. I*, *cap. X*.

» terreuſes, c'eſt une preuve que le » ſable eſt de bonne qualité : ſi au » contraire il y en reſte, c'eſt une » marque certaine qu'il n'eſt pas bon. » (Vitruve, *ibid.*)

» Quant aux recoupes de pierres, » les Romains les prenoient ordinai- » rement dans les carrières : mais il » eſt bon d'obſerver que les matériaux » que nous rebutons lorſque nous » démoliſſons une maiſon, tels que » les petits moellons, & ſouvent » même des pierres d'un certain vo- » lume, pourroient être battus & ré- » duits en poudre ; ou bien on pourroit » les raſſembler en maſſe, & ménager » dans l'intérieur une eſpèce de four, » où l'on introduiroit du bois ou des » fagots auxquels on mettroit le feu : » alors ces pierres à demi-brûlées, » étant battues, ſe réduiroient aiſé- » ment en poudre griſâtre qui, mêlée » avec les ſables & la chaux, rendroit » le mortier meilleur, comme je l'ai » éprouvé ».

M. *de la Faye* termine ce premier mémoire par indiquer le mortier le plus propre pour les enduits inté- rieurs ou extérieurs, & ſur-tout pour

la conſtruction des baſſins & des aquéducs. Les reſtes de celui d'Arcueil en démontrent l'extrême ſolidité. Aux réflexions profondes de ce ſavant auteur ſur cet objet, j'ajouterai les remarques & l'anecdote rapportées par M. *Bonnami*, dans une de ſes diſſertations hiſtoriques. On voit encore, diſoit cet académicien en 1754, des veſtiges conſidérables de l'ancien aquéduc d'Arcueil *, dans la cour d'une maiſon à laquelle ils ſervent de clôture; ils peuvent avoir environ cinquante pieds de haut, & l'édifice qui eſt auprès de l'aquéduc moderne eſt conſtruit & lié des mêmes matériaux que le palais des Thermes. Le canal qui conduiſoit les eaux pardeſſus cet ancien aquéduc exiſte encore en certains endroits; il eſt à découvert, & il paroît qu'il étoit appliqué ſur un lit de carreaux de terre cuite, de même modèle que ceux de la maſſe du mur, au milieu duquel on voit encore une arcade cintrée de trois cintres. La largeur de cette arcade fait ſoupçonner qu'il y en avoit une autre au deſſus comme

* Village à une lieue de Paris, au ſud.

au pont du Gard ; car au-dessus du mur où elle est, il y a une retraite qui fait connoître que celui d'en bas étoit plus épais : mais dans l'endroit où l'on auroit pu voir cette arcade inférieure, on a appliqué un bâtiment moderne qui la cache. Les anciens propriétaires de la maison dont je viens de parler, auroient bien voulu détruire ces restes antiques, continue le même écrivain ; mais ne le pouvant faire par mains d'ouvriers, ils demandèrent la permission de les faire sauter, en les minant. Les ingénieurs ayant reconnu que l'effort de la mine pouvoit ébranler l'aquéduc moderne, qui n'en est qu'à environ trois ou quatre toises, le roi refusa la permission que demandoient ces propriétaires.

J'ignore, Monsieur, dans quel état sont aujourd'hui les choses ; mais il seroit aisé aux curieux de s'en informer. Après cette citation que je n'ai point cru déplacée, puisqu'elle vient à l'appui des principes de M. *de la Faye*, je me hâte de passer à son second mémoire qui mérite d'être lu d'un bout à l'autre. Je regrette que

» carrières d'où ils tirent le gypse, &
» sont alors obligés de le faire venir
» à leurs frais. Si le plâtre qu'ils four-
» nissent a été fait seulement avec des
» pierres gypseuses, il est sans contredit
» de bonne qualité, & doit former
» un corps solide ; mais si les plâtriers
» se trouvant manquer de la quantité
» de gypse qu'il leur faut pour com-
» pletter leur fournée, ou voulant
» augmenter leur débit ou économi-
» ser sur le transport de cette pierre,
» mêloient avec du gypse de la pierre
» calcaire, qui se trouvant plus près
» d'eux leur coûteroit moins, il en
» résulteroit, par la cuisson, un plâtre
» incapable de produire un corps so-
» lide, & qui dans les constructions
» pourroit opérer des effets d'autant
» plus dangereux, qu'étant mêlé avec
» de la chaux, l'humeur corrosive
» qu'il contiendroit brûleroit les bois,
» & les réduiroit en poudre : à moins
» qu'on n'eût pris la précaution de
» les envelopper, comme dit *Vitruve*,
» avec de la paille ou de la fougère. Les
» entrepreneurs des bâtimens recon-
» noîtront peut-être un jour que le
» dépérissement

» dépérissement des poutres dans leur » scellement, & celui des planchers » revêtus d'aires de plâtre, n'ont été » souvent que l'effet de la matière » corrosive qui les enveloppoit.

» Comme le gypse est une pierre » qui ne se reproduit point, les pays » qui en manquent aujourd'hui, ne » pouvant y suppléer qu'avec de la » chaux, sont particulièrement inté- » ressés à connoître la manière dont » les anciens la préparoient, & que » j'ai indiquée dans mon premier » mémoire. Entre tous les monumens » qui nous restent des anciens, il n'en » existe pas un de ceux qui ont été » construits en plâtre : il y a donc lieu » de croire que cette matière ne peut, » comme la chaux, opposer au temps » une longue résistance, & nous ne » devons point être surpris de ce que » *Vitruve* en défende l'emploi (*ne* » *minime gypsum*), même pour les » corniches des appartemens, qui » étoient le genre d'ouvrage où cette » matière, comme dit *Pline*, étoit » employée avec le plus de succès ».

Cet ouvrage est terminé par trois

lettres de M. de *Bruno*, qui a vécu quelques années dans l'Inde en observateur, & qui s'est fait un plaisir de rendre compte à M. *de la Faye* des procédés des Indiens Malabares dans leurs constructions ; procédés qui s'accordent parfaitement avec les résultats de l'auteur.

La lecture de son mémoire m'a rappellé un passage de *Pline*, qui a peut-être échappé à ses recherches, & qui peut seul donner une grande idée des connoissances singulières que la plus haute antiquité avoit déjà acquises sur l'art de bâtir. Voici ce passage tiré du livre 34, chapitre 14, cité & traduit par M. le comte de *Caylus*, c'est-à-dire, par main de maître pour l'intelligence du texte relativement à la partie des arts.

« La magnificence du temple de » *Diane* d'Ephèse mérite l'admiration ; » l'Asie entière a été deux cents vingt » ans à le bâtir. On choisit, pour placer cet édifice le terrein d'un marais, » afin d'éviter le danger des tremblemens & des ouvertures de terre ; » & pour ne point établir dans un

» terrein mouvant & gliſſant des » fondemens d'un ſi grand poids, on » les poſa ſur des charbons pilés, & » ſur des peaux chargées de leur » laine, &c. ».

Je n'inſiſterai pas ſur les réflexions phyſiques que peut faire naître le récit de *Pline*, dit le ſavant traducteur de ce morceau dans un mémoire ſur la *Diane* d'Ephèſe; j'obſerverai ſeulement en paſſant que la ſuperficie d'un marais ne peut fournir qu'une médiocre reſſource contre l'effort & la commotion d'un tremblement de terre. Le charbon pilé & les peaux avec leur laine ne peuvent être d'un grand ſecours, en raiſon du poids d'une fondation pareille à celle dont on nous donne l'idée. Il faut cependant convenir que des peaux qui ſe fondent à l'humidité, & dont le poil fait une liaiſon avec le charbon pilé, doivent produire un bon effet pour une fondation.

C'eſt aux gens de l'art à prononcer ſur le mérite de cette critique; mais l'autorité du naturaliſte latin n'en

prouve pas moins la théorie profonde des anciens.

Pour revenir à M. *de la Faye*, j'oubliois de vous dire, Monsieur, que son mortier de poudre de marbre ou de pierre, acquiert par ses procédés une dureté qui le rend propre à tout. Il en a fait faire pour les jardins des vases & des statues qui ont resisté aux épreuves les plus destructives. On en voit à sa terre de Roquencourt, près de Marli, ou dans son cabinet à Paris. Sa politesse affable l'ouvre à tous les curieux & à tous les étrangers, & s'empresse de répondre à leurs questions. Les personnes qui voudroient se procurer quelques vases ou statues de ce genre, en trouveroient à l'attelier de M. *Levieux*, rue des Fossés M. le Prince. C'est un jeune sculpteur qui annonce du goût & des talens, & que M. *de la Faye* a instruit de son procédé.

Après l'examen réfléchi de ces deux savans mémoires, dont une partie est du ressort de l'académie d'Architecture, j'aime à croire que

nos ingénieurs civils & militaires forceront les ſubalternes à leurs ordres d'abandonner une manipulation de routine qui n'avance rien, pour ſuivre une marche plus raiſonnée & qui tend mieux au but. Quoi qu'il en ſoit, je dois remarquer en finiſſant, qu'au mérite du fond, M. *de la Faye* joint encore dans ſon ouvrage le mérite de la forme. Il écrit avec préciſion & avec clarté; ſon ſtyle eſt celui de la choſe : ſimple & pur comme ſes mœurs, il annonce un ſens droit & une raiſon exercée.

Je ſuis, &c.



LETTRE XII.

Contes & Fables Indiennes de Bidpaï, *&* *de* Lockman, *traduites d'*Ali Tchelebi-ben-Saleh, *auteur Turc, ouvrage commencé par M.* Galand, *continué & fini par M.* Cardonne, *secrétaire interprète du roi pour les langues orientales, &c. &c. A Paris, chez* Lambert, *imprimeur, rue de la Harpe.*

VOUS connoiſſez, au moins de réputation, Monſieur, cet antique philoſophe des Indes, dont les apologues ingénieux ſont depuis tant de ſiècles la leçon des peuples & des rois de l'Orient. Nous devons le placer au premier rang des bienfaiteurs du genre humain. Par lui la morale a mêlé aux traits de force & de grandeur qui la caractériſent, des graces naïves & ſéduiſantes : par lui la vérité fit entendre ſa voix dans le palais même des deſpotes. Il eſt le créateur d'un genre de littérature à la portée de toutes les conditions & de tous les

âges, toujours inſtructif & toujours amuſant. *Virgile* eut compté ce ſage brachmane parmi ces citoyens de l'Eliſée que les dieux combloient d'une félicité pure pour avoir embelli notre vie du charme des beaux arts. *Inventas aut qui vitam excoluere per artes.*

Maintenant que les fables ſont familières à l'enfance, nous ne ſavons pas dignement admirer le génie qui les imagina, & pourtant quelle idée ſingulière que celle de nous donner les animaux pour précepteurs & de peindre ſous cet emblême nos mœurs & nos paſſions, le vice & la vertu! Cette invention précéda la comédie; il ſemble au contraire que la comédie eût dû la précéder. Rien de plus naturel que de nous mettre nous-mêmes en ſcène, de retracer les tableaux que nous offre à chaque inſtant la ſociété, de faire parler le langage ordinaire des paſſions à des hommes paſſionnés; mais c'eſt un rafinement de l'art de ſubſtituer à la place du flatteur & du ſot qui l'écoute, le renard & le corbeau. *La Fontaine* avoit raiſon de dire :

L'Apologue est un don qui vient des immortels,
Ou si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels.

Cet éloge si brillant & si juste est l'apothéose de *Bidpaï*. Nous allons examiner ce qui nous reste de ses ouvrages. Peut-être serez-vous curieux de savoir auparavant ce que l'histoire nous apprend de sa personne.

Bidpaï fut un de ces brachmanes Indiens renommés par leur sagesse & par la profondeur de leur métaphysique. Il ne paroît pas que *Bidpaï*, à l'exemple de ses confreres, eût uniquement appliqué son esprit à une science épineuse, & qui trop souvent n'enfante que de vains systêmes. Plus jaloux de répandre une lumière également propre à tous les yeux, que d'éblouir par des éclairs de génie les scrutateurs oisifs des vérités intellectuelles, il étudia, de préférence, la morale.

Le prince qui régnoit alors dans les Indes annonçoit des inclinations nobles ; il étoit encore très-jeune, il avoit besoin d'un guide qui le conduisît à la vertu. *Bidpaï* résolut de

composer un livre qui fût pour le chef d'un grand peuple un code de prudence, de modération, de bienfaisance & de courage.

Les monarques orientaux sont entourés de vils esclaves, qui n'ont d'autre langage que celui de la flatterie. La vérité n'ose approcher de leur trône. On tremble de parler librement devant celui qui d'un mot peut ôter la vie. *Bidpaï* enveloppa ses conseils du voile de la fiction. Ainsi c'est au plus grand des maux dont soit affligée la nature humaine, c'est à la terreur qu'imprime le despotisme, que nous sommes redevables de l'apologue.

Le livre du philosophe eut le bonheur de plaire au monarque; il voulut récompenser l'écrivain qui lui formoit le cœur en flattant son imagination. Persuadé que personne n'étoit plus capable de pratiquer tant de belles maximes que celui qui les avoit dictées, il l'appella près de lui, & le força d'accepter le fardeau du ministère.

Dabichelim (c'est le nom de ce prince) régna long-temps & rendit ses sujets heureux. En mourant, il

remit à ses enfans l'ouvrage de *Bidpaï*, comme un héritage plus précieux que sa couronne. *Bidpaï* devint par là l'instituteur d'une longue suite de rois, tous adorés de leurs sujets & redoutés de leurs voisins. Ils s'étoient fait une loi de ne point communiquer un livre qui étoit leur plus intime confident & leur plus sage conseiller. *Kosrou* premier chargea son médecin d'en obtenir une copie ; & la Perse s'enrichit à son tour du véritable trésor des Indes.

Depuis il passa dans les mains des Califes. On en fit des versions en langue Arabe & en langu e Persienne ; & enfin un Molla très-habile le traduisit en langue Turque. Cette traduction est un chef d'œuvre, & le modèle de toute l'éloquence dont cet idiome est susceptible.

Malgré le succès prodigieux de ce recueil de fables, malgré la grande réputation de leur auteur, il faut avouer que leur mérite littéraire ne consiste guères que dans l'invention, Vous ne trouverez ici ni la précision d'*Esope*, ni l'élégance de *Phèdre*, encore moins la légereté & la naïveté de *la Fontaine*. *Bidpaï* a déterré le dia-

mant ; la gloire de le polir étoit réservée à d'autres mains que les siennes. On a dit que l'orient étoit le berceau des arts, on devoit dire que les arts étoient restés au berceau dans l'orient. Les habitans de cette partie du monde ont le génie en partage, nous avons la raison, les talens & le goût. Ils se contentent de ramasser nonchalamment les richesses que leur prodigue la nature, ils jouissent de ses faveurs comme des enfans gâtés : ils n'ont pas le courage d'y ajouter un nouveau prix par de généreux efforts, ils ne veulent rien se devoir à eux-mêmes. Il faut que les trésors qui naissent sous leurs pas soient transplantés dans nos contrées pour acquérir un lustre d'industrie préférable à la valeur réelle de ces matériaux étrangers.

Quelle différence entre les fables de *Bidpaï* & de *la Fontaine*, où règne cependant le même fonds d'idées ! Combien l'imitateur est supérieur à l'original ! Le célèbre *Pope*, écrivant en poëte, le parallèle d'*Homère* & de *Virgile*, dit que la statue du premier est un amas

de saphirs & de rubis dont la critique même ne peut soutenir l'éclat ; & que celle du chante d'*Enée* est composée d'un or pur, mais plus remarquable encore par le travail de l'artiste, que par sa propre beauté. Ici, Monsieur, notre divin fabuliste a tout à la fois l'or façonné, les saphirs & les rubis. *Bidpaï* ne révendiquera qu'un or brut. J'en fournirois vingt preuves. Vous vous contenterez d'une seule; je choisis la fable des pigeons.

» Deux pigeons s'aimoient au point « de n'avoir que le même nid pour » demeure, & la provision de grains » & d'eau qu'ils y avoient en abon» dance leur faisoit préférer ce genre » de vie rétirée à toutes les délices du » monde, qu'une résolution réfléchie » & appuyée sur de puissans motifs de » retraite les avoit déterminés à aban» donner. L'un se nommoit *Bazendeh*, » & l'autre *Nevazendeh*. Unis par le » même caractère & les mêmes incli» nations, ils passoient des jours heu» reux ; .... le temps qui détruit tout » parut être jaloux d'une union si in» time, ... Bientôt succédèrent à » l'amitié la plus tendre, l'indifférence

» & le dégoût de n'habiter toujours » que le même lieu, &c. ». Quelle lourde période que la première phrase! Est-ce là le style d'une fable, au commencement sur-tout! Le lecteur a déjà besoin de reprendre haleine. En revanche, il lui est permis de s'amuser un moment de cette résolution *réfléchie* d'abandonner le monde, attribuée à deux pigeons. Les noms bisarres dont sont baptisés les volatiles amoureux ne me paroissent pas moins plaisans, *Bazendeh! Nevazendeh!* Je ne sais pourquoi ces mots là m'effarouchent. Pour l'honneur de l'idiôme oriental, le traducteur eût dû les expliquer dans une note, & nous garantir qu'ils sont pleins de grace & de sens. Je regrette qu'on n'ait pas supposé au pigeon voyageur plutôt un peu d'ennui de son séjour qu'une indifférence qui le rend moins intéressant, & dément le caractère des oiseaux consacrés à *Vénus*. Notre bon homme *la Fontaine*, tout en jurant qu'il admiroit son maître *Bidpaï*, a bien vu ces défauts & les a corrigés.

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre;
Un d'eux s'ennuyant au logis

Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.

Vous sentez, Monsieur, combien cette simplicité est touchante ! quelle charmante brieveté ! quel excellent ton de narration ! Comparons encore ces deux discours. Le pigeon délaisse son volage ami, voici comment *la Fontaine* le fait parler :

Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux ;
Non pas pour vous, cruel. Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avançoit davantage !
Attendez les zéphirs. Qui vous presse ? Un corbeau
Tout-à-l'heure annonçoit malheur à quelqu'oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucon, que rézeaux ; hélas, dirai-je ? il pleut !
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut ?
Bon souper, bon gîte, & le reste ?

Imaginez qu'un pigeon exprime les ſentimens que nous lui donnons, aura-t-il un langage plus doux, plus naïf, plus intéreſſant? Quel trait que cet hémiſtiche, *non pas pour vous, cruel!* Que le vers eſt heureuſement coupé! Les ſuivans ſont une adroite imitation de ceux que *Virgile* fait prononcer à *Didon*, dans une pareille circonſtance :

Et mediis properas aquilonibus ire per altum,
Expectet facilemque fugam ventoſque ferentes.

La fin couronne dignement tout le reſte. Le malheureux oiſeau reſſent déjà les peines & les inquiétudes que lui prépare l'avenir. Il s'y transporte, il plaint d'avance les dangers & les maux de ſon frère. Vous les plaignez avec lui. Il eſt impoſſible que le poëte faſſe mieux illuſion à ſes lecteurs.

Si vous vous plaiſez à rapprocher les contraſtes de ſtyle, j'ai de quoi vous ſatisfaire. Voilà le même diſcours tel qu'il eſt chez *Bidpaï*.

« Cher & inſéparable *Bazendeh*, » il m'eſt aiſé de juger par ce que » vous dites que vous n'avez pas

» éprouvé les peines que l'on souffre
» dans les voyages.... Vous ignorez
» la maxime reçue, qui porte que la
» séparation d'avec ce que l'on aime
» (je suppose que vous êtes dans le
» même cas) affecte le cœur & ôte
» toute espèce de repos. Le beau plai-
» sir de se trouver à la fin de chaque
» journée sur le bord d'un chemin
» saisi de crainte & d'effroi ». Quelle
glace! quelle sécheresse! Est-ce là
que *la Fontaine* a puisé ces pensées
délicates, ces tours insinuans qui pé-
nètrent jusqu'au fond de l'ame? *La
Fontaine* est un véritable enchanteur;
faire éclorre les fleurs de la poësie
d'un gravier si stérile, c'est renou-
veller le miracle de la fable qui
fait naître la déesse des amours de
l'écume de la mer. Pardonnez-moi
cet enthousiasme. Je respecte le nom
de *Bidpaï* consacré par des siècles
de gloire; mais il me semble qu'on
peut sans blasphême littéraire sacri-
fier à la gloire de *la Fontaine* les
noms de ceux qu'il appelloit ses pré-
cepteurs. Un excès de modestie le
trompoit, il n'eut de précepteur que
la nature. Il est aisé de s'en convain-

cre. En empruntant quelques idées, il ne fit que reprendre son bien. Ce qui est de lui efface tout ce qui n'en est pas. Ces vers

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.

ces vers que *Tibulle* eût enviés, valent seuls trente volumes de contes & de fables Indiennes.

Ce qui manque principalement à celles-ci, c'est l'art des convenances, l'art de peindre les caractères, la vraisemblance. Vous ne découvrez pas la moindre nuance entre une bête & un docteur, un courtisan & un derviche, c'est pousser un peu trop loin la similitude. Jamais une plaisanterie qui annonce que le poëte se joue de sa matière. Toujours de la gravité, de la morgue. Un renard, un singe, une souris dissertent aussi sérieusement qu'un Anglois sur la politique & la morale, ils disputent même d'érudition & de mémoire à nos commentateurs; citent, comme eux, des autorités & de longs passages, comme eux les paraphrasent, les noient dans une mer de réflexions triviales. Quelquefois aussi les images sont fausses &

dégoûtantes. Par exemple, une souris *va heurtant, de désespoir, sa tête contre ce qu'elle rencontre, en fait sortir sa cervelle & expire.*

Je serois injuste, Monsieur, de ne m'arrêter que sur les défauts. Je conviens de bonne-foi que ces trois volumes offrent des morceaux agréables, qui rappellent au lecteur instruit la force, la hardiesse, la fécondité, l'imaginations des orientaux. Vous y lirez plusieurs contes philosophiques, & plus *moraux* que la *Légende dorée* du frère *M****. Un derviche traversoit une forêt, profondément occupé des merveilles de la Providence, & s'attendrissant au souvenir des marques visibles de sa bonté. Il vit un faucon voler & se poser sur un arbre avec un morceau de viande au bec, qu'il déposa dans un nid en le couvrant de ses aîles. Le nid renfermoit une petite corneille sans plume, abandonnée de pere & mere, le faucon la nourrissoit. Quelle est donc, s'écria le derviche, la miséricorde divine! les moindres créatures lui sont cheres, elle n'oublie pas de pourvoir à leurs besoins. Pourquoi ne pas m'abandonner entiere-

ment à ses soins paternels? N'attachons plus notre cœur aux causes secondes, reposons-nous sur la premiere de toutes. Le derviche se retire à l'écart; il demeure trois jours & trois nuits sans boire & sans manger, attendant un prodige pareil à celui dont il avoit été témoin. Dieu lui fit entendre une voix qui lui dit: « toi qui me sers, sache que j'ai créé » la machine de l'univers telle qu'elle » est, à la charge & condition que » les causes secondes agiroient, & » que les hommes travailleroient pour » se nourrir. Je pourrois, par ma puis» sance, contribuer immédiatement à » ta nourriture, sans aucun soin de » ta part; mais par un décret de ma » sagesse, les besoins des créatures » sont sujets aux causes secondes, & » c'est par elles qu'elles subsistent & » se maintiennent. Prétends-tu, par ta » résignation, t'opposer à ma sagesse » & à ma providence »?

Afin que vous ne m'accusiez pas de ménager les citations, je vais vous transcrire un autre conte que vous jugerez meilleur que le précédent. « Un derviche renommé par la sain-

» teté de ſa vie, entra chez un confi-
» ſeur. Le maître de la boutique s'em-
» preſſa de régaler le ſaint homme &
» lui préſenta un vaſe plein de miel.
» A peine l'eut-il découvert, qu'une
» légion de mouches fondit deſſus.
» Le confiſeur prit un éventail pour
» les en chaſſer; les mouches qui ſe
» trouvèrent ſur le bord du vaſe, ſe
» ſauvèrent aiſément; celles qui, plus
» avides, s'étoient jettées dans le
» milieu, retenues par le miel, ne
» purent s'envoler.

» Le derviche, plongé dans une
» profonde rêverie, examinoit ce
» ſpectacle d'un œil avide; il laiſſa
» échapper un ſoupir. Le confiſeur
» étonné lui en demanda le ſujet.

» Ce vaſe, dit le derviche, eſt le
» monde, & les mouches en ſont les
» habitans. Celles qui ſe ſont arrêtées
» ſur le bord du vaſe, reſſemblent aux
» ſages qui, maîtres d'eux-mêmes,
» ne courent pas comme des inſenſés
» après les plaiſirs, & ſe contentent
» de les eſfleurer. Les mouches qui ſe
» ſont précipitées au milieu du vaſe,
» repréſentent ceux qui, lâchant la
» bride à leurs paſſions, ſe livrent

» ſans aucune retenue à toute ſorte » de volupté.

» Lorſque l'ange de la mort, par- » courant d'un vol rapide la ſurface » de la terre, agitera ſes aîles, les » hommes qui ne ſe feront arrêtés que » ſur les bords du vaſe, prendront » librement leur eſſor vers la partie » céleſte; mais les eſclaves de leurs » paſſions qui ſeront plongés dans le » vaſe des plaiſirs, s'y enfonceront » de plus en plus, & ſeront précipités » dans les abîmes ».

Ces fables & ces contes ſont enchaînés les uns aux autres par un fil aſſez groſſier. *Dabichelim*, monarque des Indes, va conſulter le ſage *Bidpaï*. *Bidpaï*, au lieu de ſatisfaire directement à ſes queſtions, & d'ennuyer ſa hauteſſe par des diſſertations en forme, introduit dans ſon entretien des perſonnages chimériques qui s'interogent & ſe répondent alternativement par des fables. Cela nous repréſente fidelement les mœurs du pays.

Je ne vous rapporte point les préceptes politiques du brachmane Indien; ils

ſont très-communs, très-faciles, très-ſimples ; & cela n'empêche pas qu'ils n'aient fait fleurir de vaſtes empires pendant un long cours d'années. Voilà ſur-tout, Monſieur, ce qui attache au nom de *Bidpaï* un éclat bien préférable au phoſphore de la célébrité littéraire, & la reconnoiſſance de toutes les nations éclairées. Ce nom ſeul, ce nom de *Bidpaï* fait l'éloge de celui qui mérite de le porter. Il ſignifie le *philoſophe charitable.* Charlatans du jour, ſinges des *Leucipe* & des *Carnéade*, qui de vous oſeroit aſpirer à un titre ſi beau ?

Nous ſavons gré à la plume ſavante & exercée qui nous a tranſmis un monument précieux de la littérature primitive. Ce monument n'augmentera point nos lumières, mais il amuſera du moins notre curioſité. Il fixera les regards de ceux qui ſont jaloux de connoître quelles ont été les premières productions humaines ; on appliquera aux fables de *Bidpaï* le jugement de *Quintilien* ſur le recueil des poëſies d'*Ennius*. C'eſt un arbre dégarni de feuillage, & couvert d'une écorce

dure & flétrie, mais vénérable par le culte religieux des peuples.

Je suis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Mon Apologie, précédée du Dix-huitième Siècle, satires par M. Gilbert, *quatrième édition, revue & corrigée avec soin. A Paris, chez* Berton, *libraire, au Soleil levant, rue Saint-Victor, vis-à-vis Saint-Nicolas-du-Chardonnet, brochure* in-8°. *de 300 pages; prix 1 livre 4 sols.*

Quatre éditions dans l'espace de six semaines, sans compter plusieurs contrefaçons, voilà une réponse victorieuse aux sublimes critiques de M. *de la Harpe*. En vain pour se consoler, l'envie pretend-elle que la méchanceté seule suffit pour donner de la vogue à un ouvrage; les satires en prose de M. *de la Harpe*, & toutes les injures rimées que les aboyeurs de la philosophie ne cessent depuis un mois de vomir contre M. *Gilbert*, sont une preuve convaincante *que pour plaire il ne suffit pas d'être méchant*, leur nom

même n'eſt peut-être pas venu juſqu'à vous. Non, Monſieur, quoi qu'en diſe M. *d'Alembert*, il n'y a que les bons écrivains dont les ouvrages ſoient enlevés avec cette rapidité dont on n'a point vu d'exemple depuis long-temps.

La nouvelle édition que je vous annonce ſera, ſans doute, encore bientôt ſuivie d'une autre ; les changemens heureux & en grand nombre que l'auteur a fait à ſes deux ouvrages leur donnent un degré de perfection qui doit faire deſirer à tous les amateurs de la belle poëſie, d'avoir cette nouvelle édition. Vous trouverez ſur-tout la fin du *Dix-huitième Siècle*, & le commencement de l'*Apologie*, bien ſupérieurs à l'état où ſe trouvoient ces deux morceaux dans la troiſième édition. Dans le cours des deux ouvrages, il ſe trouve un grand nombre de vers répandus qui ſont beaucoup perfectionnés ; l'auteur s'eſt appliqué ſur-tout à marquer davantage quelques tranſitions qui paroiſſoient trop bruſques, & il y a parfaitement réuſſi.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

*Métamorphoses d'*Ovide, *traduction nouvelle en vers françois, avec des notes, par M.* de Saint-Ange, *livre premier. A Paris chez tous les marchands de nouveautés.*

PARMI les écrivains qui ont illustré la littérature latine, *Ovide* doit surtout être remarqué, parce qu'il est le seul qui se soit écarté de ce goût sûr & délicat qui caractérise le beau siècle d'*Auguste*. Doué de tous les talens qui font les grands poëtes, il abusa de la prodigieuse facilité qu'il avoit reçue de la nature ; heureux si comme *Racine* il eût trouvé un ami sévère qui lui eût appris à faire des vers difficile-

ment. Avec le génie le plus heureux, il n'a pu cependant atteindre à la perfection de son art; *Virgile* lui est infiniment supérieur dans la poësie héroïque; *Tibulle* & *Properce* sont au-dessus de lui dans l'élégie. Peut-être eût-il surpassé tous ses contemporains s'il eût joint à ses dispositions naturelles, des réflexions solides, un travail pénible & assidu; mais amoureux de toutes les idées que son esprit fécond lui suggere, il les adopte sans choix & sans examen. Séduit par l'éclat d'une pensée brillante, il la retourne en cent manières différentes, il la tourmente en quelque sorte, il la présente sous toutes les formes dont elle est susceptible & semble ne la quitter qu'à regret; il ne sait point s'arrêter, il veut tout dire & n'abandonne rien à la pénétration du lecteur. Son abondance fatigue & rassasie. Souvent il affoiblit par des jeux de mots & des subtilités puériles, les morceaux les plus graves & les plus pathétiques. Il cherche plutôt à éblouir par des traits ingénieux, qu'à toucher par des sentimens vrais & naturels;

l'esprit parle plus que le cœur dans ses ouvrages, & il défigure presque toujours par un ton précieux & une affectation choquante le langage de la passion. On sera moins surpris de ces défauts d'*Ovide*, si l'on fait attention à ses mœurs & à son caractère. Livré aux plaisirs & à la mollesse, comment auroit-il pu se résoudre à dévorer les dégoûts que tout auteur éprouve nécessairement quand il veut limer & corriger ses ouvrages? Est-il étonnant qu'un homme énervé par le luxe & par la débauche, ait mis dans ses écrits plus de brillant & de graces, que de nerf & de solidité. Ses vers couloient sans peine & sans effort d'une veine abondante & facile. Toujours satisfait de lui-même, il s'abandonnoit à son imagination vive & badine, il ne vouloit trouver qu'un amusement agréable dans le commerce des muses, & sans se fatiguer pour franchir le sommet escarpé du Parnasse, il se contentoit de cueillir des fleurs dans le vallon. Plus voluptueux que tendre, plus libertin qu'amoureux, il ne cherchoit que le plaisir dans la société des fem-

mes; voilà pourquoi dans ses poësies il est plus galant que passionné, plus brillant que naturel. Toujours léger & folâtre, il respire les plaisirs & la volupté, jamais l'amour & le sentiment; il plaît, il amuse sans laisser dans l'ame d'impression profonde.

De tous les ouvrages d'*Ovide*, celui qu'on estime & qu'on lit le plus aujourd'hui, ce sont ses Métamorphoses. Le fonds en est agréable & très-varié. Toute la mithologie ancienne se trouve rassemblée dans ce poëme. La narration d'*Ovide* semble prêter encore de nouvelles graces à ces fables charmantes, qui sont si favorables à la poësie. Quoiqu'indépendantes les unes des autres, l'auteur a su les rapprocher par des liaisons ingénieuses, & en former un ouvrage suivi, qui commence par le cahos & le déluge, & s'étend jusqu'à la mort de *Jules César*. Quel que soit le mérite des *Métamorphoses d'Ovide*, on y trouve ses défauts ordinaires, & sur-tout beaucoup de longueurs & des détails inutiles, qui réfroidissent l'intérêt & rallentissent prodigieusement la marche de

la narration. Pour faire paſſer, avec ſuccès, ce poëme dans notre langue, il falloit que le traducteur eût plus de goût que ſon original, qu'il tâchât de ſerrer ce qui eſt lâche & diffus dans *Ovide*, & qu'il ſût élaguer à propos des détails, qui, déja faſtidieux en latin, malgré la richeſſe du ſtyle, ſont tout-à-fait inſupportables en françois. Au contraire, M. *Fariau de Saint-Ange*, trop fidèle & trop ſcrupuleux, ſans doute, pour oſer retrancher quelque choſe au texte de ſon auteur, a jugé à propos de l'allonger encore, quoiqu'une pareille liberté ſoit plus condamnable; & *Ovide* peut paſſer pour un écrivain concis & ſerré en comparaiſon de ſon traducteur. Jugez à quel point il eſt défiguré par ſon commentateur. Voici ſon début.

Je veux *developper* les changemens *des choſes*:
Dieux puiſſans, dieux auteurs de ces métamorphoſes,
Vous qui ſeuls embraſſez *tous* les ſiècles *divers*,
Dans ce hardi projet *encouragez* mes *vers*;

Et *dès* les premiers temps conduisez d'âge en âge,
Jusqu'au jour des *Césars* le *cours* de mon ouvrage.

Je veux développer le changement des choses. Ce début ne conviendroit-il pas mieux à un chimiste qui voudroit annoncer les changemens opérés sur ses fourneaux, qu'à un poëte inspiré, & porté par l'instinct de son génie à décrire les merveilles de la toute-puissance des dieux ?

Vous qui seuls embrassez *tous* les siècles *divers*,

Ce vers est tout entier de la création de M. *de Saint-Ange*, & il ne lui sera point envié. A quoi bon cet éloge? D'ailleurs *tous les siècles* ne disoit-il pas assez? *Tous les siècles divers* a donc bien de la grace aux yeux de M. *de Saint-Ange*? *Encouragez mes vers*; *Ovide* étoit trop naturel pour débuter par une expression aussi recherchée; *cœptis aspirate meis*, *secondez mon entreprise*. *Et* DÈS *les premiers temps* n'est point françois dans le sens du traducteur; il

falloit depuis les premiers temps: ainsi l'on dit, dès les premiers temps l'homme fut méchant; dès l'enfance il annonce ce qu'il sera; mais un historien ne dira point, j'ai conduit mon histoire *dès* les premiers temps de la monarchie jusqu'à nos jours, à moins que ce ne soit un historien Allemand. Jusqu'au jour des *Césars* conduisez le *cours* de mon ouvrage; sont encore des expressions trop peu naturelles pour un exorde aussi simple que celui d'*Ovide*.

Voilà certainement un début qui ne donne pas de belles espérances. Cependant ne nous prévenons point. M. *de la Harpe*, qui s'y connoît, nous assure que toutes *ces fautes sont bien rachetées* par la belle description du cahos. Voyons.

Avant le monde, avant l'air, la terre & les mers
Et le ciel dont la voûte embrasse l'univers,
La nature n'offroit qu'un aspect *uniforme*,
N'étoit qu'un *tout* confus, où *rien* n'avoit sa
forme.
On l'appella cahos; mélange ténébreux
D'élémens ennemis *mal accordés entr'eux*;

Impuissante matière, où de chaque substance
Dormoit sans mouvement la stérile semence.
Le soleil sur un monde obscur, inanimé,
N'épanchoit point les feux de son orbe enflammé,
Et de l'astre des nuits la lumière inégale,
Qui croît, & *tour à tour* décroît par intervale,
Dans son cours *incertain* ne régloit point les mois.
Le globe dans les airs, balancé par son poids,
Ne nageoit point encor suspendu dans l'espace
Et le vieux Océan, qui *presse sa surface*,
N'allongeoit point ses bras autour d'elle étendus.
L'air, la terre & la mer, ensemble confondus,
'Allioient *en désordre & le plein & le vuide*,
Le froid avec le chaud, le sec avec l'humide;
Et, *dans un vague amas de contrariétés*,
Flottoient confusément l'un par l'autre heurtés.

M. *de la Harpe* trouve ce morceau admirable, il n'y voit rien à reprendre. Je suis un peu plus difficile. Je conviens que les douze vers depuis *impuissante matière*, jusqu'à *autour d'elle étendus* sont très-poëtiques, qu'ils rendent très-exactement les cinq vers du poëte latin, que la critique y

trouve peu de prise. Cependant il y a dans ces mots *qui croît & tour à tour décroît* une inversion peu naturelle ; il falloit, qui tour à tour croît & décroît par intervalle. Je n'aime pas encore l'épithète *incertain* qui ne convient point au cours de la lune dont les révolutions sont trop constantes, trop connues, trop visibles pour que son cours puisse être dit *incertain*. J'y blâmerois aussi *le globe*, expression trop vague, qui ne désigne pas assez la terre, puisque les autres planettes sont aussi des globes, qui, comme la terre, nagent dans l'espace ; ainsi puisqu'il n'y a rien plus haut qui désigne que le poëte veut parler de la terre ; il falloit une épithète qui indiquât quel globe il avoit en vue. La première qualité de l'écrivain, c'est de se faire entendre sans le secours d'un commentateur. Qui *presse sa surface* est non-seulement dur, mais encore obscur ; *le globe* est trop éloigné pour qu'on puisse, en vertu de la construction, y rapporter ces mots, *qui presse sa surface*, qu'on est tenté d'appliquer à *l'espace*, substantif plus voisin. Ces

taches n'empêchent pas, je le répéte, que ces douze vers ne soient très-beaux, ce sont même peut-être ceux de tout l'ouvrage sur lesquels est le mieux empreinte la véritable couleur de la poësie.

Mais si j'ai dû rendre justice à ces beaux vers, il faut aussi, pour l'honneur du goût, pour l'instruction de M. *de Saint-Ange*, & pour la confusion de M. *de la Harpe*, faire sentir le ridicule des vers suivans. D'abord, comment concevez-vous qu'on puisse allier ensemble *le plein & le vuide?* Cela me paroît aussi difficile que d'allier le jour & la nuit. Aussi *Ovide* n'avoit-il pas imaginé ce rare secret. C'est M. *de Saint-Ange* qui voyant *Ovide* accoupler le *froid avec le chaud*, le *sec avec l'humide*, a cru bonnement que le *plein & le vuide* n'étoient pas plus contraires, & pressé d'ailleurs par le besoin d'une rime à *humide*, il vous fait voguer ensemble *le plein & le vuide.* Puis je ne sais comment le *vuide*, ou le néant, peut former quelque *désordre*. Ensuite *la terre, l'air & la mer qui flottent l'un par l'autre heurtés*; quel terrible choc cela doit faire,

& comment l'air & la mer peuvent-ils résister ! Et dans quoi flottent-ils ? Car il n'existe rien que ces élémens. M. *de Saint-Ange* n'est point embarrassé ; ils flottent *dans un vague amas de contrariétés*. Ah ! Monsieur, *quel vague amas d'absurdités !* Mais heureusement il n'y a pas un mot de tout cela dans *Ovide*. Voici les vers que M. *de Saint-Ange* a cru traduire, & que M. *de la Harpe* trouve admirablement rendus.

Quaque erat & tellus, illic & pontus & aer.
Sic erat instabilis tellus, innabilis unda,
Lucis egens aer, nulli sua forma manebat.
Obstabatque aliis aliud. Quia corpore in uno
Frigida pugnabant calidis, humentia siccis.

C'est-à-dire, » L'air, la terre & la » mer étoient confondus ; ainsi la » terre n'avoit point de solidité, la » mer n'étoit point fluide, l'air man- » quoit de lumière. Aucun des élé- » mens n'avoit la forme qu'il devoit » avoir. Ils se faisoient obstacle les » uns aux autres. Dans le même corps » le froid combattoit contre le chaud,

» le ſec avec l'humide ». Vous voyez qu'il n'eſt queſtion dans *Ovide*, ni de *vuide & de plein*, ni de ces *flots confus*, ni du *déſordre* produit par le *vuide*, ni de ce *vague amas de contrariétés* entaſſées par M. *de Saint-Ange*, objets de l'admiration de M. *de la Harpe*.

Après des fautes auſſi groſſières, je ne m'arrêterai point à vous faire obſerver la foibleſſe des ſix premiers vers, il en eſt un cependant qu'il eſt impoſſible de paſſer ſous ſilence,

Avant le monde, avant l'air, la terre & les mers.

D'abord il n'y a point d'hémiſtiche dans ce vers, à moins qu'on ne veuille s'arrêter après ces mots, *avant le monde, avant*. Enſuite ces deux *avant* ſont niais. Puis quand on a dit *avant le monde*, on a tout dit; avant la terre, avant la mer, devient inutile. Auſſi *Ovide* dit ſimplement *ante mare & terras & cœlum*. Enfin le poëte latin a ſoin de donner à cette énumération ſi ſéche un peu de rapidité par la conjonction &. *Ante mare & terras & quod tegit omnia cœlum*. Peut-on au contraire rien voir de plus traînant que cette marche *avant le monde, avant*

l'air, la terre, &c.? Et c'est-là ce qu'on appelle de la belle poësie. Ce ne seroit pas même de la prose passable.

Vous verrez encore dans cette *belle description du cahos* que l'architecte suprême *de l'air moins subtil* ÉPURA *la lumière*, que *la terre au-dessous d'eux* (l'air & le feu) *posa ses fondemens*, qu'*elle entraîna l'amas des plus lourds élémens*. Mais peut-être serez-vous obligé de demander au traducteur ou à son panégyriste, si *épurer la lumière de l'air* est du françois, si c'est vraiment la terre elle-même qui a *posé ses fondemens*, & ce qu'ils entendent par *les plus lourds élémens*; car l'on ne connoît d'élémens que l'air, la terre, l'eau & le feu, excepté en chymie, où l'on appelle *élémens des corps* les parties subtiles & déliées dont ils sont composés.

Il faut encore, avant de quitter la description du cahos, vous citer le morceau qui regarde la division du globe terrestre en cinq zones parallèles. Cette description géographique doit être courte & rapide, ou devient assommante. Aussi *Ovide* lui-même,

ceux que M. *de la Harpe* m'a indiqués, ceux où il trouve un *excellent goût de versification, & le véritable ton de la poésie*. Il cite cent vers de suite; s'extasie à la fin de la tirade, & n'y voit pas un mot à reprendre. Encore une fois, je suis plus sévère, mais vous me trouverez aussi plus juste.

L'âge d'or, âge heureux du monde en son enfance,
Vit fleurir l'équité, *vécut* dans l'innocence.
Avant que le pouvoir des consuls ou des rois
Fit graver sur l'airain *la menace des loix*,
Par l'attrait des vertus on suivoit la justice;
On ignoroit les noms de peine & de supplice.
Un juge environné de pâles supplians,
Ne dictoit point alors ses arrêts effrayans:
L'homme, simple en ses mœurs, *simple dans sa droiture*,
Pour juge avoit son cœur & pour loi la nature.
Le pin des mons altiers descendus sur les mers,
N'alloit point voyager dans un autre univers;
Et content d'habiter le lieu qui le vit naître,
Chacun bornoit le monde *à son vallon* champêtre.
On n'avoit point encore armé les escadrons;
Arrondi la trompette & courbé les clairons,

Ni de larges fossés entouré les murailles :
On ignoroit le fer forgé pour les batailles ;
Et ce siècle innocent, sans guerre, sans procès,
Goûtoit les doux loisirs d'une éternelle paix.
La terre, *vierge encor*, fertile sans culture,
Du soc qui la déchire ignoroit la blessure.
Les humains, satisfaits de ses libres présens,
Cueilloient *sur les buissons* leurs simples alimens,
Les fruits de l'arboisier, la fraise *montagneuse*,
Et la mûre attachée à la ronce épineuse.
Le gland *pouvoit suffire* à leurs sobres desirs.
Le printemps régnoit seul : l'haleine des zéphirs
Caressoit mollement les fleurs dont la nature,
D'elle-même & sans soins, émailloit la verdure.
L'épi, *sans laboureur*, jaunissoit les guérets ;
Là, couloit un lait pur, là, couloit un vin frais ;
Et d'un miel *savoureux* la liqueur *précieuse*
Distilloit *à flots* d'or des branches de l'yeuse.
Vainqueur du vieux Saturne, un dieu moins indulgent
Soumit bientôt le monde à son sceptre d'argent.
Jupiter en saisons partageant les années,
De l'antique printemps *abrégea* les journées.

L'été brûla les champs glacés par les hivers ;
Et l'automne inégal *attrista l'univers.*
Alors l'air s'embrasa de chaleurs orageuses ;
Et le froid aquilon de ses aîles *neigeuses*
Fit *pleuvoir* les frimats. *Un antre, un toit de joncs,*
Offrirent des abris, servirent de maisons.
Dans ces champs que le bled couronnoit sans semence,
Il fallut de Cerès déposer l'espérance ;
Il fallut que le bœuf, aux travaux condamné,
Gémît, dans les sillons, sous le joug incliné.
L'âge d'airain vit naître une race nouvelle,
Prompte à s'armer, farouche, & *non pas* criminelle.

Ce fut au siècle affreux, nommé siècle de fer ;
Que le crime en fureur s'échappa de l'enfer ;
La bonne-foi, la paix, si long-temps adorées ;
Et l'honnête pudeur, *sur leurs* aîles dorées,
Loin des hommes pervers *disparurent* soudain.
Des vices opposés *le dangereux* essaim,
Les trahisons, la fourbe, *accourant sur leur trace*,
De ces filles du ciel usurpèrent la place ;
Et l'envie & l'orgueil, la soif de posséder,
Et plus coupable encor la soif de commander.

Il faut convenir que parmi ces vers

il s'en trouve plusieurs qui sont bien frappés, plusieurs où respire un certain air d'aisance, & qui ne sont pas même sans grace. Remarquez cependant, & cette remarque est générale sur le style de M. *de Saint-Ange*, dans ses endroits même les moins défectueux, remarquez, dis-je, qu'il n'y a pas dans tout ce morceau de style & de couleur poëtique, nulle beauté hardie, nulle expression énergique; tous les vers d'ailleurs se traînent un à un ou deux à deux, tombent toujours, & de leur chute uniforme importunent l'oreille. Le sens est complet à la fin de chaque vers, ou du moins du second, défaut insupportable de nos jeunes poëtes, qui rend leurs ouvrages rimés d'une monotonie assommante.

Mais d'ailleurs combien de fautes grossières étouffent les beautés réelles de cette tirade. D'abord *l'âge d'or qui vécut* dans l'innocence; quel langage! c'est comme si je disois *le quinzième siècle vécut dans l'ignorance. La menace des loix* a quelque prétention à la hardiesse, mais prétention assez mal fondée, *la menace* au singulier me paroît

ridicule. Je sais que *les menaces des loix* eût été trop trop dur ; il falloit donc s'en tenir à la tournure latine *verba minantia.* L'homme *simple dans sa droiture*, est une expression digne de figurer dans la chanson de M. *de la Palisse* ; c'est comme si l'on disoit l'homme *fourbe dans ses trahisons*. Chacun bornoit le monde *à son vallon* n'exprime point l'idée du poëte latin, qui veut dire qu'on n'osoit point encore passer les mers ; on peut quitter son *vallon* sans traverser la mer. Les six vers suivans, on *n'avoit point armé les escadrons*, on *ignoroit le fer forgé pour les batailles*, *sans guerre* on goûtoit les loisirs de *la paix*, sont exactement dans le genre *niais*. Pourquoi cette triple paraphrase de ces trois mots d'*Ovide*, *sine militis usu?* D'ailleurs, puisqu'on est *sans guerre*, il est bien clair qu'on est *en paix* ; ainsi, *sans guerre on goûtoit les loisirs de la paix* est encore du *la Palisse*, & le pendant de *s'il n'étoit pas mort, il seroit encore en vie.* Les habitans de l'âge d'or cueilloient, dit le traducteur, *leurs alimens sur les buissons* ;

cependant ils cueilloient *la fraise & le gland* qui ne croissent pas *sur les buissons*; aussi cette addition est-elle due à l'imagination de M. *de Saint-Ange*. *La fraise montagneuse* est aussi du françois des montagnes; car on dit un *pays montagneux* pour exprimer un terrein couvert de montagnes; *mais la fraise montagneuse* est encore de l'invention de M. *de Saint-Ange*. Le gland *pouvoit* suffire à leurs desirs, pouvoit est inutile; pourquoi pas *suffisoit* tout simplement? *La liqueur précieuse d'un miel savoureux*, comme ces épithètes sont communes & sans couleur! *Distilloit à flots* n'est-il pas trop fort & incompatible? Distiller c'est tomber goute à goute, & comment donc le miel pouvoit-il *distiller* à grands *flots*? *Jupiter abrégea les journées du printemps.* Jamais *Ovide* n'a dit rien de semblable; *contraxit tempora veris*, veut dire qu'il abrégea la la durée du printemps; mais non pas qu'il abrégea chacune des journées dont cette saison est composée. L'automne *attrista l'univers* est foible, & ne caractérise pas l'automne qui at-

triste le monde bien moins que l'hiver. Je n'aime point l'*aquilon qui fait pleuvoir les frimats de ses aîles neigeuses*, l'image latine est bien plus belle, *glacies ventis adstricta pependit*. Voyez encore comme le traducteur a rendu platement *tum primum subiere domos, domus antra fuerunt ; un antre, un toît de joncs offrirent des abris*, SERVIRENT DE MAISONS. Je vous le demande, peut-on rien de plus commun & même d'aussi trivial ; j'omets plusieurs critiques ; mais quedites-vous de la pudeur qui *disparoît sur ses aîles*. On a dit souvent qu'un homme ou un dieu est porté sur l'aîle des vents ou des amours ; mais *disparoître sur ses aîles*, est une chose toute neuve & très-plaisante. Les trahisons, la fureur des batailles, & les autres crimes dont la terre fut couverte ne paroissent à M. *de Saint-Ange* qu'un *dangereux* essaim. Vous voyez qu'il est quelquefois très-modéré dans ses qualifications. *Accourant sur leur trace* est un des plus grossiers contre-sens qu'il soit possible d'imaginer ; car la pudeur s'envole au ciel, & les crimes viennent sur la terre ; com-

ment donc l'auteur a-t-il pu dire qu'ils *accourent ſur les traces* des vertus ? enfin avez-vous jamais vu une conſtruction auſſi forcée, auſſi vicieuſe que celle-ci, *les trahiſons, la fourbe uſurpent la place des vertus, & l'envie & l'orgueil, &c.*

La fable de *Daphné* métamorphoſée en laurier eſt celle où le génie poëtique avoit une plus belle matière à s'exercer. Le poëte Latin y a réuni toutes les graces du ſtyle, tout le ſentiment, toute l'énergie, toute la préciſion dont il étoit capable, & l'on ne remarque dans cette fable preſqu'aucun des défauts qu'on reproche à la plupart des autres. Les amis du traducteur aſſurent auſſi que c'eſt dans ce morceau ſur-tout qu'on trouvera cette *élégance* jointe à *la fidélité* qui *caractériſe* la traduction de M. *de Saint-Ange*. Il faut donc vous citer ce morceau.

D'Apollon, dieu des vers, de la lyre & du jour,
Daphné, nymphe des bois, fut le premier amour.
Non que du ſeul deſtin l'aſcendant invincible,
Eût décidé le choix de ce dieu trop ſenſible.

Cupidon irrité se fit un jeu cruel
D'embraser de ses feux le cœur de l'immortel.
Fier d'avoir triomphé d'un monstrueux *reptile*,
Phœbus vit *Cupidon* qui, d'un arc indocile,
Tâchoit, en le courbant, de tendre le ressort.
Foible enfant, lui dit-il, *à quoi bon cet effort?*
Pourquoi ces traits *cruels* dans tes mains *innocentes*?
Va, crois-moi, jette là ces armes trop pesantes.
Ce superbe carquois, *parure des combats*,
Sied mieux à mon épaule, & *cet arc à mon bras*.
Cet horrible *dragon* à la gueule béante,
Qui couvroit tant d'arpens sous sa masse rampante,
Pithon, l'affreux *Pithon*, de mille traits percé,
Sous mes puissantes mains vient d'être terrassé.
Content de ton flambeau, dans *le cœur d'une belle*,
De je ne sais quels feux *fais jaillir l'étincelle*;
Fais pleurer des amans enchaînés sous tes loix,
Pleure toi-même aussi, ce sont là tes exploits.
Mais aux droits d'Apollon garde-toi de prétendre.
De tes traits, je l'avoue, on ne peut se défendre,
Dit le fils de *Vénus*, mais défends-toi des miens,
Ou vante moins ta gloire, & *toi-même conviens*

Qu'autant

Qu'autant que *l'immortel* surpasse le *reptile*,
Autant ton bras *puissant* cède à ma main *débile*.
Ose en courir l'honneur ou du moins le danger.

Une douzaine de vers latins a fourni la matière de cette paraphrase. Voyez comme toutes les graces d'*Ovide* & sa précision sont noyées dans ce froid & lourd commentaire,

D'Apollon, dieu des vers, de la lyre & du jour.

A-t-on jamais commencé une pièce par un vers composé de cinq substantifs, précédés des particules *de du, des ?* Les cinq vers suivans sont assez bien tournés : mais remarquez qu'ils sont la glose de neuf mots d'*Ovide*, dont quatre monosyllabes, *quem non sors ignara dedit, sed sæva cupidinis ira* ; & que c'étoit sur-tout dans cet endroit que la précision devenoit nécessaire, puisque cette parenthèse n'est que le sommaire ou l'argument de la fable. *Un monstrueux reptile* est trop vague. Un *lézard* est aussi un *reptile*, ce mot ne caractérise donc pas assez l'énorme *dragon* dont veut parler *Ovide*. Les

traits *cruels* dans tes mains *innocentes*, eſt un cliquetis de M. *de Saint-Ange*; il n'eſt queſtion dans *Ovide* que de force & de foibleſſe. *Parure de combats* eſt un hémiſtiche pillé à M. *de Murville* *. C'eſt s'avouer réduit à une cruelle extrémité que d'aller fouiller dans les tombeaux pour y dérober les dépouilles des morts. Un *carquois* eſt-il donc une parure, même dans les combats? Dans les vers ſuivans, qui paroîtroient aſſez bons, ſi on les iſoloit du morceau auquel ils ont rapport, vous remarquerez un des grands défauts du ſtyle de M. *de Saint-Ange*, & celui qui répand peut-être le plus de froideur & de monotonie dans ſon ouvrage. Il met toujours en récit hiſtorique ce qui devroit être animé par un trait vif. *Ovide* avoit dit, « C'eſt à » moi qu'il convient de porter ces « armes, à moi qui fais porter des » coups toujours sûrs aux bêtes fé» roces & à nos ennemis, à moi qui » dernièrement encore ai percé de » mille traits cet horrible dragon,

* Dans une pièce couronnée à l'Académie françoiſe, mais totalement oubliée.

» qui, *&c.* » & M. *de Saint-Ange* vient vous dire froidement, *cet arc sied mieux à mon bras. L'affreux Python vient d'être terrassé sous mes puissantes mains.* C'est par de pareils traits qu'on distingue le rimailleur du poëte. *Content de ton flambeau*, est un faux sens; *Ovide* dit, *contente-toi d'allumer avec ton flambeau. Fais jaillir l'étincelle* est foible; *irritare* dit bien plus; *dans le cœur d'une belle* est cheville; *pleure toi-même aussi*, est une beauté ajoutée à *Ovide* par M. *de Saint-Ange*. Le poëte Latin n'étoit pas capable d'imaginer que *pleurer* fût *un exploit. Aux droits* d'Apollon *garde-toi, &c.* Il ne s'agit pas ici de droits, mais de gloire. *Et toi-même conviens*; avez-vous jamais vu d'hémistiche aussi prosaïque? *Qu'autant que l'Immortel surpasse le* REPTILE. Le mot de *reptile* est cher à M. *de Saint-Ange*; il l'emploie à toute occasion; *animalia cuncta*, ne lui paroît qu'un reptile. *Ose en courir l'honneur ou du moins le danger.* Il n'y a pas un mot de cela dans *Ovide*, & je voudrois savoir quel est *cet honneur* ou *ce danger*, dont parle le traducteur. Ce

feroit le langage que tiendroit un fpadaffin qui propoferoit un cartel ; mais *Cupidon* ne fongeoit pas à défier *Apollon* au combat ; il lui difoit feulement ; « que les animaux tombent percés de » vos flêches, vous-même vous ferez » atteint des miennes, & ma gloire eft » autant au-deffus de la vôtre, que » vous êtes au-deffus des animaux ».

Figat tuus omnia, Phœbe,
Te meus arcus, ait ; quantoque animalia cedunt
Cuncta deo, tanto minor eft tua gloria noftrâ.

Vous voyez comme l'original eft défiguré dans la froide copie de M. *de Saint-Ange.* Il n'eft pas plus heureux dans le refte de la fable. Le fils de *Venus* tire de fon carquois deux flêches dont les effets font bien différens. L'une fait naître l'amour, l'autre le repouffe. *Daphné* atteinte de la dernière craignoit jufqu'au nom même d'amante, & fon père, très-humain, envain *mille fois la preffa de fe rendre*, pour me fervir de l'expreffion du traducteur. Au contraire, percé du premier trait,

Phœbus aime, & trompé par *son oracle même*,
Il espère être aimé de la nymphe qu'il *aime*.

Quelle cacophonie ne forment pas *aime*, *même*, *aimé*, *aime* dans ces deux vers. *Il espere être aimé*; comme cet hémistiche seroit plat, même en prose. *Par son oracle même* est un contre-sens. *Sua illum oracula fallunt* veut dire qu'il s'abuse lui-même par la connoissance qu'il croit avoir de l'avenir; au lieu que *trompé par son oracle* ne signifie rien, ou veut dire, trompé par le prêtre qui rend les oracles en son nom.

Comme on voit s'allumer les stériles *débris*
D'un chaume *pétillant*, *reste* des blonds épis,
Ou comme en un instant on voit la flamme avide,
Atteindre, dévorer une bruyere aride,
Lorsque le voyageur au *point* du jour *naissant*
Jette dans les buissons son flambeau pâlissant:
Ainsi d'un feu secret il brûle, & l'espérance,
A l'aspect de *Daphné*, *l'énivre* par avance.

Des débris qui sont des restes? Cela est tout naturel. *Ovide* ne veut pas

dire que les ſeuls *débris* du chaume s'embraſent aiſément; mais le chaume lui-même. Je n'aime point le chaume *petillant*. On pourroit appliquer cette épithète au laurier, à certains bois qui jettés au feu font quelque bruit, mais elle ne convient pas à la paille qui s'embraſe ſans petiller. *Au point du jour naiſſant* eſt un pléonaſme auſſi heureux que ſi l'on diſoit, *au déclin du ſoleil tombant. L'eſpérance qui par avance* ENIVRE *Apollon* eſt un groſſier contre-ſens. *Sic pectore toto uritur, & ſterilem ſperando nutrit amorem*, veut dire; ainſi *Phœbus* eſt dévoré par les feux d'un amour infructueux, auquel l'eſpérance offre encore un nouvel aliment.

IL VOIT négligemment flotter ſes longs cheveux.
Ah! ſi l'or ou la perle en captivoit les nœuds!
IL VOIT ſon teint de lys, ſa bouche demi cloſe,
Telle que dans nos champs s'ouvre à peine une roſe;
IL LA VOIT; *mais, hélas! ne peut-il que* LA VOIR.
IL VOIT *ſes yeux ſi beaux & ſi pleins de pouvoir*,
L'albâtre de ſes mains, ſa gorge demi-nue;
Par-tout avidemment il promène ſa VUE;

Et de tout ce qu'il VOIT les séduisans appas
Embellissent encore tout ce qu'il ne VOIT pas.

Eh ! bon Dieu, *quand aura-t-il tout vu !* Mais en attendant, vous, Monsieur, voyez comme ces vers sont fades & farcis d'hémistiches d'*opéra*. *Ces yeux si beaux & si pleins de pouvoir ;* ces exclamations, *helas ! ne peut-il que la voir ; ah ! si l'or & la perle en captivoit les nœuds !* Comme tout cela a l'air enfantin & précieux.

Apollon par un discours plein de grace & de sentimens dans le modèle, cherche à retenir *Daphné* qui s'enfuit *au loin* à la vue de son amant.

Avec plus de vîtesse elle eut plus de beauté,
Sa grace s'embellit de sa légereté,
Les zéphirs *amoureux* d'une aîle frémissante,
Soulèvent les replis de sa robe flottante,
Et de son jeune sein découvrant les trésors,
Du dieu qui la poursuit irritent les transports.

Certes, ou le *dieu qui la poursuit* avoit des yeux bien perçans, ou la nymphe étoit configurée d'une façon bien extraordinaire, puisque malgré

le grand éloignement & sa position; *Apollon* courant derrière *Daphné* découvroit encore son jeune sein. Je ne connois rien de si comique que cette bévue, si ce n'est peut-être le vers qui termine la fable de *Pyrrha*. Vous savez que, suivant la fable, l'oracle lui promet qu'elle repeuplera la terre d'hommes, en jettant derrière elle les os de son *aïeule* (*magnæ parentis*), pour me servir de l'expression du traducteur. Cette *aïeule*, c'étoit la terre, mère des humains; les cailloux en étoient les os; ils sortirent, à ce que dit M. *de Saint-Ange*, *à demi façonnés*, des mains de *Pyrrha*, & se changèrent en corps humains; *Ovide* ajoute, de-là vient que nous sommes durs & laborieux, & cette constitution robuste fait connoître notre première origine, *& documenta damus quâ simus origine nati.* Admirez la superbe traduction de M. *de Saint-Ange.*

De là nous sommes nés durs & laborieux,
DIGNES *fils des cailloux qui furent nos* AYEUX.

Les *cailloux* qui furent nos *aïeux* & dont nous sommes les *dignes fils!* Je

doute que dans aucune langue on ait fait un vers pareil à celui-là.

Voilà pourtant les vers que M. *de la Harpe* n'a pas eu honte de mettre infiniment au-dessus des deux satires de M. *Gilbert*. Qu'il me soit permis de faire à ce grand *Aristarque* la question qu'il me faisoit lui-même, avec bien moins de raison. Ceux qui louent tant M. *de Saint-Ange*, « ont-ils méconnu » tant de fautes & de ridicules, ou » les ont-ils dissimulés ? Dans le pre- » mier cas, que penser de leurs lu- » mières ? Dans le second, que dire » de leur bonne foi ? Et dans l'un & » l'autre, que reste-t-il de leurs » louanges » ?

Pour moi, Monsieur, je ne vous ai entretenu ni d'une infinité d'enjambemens, si contraires au précepte de *Boileau*, ni d'une foule de frères *Chapeau*, ni de plusieurs fautes de grammaire, ni de plusieurs hémistiches pillés, qui font ressembler la traduction de M. *de Saint Ange* aux compositions de ces écoliers, qui, quelque sujet qu'ils traitent, trouvent toujours à farcir leurs vers de lambeaux déro-

bés à *Virgile* & *Ovide* : je n'ai pas été recherché les mauvais endroits de l'ouvrage ; je n'ai cité que ceux qui passent pour les moins défectueux.

Il faut conclure de cette longue discussion, que M. *de Saint-Ange* a fait un mauvais ouvrage. Cependant il s'y trouve un grand nombre de vers isolés qui sont assez bien tournés pour me persuader que s'il veut travailler davantage ses vers & suivre les conseils d'amis éclairés & sévères, il pourra dans la suite avoir quelque succès ; mais il n'en doit espérer aucun, tandis qu'il prendra les traductions de *Suétone* & de *Lucain* pour ses modèles, tandis qu'il n'écoutera d'autres conseils que ceux d'un homme qui n'apprécie la poësie qu'autant qu'elle ressemble aux *Conseils à un jeune poëte.*

Voulez-vous, au reste, savoir d'où vient la profusion d'éloges distribués si libéralement à M. *de Saint-Ange*. M. *Gilbert* nous l'apprit il y a quatre ans.

Il nous vante, en effet, c'est un homme de
goût.

Or M. *de Saint-Ange* a composé une longue préface qui n'est destinée qu'à élever le genre de la traduction au-dessus de tous les genres, & M. *de la Harpe* au-dessus de tous les génies qui ont illustré la poësie françoise, il nous apprend que c'est M. *de la Harpe, cet académicien si estimable, &c.* qui l'a engagé à tenter cette traduction, par des éloges qui lui sont *si chers, si précieux, qu'il a eu la vanité de croire qu'il pourroit réussir par la seule raison que M.* de la Harpe *l'en avoit jugé capable.* Il est vrai qu'il a pillé cette phrase dans la préface de M. l'abbé *Bannier* qui faisoit le même compliment à M. *de Boze;* mais qu'importe? M. *de la Harpe*, plein de sensibilité, pouvoit-il ne pas reconnoître un compliment aussi flatteur, & trouver mauvaise une traduction faite par un homme qu'il avoit publiquement déclaré très-capable d'y réussir? Les oracles de M. *de la Harpe* ne sont-ils pas infaillibles?

Je suis, &c.

LETTRE XIV.

Eloge des académiciens de l'académie royale des Sciences, morts depuis 1666, jusqu'en 1699, par le marquis de Condorcet, *de la même Académie, & de la Société royale de Turin. A Paris, chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, 1 volume* in-12, *petit format de 152 pages.*

M. *de Condorcet* prétend (Mémoires de l'académie des Sciences, année 1771, page 105) « que le père *Castel* » eût laissé *quelque réputation* si la cer» titude de compter autant d'admira» teurs qu'il y avoit de Jésuites n'eût » éteint en lui cette inquiétude, qui » nous rend difficiles sur nos produc» tions, & sans laquelle le génie même » s'élèveroit rarement à de grandes » choses, tant il est vrai, & même en » plus d'un sens, qu'il n'y a point pour » les talens *d'ennemis plus dangereux*

» *que des proneurs* ». La crainte où je suis que ces proneurs n'étouffent par les fumées de leur encens perfide, le génie de M. *de Condorcet*, m'oblige de dissiper ces nuages épais, rassemblés par la flatterie, qui aveugleroient infailliblement ce génie naissant, & priveroient le public *des grandes choses auxquelles il peut s'élever*. Je sais que, jeune encore, il a marché le rival & presque l'égal des *Fontaine*, des *Bernouilli*, des *Euler*, &c. mais aussi obscur dans la république des lettres qu'il est justement fameux dans l'histoire des sciences, & sur-tout des mathématiques, n'a-t-il pas dû s'indigner le premier de voir LES PRONEURS, *ces dangereux ennemis des lettres*, prodiguer à de foibles essais des louanges outrées qui conviendroient à peine aux chef-d'œuvres dont s'honore sa langue Françoise ?

Comme on vit autrefois, si l'on en croit la fable, *Minerve* sortir toute armée du cerveau de *Jupiter*, telle l'imagination créatrice de M. *d'Alembert* vient de produire, aux yeux du monde étonné, un phénomène litté-

raire, tout couvert de gloire, armé contre l'envie de chef-d'œuvres inconnus jusqu'à nos jours. Depuis un mois toutes les trompettes de la philosophie annoncent avec emphase l'apparition subite de cet astre éclatant. M. *d'Alembert* sur-tout inonde tous les papiers publics qui sont à sa discrétion, & il y en a beaucoup, d'hymnes chantées à la gloire de ce nouveau dieu du parnasse François. Ne consultant que ses entrailles paternelles, le secrétaire de l'Académie va jusqu'à détruire la réputation de ce *Fontenelle* tant vanté, pour élever sur ses ruines le trône de son fils adoptif. A l'entendre, M. *de Condorcet* possede *des connoissances beaucoup plus étendues, une philosophie plus profonde, un style à-la-fois plus ferme, plus noble & plus simple, un goût plus sûr & plus épuré* * que *Fontenelle* lui-même.

Ah! Monsieur, l'on a certainement

* Je propose à toutes les Académies de résoudre ce problême. *La supériorité marquée accordée à M.* de Condorcet *sur* Fontenelle *n'est-elle pas plus injurieuse à la mémoire du dernier qu'honorable pour le premier?*

de grandes vues sur M. *de Condorcet*. Comment, M. *d'Alembert* lui-même, immoler à la gloire d'un littérateur nouveau né celle du père....... de la philosophie ! Non, celà ne se peut concevoir, à moins qu'un intérêt puissant n'ait fait céder pour un moment la piété filiale à la tendresse paternelle.

Mais quel que soit le motif d'un enthousiasme aussi extraordinaire, j'ai été curieux de connoître ces éloges admirables, dont le nom même n'étoit pas venu jusqu'à moi, quoiqu'ils soient supérieurs à tous ceux de *Fontenelle*. Comme je n'ai pas eu le bonheur d'assister à ces assemblées choisies, où les derniers éloges de M. *de Condorcet*, lus, je ne sais pourquoi, par M. *d'Alembert*, ont obtenu tant d'applaudissemens, j'ai cru pouvoir, sans injustice, former mon jugement sur le mérite du panégyriste, d'après les ouvrages déjà livrés à l'impression ; quel a été mon étonnement de ne trouver dans ces *beaux éloges* que de simples notices des ouvrages, des découvertes, des travaux qui ont illustré les académiciens célébrés par le

panégyriste; notices, il est vrai, précises, exactes, mais qui ne se font remarquer ni par les agrémens du style, ni par la finesse des réflexions, ni par la profondeur des observations.

Fontenelle avoit soin de ne prendre que la fleur des sciences; il savoit, dans les choses les plus difficiles, se rendre clair & intelligible à toutes les classes de lecteurs. M. *de Condorcet* au contraire ne parle jamais que le langage des sciences abstraites, tous ses éloges sont hérissés de termes scientifiques, & de-là vient qu'il ne peut être entendu que de ceux qui sont très avancés dans ces sciences; il en faut donner des exemples; mais pour ne pas trop vous ennuyer, je me borne à un seul: voici comme il rend compte des travaux de M. *Fontaine*, sur le calcul intégral. « Dans la pre-
» mière partie, M. *Fontaine* a poussé
» très-loin la théorie des équations de
» conditions, dont *Nicolas Bernouilli*
» avoit donné les premiers essais; &
» dans la seconde partie, il a déve-
» loppé le systême des différentes in-
» tégrales que peut avoir une équation

» des ordres ſupérieurs ; il a montré
» comment toutes ces équations ré-
» pondent à la fois à la même diffé-
» rentielle, & à la même intégrale
» finie ; & comment, lorſqu'on les
» connoît, il ne reſte plus pour avoir
» l'intégrale finie qu'à éliminer les
» différences ; mais il ne conſidère que
» les équations dont les intégrales
» ſont algébriques. Si elles ſont ration-
» nelles, & pour le premier ordre, il
» aiſé de déduire de la méthode de M.
» *Fontaine* une formule finie qui les
» renferme toutes, & par conſéquent,
» ſi une équation propoſée eſt ſuſcep-
» tible d'une intégrale de cette forme.
» Outre ces deux théories, on trouve
» encore dans ſon recueil l'idée de
» rappeller les équations des ordres
» ſupérieurs à des équations du pre-
» mier, en regardant les différen-
» tielles comme de nouvelles va-
» riables, & l'idée de rappeller en-
» ſuite l'intégration des équations du
» premier ordre, ſoit aux quadratures,
» multipliant les équations propoſées
» par un facteur qui les rend des diffé-
» rentielles exactes, ſoit à l'intégration

» des équations homogènes, en y sup-
» posant variable le paramètre qui
» avoit été regardé comme constant ».
Qui pourra jamais entendre ce jargon scientifique, à moins qu'il ne soit très-versé dans le calcul intégral? C'est dans une bonne histoire des mathématiques, telle que celle de M. *de Montucla*, qu'il convient d'analyser en termes de l'art les travaux de ceux qui s'y sont distingués; mais dans un éloge public il faut retrancher avec soin ces détails scientifiques, inutiles pour les savans, inintelligibles pour le commun des lecteurs. C'est là le grand défaut des éloges de M. *de Condorcet*, celui de ne pas se faire entendre.

L'éloge de *Perrault*, célèbre à plusieurs titres, & dont la vie est connue de tout le monde, fournissoit une ample matière; mais l'auteur s'est contenté dans cet article, comme dans beaucoup d'autres, de compiler le dictionnaire de *Moréri*, dont seulement il entremêle le récit de quelques réflexions philosophiques tout à fait curieuses. Je dois m'y arrêter un instant.

Vous sentez bien qu'en racontant la dispute élevée entre le *philosophe Perrault & Boileau le versificateur*, M. *de Condorcet* donne tout l'avantage au premier. Mais peut-être serez-vous étonné de la partialité, de l'injustice du panégyriste de *Perrault*. Ces deux illustres adversaires ne pouvoient, au jugement de M. *de Condorcet*, *avoir l'un pour l'autre une estime sentie*. Mais pourquoi? C'est que l'ignorant *Boileau* n'étoit pas même capable de sentir le mérite de *Perrault*, & que *Perrault* avoit un mérite trop supérieur, pour pouvoir faire aucun cas des petits talens de *Boileau*. *Risum teneatis*, *amici*. Mais vous croyez sûrement que je calomnie M. *de Condorcet*. Il faut donc citer les paroles de cet appréciateur éclairé. » *Boileau*, qui n'estimoit que » les vers, Port-royal & les anciens, » ne *pouvoit* sentir le prix de l'esprit » philosophique & des talens de *Per-* » *rault; Perrault* au contraire regardoit » *Boileau* avec *la supériorité* que les » hommes qui ont des idées à eux » affectent sur ceux en qui ils ne voient » d'autre mérite que celui de donner

» aux idées des autres une *expression* » plus heureuse ». Voilà donc ce pauvre *Boileau* restreint à la simple qualité de chétif enlumineur, le voilà foulé aux pieds du sublime *Perrault* : ce méchant rimailleur n'avoit pas une idée à lui ; c'étoit sûrement dans *Peau-d'âne*, dans le *Petit-Pousset*, ou semblables productions des *Perrault*, que *Boileau* déroba toutes les idées de l'*Art poëtique* & du *Lutrin* dont la couleur seule lui appartient.

M. *de Condorcet* examine ensuite si *Perrault* avoit raison de faire si peu de cas des talens poëtiques de *Boileau* ; l'algébriste est en tout de l'avis de l'architecte. Il faut, dit-il, *estimer un grand poëte*.... Mais un grand poëte est celui qui *joindra au génie de la poësie, le don, peut-être plus rare encore, d'avoir de grandes pensées* *......, Or,

* Je voudrois bien que M. *de Condorcet* daignât nous apprendre quels ont été les hommes doués du *génie poëtique*, qui n'ont pas eu en même temps *le don d'avoir de grandes pensées*. *Homère*, *Pindare*, *Virgile*, *Rousseau*, &c. n'avoient-ils donc que des pensées communes & triviales.

Boileau, qui est un grand poëte pour les gens de goût & les amateurs de la belle poësie, n'est presque qu'un versificateur pour ceux qui ne sont que philosophes. Oh ! la bonne naïveté. Si *Boileau*, grand poëte aux yeux des gens de goût & des amateurs de la belle poësie, ne paroît simple versificateur *qu'à ceux qui ne sont que philosophes*, voilà donc MM. *d'Alembert*, *la Harpe* & *Marmontel*, qui ont toujours relégué *Boileau* dans la classe des froids versificateurs, les voilà, dis-je, atteints & convaincus d'être ennemis du goût & de la belle poësie. Quel arrêt foudroyant ! Et de quelle bouche est-il sorti ? Voilà comme la vérité échappe toujours, malgré les efforts qu'on fait pour la dissimuler.

Une autre conséquence importante s'ensuit encore bien clairement du texte précieux que vous venez de lire ; c'est que les *philosophes* forment une classe bien séparée des gens de goût, des amateurs de la poësie, & par une suite nécessaire, à mesure que l'esprit philosophique s'introduira dans une compagnie quelconque, le goût &

l'amour de la belle poësie s'y éteindront ; parconséquent, loin de s'arroger le droit d'assigner les rangs sur le parnasse, de juger en dernier ressort des matières littéraires, toute société philosophique doit s'interdire sévèrement la liberté de prononcer sur des objets qui ne sont point de son ressort, & par une conséquence ultérieure, si l'on veut conserver encore quelques étincelles du goût & du feu poëtique, il faut établir un nouveau tribunal, composé de *gens de goût*, *d'amateurs de la poësie*, & dont les philosophes soient bannis. Je prie Messieurs les philosophes de me dire si toutes ces conséquences ne sont pas déduites du texte de M. *de Condorcet* suivant toutes les règles de la logique ; car voilà le seul point sur lequel ils peuvent avoir un avis.

Si le zèle philosophique ne permettoit pas à M. *de Condorcet* d'apprécier les talens rares de *Boileau*, & de réduire à leur juste valeur ceux de *Perrault*, du moins pouvoit-il raconter fidèlement l'origine des démêlés, qui s'éleverent entre ces hommes

célèbres. A l'en croire, *tout le crime des* Perrault, *c'étoit d'avoir prétendu qu'il n'eſt pas abſolument abſurde de conſulter quelquefois la raiſon dans les jugemens même ſur les choſes de goût. C'eſt en quoi conſiſtoit cette biſarrerie de famille que* Boileau *leur reprochoit avec tant d'amertume.* Si la conduite de *Boileau* fut réellement telle qu'on nous la dépeint ici, on ne peut imaginer rien de plus injuſte & de plus ridicule; mais à qui s'eſt-on flatté de perſuader que cet auſtère partiſan de la raiſon en aura proſcrit l'uſage, *même dans les jugemens ſur les matières de goût?* Après avoir calomnié *Boileau*, il falloit pallier les ridicules des *Perrault*, qui, incapables d'entendre la langue des anciens, avoient oſé cependant les apprécier & leur préférer les modernes. M. *de Condorcet* prétend que ſi on peut leur reprocher quelque choſe, c'eſt uniquement » de s'être » montré plus ſenſibles aux erreurs des » anciens dans la phyſique qu'à leurs » beautés poëtiques; ils voyoient le » culte rendu par *Deſpréaux*, à *Homère* » & à *Pindare*, du même œil que le

» respect des scholastiques pour les » erreurs d'*Aristote* ». Voyez comme M. *de Condorcet* altére tous les faits; ce n'étoient pas seulement les erreurs des anciens dans la physique qui choquoient le goût délicat de *Perrault*; mais de plus, sans les entendre, il soutenoit qu'*Homère* & *Pindare*, même dans la partie littéraire, étoient inférieurs aux écrivains de son temps. D'ailleurs *Perrault* & ses dignes admirateurs ont-ils donc bonne grace de prétendre que les défenseurs des poëtes anciens sont aussi ridicules que les partisans superstitieux des erreurs d'*Aristote*? *Homère* & *Pindare* n'offrent-ils donc rien aux yeux de ces censeurs séveres qui puisse faire pardonner leurs défauts? Tout est il *erreur* dans leurs écrits? Que les scholastiques, éclairés par les découvertes accumulées de plusieurs siècles, fermant les yeux à la lumiere dont ils étoient, pour ainsi dire, investis, aient continué d'encenser les *erreurs* même d'*Aristote*, cet aveuglement volontaire n'est point pardonnable. Mais qui oseroit faire un crime à

Homère

Homère & à *Pindare*, nés dans des temps où la physique étoit encore dans l'enfance, d'avoir adopté les erreurs physiques de leur siècle. Est-ce à des poëtes qu'il convenoit d'établir de nouveaux systêmes astronomiques? Cette prétention eût été aussi ridicule que celle des philosophes qui veulent aujourd'hui dominer sur le parnasse François. C'étoit donc une injustice révoltante de *voir du même œil le culte rendu aux anciens & le respect des scholastiques pour les erreurs d'Aristote.*

Je cherche en vain, pour vous les indiquer, les *fruits de cette philosophie profonde* qui éleve M. *de Condorcet* même au-dessus de *Fontenelle.* Je voudrois que M. *d'Alembert* m'expliquât bien clairement ce qu il entend par une *philosophie profonde.* Cependant, après bien des réflexions, je crois avoir deviné son secret. Par exemple, dans l'éloge de *Cureau de la Chambre*, (copié mot pour mot du Dictionnaire de *Moreri*, à l'exception de quelques réflexions) M *de Condorcet* rapporte que *la Chambre* avoit été choisi pour réfuter un ouvrage de *Hersant*, trop

favorable aux prétentions de la cour de Rome. Le sujet lui prescrivoit également, & de rapporter ce fait & de s'y arrêter; mais l'occasion de faire une réflexion philosophique lui a paru favorable, & son zèle l'a entraîné. Il nous apprend donc que *Hersant*, poursuivi en France, chercha un asyle auprès de ceux dont il avoit défendu la cause; mais, à Rome même, sa foi fut suspectée, il fut cité au tribunal de l'inquisition, & excommunié pour n'avoir point comparu. Là-dessus, M. *de Condorcet* fait cette réflexion. « Des hommes accoutumés à regarder » comme un devoir le zèle qu'on » montre pour leurs intérêts, se croient » aisément dispensés de toute recon» noissance ». Ce ton leste avec lequel on traite ici le pape & les cardinaux a vraiment un petit air philosophique. Un philosophe ordinaire auroit loué l'exacte impartialité, la justice inflexible d'un tribunal qui ne crut pas devoir épargner les erreurs même d'un homme qui avoit dans une autre occasion défendu les intérêts de ses juges; mais un *philosophe profond* ne

voit que de l'ingratitude dans ce procédé.

Si c'est ce genre de philosophie qui plaît si fort à M. *d'Alembert*, je ne suis plus étonné de l'enthousiasme qu'il témoigne pour les ouvrages de M. *de Condorcet*. Dans le même éloge de *la Chambre*, il voudroit faire croire que cet académicien religieux donna dans les absurdités du matérialisme. » Il » parle, nous dit-on, de *l'extension de* » *l'ame, de sa figure, de sa grandeur; son* » *extension est réelle* COMME CELLE » DES CORPS; ces étranges assertions » se trouvent dans un livre dédié à » *Louis XIV*, & cependant l'auteur » ne fut point persécuté ». Etrange opposition avec la conduite barbare que l'on tient à l'égard des matérialistes modernes qui essuyent les plus cruelles persécutions! Mais si l'on toléra les erreurs de *la Chambre*, c'est qu'elles n'avoient rien de dangereux; en effet, il est vrai que par une inconséquence étonnante, il donnoit à l'ame une certaine extension, mais, ajoute-il, (pag. 339) » EXTENSION D'UNE » AUTRE ESPECE QUE CELLE DES

» CORPS, extenſion conforme à la » nature de l'*ame*, (pag. 340) *c'eſt-à-» dire, ſpirituelle & indiviſible comme » elle*, extenſion ſemblable à celle des » anges, qui ont la leur propre, » comme les accidens même ſpirituels, » comme les vertus, la grace divine, » la lumière de gloire qui ſont plus ou » moins grandes, qui ſont égales ou » inégales; extenſion ſemblable à celle » de Dieu même qui n'eſt immenſe » que parce que ſon étendue eſt in-» finie ». Vous voyez que cette opinion, toute abſurde qu'elle eſt, n'a rien de commun avec l'affreux matérialiſme de nos *philoſophes modernes*, qui ne reconnoiſſant d'autre ſubſtance que la corporelle, ôtent toute moralité aux actions, & dont la doctrine ſi elle étoit admiſe feroit de la ſociété un repaire de brigands & d'aſſaſſins. Je n'en applaudis pas moins à la ruſe philoſophique de M. *de Condorcet* qui a voulu confondre le ſyſtême de *la Chambre* avec le matérialiſme actuel, pour exhorter les princes à avoir à l'égard des philoſophes de nos jours la même tolérance, que dis je, le même *reſpect*, la même vénération

qu'on témoigna toujours à *la Chambre*.

C'est à l'article *Blondel* que se trouve le morceau qui a dû satisfaire davantage les amateurs de la *philosophie profonde*. Le jeune comte *Loménie de Brienne* voyageoit en 1652, accompagné de *Blondel*, son gouverneur. Pour égayer sa route il imagina un usage indécent qu'il imputa aux habitans de Lincope en Westrogothie, & il fit insérer ce conte ridicule dans la relation latine de son voyage, attribuée à *Blondel*; mais dans un âge plus mûr il rougit de cette calomnie indécente; il ordonna qu'elle fût rayée de l'ouvrage; la préface même de la seconde édition ne laisse aucun doute sur le motif de la suppression. « Unum » te moneo, huic editioni voluisse » lomenium aliquid deesse; quod scilicet in Westrogoticis silvis, per errabunda vestigia, morosæ viæ pellendis tædiis juveniliter luserat, sapientiorem ætatem & pudorem suppressisse ». Vous n'auriez jamais imaginé qu'un fait aussi simple pût fournir matière à une réflexion qui tend à renverser l'autorité des *témoignages les*

plus imposans, celle des écrivains évangéliques, par exemple; c'est que vous n'êtes pas *un profond philosophe*; mais voyez comme M. *de Condorcet* raisonne savamment sur ce texte. » Si la » première édition seule eût subsisté, « oseroit-on nier la réalité d'un usage » ridicule, attesté par deux témoins » oculaires, dont l'un est désigné » ministre d'un grand état, & l'autre » est un savant distingué? Cet exem» ple doit nous apprendre que lors» qu'il s'agit de choses peu vraisem» blables il faut se défier *des témoi» gnages les plus imposans*, & que » l'impossibilité d'expliquer comment » on a pu nous tromper, n'est pas » une raison de croire toujours suffi» sante. ». *Bayle*, qui ne manquoit aucune occasion d'infirmer l'autorité des écrivains sacrés, en rapportant ce fait n'a pas songé à ce terrible argument; ainsi la philosophie de M. *de Condorcet* est bien plus profonde, non-seulement que celle de *Fontenelle*, mais encore que celle de *Bayle* lui-même. Aussi n'oserois-je pas observer, moi qui ne suis point du tout philosophe, qu'un jeune seigneur, dans le feu

de l'âge & des passions, pour se *désennuyer dans les fatigues d'un fâcheux voyage a bien pu*, comme dit *Bayle*, *inventer ce jeu d'esprit*, & faire insérer ce conte, de peu de conséquence, dans une relation qu'il savoit bien ne devoir jamais parvenir à ceux qu'elle offensoit, & par conséquent ne devoit jamais être contredite; mais des écrivains graves qui racontent des faits importans, publics, injurieux même à ceux en présence de qui on les divulgue, des faits qu'ils n'ont aucun intérêt de publier, pour la vérité desquels ils sacrifient leur repos, leurs biens, leur vie, & qu'ils parviennent à accréditer, sans être démentis par personne, il me semble que de tels écrivains méritent quelque croyance; & si ce n'étoit point une trop grande témérité de contredire un si *profond philosophe*, je dirois que du moins en pareil cas, *l'impossibilité d'expliquer comment on a pu nous tromper, est une raison suffisante de croire.*

Voilà ce que j'ai trouvé de plus *profond en fait de philosophie* dans ce volume. S'il s'y trouve quelqu'autres

endroits qui puissent établir plus solidement la réputation de *profond philosophe* que M. *d'Alembert* veut assurer à M. *Condorcet*, je le prie de me les indiquer ; je n'ai rien plus à cœur que de rendre justice à tout le monde.

Quant au style, il est simple, clair, assez pur, tel que doit être la diction de ces petits éloges. Je conseille à l'auteur de n'en prendre jamais d'autre; car il n'est pas heureux quand il essaye de s'élever. Une seule fois dans le cours du volume, il a voulu animer son style par une comparaison, voyez comme elle est emphatique & gigantesque. Il s'agit de *Stampiden*, maître de mathématiques d'*Huygens*. » Il n'est » connu, dit l'auteur, que par son » disciple. Semblable au phosphore, qui » rend lumineux tous les corps qu'il a » touchés, l'homme de génie répand » sa gloire sur tous les hommes qui » l'ont approché ». Cet essai de style académique ne doit pas encourager M. *de Condorcet* à suivre ce genre.

Vous pouvez à présent juger de la perfidie de ces cruels *prôneurs* dont les louanges prématurées vont arrêter au commencement de sa course le génie

de M. *de Condorcet*. Il dit lui-même dans son éloge de M. *de Fontaine* » qu'heu» reux sont les géometres dont la ré» putation ne s'établit pas par le ma» nége & les petits moyens ». Je lui conseille donc de se borner au genre auquel la nature l'a destiné, où, *sans le secours du manege & des petits moyens*, il a déjà obtenu les succès les plus brillans & les mieux mérités, que du moins il réprime l'ardeur indiscrete de ses *prôneurs*; qu'il les force d'attendre, pour lui prodiguer leur encens, qu'il l'ait mérité par quelque chef-d'œuvre littéraire dont il peut être capable, mais qu'il n'a jamais fait. Si j'étois assez malheureux pour que M. *Condorcet* impute la liberté que je prends de lui donner des conseils à un autre motif qu'à l'intérêt que je prends à sa gloire, je le prie de se souvenir de la manière dont il excuse les vivacités déplacées que M. *de Fontaine* se permettoit dans les disputes, *parce qu'il ne croyoit pas* tant de circonspection *nécessaire avec d'illustres adversaires dont la gloire n'avoit pas besoin de ces petits ménagemens*.

Je suis, &c.

LETTRE XV.

Voyage pittoresque de toute la Grèce; grand in-folio orné d'estampes, premier cahier. Prix 12 liv.

Lorsqu'un Journaliste impartial veut conserver l'estime & la confiance du public, vous ne sauriez imaginer, Monsieur, combien lui est pénible la lecture de tant de productions éphémères, dont le ridicule & l'absurdité le révoltent à chaque page; combien il est obligé de s'armer de patience, afin de mettre ses lecteurs en état d'apprécier un ouvrage dont le titre ne sert bien souvent qu'à tromper la confiance qu'il inspire. Il n'en est pas ainsi de celui que je vous annonce; l'auteur surpasse même, s'il est permis de le dire, l'idée qu'on s'est formée de son travail, & cependant quel sujet plus attrayant, plus digne de fixer l'accueil du public, que le *Voyage pittoresque de toute la Grèce*?

Cet ouvrage est accompagné d'estampes qui retracent aux yeux les restes de ces monumens superbes que le temps n'a pas encore anéantis, les vues de Samos, Patmos, Rhodes, Délos, Ephèse, &c. le plan & la vue du port & de la ville de Constantinople, l'aspect le plus imposant, le plus magnifique de l'univers connu, les vues des mosquées, palais, édifices publics; celles du serrail & des environs des Dardanelles, d'Athènes, du mont Olympe, de Corinthe, du mont Parnasse, de Thèbes, &c. le plan & la vue du passage des Termopyles; des belles vallées de Thessalie, &c. avec des cartes de la plus grande exactitude, où sont tracées les routes que l'auteur a suivies dans ses voyages.

L'auteur (M. le comte *de Choiseul-Gouffier*, que sa modestie nous permettra de nommer) annonce dans le prospectus de cet ouvrage que les estampes en feront la partie principale, & que le texte ne sera que l'accessoire. Mais sous ce double rapport, il a des droits justement acquis à la reconnoissance du public. Une grande partie

des vues que nous venons de citer sont deſſinées par lui-même avec autant de goût que de vérité, & les mœurs des différens peuples qu'il décrit, Turcs, Grecs, Arméniens, &c. dont il peint les mœurs, les uſages, rendent ces *acceſſoires* infiniment précieux pour toutes les claſſes de lecteurs, & par les détails intéreſſans qu'on y trouve, & par la manière dont ils ſont traités.

Tel eſt en raccourci le plan du *Voyage pittoreſque de la Grèce*, de cette contrée, eſt-il dit dans le proſpectus, » où les grands hommes dans tous les » genres ont paru, où les faſtes les » plus impoſans de l'hiſtoire ſe ſont » accumulés, où l'eſprit humain a été » porté à ſa plus haute élévation, ces » lieux ſont néceſſairement les plus » propres à exciter la curioſité du » voyageur, qui, malgré les ravages » des ſiècles, aſpire à y retrouver, à » force de travaux & de ſoins, des » atteſtations palpables de tous les pro- » diges qui ont fait la gloire de ce » pays. Telle eſt la Grèce, & cepen- » dant on ne peut le diſſimuler, cette » partie de la terre qui termine l'Eu-

» rope, & qui commence l'Asie, est
» encore moins connue que certaines
» régions beaucoup plus éloignées ».

Plusieurs sçavans, antiquaires, artistes, ont tenté le même sujet, mais chacun d'eux, en faisant ce voyage, n'avoit pour objet que les choses relatives à ses connoissances ou à son goût particulier; ici tout se trouve réuni avec autant de discernement que de sagacité. » Le zèle le plus ar-
» dent & le plus infatigable l'a fait
» entreprendre à l'auteur, assez heu-
» reux pour faire passer le même en-
» thousiasme dans l'esprit des jeunes
» artistes qui l'ont suivi. Aucun dan-
» ger, aucune fatigue, aucune incom-
» modité n'ont rallenti ses travaux;
» on alloit gaîment à pied lorsqu'il
» étoit impossible de se procurer des
» chevaux, & l'on se consoloit d'un
» dîner de moins lorsqu'on étoit par-
» venu à avoir un dessin de plus.

Après avoir rendu compte des motifs qui l'ont engagé à entreprendre ce voyage, l'auteur s'exprime ainsi dans le premier chapitre. » Je vais tâcher
» de faire voyager le lecteur avec moi,

» de lui faire voir tout ce que j'ai vu ;
» & de le placer dans l'endroit où
» j'étois moi-même lorsque je faisois
» chaque dessin. Je lui éviterai ces dé-
» tails minutieux qui ne servent qu'à
» grossir une relation, sans jamais
» l'enrichir ; enfin, quoique mon
» voyage embrasse beaucoup d'objets
» différens, je ne présenterai que le
» petit nombre de ceux, qui peuvent
» intéresser. Les plans des ports les
» plus célèbres, les vues des villes &
» des monumens, les costumes si va-
» riés des habitans, quelques détails
» sur l'expédition des Russes forme-
» ront l'ensemble de cet ouvrage.

» Je m'embarquai à Toulon sur la
» frégate l'*Attalante*, commandée par
» M. le Marquis *de Chabert*, capitaine
» des vaisseaux du roi, & membre de
» l'académie des Sciences. Il alloit
» parcourir l'Archipel pour en recti-
» fier les cartes par ses observations
» astronomiques. Le peu de temps que
» j'ai navigué avec lui m'a fait sentir
» plus vivement le chagrin de m'en
» séparer, lorsque j'y ai été forcé par
» des circonstances qui, sans ce sacri-

» fice, m'auroient fait manquer le » but de mon entreprise. Nous partîmes les derniers jours de Mars de » l'année 1776, & après avoir relâché » en Sardaigne, à Malthe & en Sicile, » nous découvrîmes les côtes de la » Grèce ».

La première planche représente *la ville & le château de Coron*, dessinée par M. *Hilair*, & gravée par M. *Lienard*; l'auteur entre dans des détails historiques sur cette ville, sur le siège qu'en firent les Russes, commandés par le comte *Orlow*, en 1770. Des soldats Albanois sont représentés dans le second sujet. Je ne puis me refuser au plaisir de vous citer un passage relatif à ces Albanois, pour vous donner une idée de l'inconcevable superstition de ces peuples & de leur croyance. » Ce n'est qu'avec bien de » l'adresse que j'ai pu obtenir le dessin » que je donne ici. Ils étoient Musul- » mans, & l'on sait combien ils exa- » gèrent l'article de leur religion qui » proscrit les images. Un de ces misé- » rables, qui, pour un séquin, auroit » assassiné dix personnes, me fit ré-

» pondre que, *pour tout l'or du monde,*
» *il ne consentiroit pas à laisser prendre*
» *ainsi sa figure, & que je serois bien*
» *effrayé quand, au jour du jugement,*
» *les petits hommes, que produisoit mon*
» *crayon, viendroient me demander leur*
» *ame* ». Dans le troisième sujet, ce sont des femmes de l'isle de l'Argentière, dont le costume est des plus bisarres, par la peine qu'elles prennent de déformer leurs tailles & leur jambes sous leurs ridicules vêtemens. Ces deux estampes sont gravées par M. *Tilliart*, d'après les dessins de M. *Hilair*. L'auteur ne dit que deux mots de Cerigo, autrefois Cythère, si célèbre chez les poëtes qui en avoient fait la demeure de *Vénus* ; aujourd'hui ce rocher stérile ne sert plus que de retraite aux pirates qui infectent ces mers.

Je suis fâché, Monsieur, de ne pouvoir multiplier les citations ; mais vous verrez dans l'ouvrage même avec quelle intelligence l'auteur a su faire un heureux choix de ce qu'il a cru capable de piquer la curiosité du lecteur. *Le plan & la vue du port de Milo*, prise du cap noir, & dessinés par M. le

comte *de Choiseuil-Gouffier*, sont représentés dans la 4e & 5e estampe. La 6e offre la vue d'une caverne, ornée de figures, servant d'entrée aux galeries souterraines de Milo. Ce sujet est pareillement dessiné par M. *de Choiseuil-Gouffier*, & gravé, ainsi que la suivante, par M. *Tilliart* ; celle-ci représente un tombeau de marbre blanc trouvé aux environs de Siphanto. Ce monument est du plus grand style, & l'on voit avec regret qu'il est dévoué par les habitans aux usages les plus vils. » Tous les » monumens de la Grèce éprouvent » le même sort, les étables même » sont construites avec les débris les » plus riches; ici, c'est un entablement, » là une frise, une corniche magni» fique ; souvent des statues sont ma» çonnées dans les murailles. Enfin, » on ne peut faire un pas dans cette » contrée sans trouver des chefs» d'œuvres, vestiges de ce qu'elle a » possédé, & témoins de ce qu'elle » a perdu ».

La vue de la ville & du port de Siphanto fait le sujet de la 8e estampe, gravée par M. *Choffart*, d'après le dessin de

M. *Hilair*. Dans la 9e, on voit une femme de Siphanto, donnant ses soins maternels à sa jeune famille, dessinée par M. *Hilair*, & gravée par M. *Duclos*. Ce fut chez cette femme que logea l'auteur du voyage. La 10e estampe offre la vue de l'isle de Sikino, dessinée par M. le comte *de Choiseuil-Gouffier*, & gravée par M. *Moseder*.

La vérité, la précision & l'exactitude qui règnent dans ces estampes n'en sont pas le seul mérite, vous y trouverez réunis le goût, l'effet pittoresque & la touche spirituelle qui caractérise chaque objet. Je n'omettrai point de vous parler, Monsieur, des deux estampes qui décorent le commencement & la fin du premier cahier de cet ouvrage ; celle qui sert de vignette à la première page, est une allégorie relative au siege de Coron, elle représente *Bellone* franchissant un amas d'armes, suivie de guerriers Russes, & montrant aux Grecs esclaves la liberté qu'ils ont la lâcheté de fuir. Le cul-de-lampe présente le buste du dieu *Pan*, accompagné de deux jeunes faunes avec leurs attributs, & plu-

ſieurs médailles Grecques relatives à l'ouvrage. Il ſuffit de nommer l'artiſte ingénieux qui les a compoſées & gravées pour en faire l'éloge.

Le texte imprimé par le ſieur *Barbou* ſur de très-beau papier, & avec des caractères neufs, ne ſe paye point, non plus que les vignettes, culs-de-lampe, médailles & autres ornemens qui l'accompagnent, mais ſeulement les eſtampes qui conſtituent le corps de l'ouvrage, à raiſon de 30 ſols, lorſqu'elles n'excéderont pas la grandeur du format. On eſtime que la totalité de l'ouvrage coûtera environ 10 ou 12 louis, & l'on aſſure qu'il ſera entièrement délivré avant trois ans.

Le ſieur *Barbou* recevra les ſoumiſſions, ainſi que M. *Tilliart*, graveur, quai des Auguſtins, qui préſide à l'exécution des gravures. On trouvera auſſi des exemplaires chez *Merigot* le jeune, libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée, chez qui l'on peut auſſi ſouſcrire, ainſi que dans toutes les grandes villes du royaume.

Je ſuis, &c.

TABLE.

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE QUATRIEME VOLUME.

Harangues choisies des Historiens latins, Sallufte, Tite-Live, Tacite & Quinte-Curce, *traduction nouvelle; plus ample que les précédentes, deux vol. in 12. A Paris, chez J.* Barbou, *imprimeur libraire, rue & vis à-vis la grille des Mathurins.* Page 3

Lettre de M. l'Abbé Royou, *professeur de l'Université, à M.* de la Harpe, *au sujet de sa Diatribe contre la nouvelle Satire de M.* Gilbert, *insérée dans le Journal de Politique & de Littérature, du 15 mai.* 24

Eloge de Louis XII, *pere du peuple, par M. l'abbé* Cordier de Saint-Firmin.

A Paris, chez Valleyre *l'aîné, imprimeur-libraire, rue de la Vieille-Bouclerie.* 52

Indications des Nouveautés, &c. 67

Les Œuvres de Sénèque *le Philosophe, traduites en François par feu M.* la Grange, *avec des notes de critique, d'histoire & de littérature ; 6 volumes in-12. A Paris, chez les frères* Debure, *libraires, quai des Augustins.* 73

Satire sur la fausse Philosophie, par M. Clément. *A Paris, chez* Moutard, *imprimeur libraire de la Reine, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.* 113

Les Charmes de la retraite, par M. Clément, *chez* Moutard, *rue des Mathurins, hôtel de Clugny.* 123

Entretiens sur l'Orthographe françoise & autres objets analogues, par M. J. B. Roche. *A Nantes, chez la veuve* Brun, *imprimeur-libraire, à l'entrée de la Fosse, in-8°. d'environ 800 pages.* 127

Indications des Nouveautés, &c. 138

Les Nuits Clémentines, Poëme en quatre chants sur la mort de Clément XIV, (Ganganelli) *par* D. Giorgi Bertola, *traduction libre de l'Italien, suivie du Poëme original, 2 vol. in-12. A Paris, chez* Lottin *le jeune, libraire, &* Moutard, *imprimeur de la Reine, 1778.* 145

Lettres de Stéphanie, *roman historique en trois parties. A Paris, rue de Tournon, au Bureau du Journal des Dames.* 179

Lettre de M. Palissot *à M.* de la Harpe, *imprimée dans la Gazette de Politique & de Littérature, N°. 16, 5 juin; & autre lettre de M.* Palissot *à M.* Fréron, *imprimée dans la collection des œuvres de M.* Palissot, *tome 6, page 455.* 204

Indications des Nouveautés, &c. 216

Théâtre de M. Bret, *des Académies de Dijon & de Nancy; deux vol. in-8°.*

A Paris, chez Leclerc, *libraire, quai des Augustins, &* Esprit, *au Palais Royal.* 217

Mémoires pour servir de suite aux recherches sur la préparation que les Romains donnoient à la chaux dont ils se servoient pour leurs constructions, & sur la composition & l'emploi de leurs mortiers; par M. de la Faye, *Trésorier général des gratifications des troupes. De l'imprimerie royale, & se trouve à Paris, chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.* 252

Contes & Fables Indiennes de Bidpaï *& de* Lockman, *traduites d'*Ali Tchelebi-ben-Saleh, *auteur Turc, ouvrage commencé par M.* Galland, *continué & fini par M.* Cardonne, *secrétaire-interprete du roi, pour les langues orientales, &c. &c. A Paris, chez* Lambert, *imprimeur, rue de la Harpe.* 270

ndicatjions des Nouveautés, &c. 287

*Métamorphoses d'*Ovide *, traduction nouvelle en vers françois, avec des notes, par M.* de Saint-Ange *, livre premier. A Paris chez tous les marchands de nouveautés.* 289

Eloge des académiciens de l'académie royale des Sciences, morts depuis 1666, jusqu'en 1669, par le marquis de Condorcet *, de la même Académie, & de la Société royale de Turin. A Paris, chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, 1 volume* in-12 *, petit format de 152 pages.* 324

Voyage pittoresque de toute la Grèce, grand in folio orné d'estampes, premier cahier. Prix 12 liv. 346

Fin de la Table des matières contenues dans ce quatrième Volume.

